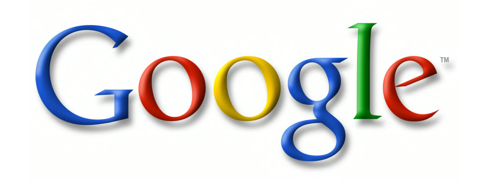





600024355P

Poitiers. — Typ. de A. Dupré.

HISTOIRE

DE

LA SAGESSE

ET DU GOÛT

DEPUIS LES PLUS ANCIENS TEMPS DE LA CIVILISATION GRECQUE

JUSQU'A SOCRATE,

PAR

M. MOREL.

PARIS

LIBRAIRIE DE MADAME MAYER-ODIN

PLACE DAUPHINE, 24.

—

1864.

PRÉFACE.

L'étude de l'antiquité est à peu près inépuisable; plus on la recommence, plus on y trouve d'objets attachants.

Elle n'obtient pas, il est vrai, l'approbation universelle. Un jour, au nom de la prudence conservatrice, un autre jour, au nom du progrès, on nous conseille d'en finir avec les Grecs et les Romains.

Les *Mémoires de madame d'Épinay* renferment un passage qui nous montre tel philosophe du XVIII[e] siècle comme aussi franchement hostile aux anciens que le peut être une tout autre école du siècle présent.

Duclos, homme d'esprit et lettré, indiquait, — madame d'Épinay présente et consentante, ou peu s'en faut, — le plan d'éducation que le précepteur du fils de cette femme célèbre aurait à suivre.

« Monsieur, disait Duclos à ce précepteur, nommé Linant, — peu de latin, très-peu de latin; point de grec surtout; que je n'en entende point parler. Je ne veux en faire ni un sot ni un savant.

» — Mais, Monsieur, répliqua Linant, il faut qu'il connaisse ses auteurs; et une légère teinture de grec ne peut...


600024355P

HISTOIRE

DE

LA SAGESSE ET DU GOÛT

CHEZ LES GRECS.

généraux, des orateurs, des philosophes, des hommes d'État, des artistes, qui furent tels selon l'éducation, le penchant, le choix, le hasard ou l'occasion; mais bien souvent on vit réunies chez le même homme, à Athènes, toutes les qualités qui ennoblissent l'homme et le rendent meilleur. » La raison en est dans ce fait que l'esprit de recherche, chez les Grecs, s'exerçait principalement sur la science de l'homme. Tout les attirait vers cette étude; elle dominait leur poésie, leur histoire, leurs institutions politiques. Chacun devait s'y adonner, puisqu'il ne fallait qu'une circonstance fortuite pour appeler un citoyen à remplir une charge publique qu'il ne pouvait refuser. Gouverner, ou tout au moins agir comme membre infatigable de la société, telle était donc la pensée de tous; on conçoit, dès lors, qu'il importait extrêmement de réfléchir sur les facultés et les passions communes, dans un pays où elles étaient si libres et si actives. Le philosophe le plus solitaire ne pouvait se contenter des pures spéculations de la science abstraite.

Pourquoi nous priverions-nous des leçons acquises par l'expérience des Grecs dans un milieu si favorable? Tout en réservant le droit de la critique, méditons leurs pensées. Si leurs systèmes philosophiques présentent des parties ambitieuses ou obscures qui effrayent, conservons ce qu'il a pu y avoir d'accessible et de pratique dans leur enseignement. C'est l'avis de Montaigne.

« Otez, dit-il, toutes les subtilités épineuses de la dialectique, de quoi notre vie ne se peut amender; prenez les simples discours de la philosophie, sachez les choisir et les traiter à point ; ils sont plus aisés à concevoir qu'un conte de Boccace... La philosophie a des discours pour la naissance des hommes, comme pour la décrépitude.

» Je suis de l'avis de Plutarque, qu'Aristote n'amusa pas tant son grand disciple à l'artifice de composer syllogismes, ou aux principes de la géométrie, comme à l'instruire des bons préceptes touchant la vaillance, prouesse, la magnanimité et tempérance, et l'assurance de ne rien craindre ; et, avec cette munition, il l'envoya, encore enfant, subjuguer l'empire du monde à tout trente mille hommes de pied, quatre mille chevaux et quarante-deux mille écus seulement. Les autres arts et sciences, dit-il, Alexandre les honorait bien, et louait leur excellence et gentillesse; mais, pour plaisir qu'il y prît, il n'était pas facile à se laisser surprendre à l'affection de les vouloir exercer.

« ...... Petite hunc, juvenesque senesque,
Finem animo certum miserisque viatica canis (1). »

» C'est ce que dit Epicurus, au commencement de sa lettre à Meniceus : « Ni le plus jeune refuse à phi-

(1) Jeunes gens, vieillards, tirez de là de quoi régler votre conduite; faites-vous des provisions pour le triste hiver de la vie. — Perse, *Satire V*, 64-65.

losopher, ni le plus viel s'y lasse. » Qui fait autrement, il semble dire ou qu'il n'est pas encore saison d'heureusement vivre ou qu'il n'en est plus saison (1). »

Ainsi, à tout âge, on peut profiter, pour les mœurs, de ce qui forme le fond de ce recueil. Il paraîtra peut-être propre à exciter également le goût des beautés simples, que les Grecs ont préférées aux richesses d'une imagination sans mesure.

Un critique contemporain, que nous nous garderions bien de proposer comme modèle, mais à qui ce thème de la simplicité féconde des Grecs a fourni plusieurs idées louables, s'exprime ainsi quelque part :

« Tout ce qui tend à élargir, à aiguiser du même coup et à simplifier le goût public, est favorable à notre régénération poétique dans laquelle il s'agit d'introduire, de combiner le plus de vérité et de naturel avec le plus de beauté. Et quoi de plus propre à cet effet, non-seulement que la reproduction fidèle des modèles grecs, mais aussi que la multitude d'efforts, de souplesses de tour et de grâces de langue qu'il faudrait retrouver ou acquérir en les rendant ! Arroser le langage et le vivifier avec fraîcheur, cela demande des sources perpétuelles et pures ; ces sources, je le sais, on doit les chercher surtout en soi, dans son propre passé aux divers âges ; mais, du moment qu'on en demande au dehors, de quel côté se tourner

(1) *Essais*, livre I, ch. XXV.

de préférence à celui-là? L'Ida était dit, par excellence, *fertile en sources*... La poésie française, qu'on veuille bien le noter, a eu à combattre dès l'abord deux sortes d'ennemis, les pédants de cabinet, faiseurs de rhétorique, idolâtres de la régularité, et les mondains frivoles, incapables de sentir une certaine simplicité naturelle. »

Un autre auteur a dit plus gaiement :

« Hérodote et Homère nous représentent l'homme sortant de l'état barbare, non encore façonné par les lois compliquées des sociétés modernes ; l'homme grec, c'est-à-dire le plus heureusement doué à tous égards ; pour la beauté, — qu'on le demande aux statuaires, — elle est née dans ce pays-là ; l'esprit, — il n'y a point de sots en Grèce, a dit quelqu'un qui n'aimait pas les Grecs et ne les flattait point. Aussi, tout art vient d'eux, toute science ; sans eux, nous ne saurions pas même nous bâtir des demeures, ni mesurer nos champs, nous ne saurions pas vivre. Gloire, amour du pays, vertus des grandes âmes, où parurent-elles mieux que dans ce qu'ils ont fait?

» La littérature grecque n'est pas née d'une autre ; elle a été produite par l'instinct et le sentiment du beau chez un peuple poëte. Homère, avec raison, se dit inspiré des dieux, tenant son art des dieux, dit-il, sans être enseigné d'aucun homme. Il n'a point eu d'anciens, fut lui-même son maître, ne passa point dix ans dans le fond d'un collége à recevoir le fouet, pour apprendre quelques mots qu'il eût pu, chez lui, sa-

voir mieux en cinq ou six mois; il chante ce qu'il a vu, non pas ce qu'il a lu, et il nous le faut lire, non pour l'imiter, mais pour apprendre de lui à lire dans la nature, aujourd'hui lettre close à nous qui ne voyons que des habits, des usages; l'étude de l'antique ramène les arts au simple, hors duquel point de sublime. »

Sous sa forme paradoxale, l'éloge est vrai, et, pour le compléter, nous oserons ajouter ces seuls mots en finissant : Puisse le lecteur trouver autant de charme à lire les pages de ce volume que nous en avons pris à les rassembler! Tous ces anciens que l'on y rencontrera ont été pour nous comme une société ravissante et curieuse, où nous aurions passé de longues heures à entendre discourir de poésie, de vertu et d'héroïsme.

I.

DE LA SAGESSE PRIMITIVE CHEZ LES GRECS.

Orphée. — Les Mystères. — Les Sibylles.

Avant la période que l'on désigne sous le nom de « temps héroïques, » et qui est caractérisée par les mœurs dont les poëmes d'Homère nous offrent la peinture, il y a eu chez les Grecs une époque déjà religieuse, où régnaient de graves et simples croyances.

Si tous leurs savants et tous leurs historiens se sont accordés pour placer confusément dans le fond des tableaux où ils représentent la vie animée des Hellènes d'une époque plus moderne, des Pélasges toujours sérieux, peut-être, sous ce nom de Pélasges, devons-nous entendre qu'il s'agit des anciens de la famille hellénique ou d'une autre famille très-rapprochée de la souche commune.

Les doctrines que les Pélasges avaient admises se maintinrent encore longtemps après que les Hellènes leur eurent succédé sur le théâtre mouvant de l'histoire; elles conservèrent beaucoup de vénération, de célébrité. Des poëtes s'appliquèrent de bonne heure à les renouveler et à les embellir (1); le peuple en garda un souvenir impérissable, et ce qu'elles avaient de plus auguste, de plus pur, paraît avoir servi de base aux révélations usitées dans ces grandes écoles demi-religieuses, demi-philosophiques, que l'on appelait les ***Mystères***.

(1) Fr. Schlegel, *Histoire de la littérature ancienne et moderne*, traduite de l'allemand, par W. Duckett.

En quoi consistait cet enseignement des premières sociétés? Horace encore nous le dit :

« Les hommes menaient une existence sauvage : Orphée, un prêtre, un interprète des dieux, vint les détourner du meurtre et des habitudes d'une vie grossière. Voilà pourquoi l'on prétend qu'il sut apprivoiser les tigres et les lions. De même Amphion, le fondateur de Thèbes, passe pour avoir su mouvoir les pierres aux sons de sa lyre, et par son doux appel les conduire où il voulait.

» Tel fut en effet le rôle de la sagesse primitive : instituer la propriété, distinguer le sacré du profane, interdire les unions brutales, donner des lois au mariage, enclore des villes...

» De pareils services ont valu des honneurs, un souvenir respectueux à des chantres et à des vers divinement inspirés (1). »

Nos habitudes modernes ne nous permettent pas toujours de comprendre l'importance de la poésie dans les sociétés du monde naissant ; mais il est incontestable que les leçons des maîtres antiques empruntaient l'usage de la mesure et du rhythme; les musiciens-poëtes ont été les éducateurs de la Grèce : musique barbare, si l'on veut; poésie informe, on doit le croire; assez puissantes néanmoins pour exciter les cœurs, régler les intelligences et venir en aide à la mémoire.

Vers le premier siècle de notre ère, Strabon, aussi judicieux qu'instruit, disait déjà que les fables sont la première sagesse des peuples, comme le *mètre* est la première forme de cette science naïve. Une centaine d'années plus tard, Plutarque écrivait à son tour : « Les âges anciens produisaient des natures et des tempéraments portés à la poésie comme d'un élan facile, des âmes où naissaient presque de soi-mêmes la passion, l'entraînement, des instincts qui n'attendaient plus qu'une légère excitation du dehors, qu'une secousse de l'ima-

(1) *Art poétique*, v. 391-401. Cf. Boileau, *Art poétique*, IV[e] chant.

gination, non-seulement pour pousser à l'astronomie ou à la philosophie des génies prédestinés à ces études, mais pour jeter les âmes dans une émotion et dans une ivresse telles, que le moindre sentiment de joie ou de pitié pouvait, en s'y glissant, faire de ces hommes comme d'harmonieux oiseaux... Le langage est comme une monnaie d'échange, qu'on accepte quand elle nous est familière et connue, et qui n'a pas même valeur dans tous les temps. Il y eut donc un temps où la monnaie du langage, c'était le vers, le mètre lyrique et chanté; où toute histoire et toute philosophie, toute passion, pour ainsi dire, et toute action voulaient être exprimées par un langage plus relevé, par un langage poétique et musical. Car ce qu'aujourd'hui entendent à peine quelques hommes, alors tout le monde l'écoutait. « Bergers, laboureurs, oise- » leurs, » comme dit Pindare, « tous se plaisaient aux chants » des poëtes. » Bien plus, grâce à une heureuse facilité pour la poésie, la plupart savaient exprimer par les chants de la lyre les préceptes de la morale, les épanchements du cœur, les exhortations : ils persuadaient par des fables et des proverbes en vers; c'est en vers qu'ils célébraient, qu'ils priaient, qu'ils honoraient les dieux, ceux-ci par un don heureux de la nature, ceux-là grâce à l'habitude (1). »

Une autre vérité qui tient à la constitution la plus intime de l'esprit humain, c'est que la fiction et le merveilleux exerçaient alors un empire qu'ils n'obtiennent presque plus sur l'homme de nos jours. Le peuple affectionnait et les prêtres-poëtes trouvaient pour lui plaire des expressions indirectes, figurées, tout à la fois énigmatiques et pittoresques. Un simple récit, une parole nue aurait laissé peu de traces; au contraire, les faits de l'ordre religieux, les préceptes de la morale excitaient d'autant plus l'attention qu'ils étaient plus enveloppés sous des voiles.

Là, en un sens, se trouve l'origine de la fable, ou mieux

(1) Traité sur les oracles de la Pythie; extrait traduit par M. E. Egger.

de ce qu'on nomme aujourd'hui le *mythe*, c'est-à-dire d'un récit à deux significations, l'une apparente, l'autre sous-entendue. Le mythe se rattache aux notions plus générales de *symbole* et d'*allégorie*.

Insistons sur ces idées qui doivent avoir souvent leur application dans les pages de ce livre.

Le mot *symbole* vient du grec; il désigne étymologiquement une *chose composée de deux*, et, par voie de conséquence, une chose qui en implique une autre avec laquelle elle est dans un rapport nécessaire : ainsi, dans les temps anciens de la Grèce, alors qu'il n'existait pas d'hôtelleries, des individus, des familles se liaient d'une ville à l'autre par des obligations d'hospitalité; certains gages, certains *symboles* consacraient ces alliances et servaient aux hôtes à se reconnaître dans la suite; par exemple, chacune des familles conservait une moitié d'un même anneau rompu. Le symbole était donc une espèce de convention ou de traité scellé par un signe visible qui en devenait le moyen de rappel; le mot d'ordre, un signal, le drapeau pour les soldats, l'anneau nuptial, étaient et sont encore des symboles. Enfin, ce terme équivalait à celui de *signe* pris dans un sens tout à fait général; il exprimait un ou plusieurs rapports du signe à la chose signifiée, de l'image à l'objet qu'elle représente, de la parole à l'idée. L'homme étant composé d'un corps et d'une âme, en lui le visible révèle l'invisible; c'est pour cette considération que Platon a pu écrire justement que « l'homme est un symbole. » Le corps ne manifeste-t-il pas l'esprit par des signes de toute nature, par les mouvements, les gestes, le jeu de la physionomie ?

Les Grecs primitifs, suivis en cela par les hommes simples et les enfants de tous les temps, animaient la nature entière; ils la croyaient vivante et analogue à eux-mêmes. Le monde extérieur, dans toutes ses parties, dans tous les éléments et tous les corps qui le composent, était donc censé exprimer les pensées d'une foule d'êtres cachés en lui.

De là les symboles naturels, présages ou augures, dont

l'interprétation devint comme une science. Ils semblaient annoncer, dans un langage intelligible pour les sages, la volonté de ces dieux dont l'imagination populaire avait peuplé le monde. Les dieux ne dédaignaient pas de donner les signes et de créer ainsi des symboles continuels. A son tour, le culte, tout symbolique, exprimait par des images, par des cérémonies significatives, les sentiments et les croyances de cette religion de la nature.

Les prêtres, ministres des dieux, interprétaient les symboles consacrés ou en instituaient de nouveaux, d'artificiels, puisés à la même source, ayant même autorité, reposant sur la connexité intime et nécessaire de l'idée et de l'image, du signe et de la chose signifiée.

Presque tous les peuples historiques ont eu chacun leurs symboles dans la sphère de la religion; mais, pendant la jeunesse même du peuple grec, ceux qu'il imagina ou qu'il reçut, pour les épurer, se distinguèrent par le goût, la justesse, la clarté sensible, fréquemment même par une raison sublime. Plus tard leurs artistes se trouvèrent tout préparés, par l'éducation commune, pour réaliser en des œuvres harmonieuses les conceptions si parfaites du génie de leurs ancêtres.

Du même mode général d'expression qui produisait les symboles naquirent aussi *l'emblème*, *l'allégorie* et *le mythe*.

L'emblème diffère du symbole, en ce que celui-ci est constant, traditionnel, d'origine spontanée, lointaine, inconnue, presque toujours d'un caractère religieux; celui-là, plus arbitraire, plus marqué au coin de tel esprit individuel, plus conscient de lui-même, ne s'impose pas avec la même autorité.

L'allégorie est un emblème développé, une métaphore continuée en récit; dans son essence, elle offre les mêmes traits fondamentaux. Souvent, mais non pas toujours, la fable, ou, ce qui est la même chose, *l'apologue*, est également un récit allégorique; mais on y trouve de plus une leçon de morale (1).

(1) La *parabole* est un apologue, sauf cette différence que sa con-

Le récit symbolique, consacré par une longue transmission et provenant de l'enseignement sacerdotal, se nommait chez les Grecs un *mythe;* c'est parfois l'équivalent de ce que nous appelons la légende. Comme elle, le mythe aime à personnifier dans un homme toute une série d'actes ou d'idées appartenant à des temps et à des groupes d'hommes différents.

Le caractère le plus frappant que les Grecs aient reconnu dans leur mythologie, c'est-à-dire dans l'ensemble de leurs mythes, est en effet d'appartenir, du moins par l'origine, aux temps les plus reculés de leur nation, à ces temps dits eux-mêmes mythiques, parce que les mythes en présentent la seule histoire, cette histoire ayant pour acteurs les dieux et les enfants des dieux.

Quand la raison, mûrie par le cours des siècles, vint avertir les Grecs de considérer le merveilleux, l'impossible des récits antiques, ils persistèrent à y chercher, sous la fiction, quelque chose de positif, de fondé, d'éminemment religieux et moral; non à tort, car le mythe fut souvent un symbole vrai, développé heureusement par le génie (1).

Considérée dans ses éléments, dans les matériaux qui la composent, la mythologie des Grecs, œuvre de leurs sociétés primitives, embrasse à la fois l'histoire, la religion, la philosophie, l'art des siècles reculés, qui, sans elle, auraient disparu et n'auraient pas laissé de traces.

Ce qu'il y a de capital pour l'intelligence de la mythologie, pour la connaissance de la nature du mythe, c'est le rapport de la forme et du fond.

clusion se rapporte ordinairement à une vérité religieuse, tandis que l'apologue tient à la sagesse profane. On peut dire encore qu'elle est pour nous l'apologue raconté par un personnage sacré tels que furent les prophètes, ou proposé par Jésus-Christ. Ainsi ce mot se rapporte à notre littérature ecclésiastique; mais, dans son sens étymologique, il correspond à la même idée que symbole.

(1) Grote, en Anglais trop positif, a méconnu dans son *Histoire de la Grèce* et dénié l'usage primitif, l'influence ancienne du langage symbolique.

La forme a pour destination tantôt de voiler, tantôt de faire saillir certaines vérités.

Le fond peut être une idée, une croyance de l'esprit, un sentiment; il peut être un fait, un phénomène du monde physique, un événement de la nature ou de l'histoire.

Dans cette variété d'éléments, la forme reste immuablement la même, celle du récit; les sujets du mythe, quels qu'ils soient, en sont les acteurs, et ces acteurs figurent comme des personnes;

Tout prend un corps, une âme, un esprit, un visage,

ainsi que l'a dit Boileau.

En un mot, la personnification est la loi fondamentale de la mythologie, et les personnages mythiques se développent dans le temps avec tous les caractères de l'humanité; ils agissent, ils parlent, ils pensent, ils sentent à la manière de l'homme.

Il y a plus : tandis que les êtres quelconques se présentent ainsi sous l'aspect de personnes; leurs accidents, leurs rapports, sous celui d'actions; tandis que tous les phénomènes du monde physique et du monde moral se traduisent en histoire apparente, l'histoire réelle se rattache par des liens étroits à ces personnifications idéales, et les événements, les faits humains, les hommes eux-mêmes se mêlent et se confondent de mille manières avec les créations fantastiques de leur pensée ou avec ses objets dans la nature (1).

Sans doute on exagérerait en affirmant que les leçons, les préceptes, les ordres se produisissent toujours alors sous des formes enveloppées; mais le plus souvent cela eut lieu.

(1) Fr. Creuzer, *Religions de l'antiquité considérées principalement dans leurs formes symboliques et mythologiques*, ouvrage traduit de l'allemand, refondu en partie, complété et développé par M. J.-D. Guigniaut.

Comme l'a dit admirablement le chancelier Bacon, dans la préface d'un livre ingénieux, quelquefois même trop ingénieux :

« Durant ces premiers siècles où les inventions et les déductions de la raison humaine, même celles qui sont aujourd'hui triviales et rebattues, étaient encore nouvelles et paraissaient étranges, tous les discours étaient remplis de fables, d'apologues, d'énigmes, d'emblèmes, d'allégories et de similitudes de toute espèce. A cette époque, ce langage figuré n'était pas encore un moyen destiné à envelopper des vérités qui, bien qu'utiles, ont besoin d'être un peu voilées, mais une simple méthode d'enseignement ; car alors les esprits encore faibles et grossiers, repoussant toute pensée trop subtile ou trop abstraite, ne pouvaient encore saisir que les vérités sensibles. Comme l'invention des hiéroglyphes est plus ancienne que celle des lettres de l'alphabet, l'invention de ces fables a aussi précédé celle des raisonnements. Ainsi, la sagesse des premiers siècles fut ou très-grande ou très-heureuse : très-grande si les premiers sages inventèrent à dessein ces figures et ces allégories ; très-heureuse si, en visant à un autre but, ils eurent du moins le mérite de fournir une matière, une occasion et un moyen pour donner tant d'élévation et de dignité aux contemplations humaines (1). »

Dès la période primitive, qui n'est autre que l'époque mythique, à la fois mère et matière des mythes, de simples images de la nature qu'ils étaient, de personnifications toutes symboliques déposées dans des noms expressifs, beaucoup se développèrent déjà en récits de plus en plus indépendants de la croyance populaire ou sacerdotale ; ils se compliquèrent de toute sorte d'éléments. Le chant, la poésie, l'art même perfectionnèrent ensuite, au grand profit de la forme, mais en altérant le fond, presque toutes les antiques légendes, les mythes traditionnels. Bien avant le siècle d'Homère, la société

(1) *De la sagesse des anciens* (1609).

héroïque eut ses poëtes, ou, pour employer le mot grec, ses aèdes, qui traitèrent librement la mythologie des époques antérieures, y ajoutant, y retranchant selon leur caprice.

Les Grecs des époques postérieures se sont plu à supposer un grand nombre d'ouvrages qu'ils attribuaient à des prêtres-poëtes du premier âge, à des législateurs primitifs dont ils racontaient sérieusement la vie, comme s'ils avaient possédé les documents, les mémoires les plus authentiques sur ces antiques personnages. Ces œuvres et souvent même leurs prétendus auteurs ont dû l'existence au caprice de l'imagination, à des desseins de sectes obscures ou à des fraudes d'érudits.

Ainsi nous ne connaissons rien de complétement vrai sur Orphée, et l'origine des poëmes dont on lui a fait honneur donne lieu à bien des doutes : les *Hymnes d'initiation*, un poëme historique sur l'*Expédition des Argonautes*, un autre sur les vertus magiques des pierres comme servant de préservatifs contre les poisons et conciliant la faveur des dieux, un assez long fragment sur les pronostics à tirer des tremblements de terre, tout ce qui a paru sous son nom passe, en général, pour le produit d'un âge relativement moderne. On sait, entre autres, que, du temps de Pisistrate, Onomacrite avait publié des hymnes orphiques qui étaient en partie son œuvre; puis des philosophes néo-platoniciens, aux premiers siècles de notre ère, ont donné cours à d'autres suppositions semblables. On serait tenté cependant de reconnaître une inspiration tout à fait ancienne dans quelques-uns de ces morceaux conservés jusqu'à nous comme étant les débris des chants d'Orphée, et qui, au moment où on les écrivit pour la première fois, étaient peut-être empruntés à la tradition de quelque temple (1). En outre, il n'est pas incroyable que sous les fables qui

(1) *Voir* PAUSANIAS, *Bœotica*, ch. 30, et M. VILLEMAIN, *Essais sur le génie de Pindare et sur la poésie lyrique*, p. 101.

le concernent il ne se soit caché quelque chose de réel.

Toutes réserves faites, voici donc en résumé ce que l'on rapportait. — N'y aurait-il absolument là et en tout point qu'une fiction, la légende aurait encore la valeur d'un précieux symbole moral et poétique. — Orphée, disait-on, était né en Thrace ; il était fils de la muse Calliope. Cent années environ avant la guerre de Troie, il introduisit en Grèce une association de Mystères, des rites expiatoires et propitiatoires, de secrètes et pieuses pratiques pour la guérison des maladies. Compagnon des Argonautes, il les garantit, grâce au charme supérieur de sa lyre et de ses chants, contre les pernicieuses séductions des Sirènes, de ces monstres moitié femmes et moitié oiseaux ou moitié poissons, qui attiraient à elles, par la douceur de leurs voix, tous les navigateurs imprudents, et les faisaient périr. Orphée avait épousé la belle Eurydice ; cette jeune femme, fuyant dans la campagne le pasteur Aristée, fut piquée par un serpent et mourut de sa blessure. Orphée, conduit par le désespoir, pénétra dans les enfers émus de ses plaintes harmonieuses, et descendit jusqu'au pied du trône de Pluton et de Proserpine ; il redemanda son épouse au dieu des morts, qui lui permit de la ramener au jour sous condition qu'il ne se retournerait pas avant d'être sorti du Ténare. Trop faible pour résister au désir de son âme, Orphée perdit pour toujours Eurydice inutilement reconquise (1). Les femmes thraces essayèrent en vain de calmer sa douleur ; aucune d'elles ne put le distraire. Furieuses de ces dédains, les Ménades, prêtresses de Bacchus, lui coupèrent la tête et la jetèrent dans un fleuve, d'où le courant la poussa en mer jusqu'à l'île de Lesbos ; les insulaires l'ensevelirent respectueusement. Sa lyre fut retrouvée par les Muses, qu'il avait tant de fois célébrées et qui la portèrent au ciel : elle y fut placée parmi les constellations (2).

(1) Cf. VIRGILE, *Géorgiques*, liv. IV, v. 455 et suiv. — OVIDE, *Métamorphoses*, liv. X.

(2) Cf. OVIDE, *Métamorphoses*, liv. XI.

Des savants ont conjecturé que ce meurtre est le symbole d'une grande lutte qui aurait eu lieu entre les partisans d'une doctrine orphique ou apollinéenne, et ceux d'une école dionysiaque ou bachique. Deux directions se partageaient alors les jeunes esprits : l'une pleine de force et d'ardeur, l'élément matériel ou physique dominant l'élément moral et spirituel de l'homme, le poussait, suivant l'ivresse des sens, à toutes les passions; l'autre, remplie de crainte et de respect religieux, cherchait à faire prévaloir sur l'impétuosité du sang le calme de la raison et la paix de la conscience. Ni l'une ni l'autre de ces tendances n'excluait l'enthousiasme; mais il était ici l'effet d'un saint recueillement, là d'une effervescence sensuelle. La dernière de ces directions appartenait aux sanctuaires de Bacchus, la première à ceux d'Apollon.

Celle-ci est figurée par les noms de Linus et de ses disciples Thamyris, Pamphus, et Orphée.

Linus, inventeur, disait la renommée, du rhythme, du chant et des noms de l'alphabet grec, Linus fut tué par Hercule pour avoir osé s'égaler aux dieux. On lui attribuait des fragments poétiques, d'une authenticité improbable, mais qu'il n'est pas indifférent de connaître comme expression de pensées philosophiques analogues aux leçons usitées dans les Mystères grecs les plus anciens. Un de ces fragments disait :

« Fais attention, invité par les discours que tu auras entendus de notre bouche, à la voix vraie par excellence, écartant de toi les fléaux pernicieux, qui abattent le vulgaire des profanes et les accablent de maux de toute sorte, après avoir pris les aspects fantastiques de figures horribles. Toi, par la garde de ton intelligence, éloigne-les de ton être. Une expiation d'immortel effet te purifiera, si en vérité tu détestes leur famille entière, et, avant tout, les désirs du ventre, causes de toutes les infamies, auxquels la passion, comme un cocher furieux, rend la main et donne carrière.....

» Espère toute chose, parce qu'il n'est rien qu'on ne

puisse espérer. Tout est facile à Dieu, et il n'est rien qu'il ne fasse.... »

Un autre fragment se rapporte aux données d'un panthéisme vague, qui montre l'univers dans une fluctuation continuelle et la divinité infuse dans l'univers. Quelques autres vers sont un éloge des propriétés occultes du nombre sept (1).

Pamphus était d'Athènes; les citoyens de cette ville lui attribuaient des hymnes sacrés.

Thamyris, suivant Diodore de Sicile, avec d'heureuses dispositions natives, étudia l'art de la musique; mais, trop fier de son talent, il eut la prétention de mieux chanter que les Muses. Ces déesses irritées lui ôtèrent, en même temps que la voix, la mémoire du jeu de la lyre.

La vénération publique aimait à rassembler ce Thamyris et Orphée dans un même sanctuaire.

« Dans le bois sacré, près de l'Hélicon, dit Pausanias, on voyait une statue d'Orphée, ayant près de lui, debout, Télète, comme symbole de l'initiation aux mystères, et après les statues des Muses, après celles d'Apollon et de Mercure, Thamyris aveugle, la main sur une lyre brisée. »

Le génie que l'on assignait à Orphée avait été, croyait-on, plus achevé que celui de ses condisciples ou de ses maîtres, plus parfait aussi que celui du Thébain Amphion, du Lycien Olen et de tous les autres chantres antérieurs à Linus. On mettait même ses hymnes au-dessus de tous les autres plus modernes, quant au mérite de la pensée religieuse. Peut-être en avons-nous un pastiche assez fidèle dans un morceau conservé par Eusèbe, au livre XII de la *Préparation évangélique*, et qui débute ainsi :

« Je vais élever la voix pour ceux qui ont le droit de

(1) Fr. Guill. Aug. Mullachius, *Fragmenta philosophorum græcorum*. Paris, 1860, Bibliothèque grecque-latine de Didot.

m'entendre. Profanes, fermez votre oreille, fuyez devant les ordres de la loi divinement donnée à tous. Pour vous, ô Musée (1), fils de la Lune qui répand la lumière, écoutez-moi : je vous dirai la vérité, pour que les choses précédemment maîtresses de votre cœur ne vous privent pas de la vie. En portant vos regards sur la parole divine, contemplez-la longtemps, en dirigeant vers elle toute la substance intelligente de votre âme : entrez donc dans cette bonne voie et considérez le créateur de l'univers, seul immortel. Une ancienne parole nous le fait connaître : il est un et parfait; par lui sont accomplies toutes choses, et lui-même il circule dans tous les êtres. Jamais des yeux mortels ne le voient intimement; il n'est vu que par l'intelligence. Auteur de tous les biens accordés aux mortels, il ne prédestine le mal d'aucun homme ; mais le bienfait et la haine sont ses serviteurs ; ainsi encore la guerre, la peste et les douleurs cuisantes. Il n'y a pas d'autre Dieu que lui; mais vous verrez facilement tout ce que renferme cet univers, si auparavant vous voyez son action sur la terre, et je vous la montrerai !... »

Nous lisons dans un autre fragment :

« Jupiter observe ceux qui respectent les droits des parents et ceux qui les dédaignent, ayant l'âme impudente; aux uns, clément, favorable, il distribue les biens ; aux autres il envoie ses châtiments rigoureux par le ministère des Furies. Elles sont terribles sur la terre, les Furies de la famille. »

Ces doctrines sociales et religieuses étaient développées dans les plus anciens et les plus célèbres Mystères de la Thrace et de la Grèce; elles l'étaient de même dans ceux des Cabires ou génies tutélaires, dont l'île de Samothrace, surtout, avait adopté le culte.

Le grand prêtre y recevait sur le rivage ceux qui abor-

(1) Les Athéniens honoraient la mémoire de ce disciple auquel Orphée s'adresse ici.

[illegible]

[illegible] A peine vêtues d'une peau de [illegible], la tête cou-
[illegible] de lierre, les yeux égarés, portant le thyrse, c'est-à-
[illegible] une lance couverte de pampres, les femmes couraient
[illegible] bonds irréguliers et convulsifs au [illegible] des cymbales,
[illegible], des tambours, se jouaient avec des serpents
[illegible] autour de leur cou, déchiraient à pleines mains les
[illegible] crues qu'elles dévoraient ensuite, poussaient enfin
[illegible] farouches, des acclamations furieuses, où revenaient

en l'honneur de Bacchus triomphant ces refrains si connus : « *Evohe ! Io Bacche !* » Les hommes imitaient leur délire, accoutrés de déguisements grotesques qui représentaient Silène, Pan, les agrestes Satyres. Telles étaient les orgies ou fêtes dionysiaques (1).

Après une longue et quelquefois sanglante rivalité, les Mystères orphiques et ceux de Bacchus paraissent s'être rapprochés.

Le sanctuaire d'Eleusis, en Attique, élevé, selon la légende, par Eumolpe, fils de Musée, commença de bonne heure à devenir le centre de toute la mysticité hellénique. Il attira vers soi les Mystères dionysiaques et les fondit avec d'autres rites étrangers ou nationaux (2).

Les associés étaient divisés en deux catégories.

Ceux que l'initiateur, le mystagogue, n'avait encore instruits que des petits Mystères s'appelaient les *mystes* ou *éphores*. Ils attendaient, quelquefois pendant plusieurs années, l'heureux moment où le prêtre hiérophante, révélateur des choses sacrées, daignerait leur apprendre les grands et derniers secrets. Cette sorte de stage s'appelait *autopsie* ou contemplation. Les mystes jugés dignes d'une révélation dernière prononçaient des vœux, se soumettaient à des jeûnes, priaient, faisaient des sacrifices, se purifiaient. Après que le chef des hérauts sacrés, l'*hiérocéryx*, avait ordonné aux profanes de s'éloigner et récité certaines formules, on soumettait la constance et la sagesse du myste à des épreuves semblables à celles de l'Egypte.

(1) *Orgie* signifiait primitivement les usages religieux et secrets d'un culte enthousiaste. Mais comme dans les Mystères, dans ceux de Bacchus surtout, la licence dénatura les symboles de l'institution, le mot *orgie* finit peu à peu par exprimer chez les Grecs ce qu'il veut dire chez nous, une débauche ignoble et luxurieuse.

(2) Outre les cérémonies d'initiation, il y avait, chaque année, à Éleusis, des fêtes religieuses où tous les citoyens d'Athènes assistaient publiquement, sous la présidence des magistrats.

Si le secret des rites grecs a été gardé scrupuleusement, on peut juger de ce qu'ils devaient être par ceux qui se pratiquaient dans les temples d'Isis. Le culte de cette déesse fut de bonne heure transporté des rives du Nil sur les plages helléniques et imité en partie. Or, nous savons à peu près l'ordre adopté dans les Mystères isiaques. « L'ordre de l'univers y était symbolisé, et le néophyte devait triompher dans sa lutte contre les quatre éléments (1). Il traversait d'abord seul, une lampe à la main, des souterrains mornes et ténébreux, à l'extrémité desquels s'offrait devant lui un gouffre profond taillé à pic ; il lui fallait y descendre par une échelle en fer appliquée contre la paroi escarpée. Arrivé presque au bas, une ouverture lui permettait de gagner un sentier en spirale qui le conduisait au fond du précipice ; un initié suivait de loin le néophyte, auquel son retour en arrière aurait coûté la vie.

» A cette profondeur, l'initié indiquait au néophyte deux grilles, l'une de bronze, l'autre de fer, derrière lesquelles s'étendaient d'interminables galeries éclairées par des lampes et par des torches. Il l'introduisait par celle de bronze, qui, en retombant sur ses pas, faisait retentir ces cavernes d'un fracas sinistre. Alors commençait l'épreuve du feu : après avoir longtemps erré dans ce labyrinthe, le néophyte rencontrait trois hommes armés qui lui proposaient ou de rebrousser chemin, ou de demeurer pour toujours dans ces souterrains, s'il ne sortait vainqueur de toutes les épreuves. Il choisissait le dernier parti. Soudain éclatait une lumière éblouissante ; il avait devant lui une voûte embrasée comme une fournaise, et il lui fallait, pour la traverser, marcher à travers une grille de fer rouge, en posant le pied dans les interstices serrés des barres dont elle était formée.

(1) Il n'est peut-être pas indifférent de rappeler que ce mot de *néophyte* indique, selon l'étymologie, un homme régénéré, celui « qui obtient une existence nouvelle. »

» Il avait, bientôt après, à se précipiter dans un canal large, profond, où l'eau grondait, et à le passer à la nage avec sa lampe. Parvenu sur l'autre rive, il y trouvait les vêtements qu'il avait laissés au bord opposé, et arrivait à un pont-levis au bout duquel était une porte d'ivoire. Lorsqu'il avait tenté en vain de l'ouvrir, il saisissait deux anneaux qui y étaient attachés, et le pont se dérobait aussitôt sous ses pieds; un tourbillon de vent éteignait sa lumière, et il demeurait suspendu sur un abîme. Bientôt les anneaux cédaient et le déposaient au seuil d'une porte d'ébène. Là les épreuves étaient finies. Un huissier le conduisait, les yeux bandés, devant le collége assemblé, où il se trouvait introduit après avoir répondu aux questions qui lui étaient adressées; un prêtre lui retraçait toute sa vie passée, lui exposait les statuts de l'initiation et lui faisait de terribles menaces pour le cas où il en divulguerait ou en violerait les lois. L'initié agenouillé, la pointe d'une épée sur la gorge, jurait fidélité et discrétion; après quoi on lui ôtait le bandeau, et le Mystère s'offrait à ses regards (1). »

De même sans doute le myste, dans les cérémonies d'Eleusis, traversait des épreuves multipliées. Il fallait rester intrépidement dans les ténèbres, au milieu de bruits effroyables et inconnus, passer de l'obscurité à la lumière la plus éclatante, affronter l'eau, le feu, les poignards, les menaces de spectres sanglants. Puis, le front ceint du diadème, le corps enveloppé d'une robe semée d'étoiles d'or, l'hiérophante couronnait enfin la vertu de l'adepte, le déclarait reçu au nombre des initiés parfaits, des *époptes* ou voyants, et dans de symboliques représentations, toujours accompagnées de chœurs et de danses, on lui expliquait les plus sublimes lois de la société et de la nature. Le dogme des récompenses et des peines dans une autre vie, l'immortalité de l'âme, ainsi

(1) C. Cantu, *Histoire universelle*, traduite par E. Aroux et Piersilvestro Leopardi, t. I, p. 561.

que l'unité de Dieu, principal enseignement des Mystères éleusiniens, surtout des grands Mystères, était réservé peut-être à ceux qui étaient parvenus au dernier degré de l'initiation, aux époptes, et dramatisé avec tout l'appareil des joies de l'Elysée et des châtiments du Tartare. Pour que ce spectacle ne fût pas stérile, il fallait enseigner aussi l'efficacité de l'expiation : « Par elle, dit Ovide dans son poëme des *Fastes* (II, 36), tout crime, toute trace du mal sont effacés. Cette opinion vient de la Grèce, où le criminel, après les cérémonies lustrales, semble dépouiller son forfait. » Les rapports que les Mystères établissaient entre l'homme et Dieu étaient d'un ordre si élevé, d'un effet si consolant, que, suivant le commentateur ancien du poëte Aristophane, tout habitant d'Athènes aurait regardé comme un malheur de mourir sans s'être fait initier. « Heureux, dit un fragment de Pindare, celui qui descend sous la terre ainsi initié ; car il connaît le but de la vie, il connaît le royaume donné par Jupiter ! » — « Les initiations, dit Cicéron (*Des Lois*, II, 4) n'apprennent pas seulement à être heureux dans cette vie, mais encore à mourir avec une meilleure espérance. » Glorieux témoignage ; et pourtant, depuis plus de quatre siècles, le sacerdoce grec, dépassé par la science, par la philosophie et par les arts, avait été réduit à descendre à l'imitation des artistes et au plagiat des philosophes ; les rites avaient perdu de leur simplicité auguste, de leur primitive immutabilité (1).

(1) M. F. Dehèque. Il faut mentionner ici une opinion à laquelle on se rangera difficilement, malgré l'autorité spéciale du savant qui l'a produite, à savoir que les « Mystères des Grecs n'auraient pas été établis pour l'instruction des adeptes et qu'ils n'auraient pas différé des rites publics. » Telle est la thèse de Lobek dans son grand ouvrage sur les Mystères, intitulé *Aglaophamus sive de theologiæ mysticæ Græcorum causis* (Kœnigsberg, 1829). L'erreur en sens inverse serait de supposer que les instituteurs et les initiateurs des Mystères furent tellement supérieurs à la foule des hommes leurs contemporains, qu'ils n'en partageaient en rien les passions et les pré-

Les oracles furent un autre instrument efficace de civilisation. Certes, il y a danger, honte même, dans la crédulité qui va demander une révélation des événements futurs au charlatan environné de prestiges menteurs, à la devineresse tapie dans son bouge : l'esprit, emporté par la passion, renonce à ses forces naturelles, à sa propre clairvoyance, pour s'abandonner aux exhortations hasardeuses, aux avis flatteurs ou sinistres d'une ridicule fourberie. L'homme moderne, s'il est maître de son intelligence, ne demande pour pâture à son désir si naturel de préjuger l'avenir, que l'observation sérieuse du passé et du long enchaînement des faits antérieurs et successifs, se fiant du reste à son honneur personnel, à son courage, à sa bonne volonté. Mais quand la disette des souvenirs et l'irréflexion ne permettaient encore à la foule de rien prévoir, les esprits réclamaient des dieux le conseil ou l'espérance; ils invoquaient même cette sagesse secrète qu'ils attribuaient, dans la nature, aux objets les plus insensibles. Les éléments, divinisés aussi bien que les astres, la terre, l'eau, le feu, l'air, leurs émanations, comme les forces supérieures qui y président, passaient pour doués d'une vertu prophétique, qui se communiquait aux hommes et jusqu'aux animaux. Les mourants, placés, pour ainsi dire, à la limite d'un autre monde, semblaient y pouvoir lire les lois et la destinée de celui-ci. La terre, ou livrée aux soins ou abandonnée aux colères de génies et de démons invisibles, était censée parler aux hommes par mille voix indistinctes pour le vulgaire, distinctes pour le prêtre et pour la prophétesse, qui, dans leur extase, renversaient les communes barrières imposées à nos sens et donnaient en eux libre cours à la puissance de l'esprit : ils pénétraient, d'un regard de voyant, le sens caché des signes, celui des prodiges et des songes, fugitifs révélateurs des décrets célestes.

« Si l'on réfléchit que, chez les Grecs, les oracles remon

jugés. Seulement ils avaient entrevu les lois de l'ordre et agissaient pour diriger les esprits vers elles. Ce fut là leur génie et leur gloire.

taient à l'enfance de la société, qu'ils s'appuyaient sur des croyances populaires, qu'ils furent remis en général à la garde de familles aristocratiques, dans lesquelles le sacerdoce était plus ou moins héréditaire; que la politique, disons mieux, le besoin d'une autorité médiatrice et suprême entre tant de petits Etats rivaux, quoique frères, dut maintenir, développer ce qu'avait fondé la religion, on cessera de s'étonner de la longue influence exercée par les oracles. L'homme, dans sa faiblesse, non-seulement implore le secours, la lumière céleste, pour guider ses pas au milieu des sentiers obscurs et pénibles de la vie; mais cette lumière, mais ce secours, il veut dans sa raison naissante, et les Grecs le voulurent plus qu'aucun autre peuple, les reconnaître à des marques certaines, à des témoignages infaillibles. Aussi demandèrent-ils ces garanties de la véracité des oracles à des circonstances de localités ou de personnes, qui semblaient à leur foi naïve autant d'annonces caractéristiques de la présence ou de l'action divine : un arbre nourricier et séculaire, au feuillage touffu, où retentissaient des sons merveilleux ; une source, une grotte d'où émanaient les eaux, d'où s'échappaient des exhalaisons capables de produire des effets singuliers sur l'esprit ou sur le corps; le tombeau d'un devin ou d'un prophète renommé pendant sa vie et descendu miraculeusement aux enfers, dans un lieu révéré ou redouté depuis. Les prêtres, les chefs du peuple saisirent ces indices qu'une croyance commune leur signalait; ils les développèrent dans le sens de cette croyance ; ils se portèrent les interprètes reconnus d'avance de ces divins symboles; leur parole fut reçue comme celle des dieux qu'ils annonçaient dans des signes visibles à tous, mais qu'eux seuls pouvaient expliquer ; et les oracles se trouvèrent constitués au profit de l'humanité, tant qu'ils restèrent fidèles à leur mission première, tant qu'ils furent d'accord avec l'esprit des temps et la marche de la civilisation, secondée plutôt qu'entravée par eux. » (M. Guigniaut.)

Le plus ancien de tous paraît avoir été celui du Jupiter des

Pélasges, établi à Dodone, dans la Thesprotie, contrée de l'Epire. Celui que les tribus helléniques adoptèrent ensuite se faisait entendre à Delphes, sur la frontière de Phocide, à l'endroit appelé Pytho, d'un territoire consacré à Apollon. Selon la légende, l'oracle y aurait appartenu successivement à la Terre, à Thémis, à Phœbé, à Daphné, et enfin à Neptune, avant de passer à Apollon. Celui-ci, le dieu prophète par excellence, le dieu expiateur, le dieu musicien et poëte, promulguait les décrets du Destin au nom de Jupiter, son père, le dieu de la destinée et de tous les présages; mais il les annonçait par l'organe d'une prêtresse, la Pythie, inspirée des émanations puissantes de la Terre, « la première prophétesse, » comme dit le poëte Eschyle, — sortant d'un gouffre au-dessus duquel la vierge était assise sur un trépied. La Pythie rendait la réponse du dieu, assistée de prêtres qui recueillaient à leur tour ses paroles, d'ordinaire articulées à peine. Seuls ils les comprenaient, et, après un instant de méditation, ils les traduisaient en des vers, dont Phémonoé, la première Pythie, suivant eux, avait donné le modèle.

De bonne heure, les oracles ainsi rendus furent transcrits comme des sentences divines; les écrivains de l'antiquité en ont cité un bon nombre, et l'on peut, en les lisant, se former une idée du tour symbolique et énigmatique, encore plus qu'ambigu, qui leur était propre, et qu'exprimait l'épithète de *loxias* ou d'*oblique* donnée à Apollon.

Ce dieu avait d'autres sanctuaires, comme Jupiter et tous les autres princes de l'Olympe. De même les demi-dieux, tels qu'Esculape, qui donnait des avis aux malades dans son temple d'Épidaure en Argolide, et ailleurs; de même, certains héros des vieux âges : ainsi Trophonius de Béotie et Amphiaraüs d'Argos, que la terre avait engloutis tous deux, disait-on, continuaient à prophétiser du fond de l'abîme.

Des auteurs grecs ont écrit ou ramassé des fragments qu'ils attribuent aux devins des vieux âges, à Amphilytus d'Acarnanie, au Béotien Bacis, à la prophétesse Xenocléa, aux

Péliades ou Pythies de Delphes, parmi lesquelles Phémonoé, que l'on regardait aussi comme l'auteur d'un traité sur l'éducation des oiseaux, à la Delphienne Boeo; mais de tous les écrits apocryphes en ce genre, les plus célèbres sont ceux dont nous avons le recueil sous le titre d'*Oracles des Sibylles.*

Comme la Pythie, comme tant d'autres prêtresses, les sibylles étaient des femmes visitées, croyait-on, par un esprit prophétique; mais les anciens disputaient déjà sur le nombre et l'histoire de ces inspirées. Tout ce que l'on peut dire, c'est qu'on vantait surtout la sibylle de Perse et celle d'Erythrée, en Ionie, et qu'on faisait généralement la seconde contemporaine de la guerre de Troie. Dès les premiers âges de la grandeur romaine, le sénat appelait à l'aide de ses entreprises extérieures ou de sa politique intérieure le témoignage des sibylles, et on invoquait encore leur autorité à la fin de l'Empire; mais qu'était-ce donc que ces livres où l'on disait que leurs prophéties étaient consignées? qui les avait réunies? quelle autorité en garantissait l'exactitude? On ne s'inquiétait pas de ces questions qui, pour nous, sont insolubles. Quant à ceux des *oracles* que nous possédons sour le nom des sybilles, ils paraissent être, ils sont même presque certainement en partie l'œuvre de quelques Grecs chrétiens. Le reste n'est pas d'une époque assez ancienne pour que nous en tenions compte ici, et manque d'ailleurs de ce caractère moral et civilisateur qui valut aux oracles de la Pythie la vénération d'hommes tels que Pindare, Socrate, Xénophon, Platon, les stoïciens, Plutarque. L'empereur Julien (*Discours* IV, p. 288) a remarqué avec raison que ces paroles respectées donnèrent confiance et courage à de nombreux colons pour aller en tous lieux répandre les mœurs et les lois des Hellènes.

Auxiliaires de la justice, de l'humanité, du patriotisme, les devins des temples aimaient à rendre des décisions qui modéraient les cœurs ou qui leur inspiraient de bons sentiments. Elle fut inscrite dans le temple de Delphes, cette

maxime qui est une si salutaire exhortation : Γνῶθι σεαυτόν (*Connais-toi toi-même*).

La Pythie conserva longtemps ce rôle auguste.

C'est elle qui déclara aux habitants de l'île de Chio que les dieux les tenaient en abomination, parce que, les premiers, ils avaient établi un marché d'esclaves ; elle qui reprocha aux Athéniens d'avoir offensé la Divinité, tout en croyant venger le Ciel, lorsqu'ils s'étaient montrés cruels envers les Phocidiens accusés de sacrilége.

La faction populaire d'Ephèse avait banni les riches et fait fouler leurs enfants aux pieds des bœufs ; peu après les riches eurent le dessus ; ils enduisirent de poix et firent brûler les enfants de leurs ennemis : l'oracle de la ville refusa de parler désormais jusqu'à ce qu'un si grand crime fût expié ; l'olivier sacré s'embrasa de lui-même.

Les Sybarites demandèrent à Delphes combien de temps durerait leur prospérité : « Tant que vous aurez plus de respect pour les dieux que pour les hommes, » leur fut-il répondu. Aux Locriens s'informant des moyens de finir leurs funestes dissensions : « Donnez-vous de bonnes lois (1). »

Apollon défendit aux Spartiates vainqueurs de détruire Athènes. L'oracle de Jupiter à Olympie ne voulait pas être consulté par des Grecs en guerre contre des Grecs.

Ces conseils de clémence, de mansuétude, ces préceptes de sagesse se rattachaient à l'essence même des croyances anciennes, croyances salutaires, nécessaires même, tant qu'elles n'eurent pas achevé leur temps. Ainsi que le remarque un auteur déjà cité, qu'importe, quand ce temps fut passé ou près de finir, que la Pythie ait été dédaignée, et que ses paroles aient été l'objet de railleries irrévérencieuses ? Qu'importent encore les six cents traités polémiques dirigés contre les oracles par des païens mêmes ? Ces oracles n'en

(1) ATHÉNÉE, XII, 5 ; le Scoliaste de Pindare, *Olympiques*, X, 17 ; ELIEN, IV, 6 ; XÉNOPHON, *Helléniques*, III, 2, 22.

avaient pas moins été une pièce essentielle, indispensable dans le mécanisme à la fois religieux et politique de la religion qui leur devait tant. Aussi ne s'étonne-t-on plus, en réfléchissant sur de tels bienfaits, que Porphyre, au IIIe siècle de notre ère, ait pu écrire sur le ton de l'enthousiasme un poëme de la *Philosophie des oracles*. Elle était moins subtile et moins savante qu'il ne l'a imaginé, mais elle avait pourtant une grandeur irrécusable.

II.

LES CONSEILS D'HOMÈRE.

Il ne faut parler qu'avec réserve de toute *composition* qui aurait vu le jour en Grèce avant l'époque de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*; non que les Grecs n'aient eu jusque-là aucune œuvre de l'esprit, — le contraire résulte suffisamment de ce que l'on a vu dans les pages précédentes, — mais ils n'écrivaient rien encore; la mémoire était seule dépositaire de leurs essais poétiques. La poésie des Mystères ou des temples les plus primitifs ne fut jamais anciennement, ni même dans les siècles érudits qui suivirent la première antiquité, l'objet d'une étude complète et critique. Nul collecteur sérieux ne se mit en quête pour en assembler les débris respectables. Loin de là, l'usage se répandit chaque jour davantage, à mesure qu'on s'éloignait des origines, de supposer des livres antiques; toutes ces fraudes engendraient une foule de créations apocryphes, sans valeur archéologique. Nous sommes donc dispensé par cette considération d'étudier, comme l'a fait le savant Fabricius au commencement de sa *Bibliothèque grecque*, les soixante ou soixante-dix auteurs prétendus antéhomériques.

Nous ne pouvons pas non plus accueillir à cette place et comme ayant devancé les poëmes d'Homère, certains livres et fragments tels que le *Pœmandrès*, l'*Asclépius*, *la Clef*, *le Cratère* et autres, qui seraient les très-vieilles traductions

grecques de morceaux empruntés à l'Égyptien Hermès Trismégiste. Il suffirait, à défaut d'autre raison (et les raisons ne manquent pas), de rappeler que ces écrits sont en prose : or il est avéré que la prose est née en Grèce bien plus tard que l'époque prétendue de ces livres et de ces opuscules.

Il doit nous suffire, en conséquence, de les avoir mentionnés par provision, quitte à les examiner en leur lieu, c'est-à-dire à l'époque probable de leur rédaction, vers les commencements de notre ère. Ces pages ne sont pas d'ailleurs à dédaigner, ne fût-ce qu'à titre de premiers monuments d'une science cultivée au moyen âge et jusqu'à nos jours avec une passion aussi ardente que chimérique, la science du *grand œuvre*, la recherche de la *pierre philosophale*, de l'*élixir universel*, de l'*eau du soleil*, en un mot de cet agent mystérieux, qui procurerait la richesse inépuisable, la santé florissante et indestructible, toutes les dignités, toutes les jouissances, aux heureux adeptes qui l'auraient découvert.

Les rêveurs qui l'ont cherché s'appellent, comme on sait, des alchimistes, mais aussi des philosophes hermétiques, précisément par souvenir de cet Hermès égyptien ou Thot, dieu de l'intelligence et de l'industrie, à qui les prêtres de Memphis faisaient honneur d'une grande et sublime encyclopédie sacrée en trente-six mille cinq cent vingt-cinq volumes.

On possède sous le nom d'Homère des hymnes en l'honneur d'Apollon, de Hermès ou Mercure, d'Aphrodite ou Vénus, de Déméter ou Cérès, de Dionysos ou Bacchus, d'Arès ou Mars, etc. Sans être l'œuvre du poëte auquel on les donne, ils appartiennent du moins à une époque très-ancienne, mais non à la plus ancienne, à celle que nous pourrions appeler orphique. L'auteur est indiqué par supposition, mais l'œuvre même n'est pas apocryphe, et indique un âge où déjà la poésie religieuse n'est plus tout entière rattachée aux doctrines des Mystères; si c'est encore une pensée pieuse qui

l'inspire, elle est plus libre, moins imprégnée de ces inspirations fortement symboliques où se concentrait le génie d'un sanctuaire plein d'arcanes.

Ces hymnes, en effet, sont d'une allure et d'un goût populaires; on y aperçoit, à côté de la vénération pour le dieu ou la déesse que le poëte célèbre, une sorte de gaîté naïve, qui ne se croit pas sacrilége en racontant, si le sujet y prête, des légendes presque facétieuses. Le plus remarquable à ce point de vue est l'*hymne à Hermès*. On y voit le dieu s'abandonnant, dès la première enfance, à la ruse et à la moquerie. A peine au monde, il détourne les bœufs de son frère et dissimule leur trace; cependant un vieux pâtre l'a vu et le dénonce : en vain l'enfant se fait petit et se cache dans son berceau; on l'emporte devant le trône de Jupiter; mais il plaide sa cause et la gagne avec un rare bonheur, puisqu'il se réconcilie avec le plaignant. Ailleurs l'invention de la lyre est plaisamment rapportée. Hermès aperçoit une tortue qui s'avance avec lenteur : « Tortue, jolie tortue, lui dit-il, tu es digne de figurer dans les danses... Tu vis maintenant sur les montagnes, mais je te porterai dans les demeures habitées... Tu seras mieux dans une maison; les injures de l'air sont pour toi dangereuses. » Là-dessus il l'emporte, détache avec le fer la carapace de la pauvre bête, et sur cette écaille dispose des roseaux, des morceaux de cuir de bœuf, des intestins de brebis. Enfin, avec un archet, il s'ingénie à faire bruire le nouvel instrument, puis s'accompagne de la voix et improvise des chansons.

Ce n'est pas à dire que l'hymne homérique soit conçu en opposition avec l'enseignement des Mystères; il les honore, il les célèbre. Ainsi, dans l'*hymne à Cérès*, nous lisons ce passage :

« La déesse, s'avançant, montre au roi, chef de la justice, à Triptolème, à Dioclès, qui maîtrise les coursiers, au puissant Eumolpe, à Célée, pasteur des peuples, les saints rites des autels; elle leur enseigne à tous les orgies (les divins Mystères),

choses saintes qu'il n'est permis ni de transgresser, ni d'apprendre, ni de révéler indiscrètement; car un pieux respect s'y oppose. Mais heureux sur la terre les hommes qui les ont vus! Celui qui n'est pas initié et n'y participe point n'aura jamais un sort égal au leur quand il sera descendu dans l'humide séjour des ténèbres. »

Le poëte a donc foi dans la sainteté des leçons pieuses; il essaye même quelquefois de rivaliser par l'enthousiasme avec la majesté des croyances sacrées. Ainsi dans cet hymne :

« Je te chanterai, ô Terre, toi, la mère universelle, la base inébranlable, qui nourrit toute chose ici-bas! Tout ce qui marche sur le sol, ou traverse la mer, ou vole dans les airs, tire sa nourriture de toi et de ta richesse! C'est par toi que la famille est prospère en beaux enfants et en belles moissons, ô déesse! C'est de toi qu'il dépend de donner et de conserver la vie aux périssables humains. Fortuné celui que tu honoreras de ta faveur! A lui tout vient en abondance. Pour ceux-là foisonnent les guérets chargés d'épis, les troupeaux croissent dans les champs et la maison se remplit de biens. Ils gouvernent par de sages lois leurs villes ornées de femmes gracieuses. Le bonheur et la richesse les suivent en tout. Leurs fils s'enorgueillissent d'une gaîté fraîche et nouvelle, et leurs jeunes filles, se jouant avec allégresse en chœurs couronnés de guirlandes, dansent parmi les fleurs de la prairie : les fils et les filles de ceux que tu veux honorer, sainte déesse, inépuisable génie! Salut, mère des dieux, épouse du ciel étoilé! en retour de mes chants, accorde-moi par ta faveur une vie fortunée. J'aurai souvenir de toi, et je m'occuperai d'un autre chant (1). »

Le poëte n'est pas un mercenaire; mais il vit, avec l'aide divine, de la faveur publique. Aussi demande-t-il à la déesse de lui assurer « une vie fortunée, » ou, plus littéralement, « des moyens de vivre qui satisfassent son désir ». Il promet,

(1) Traduction de M. Villemain.

en revanche, de ne point oublier sa bienfaitrice et de penser encore à d'autres hymnes.

Cette finale l'indiquerait à elle seule, nous ne sommes plus en présence d'un membre du vieux sacerdoce et d'un initiateur sacré, mais d'un chantre, d'un aède. La différence est manifeste ; elle nous fait saisir un état nouveau de la société hellénique. Par suite de révolutions que nous n'avons pas à raconter, l'Ionie, au IXe et au VIIIe siècle avant notre ère, était devenue le centre le plus actif de la société grecque. Sous ce climat délicieux, la liberté, la richesse, l'intelligence poétique avaient fleuri tout à coup ; l'imagination, sans perdre le respect des dieux, enguirlandait à plaisir leur histoire traditionnelle de légendes pleines de caprice, et, tout en gardant le culte patriotique de la vaillance des ancêtres, on s'élançait vers des destinées nouvelles. Au milieu de ce peuple avide de musique et de poésie se forma comme une école de chanteurs qui allaient de ville en ville réciter, à la gloire des dieux et des héros, des vers nés de la verve de poëtes anonymes. L'emploi de l'écriture était inconnu ou borné ; c'était la mémoire qui conservait les créations de l'esprit, comme la tradition, la renommée, transmettait le souvenir des événements. Ainsi les poésies homériques, contemporaines de cette période, n'étaient pas écrites, mais chantées. De là ces fréquentes invocations aux Muses, filles de la Mémoire, seules interprètes du passé. Longtemps après, tout se conservait encore par les chants et la poésie : les lois mêmes se chantaient.

Ces chants historiques et nationaux durent commencer immédiatement après le retour de la guerre de Troie.

D'après les poëmes d'Homère, les aèdes jouent un rôle important dans la société héroïque ; ils ont leur place marquée dans les fêtes, dans les funérailles, dans les cérémonies religieuses et au banquet des rois. Agamemnon, en partant, laisse auprès de son épouse Clytemnestre un aède chargé de la diriger, et qui s'acquitte noblement de son devoir jus-



qu'à ce que le traître Égisthe ait fait disparaître ce conseiller incommode en le transportant sur une île déserte. (*Odyssée,* III, v. 269 et s.) Les aèdes passaient pour inspirés des dieux (*Ibid.* v, v. 347); ils ne composaient pas à loisir, ils improvisaient. On conçoit que l'usage de réciter des chants en présence du peuple assemblé ne comportait pas des compositions de longue haleine. Les œuvres épiques ou poëmes narratifs de cette époque ont donc existé d'abord sous la forme d'essais épars, isolés. Le témoignage d'Élien (1) est clair et positif sur ce point : « Les anciens, dit-il, chantèrent d'abord les poëmes d'Homère par morceaux détachés : c'est ainsi qu'ils récitaient le Combat près des navires, la Dolonie, les Exploits d'Agamemnon, le Catalogue des vaisseaux, les Exploits de Patrocle, la Violation des serments; voilà pour l'*Iliade.* Quant à l'autre poëme (l'*Odyssée*), ils redisaient les Événements de Pylos et ceux de Lacédémone, la Grotte de Calypso, le Radeau d'Ulysse, l'Ile d'Alcinoüs, la Cyclopie, l'Évocation des morts, l'Ile de Circé, le Bain d'Ulysse, le Meurtre des prétendants.... » Il est donc bien constant que, selon la tradition des Grecs eux-mêmes, ces poésies furent d'abord chantées par fragments.

« Après les poëtes primitifs, les aèdes, il y eut des rhapsodes ou « chanteurs de vers cousus, » qui apprenaient par cœur les vers des poëtes, et faisaient métier de les redire sur les places publiques et dans les fêtes solennelles. Ils savaient ainsi un certain nombre de fragments ou rhapsodies, formant de petits poëmes détachés. Les poésies homériques, comme les autres, furent chantées par les rhapsodes qui parcouraient le pays. Ceux-ci marquent un second âge dans

(1) Au livre XIII (ch. 14) de son *Histoire mêlée.* Claudius Élien, de Préneste en Italie, vivait dans le IIIe siècle de notre ère; il écrivait en grec. Ce qui fait le prix de cette histoire, c'est qu'elle est composée d'extraits empruntés souvent à des auteurs anciens et louables.

l'histoire de ces poésies; ils n'inventent pas, ils se bornent à réciter les chants d'autrui. » (M. ARTAUD.) Du moins, c'était là leur rôle le plus ordinaire.

Il se présente ici une question que nous ne pouvons éviter, bien qu'elle donne lieu encore aujourd'hui à des controverses très-vives : Homère a-t-il existé, ou l'*Iliade* et l'*Odyssée* se sont-elles formées de ces morceaux épars que plusieurs aèdes, puis les rhapsodes après eux, auraient fait entendre dans les villes d'Ionie? La demande peut paraître surprenante au premier abord, car on vante beaucoup l'unité du plan qui sert de trame à ces deux poëmes. Si cependant on y regarde de près, si l'on tient compte des incertitudes relatives à la personne d'Homère, si l'on compare enfin la jeunesse poétique des Grecs avec celle de quelques autres peuples et avec les habitudes des trouvères et des troubadours au moyen âge, les doutes deviennent permis : il y a véritablement un problème de la formation des poésies narratives ou épopées qui nous ont été transmises sous le nom d'Homère. Quelle que soit au reste l'opinion que l'on adopte, elle ne diminue en rien l'admiration légitime et consacrée qui s'attache au mérite essentiel de ces deux chefs-d'œuvre.

Les Grecs nous parlent d'une école poétique et même d'une sorte de caste, qui avait son centre dans l'île de Chio, et dont les membres s'appelaient les homérides. Un des savants qui, dans notre siècle, se sont occupés avec le plus de zèle de la question homérique, a cru trouver dans l'étymologie de ce nom une preuve de plus contre le système de la personnalité d'Homère : suivant lui, ce nom des « homérides » signifierait les « rassembleurs, » ceux qui chantent ensemble, ceux qui s'accordent pour chanter; ce n'auraient pas été de simples rhapsodes, mais ils auraient été tout à la fois poëtes et chanteurs, capables d'inventer, habiles à introduire sur un fond primitif des épisodes nouveaux.

Lorsque les rhapsodes passèrent de l'Ionie en Attique, Solon fit régler, suivant Diogène de Laërte, « que dans leurs



récitations publiques ils alterneraient, de sorte que l'endroit où l'un aurait cessé serait celui par lequel l'autre commencerait. » Ils durent ainsi, lorsqu'ils se trouvaient plusieurs ensemble, respecter l'ordre des temps et ne pas intervertir les événements des fables homériques. Cette première mesure fut suivie d'une plus importante qui fut prise par Pisistrate ou par son fils Hipparque. L'un des deux, — on ne peut dire au juste lequel, — fit écrire et coordonner (au VIe siècle avant J.-C.) ces poésies homériques, jusque-là gardées par la seule transmission des maîtres, ou, comme on disait, par la *didascalie* orale. Les savants chargés de ce soin furent nommés les *diascévastes* ou « arrangeurs, » parce qu'ils avaient à former un ensemble avec tous les morceaux détachés qui venaient à leur connaissance : ils durent en outre remanier les chants originaux pour y établir les liaisons nécessaires, effacer les disparates, combler peut-être des lacunes.

Sous leurs mains intelligentes se formèrent deux groupes poétiques, habilement agencés, mais dont les sutures sont néanmoins visibles.

Qu'ils aient délaissé bien des vers étrangers au double plan qu'ils s'étaient tracé, c'est une conjecture vraisemblable; que les rhapsodies omises dans leur travail aient servi de supports à des poëmes nouveaux entrepris par des imitateurs empressés pour remplir les vides du *cycle* ou cercle des aventures légendaires de la guerre de Troie, cela semble également admissible. Mais ces poëmes de seconde inspiration, malgré le talent des auteurs qui les firent, ne purent jamais atteindre à la popularité de ceux qui, pour des causes à présent indiscernables, avaient reçu le nom d'Homère.

Peu à peu on fabriqua sur des données quelconques des histoires de la vie du poëte. La personnification légendaire, le mythe, qui le concernait, une fois le premier germe produit, ne devait pas sitôt finir de s'accroître, même après que les savants critiques de l'école d'Alexandrie eurent aperçu l'impossibilité qu'un même poëte eût composé l'*Iliade* et

l'*Odyssée*. Ces critiques, appelés, en raison de leur thèse, les *chorizontes* ou « séparateurs, » fournissent, par leurs appréciations à cet égard, la preuve d'un goût bien rare dans l'antiquité, celui de la haute critique des textes ou exégèse; généralement la critique littéraire était alors ou toute littérale, ou purement adonnée aux commentaires de rhétorique.

Il arriva dès lors pour les rhapsodes la même disgrâce que pour les copistes après l'invention de l'imprimerie: leur art devint bientôt subalterne et se discrédita. Au commencement du ve siècle (avant J.-C.), l'homéride Cynéthus obtient encore une mention de l'histoire; puis ces rhapsodes, que les villes grecques appelaient jadis à de brillants concours, descendent au rang d'histrions sans auditoire. Une inscription de l'île de Chio, commentée par Bœck, dans le grand recueil d'épigraphie grecque, offre l'exemple de ces luttes rhapsodiques; un autre monument parle d'un gymnase homérien dans cette île; mais déjà Platon, au ive siècle, déjà Xénophon les livrent au ridicule et leur reprochent de ne plus rien entendre au véritable sens des poëtes (1).

Quel contraste entre ces pauvres artistes abandonnés, honnis, et ces aèdes autrefois entourés d'une foule toujours prête à les croire animés d'un esprit divin! En ce temps-là, leur art était comme un ministère patriotique et religieux; l'orgueil national et la piété leur demandaient également des satisfactions, des jouissances, qu'ils savaient procurer par leur verve féconde!

Pindare nous montre les homérides préludant à chacun de leurs chants épiques par un hymne religieux (2); ils continuaient, jusqu'au sein des réunions formées pour le plaisir, les enseignements du temple et les leçons des Mystères (3).

(1) *Voir* l'*Ion*, de Platon; les *Mémoires sur Socrate* (l. IV, ch. 2, § 10), et le *Banquet* (III, 5), de Xénophon.

(2) *Néméennes*, II, 1; — *Isthmiques*, IV, 55.

(3) A la suite des cinq grands hymnes homériques, il existe d'au-

De là les tendances symboliques de quelques-unes des fictions d'Homère; mais l'aède se faisait aussi le conseiller de la vie politique, familière, le moraliste naïf d'une société émue, ravie par ses narrations héroïques.

Que valent ces conseils et cette morale? Apologistes et détracteurs ont tour à tour élevé la voix.

En général l'admiration a dominé. Le recueil des louanges données en divers temps à Homère forme un ample appendice de la *Gnomologie homérique* (ou « Choix de pensées morales d'Homère ») publiée en Angleterre au XVII[e] siècle. Non-seulement les Grecs ont célébré Homère comme le premier des poëtes pour l'art et l'intérêt; non-seulement ils le représentent comme le modèle le plus parfait de l'éloquence et le type inspirateur de tous les talents; mais encore ils honoraient en lui un guide excellent de la vie, un maître même pour la guerre et la politique (1). Plutarque ne tarit pas dans

tres morceaux de même style dont l'étendue varie de 4 à 59 vers. L'usage des rhapsodes de commencer leurs récits par une pieuse invocation explique peut-être cette diversité; on inclinerait à croire que plusieurs des morceaux conservés sont de simples préambules de ce genre, le commencement de chants héroïques qui se sont perdus.

(1) Montaigne écrit au chapitre XXXVI du livre II des *Essais*: « Alexandre le Grand, ayant rencontré, parmy les despouilles de Darius, un riche coffret, ordonna qu'on le luy reservast pour y loger son Homère, disant que c'estoit le meilleur et le plus fidele conseiller qu'il eust en ses affaires militaires. Pour cette mesme raison, disait Cleomenes que « c'estoit le poëte des Lacédémoniens, parce qu'il estoit tres bon maistre de la discipline guerriere. » Cette louange singuliere et particuliere luy est aussi demeuree, au jugement de Plutarque, que « c'est le seul aucteur du monde qui n'a jamais saoulé ne desgousté les hommes, se montrant aux lecteurs tousjours tout aultre et fleurissant tousjours en nouvelle grace. » Ce follastre d'Alcibiades, ayant demandé à un qui faisoit profession de lettres, un livre d'Homère, luy donna un soufflet parce qu'il n'en avoit point; comme qui trouveroit un de nos prebstres sans breviaire... Non seulement aulcunes races particulieres, mais la

les éloges qu'il lui donne; Dion Chrysostome, vers le même temps, se persuade que Socrate a tiré toutes ses conceptions philosophiques de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*. Maxime de Tyr, à la fin du IIe siècle de notre ère, consacre une très-longue dissertation à prouver que le vénérable aède, de propos délibéré, enveloppa sous ses fictions la philosophie tout entière. Ailleurs il examine ironiquement les griefs de Platon contre le divin poëte. Au IIIe siècle, Porphyre abonde dans le même sens que Dion, et s'ingénie à montrer dans les allégories d'Homère des intentions plus raffinées que l'époque homérique ne le comportait. Saint Basile enfin, au IVe siècle, transcrit avec une sorte d'approbation ce jugement d'un de ses maîtres païens les sophistes Libanius, Himérius ou Proæresius : « Ainsi que je l'ai entendu dire par un homme admirablement ingénieux à pénétrer l'esprit des poëtes, toute la poésie d'Homère est l'éloge de la vertu; tout en elle vise à cette fin constante. Un exemple remarquable se voit dans la partie où le poëte a représenté le chef des Céphalléniens sauvé nu d'un naufrage : la fille d'un roi vient à peine de l'apercevoir qu'elle est prise de respect, bien loin que dans cet état même il cause aucun scandale, parce que sa vertu lui tient lieu des plus beaux vêtements; peu après il semble si recommandable aux Phéaciens que, sans plus penser à l'opulence dans laquelle ils vivaient, tous le regardent, le contemplent avec envie; pas un qui ne souhaite plus que tout avantage d'être lui-même cet Ulysse, ce naufragé. Dans de tels passages, ajoutait le docte critique, Homère semble crier aux hommes : « Recherchez la vertu, qui surnage avec le naufragé et fait d'un malheureux jeté nu sur la plage un personnage plus grand que les fortunés Phéaciens (1). »

plus part des nations cherchent origine en ses inventions Sept villes grecques entrerent en debat du lieu de sa naissance : tant son obscurité mesme luy apporta d'honneur ! » Comparez l'abbé Barthélemy, *Voyage d'Anacharsis*, Introduction.

(1) Traité *de l'utilité qu'on peut retirer de la lecture des auteurs pro*

avait produit un code complet de morale, sans y rien mettre qui se ressentît de la rudesse et de l'ignorance contemporaines ; mais les sentiments naturels se montrent dans l'*Iliade* et dans l'*Odyssée* avec une candeur charmante, et d'ingénieuses allégories embellissent certaines vérités de la vie.

Les héros d'Homère, à la vérité, sont fatalistes ; mais ce dogme erroné d'un puissant destin qui ne laisserait rien à la liberté de l'homme, n'a pas eu chez eux les conséquences qu'il a produites ailleurs. « Inculqué dans les esprits de barbares féroces et sensuels, le fatalisme leur donne de temps en temps un accès de vigueur temporaire, après lequel ils tombent dans une apathie qui les rend incapables d'efforts dans les occasions ordinaires. La croyance des Grecs était le résultat de leurs réflexions naturelles touchant l'ordre apparent du monde, la faiblesse de l'homme, et les effets que des causes cachées et inexplicables pouvaient avoir sur sa conduite et sur ses succès.

« Elle ne remplaçait pas en eux le courage, elle ne leur servait pas de prétexte à l'indolence. Si elle leur inspirait une certaine résignation dans l'adversité, elle leur laissait du moins toute leur énergie, tant qu'ils conservaient quelque espoir d'échapper par leur prudence ou leur activité aux maux dont ils se voyaient menacés ; elle ne les empêchait pas d'implorer l'aide des dieux.

» Les heureux habitants de l'Olympe ne dédaignaient pas de s'intéresser eux-mêmes aux affaires de l'humanité, race inférieure et malheureuse (*Iliad.*, XVII, 446 ; *Odyssée,* XVIII, 130), mais qui, unie à eux par des liens de parenté, leur paraissait souvent digne de leur alliance et méritait leur sympathie. Ils détestaient généralement l'orgueil, l'insolence, et ces enivrements de la fortune et du pouvoir qui font oublier aux hommes qu'ils sont des êtres faibles et mortels (1). »

(1) CONNOP THIRLWALL, *Histoire des origines de la Grèce ancienne,* traduite par M. Ad. Joanne, p. 137.

A vrai dire, ces dieux étaient parfois jaloux et formalistes. La prospérité continue d'un héros les offusquait facilement; l'oubli le plus involontaire des cérémonies de leur culte attirait sur un mortel et sur un peuple entier de rudes châtiments. Médiocrement scrupuleux dans leur propre conduite, ils étaient volontiers sévères pour ceux des humains qui s'oubliaient dans des actes et des pensées illicites.

« Les intérêts de la morale se trouvaient surtout rattachés à la religion par les fonctions de puissances supérieures qui étaient spécialement chargées d'infliger les peines encourues par les grands criminels. Homère désigne simplement l'emploi des Furies sans fixer leur nombre ou décrire leur forme, que l'imagination des poëtes postérieurs peignit avec des détails effrayants; mais l'obscurité dans laquelle il laisse leur esquisse enveloppée n'est peut-être pas moins redoutable. Leur demeure, située au milieu des sombres profondeurs du monde invisible, inspirait une horreur profonde aux heureuses divinités qui habitaient les sommets toujours riants et toujours éclairés de l'Olympe. Elles s'entouraient de ténèbres lorsqu'elles couraient sur la terre pour faire exécuter les arrêts de la justice divine (*Iliade*, IX, 572.) Leur occupation principale était de faire observer le respect dû à la vieillesse, à l'autorité paternelle, aux droits de la famille (*Iliade*, IX, 454; XXI, 412; XV, 204); mais le parjure, et probablement tous les autres crimes les plus réprouvés par l'opinion publique, étaient également soumis à leur surveillance (*Iliade*, XIX, 260; *Odyssée*, XVII, 475). La terreur qu'inspiraient ces inexorables ministres de la vengeance divine formait, sinon un contre-poids parfait, du moins un frein salutaire à la légèreté inconsidérée qu'aurait pu encourager le gouvernement facile et capricieux des dieux de l'Olympe (1). »

Nous en avons dit assez sur la moralité et les croyances re-

(1) CONNOP THIRLWALL, p. 138.

ligieuses qu'expriment les deux plus anciennes épopées de la Grèce; il nous reste à en extraire quelques pensées qui puissent confirmer les assertions précédentes; mais nous nous réservons de montrer par une autre publication le jeu même des caractères et des passions dans Homère.

La condition de l'homme est, selon le poëte, généralement douloureuse; il faut accepter avec résignation les maux de la vie.

« Il n'y a aucune utilité, dit-il, dans des lamentations qui refroidissent; car les dieux ont prédestiné les malheureux mortels à vivre tristes, tandis qu'eux-mêmes sont exempts de chagrins.

» Deux tonneaux sont placés sur le seuil du palais de Jupiter et remplis de tout ce qu'ils ont à nous envoyer : dans l'un sont les maux; dans l'autre, les biens. Celui pour qui Jupiter, le dieu de la foudre, entremêle ses présents, tantôt éprouve le mal et tantôt éprouve le bien; celui à qui il ne donne que les douleurs, il le rend sujet à l'outrage, et la faim dévorante le poursuit sur la terre féconde; il s'en va errant partout, méprisé des dieux et des hommes (1). »

Êtres périssables, nous passons rapidement les uns après les autres :

« Telle est la naissance des feuilles, telle aussi celle des hommes. Le vent sème les feuilles à terre, puis la forêt bourgeonne et en produit d'autres, quand vient la saison du printemps. Ainsi naissent et meurent les générations d'hommes (2). »

L'homme se lasse aisément :

(1) *Iliade*, chant XXIV, vers 524-533.

(2) *Iliade*, chant VI, v. 146-149. Cette comparaison, si mélancolique d'ailleurs et si belle, est naturellement suggérée au poëte par une sorte de jeu de mots : le nom qui veut dire une feuille ne diffère en grec que par une seule lettre d'un de ceux qui signifient « race, génération. »

« On se rassasie de tout, du sommeil et du plaisir, des douces chansons et des nobles chœurs des danses (1). »

Il se lasse, à plus forte raison, de la douleur :

« Un homme a perdu quelqu'un de cher, ou son propre frère ou même son fils; cependant il quitte à la longue les pleurs et le deuil. En effet, les Destinées (2) ont mis chez les hommes un cœur capable de résignation (3). »

Soumis à la destinée dans un certain ordre d'événements, l'homme attire aussi sur soi, par le mauvais usage de la liberté qui lui appartient, des maux qui n'étaient pas nécessaires, fatalement attachés à son existence. Lorsque Égisthe vient de succomber sous les coups d'Oreste, qui venge son père Agamemnon, Jupiter, songeant au crime d'Égisthe, fait entendre ces paroles : « Hélas ! les hommes accusent sans cesse les dieux; ils disent que c'est de nous que viennent les maux, et pourtant c'est par leurs propres attentats que, *bien* au delà des ordres du Destin, ils souffrent tant de douleurs (4).... »

Devant les méfaits des coupables, comment la justice divine ne sévirait-elle pas ? Aussi, malgré sa clémence, le dieu de l'Olympe finit par châtier les pervers :

(1) *Iliade*, chant XIII, v. 635-636.

(2) Cet endroit de l'*Iliade* est le seul où il soit question *des* Destinées; ailleurs il ne parle que de *la* Destinée, *Mœra*, qu'il appelle aussi *Æsa*. La Mœra distribue à chaque homme, au moment de la naissance, les conditions de sa vie; elle est spécialement la dispensatrice du sort; cependant Jupiter est aussi nommé comme l'arbitre du destin; il peut accélérer ou retarder les arrêts de la Mœra ou les éclaircir dans les cas douteux. Les autres dieux ne sont pas non plus privés de toute influence sur ces arrêts. L'Æsa, dans l'Odyssée (VIII, 197), est accompagnée des Filandières, nommées plus tard les Parques. La comparaison de la vie à un tissu dont la Destinée fournit les fils est fréquente dans les deux poëmes homériques. THEIL ET HALLEZ-D'ARROS, *Dictionnaire d'Homère et des Homérides*. In-8°, Paris; Hachette, éditeur; 1842.

(3) *Iliade*, chant XXIV, v. 46-49.

(4) *Odyssée*, chant I, v. 37-39.



« Parfois, sous un vent d'orage, en un jour d'automne, la terre assombrie semble gémir quand Jupiter déverse une pluie torrentielle, parce que, plein de courroux, il veut sévir contre les hommes, qui, sur la place publique, jugent outrageusement d'iniques procès et expulsent la justice, ne tenant pas compte de ce que les dieux les regardent. Tous les fleuves du pays débordent, des ravins crevassent de tous côtés les collines; vers l'océan noirâtre les eaux courent avec d'immenses bruissements, des hauteurs à l'abîme : les œuvres de l'homme disparaissent (1)... »

Souvent, il est vrai, une propre fille de Jupiter, Até (la Démence), pousse les hommes aux actes insensés; elle accourt, si légère qu'on ne l'entend pas marcher, si rapide qu'en un moment elle a fini son œuvre. Dans le ciel même elle osa frapper d'aveuglement jusqu'à Jupiter, qui, dans son ressentiment, la précipita du haut de l'Olympe (*Iliade*, XIX, 91-130). Pour se prémunir contre les redoutables suggestions de la déesse, il faut se rendre accessible aux prières. L'ancien précepteur d'Achille, Phénix, le rappelle à ce héros irrité :

« Achille, dompte ta grande âme; tu ne dois pas avoir un cœur impitoyable; les dieux mêmes peuvent être fléchis, eux dont le bonheur, la dignité, la force l'emportent sur nos avantages. Par les sacrifices, par les vœux propitiatoires, par les libations, par l'odeur des victimes, on les apaise, quand un homme a transgressé et péché : c'est que les Prières sont filles du grand Jupiter; boiteuses, ridées, le regard oblique, elles s'efforcent pourtant de marcher sur les pas d'Até. Celle-ci est vigoureuse et prompte; elle les devance donc toutes de beaucoup, parcourant toute la terre, causant du dommage aux hommes; mais les Prières viennent derrière elle, apportant la guérison. Celui qui révère ces filles de Jupiter, lorsqu'elles s'approchent, en reçoit un puissant secours, et elles exaucent ses vœux; mais s'il est quelqu'un

(1) *Iliade*, chant XVI, v. 384-392.

qui les renie, qui les repousse obstinément, elles montent vers le fils de Saturne, et l'implorent pour qu'Até s'attache aux pas de cet homme, et les venge en le punissant (1). »

En effet, qui peut se flatter d'être toujours supérieur aux autres hommes ?

« La victoire passe d'un homme à l'autre (2). »

« Enyalius (3) est le dieu de tous, et souvent il tue celui qui vient de tuer (4). »

Ainsi, nous devons ouvrir notre âme à la pitié, ne sachant pas si notre tour d'implorer assistance ne viendra pas bientôt.

« C'est Jupiter qui nous envoie le pauvre et l'étranger (5). »

« Le suppliant, l'étranger, est comme un frère pour l'homme qui a tant soit peu de sens (6). »

Le Grec doit être brave, mais il sait réfléchir; son esprit n'est pas celui d'un sauvage aveugle, féroce; il respecte les dieux et leurs lois; il se respecte lui-même; il s'applique à ne rien outrer, et même, dans les heures d'entraînement, à conserver sa clairvoyance.

Au moment où Antilochus va disputer le prix de la course des chars, son père, le sage Nestor, lui dit :

« Courage, ô mon cher fils, donne place dans ton esprit à toute habileté. L'ouvrier qui coupe le chêne doit plus à son

(1) *Iliade*, chant IX, v. 496-512.

(2) *Iliade*, chant VI, v. 339.

(3) Arès ou Mars est le dieu de la guerre et, comme tel, a le surnom de « meurtrier » (*enyalios*); mais on conjecture qu'il y a en outre un dieu spécial du meurtre dans les combats, Enyalius.

(4) *Iliade*, chant XVIII, v. 309.

(5) *Odyssée*, chant VI, v. 208.

(6) *Odyssée*, chant VIII, v. 546-547. Quand l'étranger est devenu un hôte, il contracte avec celui qui l'a reçu un lien d'amitié qui se transmet aux descendants et se perpétue dans les familles. Si deux hommes ainsi alliés se trouvent en présence l'un de l'autre sur le champ de bataille et se reconnaissent pour des *hôtes*, ils évitent ou ils cessent de lutter ensemble et se détournent chacun vers un autre point du lieu du carnage.



adresse qu'à sa force ; c'est par son adresse que le pilote dirige sur la mer profonde le navire ballotté par les vents, et par son adresse l'écuyer peut triompher de son rival. Celui qui se confie témérairement à ses coursiers et à son char erre çà et là sur la plaine : ses chevaux s'égarent dans la carrière, et il ne peut les retenir ; mais celui qui agit avec prudence, tout en conduisant des chevaux inférieurs, regarde sans cesse la borne, tourne tout auprès, et n'oublie pas comment il doit attirer à lui les fortes rênes, mais il les tient d'une main sûre et observe celui qui le devance (1). »

L'émulation du courage est soutenue par le désir d'échapper à l'ignominie d'une défaite méritée. Il ne faut pas encourir le blâme des hommes. Le fils de Télamon, le vaillant Ajax, le dit aux Salaminiens qui combattent sous ses ordres :

« Amis, soyez hommes ; ayez de la pudeur dans l'âme ; songez entre vous au jugement des uns sur les autres dans les mêlées vigoureuses. De ceux qui prennent garde à la honte il y a plus de sauvés que de tués : les fuyards n'ont ni gloire ni aide (2). »

Le vaincu remis à la discrétion du vainqueur tombe en servitude ; esclave, il devient méconnaissable :

» Car Jupiter à la vue profonde enlève la moitié de ses qualités à l'homme pour qui arrive le jour de l'esclavage (3) »

Il faut donc que le guerrier hasarde sa tête pour la liberté, pour celle de ses proches et de ses concitoyens. Il leur doit compte de sa force et de ses autres facultés, et le plus noble des héros ne croit pas se déshonorer en prenant souci de l'opinion publique.

« Je redoute vivement, dit-il, ce que penseraient les Troyens et les Troyennes au long manteau traînant, si, comme un lâche, me tenant à distance, j'évitais le combat (4). »

(1) *Iliade*, chant XXIII, v. 313-324.
(2) *Iliade*, chant XV, v. 561-564.
(3) *Odyssée*, chant XVII, v. 322-323.
(4) *Iliade*, chant VI, v. 441-442.

III.

HÉSIODE :

Les travaux et les jours.



Vers le milieu du IX[e] siècle avant l'ère chrétienne, la société dont les poëmes d'Homère nous offrent le tableau avait fait place à une société nouvelle. Par suite de l'arrivée des Doriens, qui s'étaient installés de force dans le Péloponèse, les anciens Etats avaient été ou renversés ou modifiés profondément. A l'une et à l'autre époque, le peuple grec offre bien les mêmes caractères essentiels, mais l'organisation aristocratique de la première est déjà presque ruinée au temps de la seconde. Celle-ci se résume, en quelque sorte, dans le poëme des *Travaux et des jours*, dont l'auteur est Hésiode.

« Hésiode a une biographie assez claire, assez bien fixée. Dios, son père, forcé de quitter Cyme, dans l'Éolide asiatique, à la suite de commotions politiques qui l'avaient ruiné, passe la mer Égée et vient s'établir à Ascra, au pied de l'Hélicon, dans la partie sud-ouest de la Béotie. S'il choisit ce triste village, inondé en hiver, brûlé en été, c'est qu'il y a là le souvenir vivant des Aloïdes, demi-dieux éoliens, et que les environs produisent en abondance du blé, du vin et des herbages. Quoique n'ayant que le titre de *métanaste* (émigré, demi-citoyen), n'ayant pas de participation active aux élections souveraines, Dios oublie bientôt, dans l'ardeur du travail, les pertes subies en Asie et les humiliations infligées en Europe. Il pourrait d'ailleurs se consoler, rien qu'en

instruisant ses deux enfants dans l'art des Muses, toujours révéré en Béotie, mais rarement cultivé comme il l'était alors dans la Grèce asiatique, la douce patrie d'Homère, qu'il lui avait fallu abandonner.

» Hésiode surtout, le plus jeune des fils, avait l'esprit si charmé des vers antiques que son père lui avait souvent récités, qu'un jour, menant paître son troupeau, près de l'Hippocrène (1), il lui parut dans un songe que les Muses lui confiaient ce rameau de laurier qui, encore de nos jours en Grèce, donne le droit de conter et de chanter aux banquets et aux assemblées (2). » Cette histoire du rameau de laurier, emblème des talents poétiques, a fait admettre par des critiques modernes qu'Hésiode avait été le premier rhapsode. —Ils expliquent ce mot, non pas dans le sens où nous l'avons entendu précédemment, mais comme synonyme de rhabdophore, « porteur du rameau, » récitateur qui ne s'accompagne pas de la lyre.

Après avoir chanté quelque temps pour charmer et instruire les bergers de l'Hélicon, devenus bien inférieurs à ce qu'ils avaient été au temps des disciples d'Orphée, Hésiode osa se présenter au concours poétique de Chalcis, en Eubée. Il reçut le prix des mains de Panidès, qui, arbitre du concours, brava courageusement les préjugés des auditeurs ioniens. Ceux-ci blâmèrent le juge d'avoir décerné la couronne et le trépied d'honneur au poëte éolien : habitués à ce que le vers épique célébrât uniquement les dieux, les rois et les guerriers, ils le croyaient avili par l'emploi qu'Hésiode en avait fait pour louer le travail et tous les humbles arts de la

(1) Littéralement « la Fontaine du Cheval, » c'est-à-dire de Pégase, le cheval ailé. D'un coup de pied il fit jaillir cette source : elle fut consacrée aux Muses.

(2) M. J. Stécher, *Le plus ancien poëte de la bourgeoisie*, mémoire inséré dans la *Revue trimestrielle* (Bruxelles, octobre 1858). Nous ferons, pour la suite de ce chapitre, plusieurs autres emprunts au savant travail de M. J. Stécher, ainsi qu'à MM. F. Dehèque et Guigniaut.

paix (1). Le chantre vainqueur consacra le trépied aux Muses de l'Hélicon.

Son poëme des *Travaux et des jours* inaugure un ordre social différent du passé, en même temps qu'un genre nouveau; il est tout didactique, c'est-à-dire qu'il a en vue l'enseignement.

Nous analyserons cette œuvre si intéressante; mais il est nécessaire de parler d'abord de compositions d'une autre sorte que l'on attribue à Hésiode.

Un archéologue du IIe siècle de notre ère, Pausanias, raconte, dans un endroit de son *Voyage en Grèce*, que, suivant la tradition des Béotiens habitant près de l'Hélicon, Hésiode n'a pas fait d'autre ouvrage que *les Travaux et les jours*, et cette tradition nous paraît vraisemblable; nous l'acceptons. Cependant les anciens critiques grecs regardaient Hésiode comme l'auteur d'un poëme intitulé *le Bouclier d'Hercule*, et d'un autre plus important, *la Théogonie.*

Le premier est un fragment d'une *Héroogonie* ou histoire de la filiation des héros et demi-dieux. Les cinquante-six premiers vers sont extraits d'un ouvrage dont le reste est perdu, et qui s'appelait le *Catalogue des femmes;* alors commence le récit d'un combat d'Hercule et de Cycnus, fils de Mars, et dans ce récit est intercalée la description du bouclier du héros.

Les Grecs ont eu plusieurs livres poétiques sous le nom de

(1) Un « jugement de Panidès » resta dans la langue d'Athènes « une sentence de lourdaud, » ou, ce qui était la même chose pour les Attiques, « de Béotien. » Quoique la Béotie ait vu naître Hésiode, Pindare, Corinne, Epaminondas, Plutarque, le préjugé contre elle est resté; par les Latins, il s'est transmis jusqu'à nous. Dans une publication française, qui remonte à une trentaine d'années et qui s'appelait le *Livre des Cent-et-un*, M. Louis Desnoyer a donné quelques plaisantes esquisses sous ce titre : *Les Béotiens de Paris.* On sait que le créateur du type populaire de *M. Prudhomme*, Henri Monnier, s'est fait l'Homère du béotisme contemporain. En Allemagne, le « Philistin » est quelque chose d'analogue au Béotien.

Cosmogonie (histoire de la génération du monde) et de *Théogonie* (histoire de la génération des dieux); celui qu'on attribuait à Hésiode fut toujours le plus célèbre, et a seul survécu.

Il renferme, sur la généalogie des dieux et sur leurs combats, une riche collection de mythes coordonnés, interprétés, non avec l'appareil dogmatique, mais dans le mètre et le style de l'épopée. On y raconte l'histoire des dynasties célestes qui ont tour à tour gouverné l'univers, la succession des générations divines, représentant les grandes phases de la création du monde. Telle est la donnée fondamentale de *la Théogonie.* La guerre des Titans contre les dieux olympiens en est l'action principale et forme le nœud; le dénoûment, c'est la victoire de Jupiter sur les Titans, c'est-à-dire du principe de l'ordre sur les agents du désordre, et par suite l'organisation du monde dans son état actuel.

« Au commencement était le Chaos, puis la Terre..., le ténébreux Tartare et l'Amour. » Ce sont les éléments de la cosmogonie, les quatre essences primordiales du monde, les agents primitifs de la création. De là sortent les trois grandes générations de dieux.

Géa (la Terre) et Ouranos (le Ciel) enfantent l'Océan et Téthys, et cinq autres couples : au dernier appartient Chronos (le Temps).

Chronos mutile son père Ouranos, délivre les Titans enfermés par lui dans le sein de la Terre, et s'empare de l'empire du monde.

Jupiter à son tour détrône son père Chronos ; après sa victoire sur les Titans, il est proclamé par les dieux roi de l'Olympe.

Cette lutte de Jupiter et des dieux olympiens contre Chronos et les Titans est, suivant M. Guigniaut (1), l'expression symbolique de deux systèmes religieux qui se combattent, et dont

(1) *De la Théogonie d'Hésiode*; Paris, 1835, in-8°.

l'un finit par prévaloir sur l'autre : l'*anthropomorphisme* (la religion des dieux à forme humaine) renverse le *naturalisme* (la religion grossière des forces de la nature) ; les dieux anciens, représentants des forces physiques, sont vaincus par les dieux nouveaux, représentants des forces morales.

La *Théogonie* est le plus ancien monument de la mythologie grecque. On l'a quelquefois considérée comme un code religieux, semblable aux Védas, livres sacrés de l'Inde, ou au Zendavesta, livre sacré de la Perse ; on a dit aussi qu'elle était comme le résumé habile d'un grand nombre de plus anciennes poésies religieuses. D'autres écrivains n'y voient qu'un amas confus de fragments disparates, cousus ensemble et remaniés sans que le compilateur ait toujours eu l'intelligence véritable des documents qu'il réunissait. Il est certain qu'on est frappé, en lisant la *Théogonie*, de la différence des mythes, tantôt informes et peu développés, tantôt perfectionnés jusqu'au raffinement ; le récit en est quelquefois sec et sans ornement, quelquefois abondant et semé de poésie. L'ouvrage a souffert en outre des altérations nombreuses, et probablement on y a intercalé, interpolé des passages assez modernes.

Bien que la *Théogonie* témoigne d'un grand respect pour Zeus ou Jupiter, le prince de l'Olympe, il y a cependant un endroit où le beau rôle ne lui est pas donné : c'est lorsque le poëme nous rapporte les conflits de Zeus avec un des quatre fils du Titan Japet : Atlas, Menœtius, Prométhée, Epiméthée, qui paraissent représenter les principaux attributs de la race humaine dans son opposition avec la race divine des enfants de Chronos. Prométhée, celui de ces frères qui joue le personnage principal, eut pour mère, selon les mythes grecs, ou Clymène, ou Asia, ou Thémis, personnifications diverses de la terre, mère commune des hommes, tandis que leur premier père, Japet, précipité du ciel dans le Tartare, figure le principe divin de l'humanité déchue par l'orgueil et enfantée dans la douleur.

Le nom de Prométhée, qui veut dire le *prévoyant*, l'*avisé*, par contraste avec Épiméthée (« celui qui pense après, » l'*imprévoyant*), montre en lui le symbole de l'esprit humain élevé au plus haut degré de son énergie et de sa puissance ; sa légende, qui nous le fait voir comme en lutte réglée avec Jupiter, auteur et conservateur de l'ordre éternel du monde, n'est autre chose au fond que l'histoire des conquêtes de l'esprit sur la nature, et de ce combat sans cesse renaissant où il triomphe et succombe tour à tour. Les dieux et les hommes, — dit cette légende mêlée de circonstances locales d'un caractère fort antique, — réglaient entre eux leurs différends à Mécone, qui fut plus tard Sicyone (dans le Péloponèse, près de l'isthme) ; Prométhée, toujours empressé de secourir les hommes (1), essaya de donner le change à Jupiter en lui faisant prendre comme la meilleure la moins bonne part d'une victime. Le dieu s'en aperçut, et, par colère, retira aux hommes le feu. Mais Prométhée le leur rendit par une nouvelle ruse, et avec lui tous ses bienfaits, en le dérobant dans la tige creuse d'une de ces plantes que l'on nomme une férule.

Alors le maître des dieux, pour se venger à la fois sur les mortels et sur leur protecteur, envoie à Épiméthée une femme créée par l'Olympe, expressément pour le malheur de l'espèce humaine, la belle Pandore, que l'*Imprudent* accueille avec tous les maux dont elle est la source. Quant à Prométhée, Jupiter le fait enchaîner à une colonne (2), où un vautour vient sans relâche lui dévorer le foie. C'est l'emblème, semble-t-il, de l'esprit torturé dans les liens indestructibles qui retiennent son essor, des peines, des regrets, des cuisants remords qui lui font expier ses triomphes et empoisonnent ses jouissances.

(1) Il est désigné dans quelques anciens mythographes comme ayant engendré Deucalion, qui serait le père du genre humain.

(2) Les mythographes ont dit plus tard : sur un roc du mont Caucase.

« Il ne faut rien moins qu'Hercule, le héros sauveur, le fils que Jupiter voulait glorifier, pour délivrer Prométhée, dans la suite des temps, en brisant ses chaînes et en perçant l'oiseau fatal. Alors le patient titanique rentre en grâce avec le maître des dieux et des hommes ; la liberté réfractaire de l'esprit, affranchie des suites de l'orgueil, reconnaît les lois nécessaires de la nature, se soumet à l'ordre immuable du monde ; Prométhée se réconcilie avec Jupiter, la prévoyance humaine avec la providence divine, par l'intervention d'un médiateur héroïque qui fléchit la volonté rebelle et met fin à l'expiation (1). »

Voilà l'idée profonde que de savants hommes ont cru reconnaître sous un des mythes de la *Théogonie*, répété, comme nous le verrons, dans le poëme des *Travaux et des jours*.

Eschyle, le grand tragique athénien, a repris et développé, avec un art nouveau et une admirable énergie, ce même sujet où l'on entrevoit quelque chose de vaguement analogue aux dogmes biblique et chrétien de la chute de l'homme et de sa rédemption. Des Pères de l'Église ont été jusqu'à soupçonner dans Prométhée une des figures du Christ ; au moins peut-on supposer en lui le type de la force libre et intelligente, mais finie, de l'homme, aux prises avec la puissance infinie qui gouverne le monde, et qui apparaissait aux anciens plutôt encore comme une fatalité jalouse et irrésistible que comme une providence suprême et tutélaire.

Revenons à Hésiode et au poëme dont il paraît l'auteur avéré.

Dios étant mort, ses deux fils eurent un procès pour l'héritage : Persès, l'aîné, corrompit les juges par des présents et se fit adjuger presque tous les biens que le père, industrieux, s'était rapidement acquis en Béotie. D'après quelques

(1) M. Guigniaut. Cf. Creuzer, t. iv, partie Ire, p. 251-257, et partie iie, planches clvii et suiv.

témoignages, Hésiode fut même condamné à une forte amende, et se transporta avec sa femme et son fils dans l'antique Orchomène, au nord de la Béotie.

Poussé par l'orgueil de la richesse ou peut-être aussi par l'agitation des remords, celui qui avait tant gagné par la fraude perdit rapidement tout par la folie : il lui fallut s'humilier jusqu'à implorer la pitié d'un frère qu'il avait dépouillé. Celui-ci, sur l'exemple de son père, avait, à force de soins et d'efforts, prouvé en peu de temps, selon sa propre parole, « que la moitié vaut souvent mieux que le tout ; » avec de faibles ressources, il s'était procuré le bien-être. Hésiode consentit à fournir quelques secours à Persès ; mais pour le ramener plus sûrement dans la voie du travail honnête, et pour flétrir la corruption des juges (1), il entreprit ce poëme, que nous avons conservé, des *Travaux et des jours*.

Après avoir invoqué les muses du pays d'Orphée, filles de ce Zeus qui, à son gré, abaisse l'orgueil et redresse les torts, notre auteur entre en matière.

Il y a eu, dès l'origine des choses, deux sortes de rivalité, de concurrence. L'une, qui excite la guerre désastreuse et la discorde, plaît aux insensés ; l'autre pousse au travail et le féconde par l'émulation. C'est à celle-ci que Persès s'adonnera désormais, sans plus s'occuper des juges *mangeurs* de présents.

Il est vrai que la vie est devenue difficile depuis que Jupiter a eu lieu de s'irriter contre les hommes.

C'est ici que se place la légende que la *Théogonie* contenait déjà.

« Jupiter, » — nous dit le chantre des *Travaux et des jours*, — « avait caché le feu ; mais l'adroit fils de Japet le découvrit, et, par un heureux larcin, l'apporta aux hommes dans le tube creux d'une férule, après avoir trompé tous les

(1) On les appelait alors *basileis* ou *rois*, en souvenir de l'ancienne justice déférée aux princes de l'époque héroïque.

soins du dieu qui se plaît à lancer la foudre. Jupiter, indigné, lui adressa ces paroles :

« Fils de Japet, le plus rusé d'entre tous les êtres, tu t'applaudis d'avoir dérobé le feu du ciel et trompé tous mes soins ; mais apprends que ton larcin sera la source des plus grands maux, et pour toi, et pour tous les âges futurs. Les mortels payeront le présent que tu as fait par un présent plus funeste que je leur enverrai, mais dont ils auront l'âme ravie, chérissant eux-mêmes leur propre fléau.

» Telles furent les paroles du père des dieux et des hommes ; il les accompagna d'un sourire, et donna l'ordre à Vulcain, à cet artiste célèbre, de former un corps avec de l'argile pétrie dans l'eau, de lui communiquer la force et la voix humaine, et d'en faire une vierge, dont l'éclatante beauté fût égale à celle des immortelles déesses. Jupiter ordonne en même temps à Minerve de former cette vierge aux arts de son sexe, et de lui apprendre à ourdir un merveilleux tissu. Il commande à la belle Vénus de répandre sur sa tête tous les charmes de la beauté, et les soucis dévorants. Il veut que Mercure, le messager des dieux et le meurtrier d'Argus (1), souffle dans son âme l'impudence et la perfidie.

» Tels furent les ordres de Jupiter ; et les dieux s'empressent d'obéir aux volontés du fils de Saturne. L'industrieux Vulcain eut bientôt formé avec de l'argile une nymphe semblable à une chaste vierge. La déesse aux yeux bleus lui ceignit la taille, et la revêtit de riches habits. Les Grâces et la divine Persuasion lui mirent un collier d'or. Les Heures à la belle chevelure la couronnèrent des fleurs du printemps ; elle fut parée des plus beaux atours par les mains de Minerve.

(1) On se rappelle que Junon avait chargé de la surveillance d'Io cet Argus, dont le nom a été transporté à tout gardien sévère et vigilant : « Argus, dit Ovide, avait autour de la tête cent yeux qui ne se fermaient pour le sommeil que deux par deux ; les autres restaient ouverts et comme en sentinelle. » (*Métamorphoses*, livre I, vers 648-650.)

Le messager des dieux, le meurtrier d'Argus, mit dans son cœur la perfidie, les discours séduisants et trompeurs. Enfin elle reçut du héraut des dieux le don de la parole; et, comme tous les habitants de l'Olympe lui avaient fait un présent, elle fut nommée Pandore (1), fléau terrible pour les mortels curieux.

» Après avoir mis la dernière main à cette fatale et pernicieuse beauté, Jupiter ordonne à Mercure de conduire à Épiméthée ce présent des dieux. Épiméthée oublie que Prométhée lui a recommandé de ne rien recevoir du maître de l'Olympe, mais de rejeter tous ses présents, dans la crainte qu'ils ne devinssent funestes aux mortels; il accepte le présent, et ne reconnaît sa faute que lorsqu'il n'est plus temps de remédier au mal. Auparavant, les hommes menaient une vie exempte de maux, de peines, de travaux et de ces fâcheuses maladies qui amènent la vieillesse. Mais aujourd'hui, dès le premier instant qu'ils voient la lumière, ils commencent à vieillir dans le malheur.

» Pandore, tenant en ses mains un grand vase, en soulève le large couvercle, disperse tous les maux renfermés dans le vase, et remplit la terre d'une foule de calamités; la seule Espérance reste dans l'urne sur les bords du vase; elle n'a pu s'envoler, Pandore ayant remis le couvercle par l'ordre du dieu qui est armé d'une égide (2) et qui rassemble les nuages.

» Cependant un déluge de maux fond sur les mortels. La terre en est couverte; la mer en est remplie; les maladies

(1) *Pan-dor-a,* littéralement « qui a les présents de tous. » Ce nom, à lui seul, suffirait pour donner l'idée des facilités de composition, ou, comme disent les grammairiens, du caractère synthétique de la langue grecque.

(2) L'égide est le bouclier de Jupiter; mais Apollon et Minerve la portent quelquefois. Ce bouclier, comme celui des héros homériques, est fait d'une peau de chèvre : Vulcain l'a garni de métal et on y voit représentée la tête effroyable de Méduse, un des trois monstres appelés Gorgones, dont le regard pétrifie les objets sur lesquels il se fixe.

ne cessent d'attaquer les hommes, et pendant le jour et pendant la nuit ; elles leur apportent en silence les infirmités et les douleurs ; car le dieu, dont les conseils sont pleins de sagesse, les a privées de la voix (1). »

Hésiode continue avec cette antique candeur qui permet de s'applaudir soi-même :

« Mais, si tu veux, je te raconterai une autre histoire belle à entendre et que je sais bien : toi, ne manque pas de la retenir. » Et il commence à tracer le tableau des différents âges du genre humain.

L'Age d'or.

« Quand les hommes et les dieux furent nés, les célestes habitants de l'Olympe créèrent d'abord l'âge d'or pour les mortels. Ceux-ci obéissaient à Saturne, qui régnait alors dans le ciel ; ils menaient une vie semblable à celle des dieux, libres de toute inquiétude, exempts de travaux et de douleurs : les infirmités de la vieillesse leur étaient inconnues ; leurs pieds et leurs mains conservaient toujours la même vigueur, et ils coulaient au sein des plaisirs une vie dont aucun accident ne troublait la félicité. Leur mort n'était qu'un doux sommeil. Tous les biens naissaient en foule autour d'eux ; la terre, ouvrant d'elle-même son sein fertile, leur prodiguait toutes ses richesses. Au sein du repos et de la liberté, ils partageaient avec des amis vertueux les fruits d'un travail volontaire. Après que la terre eut enfermé les dépouilles de ces premiers mortels, on les appela génies tutélaires. Pleins de bonté, ils éloignent des hommes tous les maux, veillent à leur conservation, observent leurs actions bonnes ou mau-

(1) Vers 50-104 ; traduction de J. Planche. Cet épisode, dans la *Théogonie*, est accompagné de réflexions moroses contre les femmes. Comparer dans les œuvres de Gœthe (t. II de la traduction de M. Porchat, publiée par l'éditeur Hachette) le fragment intitulé « Prométhée. »

vaises, et, couverts d'un nuage, ils parcourent la terre en répandant mille bienfaits; telle est la prérogative royale dont ils jouissent. »

L'Age d'argent.

« Les habitants des célestes demeures produisirent une seconde génération, bien inférieure à la première : l'âge d'argent, qui n'avait ni les avantages naturels, ni le génie des hommes de l'âge d'or. Élevé par les soins de sa mère, l'enfant, toujours faible, croissait pendant un siècle dans la maison paternelle. Lorsqu'il était parvenu à l'adolescence, il vivait encore, pendant un court espace de temps, sujet à des infirmités qui étaient le fait de ses imprudences : car les hommes de cet âge ne pouvaient s'abstenir de commettre des injustices les uns envers les autres; ils refusaient d'adorer les immortels, et d'offrir sur les autels sacrés des bienheureux, suivant la coutume de leurs pères, les sacrifices prescrits : aussi le fils de Saturne les fit disparaître de la terre, irrité de leur indifférence à honorer les heureux habitants de l'Olympe; mais depuis que la terre couvre leur froide dépouille, on les appelle mortels fortunés, génies de second ordre, et on leur rend encore des honneurs. »

L'Age d'airain.

« Le père des dieux produisit une troisieme génération d'hommes : l'âge d'airain, bien différent de l'âge d'argent. Infatigables, robustes comme le chêne dont ils sortaient, ils se plaisaient dans les jeux sanglants de Mars et dans les calamités de la guerre. Ils ne se nourrissaient point des fruits de la terre. Leur cœur impitoyable avait la dureté du fer le plus dur. Leur force était prodigieuse. De leurs épaules descendaient sur leurs membres nerveux des bras invincibles. Leurs armes, leurs maisons, leurs ouvrages

étaient d'airain, car le fer rembruni n'existait pas encore. Mutilés par les coups qu'ils se portaient les uns aux autres, ils descendaient dans les vastes demeures du froid Pluton, sans laisser aucun nom après eux. La froide mort a triomphé de ces formidables géants, et l'astre éclatant du jour ne brille plus à leurs yeux. »

L'Age des héros.

« Mais, après que la terre eut enfermé dans son sein cette troisième race d'hommes, le fils de Saturne en suscita une quatrième, plus juste et plus vaillante que celle de l'âge d'or : la génération divine de ces illustres héros, connus dans tout l'univers sous le nom de demi-dieux. Le fléau de la guerre, le fer ennemi les a moissonnés dans les combats. Les uns ont péri devant Thèbes aux sept portes, sur la terre de Cadmus, pendant qu'ils se disputaient le sanglant héritage d'OEdipe ; les autres, portés par leurs vaisseaux sur le rivage troyen, pour redemander Hélène à la belle chevelure, ont été enveloppés des ombres de la mort dans les plaines d'Ilion ; mais le fils de Saturne, le père des dieux, les a placés aux extrémités de la terre, dans un heureux séjour, où il leur donne une nourriture et des plaisirs bien différents de ceux des autres hommes. Exempts de toute inquiétude, au sein d'une félicité parfaite, ces héros habitent les îles fortunées, au delà du profond Océan. La terre féconde leur offre, trois fois l'année, les fruits les plus délicieux (1). »

L'Age de fer.

« Plût au ciel que les destins n'eussent point placé ma naissance dans le cinquième âge du monde ! Plût au ciel que je fusse mort avant cette génération, ou que je fusse né après

(1) La même croyance a existé chez les Scandinaves.

elle! Car nous vivons maintenant dans l'âge de fer, où les hommes, livrés à la corruption de leur cœur, ne cesseront nuit et jour de travailler et de souffrir. Mais les dieux leur réservent de terribles calamités. Cependant leur vie sera mêlée de biens et de maux, et Jupiter détruira encore cette génération d'hommes, quand leurs cheveux commenceront à blanchir autour de leurs tempes. Le père ne ressemblera plus à son fils, ni le fils à son père. Les hôtes ne seront plus les mêmes pour leurs hôtes, ni les amis pour leurs amis; les frères ne s'aimeront plus comme autrefois; les fils mépriseront la vieillesse de leurs pères; ils les accableront de reproches et d'injures, les impies! sans redouter l'œil vengeur des dieux. Ils ne rendront pas à leurs pères, chargés d'années, les soins qu'ils en ont reçus pendant leur enfance. Les hommes ravageront la cité de leurs voisins. La foi des serments, la justice, la probité, ne seront plus respectées. L'homme vicieux et l'oppresseur seront honorés; l'équité et la pudeur seront bannies de la terre. Le méchant outragera l'homme de bien, le trompera par des discours artificieux, et y joindra le parjure. L'envie, ce monstre aux yeux hagards, qui sème partout la calomnie et se réjouit du mal des autres, poursuivra sans relâche les malheureux mortels. Alors, revêtues d'une robe d'une blancheur éclatante, la Pudeur et Némésis, rompant tout commerce avec les hommes, s'envoleront loin du vaste univers, au séjour des immortels et de leur céleste famille; il ne restera au genre humain que de vives douleurs, et ses maux seront sans remède (1). »

Le poëte se plaint de l'âge dans lequel il vit; ce qui fait dire à La Harpe : « Les écrivains de tous les temps ont regardé leur siècle comme le pire de tous. Il n'y a que Voltaire qui ait dit du sien :

« Ah ! le bon temps que ce siècle de fer ! »

(1) Vers 109-201; traduction de J. Planche. Comparer Ovide, *Métamorphoses,* livre I.

encore était-ce dans un accès de gaîté; car ailleurs il appelle le XVIIIe siècle *l'égout des siècles*. C'est un de ces sujets sur lesquels on dit ce qu'on veut, selon qu'il plaît d'envisager tel ou tel côté des objets (1). » Hésiode, pourtant, n'avait pas tort de se plaindre; si, par une disposition familière à la pensée de l'homme, il mettait au commencement du monde un âge d'or que tant de poëtes ont chanté d'après lui, son époque, agitée par les convulsions d'une métamorphose sociale, était vraiment douloureuse : il y manquait les émotions glorieuses de la période héroïque, et l'on n'avait pas encore atteint au bien-être, à la sécurité.

La morale d'Hésiode a sans doute des côtés défectueux et mesquins : elle est trop souvent la morale de l'égoïsme et de l'intérêt. Il admet, par exemple, il conseille que l'on se venge au double de l'ami qui nous a offensés; mais la prudence commande aussi que nous pardonnions, si le délinquant reconnaît sa faute et s'il offre de la réparer. La pitié, suivant lui, est encore une bonne chose, « parce qu'en donnant beaucoup on en retire une grande satisfaction de cœur. » Ce serait donc par plaisir et non par devoir qu'il faut être bienfaisant. Les préjugés superstitieux d'Hésiode nous font quelquefois sourire; c'est ainsi qu'il défend de se couper les ongles à table : cela porterait malheur ; —de poser sur le cratère, c'est-à-dire sur le vase où l'on met le vin, le vase à puiser : ce serait un mauvais présage; — d'asseoir un enfant de douze mois ou de douze ans sur un tombeau: l'enfant ne profiterait plus; — de commencer une maison et de ne pas la finir : les corneilles y feraient entendre des cris qui porteraient un sinistre augure; — de manger des viandes cuites dans une marmite non consacrée encore. Il fait de même des recommandations de villageois crédule sur les jours propres au labourage, aux semailles, aux moissons et aux différentes fonctions de la

(1) *Lycée ou Cours de littérature ancienne et moderne*, Ire partie, livre I, sect. 3.

vie ; il enseigne gravement quel jour est propice pour commencer à construire un vaisseau, pour mettre le vin en tonne, pour se marier... Qu'importent ces rustiques aberrations ? Peut-être de telles puérilités sont-elles une première et utile réaction contre les grossiers instincts ; peut-être mènent-elles graduellement à plus d'ordre dans les grandes choses comme dans les petites ? En tout cas, chez notre poëte, elles ne rendent que plus sensible la justesse d'une foule de pensées, échos de proverbes populaires, mais qui dans leur gravité concise et parfois un peu énigmatique, ou leur naïveté à demi railleuse, devinrent elles-mêmes proverbiales.

Hésiode est également populaire en ce qu'il préféra des métaphores un peu tronquées, un peu écourtées, à la plénitude de la comparaison homérique. Le paysan de Béotie n'aimait pas ces circonlocutions : il tendait plutôt, dit M. J. Stécher, au laconisme des Doriens. Aussi Hésiode recourt-il volontiers aux mots qui tiennent lieu d'une description. La fourmi, c'est « la prévoyante; » un monument, en général, se nomme « l'immobile ; » la tortue, c'est « le porte-maison ; » la main, « le cinq-branches ; » un voleur, « le dormeur de jour ; » un vieillard qui s'appuie sur un bâton, « l'homme à trois pieds. »

Le poëte de la raison commune ne pouvait manquer d'aimer les apologues, qui en sont un des modes d'expression ordinaire ; mais, en rapportant celui de *l'Autour et du Rossignol* (1), dont la conclusion est le triste aveu des malheurs de la faiblesse innocente, il recommande à Persès d'écouter le droit, de s'abstenir de toute violence. Le bonheur est dans la modération, la raison, la prudence, seuls moyens de se faire une fortune assurée.

« Il est facile de se plonger dans le vice. Le chemin est court pour y arriver, et il est près de nous. Mais les dieux ont placé les travaux et les sueurs sur la route qui conduit à la vertu ; elle est longue et escarpée et, dans les commence-

(1) *Voir* ci-après, p. 76.

ments, hérissée d'épines. Mais, quand on est arrivé au sommet, elle devient facile.

» Celui-là est le premier entre tous les hommes qui est capable en toute occasion de se conduire par ses propres lumières et de prendre des mesures dont le succès est assuré. On estime encore celui qui se montre docile aux bons conseils ; mais celui qui est incapable de se donner à lui-même de bons conseils et d'écouter ceux des autres doit être mis au dernier rang des hommes.

» Pour vous, ô Persès, dont l'origine est céleste, gardez le souvenir du précepte que je vous donne; livrez-vous au travail, pour que la faim n'ose approcher de vous, et que la respectable Cérès, dont la tête est ornée d'une si belle couronne, remplisse d'abondantes provisions la demeure d'un mortel cher à ses yeux. La faim est la compagne assidue de la paresse; les dieux et les hommes haïssent également celui qui est plongé dans l'oisiveté. Il ressemble au frelon qui n'a point d'aiguillon, et qui consume sans rien faire le fruit du travail des abeilles. Appliquez-vous donc, Persès, autant que vous pourrez, au travail, afin que de bonnes récoltes portent l'abondance dans vos greniers. C'est le travail qui multiplie les troupeaux et la richesse ; c'est le travail qui vous rendra cher aux dieux et aux hommes, car la paresse leur est odieuse. Le travail n'a rien de déshonorant; c'est l'oisiveté qui déshonore. En vous voyant travailler, les paresseux seront bientôt jaloux de s'enrichir comme vous et suivront votre exemple. La gloire et la vertu accompagnent la richesse (1). »

Celui que le travail affranchit de la misère est libre ensuite pour secourir le suppliant, l'hôte, l'orphelin (2), pour nourrir un vieux père. Il a pour les dieux des libations et des sacrifices, pour ses amis et ses voisins de joyeux banquets. C'est d'Hésiode que vient le proverbe : « Quand on a un bon voi-

(1) Vers 285-313. Traduction de J. Planche.

(2) Sur les habitudes de la pitié chez les anciens, voyez les *Mémoires d'histoire ancienne et de philologie*, par M. E. Egger, p. 358.

sin, on ne perd pas de vache. » Mais en travaillant il faut épargner, toutefois sans lésinerie, sans dérober le salaire de l'ouvrier, sans manquer de bonté envers les serviteurs.

Le poëte termine, si l'on peut dire, son manuel d'hygiène, de sagesse et de civilité, en promettant une bonne réputation pour l'homme docile à ses conseils :

« Faites ainsi et évitez les mauvais propos des hommes. La renommée, quand elle est fâcheuse, vient aisément, se porte avec peine et ne nous quitte jamais. La renommée, quelle qu'elle soit, ne meurt pas, quand beaucoup de gens la propagent ; c'est une déesse, elle aussi. »

La Grèce conteuse a eu pour usage de prêter toujours à ses poëtes des aventures extraordinaires. Hésiode en a obtenu sa part : une légende, née de l'admiration qu'inspirait son génie éducateur, racontait qu'au fameux concours de Chalcis, ce fut d'Homère lui-même qu'il triompha. Après cette étonnante victoire de l'humble poëme qui chante la vie pénible de l'homme de labeur, Hésiode, disait-on, alla consulter l'oracle de Delphes : « Garde-toi des environs de Némée, » lui répondit la pythonisse. Il crut qu'il s'agissait de Némée en Argolide ; mais peu après, comme il approchait de Némée en Locride pour aller de là, dans la mystérieuse Acarnanie, apprendre la *mantique* ou divination, il fut assassiné. Le cadavre du poëte, jeté secrètement à la mer, fut déposé par des dauphins au rivage de Naupacte, à l'heure où les habitants célébraient une grande fête nationale. L'oracle ordonna aux Orchoméniens d'élever une tombe à Hésiode près du temple des Grâces, et de l'honorer comme un héros, c'est-à-dire comme une sorte de demi-dieu ; naïf témoignage de la reconnaissance commune envers l'homme qui avait appris à ses compatriotes le respect de l'artisan pour lui-même, la confiance dans l'observation journalière du devoir, la dignité du bon sens.

IV.

PROVERBES, ÉNIGMES ET APOLOGUES.—ÉSOPE.

Il faudrait qu'un peuple possédât bien peu de mémoire et bien peu d'esprit pour n'avoir pas de proverbes.

Ceux des Grecs ont mérité l'attention spéciale des doctes, soit dans l'antiquité, soit chez les modernes (1) ; non sans motifs, car le peuple grec créa de bonne heure une foule de légendes qu'il aimait plus tard à rappeler.

Dans sa vivacité, il trouvait aisément ces rapports d'espèce à espèce, comme dit Aristote (2), qui forment le principe de beaucoup de dictons ; en outre, ses pensées se rédigeaient sans peine sous la forme d'un adage, d'une sentence analogue au style coupé des oracles. La malice ionienne abondait en dictons railleurs et même d'allure paradoxale; la gravité du Spartiate économe de ses paroles communiquait volontiers un tour concis et sévère à l'expression du sentiment. Les apophthegmes lacédémoniens ont donné l'idée d'une forme même du langage, qui, à cause d'eux, s'est appelée le *laconisme.*

Si l'on choisissait, entre les proverbes grecs, tous ceux qui remontent aux époques les plus anciennes et qui en ont

(1) Fabricius, *Bibliotheca græca*, liv. IX, ch. 9; Leutsch et Schneidewin, *Corpus parœmiographorum græcorum* (Gottingue, 1839).

(2) *Rhétorique*, liv. XIII, ch. 2.

reçu la marque, on aurait comme la poésie fruste de la vieille morale, le symbolisme familier de l'imagination commune, les bonnes et faciles *rencontres* (c'est ce que signifie l'équivalent grec de notre mot « proverbe ») (1) de la sagesse populaire, quelquefois aussi les maximes mises en vogue par l'ignorance, l'intérêt ou le caprice, et docilement accueillies d'une génération à l'autre.

Souvent, à la vérité, les proverbes n'ont pas d'âge distinct et peuvent être nés dans un temps aussi bien qu'en un autre. Cependant il ne serait pas impossible d'établir certaines règles propres à discerner, selon les peuples, en quel temps a pu paraître tel proverbe anonyme. Ainsi, pour les Grecs, nul adage n'a dû se préciser et se répandre avant que la nation eût acquis une certaine expérience sociale; les plus anciennes maximes, nées déjà de la réflexion, devaient être ingénues et comme rudimentaires, simples pour l'idée, mais non pas nécessairement simples dans la forme : l'imagination jeune ne hait point de chercher des rapports entre des objets éloignés l'un de l'autre. Les comparaisons établies sont toujours analogues à la portée et à la culture de l'intelligence nationale; aussi la religion et la morale pratique, mais non la métaphysique et les beaux-arts, peuvent fournir d'abord des éléments sur lesquels les rapprochements s'établissent. Le dicton d'une époque relativement moderne est très-souvent et très-visiblement compliqué d'une allusion littéraire: un personnage de théâtre, un type poétique devenu populaire, obtiennent leur place naturelle dans les proverbes d'une nation lettrée. Les sui-

(1) *Paroimia*, « ce qu'on trouve sur la route. » Sur le type de ce mot, il ne s'en est formé aucun pour notre langue, tandis que notre lexique a emprunté du grec d'autres termes d'un sens voisin : apophthegme, aphorisme, axiome. Le proverbe diffère de l'*apophthegme*, pensée brillante, mais parfois pédantesque; de l'*aphorisme*, qui doit contenir une définition précise et rigoureuse; de l'*axiome* enfin, qui, en principe, est la formule d'une vérité évidente et indiscutable.

vants, que nous donnerons comme spécimens, semblent tous, par leurs caractères intrinsèques, devoir dater de loin ; l'antiquité de quelques-uns est en outre attestée par les auteurs qui les ont fournis.

« Il ne faut pas être insolent, de peur de chanter à terre, comme les cigales. »

« Au fruit on juge l'arbre ; à la frange, la toile. »

« Un loup change de poil, non de caractère. »

« De l'abondance du cœur la bouche parle (1). »

« La meule des dieux tarde quelquefois à moudre, mais elle moud menu. »

« N'acceptez ni tout, ni partout, ni de tous. »

« Les journées de l'homme sont tour à tour mères et marâtres. »

« On recherche toujours son semblable. »

« L'or est poltron. »

« Que chacun regarde, sans plus, ce qui est à lui. »

« Ne remue pas ce qui est bien à terre (2). »

« Hâte-toi lentement. »

« En vivant avec un boiteux, on s'accoutume à boiter. »

« Même aidé de Minerve, servez-vous de vos mains. »

« Vertu gît dans le milieu (3). »

« La vérité se durcit sous le marteau. »

La pensée d'un proverbe n'est souvent qu'une vérité banale, rendue plus vive par un point de raccord avec quelque fait connu, quelque personnage réel ou imaginaire, mais

(1) Malgré soi on exprime les passions dont on a rempli son âme.

(2) « Le colosse de Rhodes avait ébranlé dans sa chute un grand nombre de maisons. Le roi de Perse, seigneur de Rhodes, voulut le faire relever ; mais les Rhodiens, craignant un second événement semblable au premier, s'y opposèrent par cette parole, qui est devenue proverbiale. » *Scholie sur Platon. Voyez* CHARDON DE LA ROCHETTE, *Mélanges*, II, 416.

(3) C'est l'équivalent de cette autre maxime : « Rien de trop. »

célèbre. Plus tard l'allusion pourra devenir obscure ; mais, aussi longtemps qu'elle ne l'est pas, la vérité morale est rendue plus piquante par la comparaison impliquée dans les termes. Ainsi, quand un homme introduisait chez lui une chose dont il attendait du bien, et qu'elle lui causait du dommage, on disait : « C'est le Carpathien et son lièvre ; » parce qu'un habitant de Carpathos, regrettant qu'il n'y eût pas de lièvres dans son île, en avait apporté une paire, qui multiplia au point que les moissons furent bientôt dévastées par la famille de ces rongeurs.

L'espèce d'énigme que contiennent beaucoup de proverbes est du goût de presque tous les peuples, et devait plaire particulièrement aux Grecs, enclins à tous les jeux de l'esprit. De même que les sages de l'Orient se proposaient entre eux des questions à résoudre, — ainsi la reine de Saba vient éprouver le génie de Salomon (1) ; — ceux de la Grèce, au premier éveil de l'esprit philosophique, s'adressaient des demandes que maintenant peut-être l'on jugerait ambitieuses et puériles tout à la fois ; celles-ci, par exemple : « Qu'y a-t-il de plus ancien ? — de plus beau ? — de plus grand ? — de plus sage ? — de plus commun ? — de plus utile ? — de plus nuisible ? » La légende rapportait qu'Hésiode, balançant par ses poëmes ceux d'Homère, au concours poétique de Chalcis, avait définitivement vaincu son rival par une réponse d'une finesse extraordinaire (2). Ce conte prouve l'intérêt que l'usage avait attaché à ces devinailles. Les femmes mêmes y prenaient plaisir dans leurs entretiens. Une des plus fameuses, Cléobuline, en rédigeait sous forme de vers, et Cléobule, son père, avait écrit, disait-on, un ou deux milliers de ces demandes, également en vers. Avant l'époque de la guerre de Troie, le Sphinx, ou pour mieux dire Sphinge, ce monstre moitié lion, moitié femme, proposait, d'après la Fable, ses questions cap-

(1) *Venit tentare eum in ænigmatibus. Rois*, liv. III, X, 1.
(2) PLUTARQUE, *le Banquet des Sept Sages.*

tieuses aux voyageurs, et, comme ils ne pouvaient pas répondre, les dévorait pour les punir de leur défaut d'esprit. Elle continua ainsi jusqu'à ce que Œdipe eût pénétré le sens d'une énigme qui avait coûté la vie à beaucoup de pauvres voyageurs. Sophocle l'appelle une « cruelle *poétesse,* » parce que, comme plus tard Cléobuline et Cléobule, elle interrogeait en vers (1). Il semblerait aujourd'hui que c'est avoir à bon compte un rang parmi les poëtes.

Une énigme s'appelait aussi *griphe*, ce qui signifie un « filet. » A table, on offrait à la sagacité des convives de petits problèmes de ce genre. Ceux qui ne pouvaient pas les résoudre se soumettaient à une peine.

« On distinguait différentes espèces de griphes. Les uns n'étaient à proprement parler que des énigmes. Tel est celui-ci : « Je suis très-grande à ma naissance, très-grande dans ma vieillesse, très-petite dans la vigueur de l'âge. »—L'ombre. D'autres roulaient sur la ressemblance de noms ; par exemple : « Qu'est-ce qui se trouve à la fois sur la terre, dans la mer et dans les cieux ? » — Le chien, le serpent et l'ourse. On a donné le nom de ces animaux à des constellations. D'autres jouaient sur les lettres, sur les syllabes, sur les mots (2). »

Le mot *énigme* et un de ceux qui en grec désignent une fable ont une origine commune (3). La fable, comme l'énigme, suppose habituellement des rapports voilés, que l'esprit devra découvrir. Elle est alors le récit d'une action ou d'un événement imaginés à plaisir et souvent même en dehors de la vraisemblance, mais agencés, une fois le point de départ admis, avec une logique intime, de manière à se terminer

(1) On sait l'énigme que devina le héros thébain. Sphinge demandait : « Quel animal marche à quatre pieds le matin, à deux pieds vers midi, à trois pieds vers le soir ? » Devinée, la questionneuse se tua par colère.

(2) *Voyage du jeune Anacharsis,* note 17.

(3) *Ainigma, ainos.*

par quelque précepte qui en dérive clairement. Hésiode nous en offre déjà un exemple, et l'apologue qu'il insère dans son poëme est certainement plus ancien que lui. En effet, il le rapporte pour y contredire :

« Or je vais conter une fable pour les juges (1), qui ont, eux aussi, de la pénétration.

» Voici comment un autour apostrophait un rossignol à la gorge flexible. Bien haut à travers les nues il l'emportait étreint sous ses ongles et poussant de pitoyables cris, enveloppé des serres recourbées ; et il lui parlait ainsi en maître cruel : « Misérable, pourquoi crier ? un plus fort te tient; tu iras où je te mène, tout beau chanteur que tu sois. Je souperai de toi, si je veux, ou je te lâcherai. Insensé celui qui veut faire face à plus puissant que soi : il n'obtient pas la victoire et souffre avec les mauvais propos la douleur. » Ainsi parlait l'autour rapide, l'oiseau qui déploie de larges ailes (2). »

La conclusion, immorale dans la fable primitive, ne l'est plus dans Hésiode, parce qu'il se hâte, le récit terminé, de dire à Persès : « Toi, pratique la justice. » Il nous montre, en outre, la puissante Némésis comme prête à remplacer par une loi équitable le règne de la force, cette souveraine de l'âge qui précédait. Orgueilleuse expression de la tyrannie, qui s'était admirée dans sa puissance, cet apologue, aux yeux d'Hésiode, n'est plus qu'une vieillerie. C'est au juge, au roi prévaricateur de trembler maintenant, s'il abuse d'un reste de supériorité physique : un pouvoir nouveau, idéal mais énergique, plane déjà au-dessus de tous.

On attribue au poëte Alcée (3) une autre fable, qui ne s'est

(1) Plus littéralement : « pour les rois ; » mais, au temps d'Hésiode, le nom de « rois » était, nous le savons, donné aux juges.

(2) *Les Travaux et les Jours,* v. 203-211. Cf. LA FONTAINE, *le Milan et le Rossignol*, fables IX, 18.

(3) Un des plus grands lyriques grecs, né à Mitylène dans l'île

pas conservée dans le peu de vers recueillis sous son nom, mais dont la donnée subsiste, rapportée par un ancien auteur. Il disait en somme :

« Une écrevisse, ayant vu prendre un serpent par une tortue, ne put s'empêcher de dire : Si mon frère le serpent n'avait pas usé de tant de détours et de sinuosités, il ne serait pas mort. Ce qu'il y a de mieux à faire, c'est de marcher toujours droit. »

Nous avons de même perdu, à un vers près, deux fables qu'avait inventées Archiloque (1).

L'une, ayant pour personnages l'Aigle et le Renard, paraît avoir été une raillerie des pactes entre méchants ; l'autre, dirigée contre ceux qui se vantent faussement de leur noblesse, était intitulée *le Renard et le Singe*. Le singe jouait le rôle du glorieux.

Ainsi l'apologue était déjà une forme de la satire ou de l'exhortation ; il avait surtout sa place dans un discours public, comme leçon persuasive. Aristote raconte ce qui suit :

« Stésichore (2), voyant que les Himériens (3), non-seulement avaient élu Phalaris pour leur général avec plein pouvoir, mais encore qu'ils étaient tout près de lui donner des gardes pour sa personne, après leur avoir remontré la faute qu'ils faisaient, ajouta cette fable :

» Autrefois, dit-il, le Cheval avait un pré qui était à lui seul ; le Cerf, un jour, y étant entré et gâtant tout le foin, il vient trouver l'Homme et lui propose, se joignant ensemble, de faire repentir le Cerf de ce qu'il avait fait. L'homme répondit que oui, pourvu qu'il voulût bien souffrir un mords et permettre qu'il montât sur lui l'arc à la main et des flèches

de Lesbos. Il florissait vers la fin du VIIe et au commencement du VIe siècle avant J.-C.

(1) Né dans l'île de Paros, vers l'an 700 avant J.-C.

(2) Poëte lyrique de Sicile, vers l'an 630 avant J.-C.

(3) La ville sicilienne d'Himère était bâtie sur la branche septentrionale du fleuve de même nom, entre Lilybée et Péloris.

pour tirer. Ceci accordé, il arriva qu'au lieu de punir le Cerf, le Cheval se vit assujetti et contraint depuis de servir l'Homme. Messieurs les Himériens (1), ajouta Stésichore, prenez garde qu'en voulant vous venger de vos ennemis, il ne vous en advienne comme au Cheval. Vous avez déjà un mords, ayant élu un général avec plein pouvoir; que si avec cela vous lui donnez des gardes, et lui permettez de monter sur vous, sachez que c'est fait de votre liberté, et qu'il faudra que vous reconnaissiez Phalaris pour votre maître (2). »

Dès cette époque, la fable était donc une conseillère de prudence et se mêlait volontiers de politique.

On considère aussi comme très-anciens les deux apologues suivants, que rapporte Plutarque dans le *Banquet des sept sages* :

« Un chien, tous les hivers, quand le froid lui contractait la peau et le forçait à se replier sur lui-même, se promettait de bâtir une maison pour son usage; l'été venu, lorsqu'il s'étendait pour dormir, il se trouvait trop grand et ne la jugeait plus si nécessaire ni si facile à construire. »

« La Lune pria un jour sa mère de lui faire un manteau à sa taille: Eh! ma fille, lui répondit la mère, comment cela se pourrait-il? Tu n'as pas un seul jour la même forme, et tu crois ou décrois continuellement; ce manteau ne t'irait plus dès qu'il serait fait. »

Cette dernière fable, qui présente la critique de l'inconstance, est jolie, assurément, comme une foule d'autres contes

(1) Au XVIIe siècle, époque où cette traduction a été écrite, on employait sans contrainte dans la version des textes anciens certains mots dont l'antiquité n'aurait pu comprendre le sens. Tel est ce terme de politesse « messieurs, » qui est une formule dérivée essentiellement du moyen âge et des habitudes de soumission féodale; mais l'habitude de s'en servir a fini par faire perdre de vue le sens premier. Nous disons très-bien « monsieur » à quelqu'un que nous ne regardons pas du tout comme notre « sieur » ou « seigneur. »

(2) *Rhétorique,* liv. II, ch. 20; traduction de Cassandre (1696).

moraux où l'imagination des Grecs, avec la même liberté que l'esprit des Orientaux, parcourait librement la nature et même le monde des rêves pour y trouver des êtres propres à servir d'acteurs dans les scènes de l'apologue.

La fable, chez eux, a été nommée « ésopique, » parce qu'on en attribuait le perfectionnement à un auteur appelé Ésope, dont l'existence est aussi douteuse que celle d'Homère (1).

C'est peut-être encore une de ces personnifications si fréquentes dans l'antiquité; le nom même d'Ésope invite à recevoir cette opinion de plusieurs savants modernes, car il semble forgé à plaisir sur la même racine que le mot *aisia*, et signifie « celui qui exprime des choses sensées, l'homme de bon conseil. » La plupart des écrivains admettent qu'Esope, né en Phrygie, aurait été contemporain de Solon (VI[e] siècle avant notre ère); mais ils ajoutent que le sage n'écrivant point ses fables, elles se propageaient par la tradition orale et par des applications de circonstance. En général, toutes les fables qui couraient furent attribuées à Ésope. Socrate passe pour en avoir mis quelques-unes en vers (2). Le même

(1) Cf. QUINTILIEN, *Institution oratoire*, livre V, ch. 11.

(2) « Pour voir ce fait dans une juste étendue, il faut recourir à Platon, qui nous dira que Socrate se sentait souvent averti en songe de s'appliquer aux exercices des muses (voir le *Phédon*). Il prit cela pour autant d'exhortations à continuer ce qu'il faisait : il crut que la philosophie était le grand et le véritable métier des Muses. Mais quand il se vit condamné à mort, il pensa que la poésie était peut-être l'exercice que les Songes lui ordonnaient. Ainsi, afin de jouer au plus sûr, il se résolut à obéir à l'ordre du dieu des songes, en l'interprétant selon le sens ordinaire. Il se mit donc à faire des vers, et il commença par un poëme en l'honneur d'Apollon, le dieu dont la fête était alors célébrée. Ensuite, considérant que pour être poëte il fallait débiter des fables, et qu'il n'était point de profession à cela, il mit en vers quelques-uns des apologues d'Ésope, ceux qui lui revenaient les premiers dans la mémoire. Plutarque (*De la manière d'entendre les poëtes*) va nous expliquer le tempérament que Socrate imagina pour concilier ensemble

dessein fut bientôt exécuté par d'autres ; mais, au IIIe ou au IVe siècle de notre ère, on remit en prose tous les apologues ainsi versifiés.

Nous en avons un recueil qui porte le nom de Maxime Planude, moine grec du XIVe siècle, et qui est précédé d'une vie d'Esope. Cette biographie n'a nulle autorité historique ; elle fourmille d'erreurs chronologiques et d'impossibilités ; mais elle est ancienne, de beaucoup antérieure à Planude qui n'a fait que la retoucher, et propre, par certains détails, à faire connaître les usages de l'antiquité ; si l'on y trouve des anecdotes fictives, elles sont amusantes. Tout connu que soit ce morceau, nous croyons donc devoir, pour reposer l'esprit du lecteur, transcrire les meilleures pages de la charmante traduction de La Fontaine, véritable trésor de style conteur et joyeux.

« Ésope était Phrygien, d'un bourg appelé Amorium. Il naquit vers la cinquante-septième olympiade (1), quelque (2)

le caractère de poëte et celui de philosophe : ce fut de choisir une manière de fables qui contenait des vérités très-solides et une excellente règle des mœurs. » — P. BAYLE, *Dictionnaire historique et critique.*

(1) Primitivement, la Grèce, divisée en petits États, n'avait point d'ère chronologique qui fût commune à tous : chaque cité se servait de son ère locale. Après le règne d'Alexandre, un historien né en Sicile, Timée, imagina de compter les années d'après les olympiades, c'est-à-dire d'après la succession de ces jeux qui se renouvelaient à Olympie tous les quatre ans. Ce mode de supputation fut dès lors adopté en histoire, et l'on rapporta la première olympiade, désignée comme point initial des calculs, à l'époque où l'athlète Corœbus avait le premier obtenu une statue ; ce qui correspond à l'an 776 avant J.-C. Chaque olympiade se subdivisait en quatre fractions d'une année chacune. La correspondance indiquée dans le texte de La Fontaine entre l'ère olympique et l'ère romaine se trouve exacte : la naissance d'Ésope est donc placée au milieu du VIe siècle avant J.-C.

(2) *Quelque,* invariable, est, comme on sait, le vieux synonyme de « environ. »

deux cents ans après la fondation de Rome. On ne saurait dire s'il eut sujet de remercier la nature, ou bien de se plaindre d'elle ; car, en le douant d'un très-bel esprit, elle le fit naître difforme et laid de visage, ayant à peine figure d'homme, jusqu'à lui refuser presque entièrement l'usage de la parole. Avec ces défauts, quand il n'aurait pas été de condition à être esclave, il ne pouvait manquer de le devenir. Au reste, son âme se maintint toujours libre et indépendante de la fortune.

» Le premier maître qu'il eut l'envoya aux champs labourer la terre, soit qu'il le jugeât incapable de toute autre chose, soit pour s'ôter de devant les yeux un objet si désagréable. Or il arriva que ce maître étant allé voir sa maison des champs, un paysan lui donna des figues : il les trouva belles, et les fit serrer fort soigneusement, donnant ordre à son sommelier, appelé Agathopus, de les lui apporter au sortir du bain. Le hasard voulut qu'Ésope eût affaire dans le logis. Aussitôt qu'il y fut entré, Agathopus se servit de l'occasion, et mangea les figues avec quelques-uns de ses camarades : puis ils rejetèrent cette friponnerie sur Ésope, ne croyant pas qu'il se pût jamais justifier, tant il était bègue et paraissait idiot. Les châtiments dont les anciens usaient envers leurs esclaves étaient fort cruels, et cette faute très-punissable. Le pauvre Ésope se jeta aux pieds de son maître, et, se faisant entendre du mieux qu'il put, il témoigna qu'il demandait pour toute grâce qu'on sursît de quelques moments sa punition (1). Cette grâce lui ayant été accordée, il alla quérir de l'eau tiède, la but en présence de son seigneur, se mit les doigts dans la bouche, et ce qui s'ensuit, sans rendre autre chose que cette eau seule. Après s'être ainsi justifié, il fit signe qu'on obligeât les autres d'en faire autant. Chacun demeura surpris : on n'aurait pas cru qu'une telle invention pût partir d'Ésope. Agathopus et ses camarades ne

(1) On dit maintenant : « surseoir à.... »

parurent point étonnés. Ils burent de l'eau comme le Phrygien avait fait, et se mirent les doigts dans la bouche; mais ils se gardèrent bien de les enfoncer trop avant. L'eau ne laissa pas d'agir, et de mettre en évidence les figues toutes crues encore et toutes vermeilles. Par ce moyen Ésope se garantit : ses accusateurs furent punis doublement, pour leur gourmandise et pour leur méchanceté. Le lendemain, après que leur maître fut parti, et le Phrygien étant à son travail ordinaire, quelques voyageurs égarés (aucuns (1) disent que c'étaient des prêtres de Diane) le prièrent, au nom de Jupiter hospitalier (2), qu'il leur enseignât le chemin qui conduisait à la ville. Ésope les obligea premièrement de se reposer à l'ombre ; puis, leur ayant présenté une légère collation, il voulut être leur guide, et ne les quitta qu'après qu'il les eut remis dans leur chemin. Les bonnes gens levèrent les mains au ciel, et prièrent Jupiter (2) de ne pas laisser cette action charitable sans récompense. A peine Ésope les eut quittés, que le chaud et la lassitude le contraignirent de s'endormir. Pendant son sommeil, il s'imagina que la Fortune était debout devant lui, qui lui déliait la langue, et par même moyen lui faisait présent de cet art dont on peut dire qu'il est l'auteur. Réjoui de cette aventure, il s'éveilla en sursaut, et en s'éveillant : « Qu'est ceci? » dit-il, « ma voix est devenue libre ; je prononce bien un *râteau*, une *charrue*, tout ce que je veux. » Cette merveille fut cause qu'il changea de maître (3). Car, comme un certain Zénas, qui

(1) Le mot *aucuns* s'employait, en vieux français, pour « quelques-uns. »

(2) Jupiter, protecteur de l'hospitalité.

(3) Il y a dans la *Vie d'Apollonius de Thyane*, par Philostrate (liv. v, ch. 5), un autre conte que l'auteur dit avoir appris de sa mère et que Bayle analyse en ces termes : « Ésope étant berger, et faisant paître son troupeau auprès d'un temple de Mercure, demandait souvent à ce dieu, et avec des vœux ardents, la possession de la sagesse. Il avait un grand nombre de compétiteurs. Qu'arriva-t-il? Ils entrèrent tous dans le temple de Mercure les mains bien gar-

était là en qualité d'économe et qui avait l'œil sur les esclaves, en eut battu un outrageusement pour une faute qui ne le méritait pas, Ésope ne put s'empêcher de le reprendre, et le menaça que ses mauvais traitements seraient sus. Zénas, pour le prévenir et pour se venger de lui, alla dire au maître qu'il était arrivé un prodige dans sa maison ; que le Phrygien avait recouvré la parole, mais que le méchant ne s'en servait qu'à blasphémer et à médire de leur seigneur. Le maître le crut, et passa bien plus avant ; car il lui donna Ésope, avec liberté d'en faire ce qu'il voudrait. Zénas de retour aux champs, un marchand l'alla trouver, et lui demanda si pour de l'argent il le voulait accommoder de quelque bête de somme. « Non pas cela, » dit Zénas, « je n'en ai pas le pouvoir ; mais je te vendrai, si tu veux, un de nos esclaves. » Là-dessus, ayant fait venir Ésope, le marchand dit : « Est-ce afin de te moquer que tu me proposes l'achat de ce personnage ? on le prendrait pour une outre. » Dès que le marchand eut ainsi parlé, il prit congé d'eux, partie murmurant, partie riant de ce bel objet. Ésope le rappela, et lui dit : « Achète-moi hardiment ; je ne te serai pas inutile. Si tu as des enfants qui crient et qui soient méchants, ma mine les fera taire : on les menacera de moi comme de la bête (1). » Cette

nies; chacun apporta de riches offrandes : il donna selon cette proportion à l'un la philosophie, à un autre la rhétorique, à un autre l'astronomie, à un autre l'art poétique. Il ne se souvint d'Ésope qu'après avoir achevé sa distribution, et s'étant souvenu en même temps d'une fable que les Heures lui avaient contée lorsqu'il était au maillot, il communiqua à Ésope le don d'inventer des apologues, qui était resté seul au logis de la sagesse. » C'est peut-être sur un souvenir de cette historiette que La Fontaine a dit (*Fables*, VII) :

« L'apologue est un don qui vient des immortels. »

(1) C'était, du temps de La Fontaine, et c'est peut-être encore aujourd'hui, une menace d'usage familier pour réprimer les enfants qui ne veulent pas obéir; elle se rapporte, d'ailleurs, à des souve-

raillerie plut au marchand. Il acheta notre Phrygien trois oboles (1), et dit en riant : « Les dieux soient loués ! je n'ai pas fait grande acquisition, à la vérité ; aussi n'ai-je pas déboursé grand argent. »

» Entre autres denrées, ce marchand trafiquait d'esclaves ; si bien qu'allant à Éphèse (2) pour se défaire de ceux qu'il avait, ce que chacun d'eux devait porter pour la commodité du voyage fut départi selon leur emploi et selon leurs forces. Ésope pria que l'on eût égard à sa taille, qu'il était nouveau-venu et devait être traité doucement. « Tu ne porteras rien, si tu veux, » lui repartirent ses camarades. Ésope se piqua d'honneur, et voulut avoir sa charge comme les autres. On le laissa donc choisir. Il prit le panier au pain : c'était le fardeau le plus pesant. Chacun crut qu'il l'avait fait par bêtise : mais dès la dînée (3) le panier fut entamé, et le Phrygien déchargé d'autant ; ainsi le soir, et de même le lendemain : de façon qu'au bout de deux jours il marchait à vide. Le bon sens et le raisonnement du personnage furent admirés.

» Quant au marchand, il se défit de tous ses esclaves, à la réserve d'un grammairien (4), d'un chantre et d'Ésope, lesquels il alla exposer en vente à Samos (5). Avant que de les mener sur la place, il fit habiller les deux premiers le plus proprement qu'il put, comme chacun farde sa marchandise ; Ésope, au contraire, ne fut vêtu que d'un sac et placé

nirs superstitieux, tels que celui de la bête de Gévaudan, du diable de Vauvert, etc. Chez les Grecs, les nourrices, pour effrayer les enfants, leur parlaient de Mormo, qui était censée un méchant spectre de femme hideuse.

(1) L'obole valait 12 de nos centimes.

(2) Ville commerçante d'Ionie.

(3) Ce mot désigne ici le lieu où l'on s'arrête, en voyageant, pour dîner.

(4) Souvent des esclaves exerçaient pour le compte de leur maître une de ces professions que l'on nomme libérales.

(5) Ile située sur la côte de l'Asie-Mineure, en face d'Éphèse.

entre ses deux compagnons afin de leur donner lustre. Quelques acheteurs se présentèrent, entre autres un philosophe appelé Xantus. Il demanda au grammairien et au chantre ce qu'ils savaient faire. « Tout, » reprirent-ils. Cela fit rire le Phrygien : on peut s'imaginer de quel air. Planude rapporte qu'il s'en fallut peu qu'on ne prît la fuite, tant il fit une effroyable grimace. Le marchand fit son chantre mille oboles, son grammairien trois mille ; et, en cas que l'on achetât l'un des deux, il devait donner Ésope par-dessus le marché. La cherté du grammairien et du chantre dégoûta Xantus. Mais, pour ne pas retourner chez soi sans avoir fait quelque emplette, ses disciples lui conseillèrent d'acheter ce petit bout d'homme qui avait ri de si bonne grâce : on en ferait un épouvantail ; il divertirait les gens par sa mine. Xantus se laissa persuader, et fit prix d'Ésope à soixante oboles. Il lui demanda, devant que de l'acheter (1), à quoi il lui serait propre, comme il l'avait demandé à ses camarades. Ésope répondit : « A rien, puisque les deux autres avaient tout retenu pour eux. » Les commis de la douane (2) remirent généreusement à Xantus le sou pour livre, et lui en donnèrent quittance sans rien payer.

» Xantus avait une femme de goût assez délicat (3), et à qui toutes sortes de gens ne plaisaient pas : si bien que de lui aller présenter sérieusement son nouvel esclave, il n'y avait pas d'apparence, à moins qu'il ne la voulût mettre en colère et se faire moquer de lui. Il jugea plus à propos d'en faire un sujet de plaisanterie, et alla dire au logis qu'il venait d'acheter un jeune esclave, le plus beau du monde et le mieux fait. Sur cette nouvelle, les filles qui servaient sa femme se pensèrent battre à qui l'aurait pour son serviteur ; mais elles furent bien étonnées quand le personnage parut. L'une se mit la main

(1) *Devant que* n'est plus français.
(2) Les anciens connaissaient déjà l'institution des douanes.
(3) Ce mot, dans La Fontaine, a ordinairement le sens de « difficile. »

devant les yeux; l'autre s'enfuit; l'autre fit un cri. La maîtresse du logis dit que c'était pour la chasser qu'on lui amenait un tel monstre; qu'il y avait longtemps que le philosophe se lassait d'elle. De parole en parole, le différend s'échauffa jusqu'à tel point que la femme demanda son bien, et voulut se retirer chez ses parents. Xantus fit tant par sa patience, et Ésope par son esprit, que les choses s'accommodèrent. On ne parla plus de s'en aller, et peut-être que l'accoutumance effaça à la fin une partie de la laideur du nouvel esclave.

» Un certain jour de marché, Xantus, qui avait dessein de régaler quelques-uns de ses amis, lui commanda d'acheter ce qu'il y aurait de meilleur, et rien autre chose. « Je t'apprendrai, » dit en soi-même le Phrygien, « à spécifier ce que tu souhaites, sans t'en remettre à la discrétion d'un esclave. » Il n'acheta donc que des langues, lesquelles il fit accommoder à toutes les sauces : l'entrée, le second, l'entremets, tout ne fut que langues. Les conviés louèrent d'abord le choix de ce mets; à la fin ils s'en dégoûtèrent. « Ne t'ai-je pas commandé, » dit Xantus, « d'acheter ce qu'il y aurait de meilleur ? » — « Eh ! qu'y a-t-il de meilleur que la langue ? » reprit Ésope. « C'est le lien de la vie civile, la clef des sciences, l'organe de la vérité et de la raison : par elle on bâtit les villes et on les police; on instruit, on persuade, on règne dans les assemblées, on s'acquitte du premier de tous les devoirs, qui est de louer les dieux. » — « Eh bien ! » dit Xantus (qui prétendait l'attraper), « achète-moi demain ce qui est de pire : ces mêmes personnes viendront chez moi, et je veux diversifier. »

» Le lendemain Ésope ne fit encore servir que le même mets, disant que « la langue est la pire chose qui soit au monde : c'est la mère de tous débats, la nourriture des procès, la source des divisions et des guerres. Si on dit qu'elle est l'organe de la vérité, c'est aussi celui de l'erreur et, qui pis est, de la calomnie. Par elle on détruit les villes, on persuade de mé-

chantes choses. Si d'un côté elle loue les dieux, de l'autre elle profère des blasphèmes contre leur puissance. »

» Or, ce n'était pas seulement avec son maître qu'Ésope trouvait occasion de rire et de dire de bons mots. Xantus l'avait envoyé en certain endroit : il rencontra en chemin le magistrat, qui lui demanda où il allait. Soit qu'Ésope fût distrait, ou pour une autre raison, il répondit qu'il n'en savait rien. Le magistrat, tenant à mépris et irrévérence cette réponse, le fit mener en prison. Comme les huissiers le conduisaient : « Ne voyez-vous pas, » dit-il, « que j'ai très-bien répondu ? Savais-je qu'on me ferait aller où je vas ? » Le magistrat le fit relâcher, et trouva Xantus heureux d'avoir un esclave si plein d'esprit.

» Xantus, de sa part, voyait par là de quelle importance il lui était de ne point affranchir Ésope, et combien la possession d'un tel esclave lui faisait d'honneur. Même un jour, faisant la débauche avec ses disciples, Ésope, qui les servait, vit que les fumées leur échauffaient déjà la cervelle, aussi bien au maître qu'aux écoliers. « La débauche de vin, » leur dit-il, « a trois degrés : le premier, de volupté ; le second, d'ivrognerie ; le troisième, de fureur. » On se moqua de son observation, et on continua de vider les pots. Xantus s'en donna jusqu'à perdre la raison, et à se vanter qu'il boirait la mer. Cela fit rire la compagnie. Xantus soutint ce qu'il avait dit, gagea sa maison qu'il boirait la mer tout entière ; et, pour assurance de la gageure, il déposa l'anneau qu'il avait au doigt.

» Le jour suivant, que les vapeurs de Bacchus furent dissipées, Xantus fut extrêmement surpris de ne plus trouver son anneau, lequel il tenait fort cher. Ésope lui dit qu'il était perdu, et que sa maison l'était aussi par la gageure qu'il avait faite. Voilà le philosophe bien alarmé ; il pria Ésope de lui enseigner une défaite. Ésope s'avisa de celle-ci :

» Quand le jour que l'on avait pris pour l'exécution de la gageure fut arrivé, tout le peuple de Samos accourut au

rivage de la mer pour être témoin de la honte du philosophe. Celui de ses disciples qui avait gagé contre lui triomphait déjà. Xantus dit à l'assemblée : « Messieurs, j'ai gagé véritablement que je boirais toute la mer, mais non pas les fleuves qui entrent dedans; c'est pourquoi, que celui qui a gagé contre moi détourne leur cours, et puis je ferai ce que je me suis vanté de faire (1). » Chacun admira l'expédient que Xantus avait trouvé pour sortir à son honneur d'un si mauvais pas. Le disciple confessa qu'il était vaincu, et demanda pardon à son maître. Xantus fut reconduit jusqu'en son logis avec acclamations.

Il arriva un prodige qui mit fort en peine les Samiens. Un aigle enleva l'anneau public (c'était apparemment quelque sceau que l'on apposait aux délibérations du conseil), et le fit tomber au sein d'un esclave. Le philosophe fut consulté là-dessus, et comme étant philosophe, et comme étant un des premiers de la république. Il demanda du temps, et eut recours à son oracle ordinaire : c'était Ésope. Celui-ci lui conseilla de le produire en public (2), parce que, s'il rencontrait bien (3), l'honneur en serait toujours à son maître ; sinon, il n'y aurait que l'esclave de blâmé. Xantus approuva la chose, et le fit monter à la tribune aux harangues. Dès qu'on le vit, chacun s'éclata de rire : personne ne s'imagina qu'il pût rien partir de raisonnable d'un homme fait de cette manière. Ésope leur dit qu'il ne fallait pas considérer la forme du vase, mais la liqueur qui y était enfermée. Les Samiens lui crièrent qu'il dît donc sans crainte ce qu'il jugeait de ce prodige. Ésope s'en excusa sur ce qu'il n'osait le faire. « La Fortune, » disait-il, « avait mis un débat de gloire entre le maître et l'esclave : si l'esclave disait mal, il

(1) Ce conte se trouve aussi dans le *Banquet des Sept Sages*, de Plutarque.

(2) « *De lui ordonner de parler dans l'assemblée du peuple.* »

(3) « *S'il trouvait à dire une chose qui fût bonne.* »

serait battu ; s'il disait mieux que le maître, il serait battu encore. » Aussitôt on pressa Xantus de l'affranchir. Le philosophe résista longtemps. A la fin, le prévôt de ville (1) le menaça de le faire de son office, et en vertu du pouvoir qu'il en avait comme magistrat ; de façon que le philosophe fut obligé de donner les mains (2). Cela fait, Esope dit que les Samiens étaient menacés de servitude par ce prodige, et que l'aigle enlevant leur sceau ne signifiait autre chose qu'un roi puissant qui voulait les assujettir.

» Peu de temps après, Crésus, roi des Lydiens, fit dénoncer (3) à ceux de Samos qu'ils eussent à se rendre ses tributaires ; sinon, qu'il les y forcerait par les armes. La plupart étaient d'avis qu'on lui obéît. Esope leur dit que la Fortune présentait deux chemins aux hommes : l'un, de liberté, rude et épineux au commencement, mais dans la suite très-agréable ; l'autre, d'esclavage, dont les commencements étaient plus aisés, mais *la suite* laborieuse. C'était conseiller assez intelligiblement aux Samiens de défendre leur liberté. Ils renvoyèrent l'ambassadeur de Crésus avec peu de satisfaction.

» Crésus se mit en état de les attaquer. L'ambassadeur lui dit que, tant qu'ils auraient Esope avec eux, il aurait peine à les réduire à ses volontés, vu la confiance qu'ils avaient au bon sens du personnage. Crésus le leur envoya demander, avec promesse de leur laisser la liberté s'ils le lui livraient. Les principaux de la ville trouvèrent ces conditions avantageuses, et ne crurent pas que leur repos leur coûtât trop cher quand ils l'achèteraient aux dépens d'Esope. Le Phrygien leur fit changer de sentiment, en leur contant que les loups et les brebis ayant fait un traité de paix, celles-ci donnèrent leurs chiens pour otages. Quand elles n'eurent plus de défenseurs, les loups les étranglèrent avec moins de peine qu'ils ne faisaient. Cet apologue fit son effet : les Samiens prirent une

(1) Le chef de la justice.
(2) *De consentir.*
(3) *Fit déclarer par un envoyé.*

délibération toute contraire à celle qu'ils avaient prise. Ésope voulut toutefois aller vers Crésus, et dit qu'il les servirait plus utilement étant près du roi, que s'il demeurait à Samos.

» Quand Crésus le vit, il s'étonna qu'une si chétive créature lui eût été un si grand obstacle. « Quoi ! voilà celui qui fait qu'on s'oppose à mes volontés ! » s'écria-t-il. Ésope se prosterna à ses pieds. « Un homme prenait des sauterelles, » dit-il ; « une cigale lui tomba aussi sous la main. Il s'en allait la tuer comme il avait fait des sauterelles. Que vous ai-je fait ? dit-elle à cet homme : je ne ronge point vos blés ; je ne vous procure aucun dommage ; vous ne trouverez en moi que la voix, dont je me sers fort innocemment (1). Grand roi, je ressemble à cette cigale : je n'ai que la voix, et ne m'en suis point servi pour vous offenser. » Crésus, touché d'admiration et de pitié, non-seulement lui pardonna, mais il laissa en repos les Samiens à sa considération (2).

(1) La cigale se faisait plus innocente qu'elle ne l'est en réalité ; c'est un rongeur assez malfaisant. La Fontaine lui-même ne regarde pas de plus près que Planude aux assertions hasardées ; le recueil de ses fables commence par une erreur d'histoire naturelle : la cigale cesse de vivre dès qu'elle a passé le temps où elle chante. Mais le délicieux génie de La Fontaine lui a fait pardonner plus que cette peccadille.

(2) On peut ajouter à la légende du séjour d'Ésope à Samos ce récit que nous transcrivons d'après Aristote (*Rhétorique*, II, 20), en nous servant, comme précédemment, de l'interprétation de Cassandre, auteur contemporain de La Fontaine, et dont le style ne fait pas disparate avec la prose de notre grand fabuliste.

Il s'agissait, dans l'assemblée du peuple, d'une accusation portée contre un riche magistrat concussionnaire. Des citoyens demandaient qu'il fût mis à mort. Ésope, au contraire, proposa l'avis de le conserver en place, et il en donna ainsi la raison :

« Un renard, traversant une rivière, tomba dans une fosse, d'où ne pouvant se tirer, il demeura fort longtemps à beaucoup souffrir, certaines mouches fâcheuses s'étant attachées à lui, qui le piquaient de tous côtés. Un hérisson qui passait par là, le voyant en cet état, en fut touché, et lui demanda s'il ne voulait pas bien qu'il

» En ce temps-là le Phrygien composa ses fables, lesquelles il laissa au roi de Lydie, et fut envoyé par lui vers les Samiens, qui décernèrent à Ésope de grands honneurs. Il lui prit aussi envie de voyager et d'aller par le monde, s'entretenant de diverses choses avec ceux que l'on appelait philosophes. Enfin il se mit en grand crédit près de Lycérus, roi de Babylone (1). Les rois d'alors s'envoyaient les uns aux autres des problèmes à résoudre sur toutes sortes de matières, à condition de se payer une espèce de tribut ou d'amende, selon qu'ils répondraient bien ou mal aux questions proposées ; en quoi Lycérus, assisté d'Ésope, avait toujours l'avantage, et se rendait illustre parmi les autres, soit à résoudre, soit à proposer.

» Le roi d'Égypte, Nectanébo, fit venir d'Héliopolis (2) certains personnages d'esprit subtil et savants en questions énigmatiques. Il leur fit un grand régal, où le Phrygien fut invité. Pendant le repas, ils proposèrent à Ésope diverses choses, celle-ci entre autres : Il y a un grand temple qui est appuyé sur une colonne entourée de douze villes, chacune desquelles a trente arcs-boutants, et autour de ces arcs-boutants se promènent, l'une après l'autre, deux femmes, l'une blanche,

chassât ces mouches qui l'incommodaient. Le renard le remercia de sa bonne volonté, et ne voulut en aucune façon qu'il lui touchât. Le hérisson, étonné, voulut en savoir la raison. « C'est, dit le renard, que ces mouches ici sont déjà rassasiées et ne me piquent presque plus ; or, si tu les chassais, il en viendrait d'autres, affamées, qui achèveraient de sucer le peu de sang qui me reste. »

» Messieurs de Samos, ajouta Ésope, ce que je viens de dire du renard se peut dire de vous aujourd'hui. Cet homme que vous voulez condamner, tout coupable qu'il est, est à présent en un état où il ne vous fait plus guère de tort, parce qu'il est riche et comblé de biens. Que si vous le faites mourir, il en viendra d'autres à sa place qui seront pauvres, et qui, pour s'enrichir, achèveront par leurs larcins d'épuiser votre épargne. »

(1) Ce Lycérus est un prince imaginaire ; aucun roi de Babylone ne s'est appelé ainsi.

(2) Ville de la basse Égypte ; il y en avait une autre de même nom en Phénicie.

l'autre noire. « Il faut renvoyer, » dit Ésope, « cette question aux petits enfants de notre pays. Le temple est le monde; la colonne, l'an; les villes, ce sont les mois, et les arcs-boutants, les jours, autour desquels se promènent alternativement le jour et la nuit. »

» Ésope, à son retour dans Babylone, fut reçu de Lycérus avec de grandes démonstrations de joie et de bienveillance: ce roi lui fit ériger une statue. L'envie de voir et d'apprendre le fit renoncer à tous ces honneurs. Il quitta la cour de Lycérus, où il avait tous les avantages qu'on peut souhaiter; et prit congé de ce prince pour voir la Grèce encore une fois. Lycérus ne le laissa point partir sans embrassements et sans larmes, et sans lui faire promettre sur les autels qu'il reviendrait achever ses jours auprès de lui.

» Entre les villes où il s'arrêta, Delphes fut une des principales. Les Delphiens l'écoutèrent fort volontiers, mais ils ne lui rendirent point d'honneurs. Ésope, piqué de ce mépris, les compara aux bâtons qui flottent sur l'onde: on s'imagine de loin que c'est quelque chose de considérable; de près, on trouve que ce n'est rien. La comparaison lui coûta cher. Les Delphiens en conçurent une telle haine et un si violent désir de vengeance (outre qu'ils craignaient d'être décriés par lui), qu'ils résolurent de l'ôter du monde. Pour y parvenir, ils cachèrent parmi ses hardes un de leurs vases sacrés, prétendant (1) que par ce moyen ils convaincraient Ésope de vol et de sacrilége, et qu'ils le condamneraient à la mort.

» Comme il fut sorti de Delphes et qu'il eut pris le chemin de la Phocide, les Delphiens accoururent comme gens qui étaient en peine. Ils l'accusèrent d'avoir dérobé leur vase, Ésope le nia avec des serments; on chercha dans son équipage (2), et il fut trouvé. Tout ce qu'Ésope put dire n'empêcha point qu'on ne le traitât comme un criminel infâme. Il fut ramené

(1) *Ayant en pensée...*
(2) *Son bagage.*

à Delphes, chargé de fers, mis dans des cachots, puis condamné à être précipité (1). Rien ne lui servit de se défendre avec ses armes ordinaires, et de raconter des apologues : les Delphiens s'en moquèrent.

« La grenouille, » leur dit-il, « avait invité le rat à la venir voir. Afin de lui faire traverser l'onde, elle l'attacha à son pied. Dès qu'il fut sur l'eau, elle voulut le tirer au fond, dans le dessein de le noyer, et d'en faire ensuite un repas. Le malheureux rat résista quelque peu de temps. Pendant qu'il se débattait sur l'eau, un oiseau de proie l'aperçut, fondit sur lui, et l'ayant enlevé avec la grenouille, qui ne se put détacher, il se reput de l'un et de l'autre. C'est ainsi, Delphiens abominables, qu'un plus puissant que nous me vengera : je périrai, mais vous périrez aussi. »

» Comme on le conduisait au supplice, il trouva moyen de s'échapper, et entra dans une petite chapelle dédiée à Apollon (2). Les Delphiens l'en arrachèrent. « Vous violez cet asile, » leur dit-il, « parce que ce n'est qu'une petite chapelle; mais un jour viendra que votre méchanceté ne trouvera point de retraite sûre, non pas même dans les temples. Il vous arrivera la même chose qu'à l'aigle, laquelle, nonobstant les prières de l'escarbot, enleva un lièvre qui s'était réfugié chez lui : la génération de l'aigle en fut punie jusque dans le giron de Jupiter. » Les Delphiens, peu touchés de ces exemples, le précipitèrent. »

» Peu de temps après sa mort, une peste très-violente exerça sur eux ses ravages. Ils demandèrent à l'oracle par quels moyens ils pourraient apaiser le courroux des dieux. L'oracle leur répondit qu'il n'y en avait point d'autre que d'expier leur

(1) Du haut de la roche Hyampée. C'était de là qu'on lançait le sacrilége dans l'espace : il se brisait les membres en tombant.

(2) Les temples étaient des lieux d'asile : aucun condamné n'en pouvait, sans sacrilége, être arraché par force.

forfait, et satisfaire aux mânes d'Ésope. Aussitôt une pyramide fut élevée. Les dieux ne témoignèrent pas seuls combien ce crime leur déplaisait : les hommes vengèrent aussi la mort de leur sage. La Grèce envoya des commissaires pour en informer, et en fit une punition rigoureuse. »

Que ces aventures soient imaginées à plaisir, elles ne prouvent pas moins l'autorité acquise par l'apologue chez les Grecs ; il était bien réellement entré comme un genre usuel dans les habitudes de toute la nation, et ses conseils contribuaient à former l'esprit public. C'est à cause de cette popularité de la fable ésopique que le personnage d'Ésope se transforma lui-même en un génie tutélaire de la Grèce : on raconta que le bon conseiller était ressuscité d'entre les morts pour se battre, du côté des Hellènes, contre les Perses aux Thermopyles. Le brave petit Phrygien bossu avait fait autant de merveilles ce jour-là qu'un Génie guerrier, Castor ou Pollux. Il semble que le peuple, laborieux et spirituel, quoique ingénu, contemplât comme sa propre image dans ce pauvre affranchi, ce demi-paysan exposé tant de fois aux traverses de l'existence. Aussi lui attribuait-il un mot, un mot sublime, et parfaitement analogue aux réflexions du peuple, à ses vues d'observateur religieux et philosophe. Ésope, disait la légende, s'était une fois rencontré avec un sage, qui, pour l'embarrasser peut-être, lui avait posé cette question : « A quoi s'occupe Jupiter ? — C'est, répondit-il, à abaisser ce qui monte trop, à élever ce qui est en bas. » On ne peut douter, dit un malicieux auteur du XVIIe siècle, que cette réponse ne soit l'abrégé de l'histoire humaine.

Avant de clore ce chapitre, une remarque est nécessaire. Les Grecs ont admis qu'Ésope n'était pas né leur compatriote, mais qu'il l'était devenu par une sorte d'adoption. On ne devrait pas croire pourtant que l'apologue fût, parmi les Grecs, d'origine étrangère : tous les peuples créent d'eux-mêmes la fable morale ; elle est une forme naturelle de l'ima-

gination. Mais si la Grèce a su la trouver sans secours, elle s'est enrichie d'une foule d'apologues nés en Orient. Les échanges de cette espèce ont été continuels dans l'antiquité. Les Orientaux, il est vrai, ont été très-féconds en petites œuvres du caractère parabolique; ils en possèdent des recueils étendus (1).

Pour ne citer qu'un exemple de fable orientale, transcrivons un chapitre d'Hérodote :

« Lorsque les Lydiens eurent été subjugués par les Perses, les Ioniens et les Éoliens (d'Asie-Mineure) envoyèrent à Sardes (2) des ambassadeurs vers Cyrus, pour le prier de les accepter comme ses sujets, aux mêmes conditions qu'ils l'avaient été de Crésus (3). Ce prince répondit à leur demande par cet apologue : « Un joueur de flûte, ayant aperçu des poissons dans la mer, joua de la flûte, s'imaginant qu'ils viendraient à terre : trompé dans son attente, il prit un filet et enveloppa une grande quantité de poissons qu'il tira sur le bord; et comme il les vit sauter : « Cessez, leur dit-il, cessez maintenant de danser, puisque vous n'avez pas voulu le faire au son de la flûte. » Il tint ce discours, parce que les Ioniens avaient refusé précédemment d'écouter ses ambassadeurs qui leur demandaient d'abandonner Crésus et de se joindre aux Perses (3). »

Cyrus se moquait; un roi de Perse n'était pas ce mélomane qui joue d'abord de la flûte uniquement pour se divertir à voir danser autour de lui. Les Ioniens avaient agi selon la prudence, mais l'événement s'était tourné contre eux.

(1) *Voyez* M. Ed. Lancereau, *l'Hitopadésa* « ou l'instruction utile; » recueil d'apologues et de contes traduit du sanscrit, — l'ancienne langue de l'Inde, — avec des notes historiques et littéraires, et un appendice contenant l'indication des sources et des imitations. (Paris, P. Jannet, 1855.)

(2) Capitale de la Lydie.

(3) Le roi que Cyrus venait de détrôner.

(4) *Histoires*, I, 141.

Si l'apologue n'était que ce qu'il fut pour le conquéran
moyen de sarcasme, il n'aurait pas tout le prix qu'il ol
autrefois, et qu'il a encore dans l'éducation; les Athén
n'auraient pas adopté, comme nous, l'habitude de mettr
livres de fables ésopiques entre les mains des enfants.

V.

THÉOGNIS ET LA POÉSIE GNOMIQUE.

Morale de Pindare.

Le poëme d'Hésiode renferme un bon nombre de sentences, — de *gnomes*, comme disent les Grecs, — brodées l'une avec l'autre dans la contexture d'une œuvre qui renferme des choses assez diverses, et présentées en vers hexamètres. Au VIe siècle avant notre ère, on se mit à composer de petits poëmes exclusivement gnomiques ou sententieux, et le mètre que l'on y employa fut celui du distique associant un vers de six pieds à un autre de cinq. Ces opuscules moraux ne nous sont pas tous parvenus, et ce que nous en avons conservé n'est pas toujours exempt d'interpolations.

Néanmoins les fragments du genre gnomique nous indiquent suffisamment ses caractères habituels : il n'était pas étranger aux pensées religieuses; la politique était de son domaine; le poëte y donnait place au souvenir de ses impressions personnelles, à ses regrets, à ses espérances, quelquefois à ses antipathies, comme dans ce premier fragment de Phocylide, de Milet :

« Les Lériens sont méchants, non celui-ci ou celui-là, mais tous, excepté Proclès; encore Proclès est Lérien. »

Au reste, suivant la remarque de M. Egger (1), ces traits

(1) *Mémoires de littérature ancienne.*

de malice sont rares chez les gnomiques, et se détachent sur le fond d'une morale ordinairement inoffensive à l'égard des personnes. Dans leurs distiques d'un style un peu traînant, les gnomiques ne mettent pas cette aigreur de satire qui rendait si terribles les vers d'un autre mètre bien plus vif, les ïambes d'un Archiloque (1) ou d'un Hipponax (2). Ils s'expriment avec simplicité, ils semblent éviter à dessein l'originalité piquante, mais téméraire. Leur but est plutôt de résumer la tradition des ancêtres. De là vient que souvent ils se ressemblent entre eux : Solon, Théognis, Evénus se rencontrent en plus d'une idée, d'où il résulte que les anciens eux-mêmes les ont, par confusion, souvent cités l'un pour l'autre.

Mais, ainsi que les proverbes populaires ne sont pas tous empreints d'un même esprit, les gnomiques présentent certaines oppositions. Tel accepte de bonne grâce, tel autre constate avec amertume la loi qui semble faire retomber d'une génération sur les suivantes la responsabilité des fautes commises. Quelquefois, par un désaccord plus intime, un gnomique se déjuge visiblement. On a cru pouvoir placer sous le nom de Théognis (3) jusqu'à des contradictions volontaires et sceptiques, en lui attribuant des *parodies* où il aurait retourné ses propres maximes.

Au VIe siècle, comme à l'époque d'Hésiode, la société grecque est livrée encore à de pénibles luttes intestines. Tandis que Sparte conserve fortement son aristocratie, la plupart des autres cités sont déchirées par la guerre des nobles ou eupatrides qui veulent conserver le pouvoir, et du peuple qui revendique l'égalité. L'aristocratie s'autorise de ses vertus guerrières et du souvenir des héros, ses ancêtres ; la démocratie,

(1) Il était né à Paros vers la LXe olympiade (540-537 avant J.-C.). Le fouet de ses satires était toujours sanglant.

(2) Imitateur d'Archiloque. Il florissait vers le temps de la LXXe olympiade (500-497 av. J.-C.).

(3) De Mégare; vers la LVIIe olympiade (512-509 av. J.-C.).

de sa force présente, des services qu'elle rend par les expéditions maritimes, le commerce et l'industrie.

Dans ce conflit de prétentions respectives qui s'avouent avec plus ou moins d'ingénuité, il se produit des alternatives de grandeur et de faiblesse, de fureur et de bonté, de succès et de revers, dont le spectacle porte à réfléchir, à condenser sous une forme précise les maximes d'une politique plus ou moins passionnée, les leçons de la morale individuelle.

Citons un exemple de l'antagonisme qui peut régner entre les gnomiques.

L'orgueil de la force est une maladie commune aux sociétés encore barbares.

Aussi le poëte Archiloque, bien qu'il parle quelquefois de Zeus observant les justes et les injustes, disait dans une de ses élégies : « Ma lance me donne du pain, ma lance me donne du vin d'Ismare (1), que je bois appuyé sur ma lance. » *Ainsi* encore un Crétois, Hybrias ou « le Violent, » avait composé ce chant de table :

« Je possède une grande richesse : c'est ma lance, c'est mon épée et mon beau bouclier long, rempart du corps. Oui, avec cela je laboure ; avec cela je moissonne ; avec cela je foule l'agréable vin que produit la vigne ; avec cela j'ai des esclaves qui m'appellent « Maître. » Eux, ils n'ont pas le cœur d'avoir une lance, ni une épée, ni un beau bouclier long, rempart du corps. Tous tombent de frayeur et embrassent mon genou en s'écriant : « Maître ! » et « grand Roi (2) ! »

(1) Ismare était à la fois le nom d'une ville et celui d'une montagne de Thrace. Virgile (*Géorgiques*, II, 37) cite avec éloge le vin d'Ismare.

(2) Traduction de M. J. Stécher. Le sentiment exprimé par ce Crétois brutal est celui des Germains de Tacite : « Vous ne leur persuaderez pas aussi facilement de cultiver la terre, d'attendre les fruits de la moisson, que de défier des ennemis et de gagner des blessures. Il leur semble d'un paresseux et d'un lâche d'acquérir

Théognis, un de ces philosophes pratiques qui nous ont laissé des gnomes, accepte et dépasse cette théorie de la violence donnée crûment par un poëte-soldat; attaché au parti des nobles, qu'il appelle « les bons, » il les invite à ruser avec les petites gens ou « les méchants: » — c'est tout un pour lui. De là des paroles comme celles-ci : « Sache tromper l'ennemi par les paroles; une fois sous la main, sache le punir sans écouter d'excuses » (v. 431; cf. 605, 795, 829).

Phocylide de Milet, poëte de la classe moyenne, vers la LXe olympiade, est, au contraire, un antagoniste de la noblesse, et, continuant les leçons d'Hésiode, il s'écrie :

« Beaucoup sont dits nobles, qui ne le sont ni en paroles ni en pensées. »

« Travaille pour vivre des fruits de ton propre labeur, car tout paresseux est un voleur. »

« Pas de fausse honte : si tu ne connais aucun art, vis du travail de la bêche. Il y a toujours du travail pour qui veut travailler. »

On aime à dire qu'en recommandant le travail, Phocylide n'oubliait pas de conseiller encore d'autres vertus :

« Si le cheval de ton ennemi s'abat sur la route, » disait-il, « relève-le : il est doux de faire d'un ennemi un ami bienveillant. »

Théognis est un mécontent; mais la mauvaise humeur aide quelquefois à découvrir les côtés faibles d'une société. Aussi, après avoir remarqué, avec le chagrin d'un aristocrate jaloux de la pureté du sang noble, que « la richesse confond les races, » il reproche, non sans raison, aux nouvelles mœurs de donner à l'influence de la richesse une part exorbitante, de faire passer l'amour de l'or avant toutes les affections naturelles :

par ses sueurs ce que l'on peut acheter par le sang. » (*Germanie*, ch. 14.)

« Épargner est une bonne chose, » s'écrie-t-il ironiquement ; « car personne ne pleure le mort qui ne laisse pas d'argent.

» Le plus odieux des maux ici-bas, un mal pire que la mort et que toutes les maladies, c'est pour un père d'être maltraité par ses fils, quand il les a nourris, pourvus de tous les biens de la vie, quand il a mis chez eux sa fortune en dépôt : alors ils le haïssent, ils maudissent sa trop longue vieillesse, et le repoussent comme un misérable mendiant (1).

» Beaucoup ont la richesse, non le savoir ; d'autres cherchent le beau et gémissent sous le poids d'une dure pauvreté, tous incapables d'agir, ceux-ci faute de biens, ceux-là faute de bon sens.

» O Plutus (dieu de la richesse), le plus beau et le plus aimable des dieux ! par toi, de fripon que j'étais, je devins *honnête* homme (2). »

Ces doléances mêlées d'une pointe de satire aboutissaient à une conclusion peu digne d'un sage :

« Pour le pauvre, cher Cyrnus, il vaut mieux mourir que de vivre sous le joug de la dure pauvreté. »

La tristesse misanthropique de Théognis peut s'expliquer par les malheurs qu'il éprouva. Exilé de Mégare, sa patrie, il dut se réfugier à Thèbes, où il connut les amères souffrances de l'exil. Sans doute il avait rencontré auparavant, dans ses courses errantes, quelques sympathies politiques : faible consolation !

« J'ai, » dit-il, « voyagé dans la Sicile ; j'ai parcouru les

(1) C'est aussi la pensée d'un verset de l'Ecclésiaste (XXIII, 22), et celle de deux comédies modernes : les *Fils ingrats* ou l'*École des pères*, de Piron, et *les Deux Gendres*, de M. Étienne. Une autre pièce sur le même sujet, *Conaxa* ou *les Gendres dupés*, fut jouée en 1710 dans le collége des Jésuites de Rennes.

(2) Traduction de M. E. Egger (*Mémoires de littérature ancienne*, p. 234-235).

plaines de l'Eubée (1), riches en vignes; j'ai vu Sparte, la belle ville, et l'Eurotas (2) et ses roseaux, et partout mes hôtes m'ont accueilli avec bienveillance ; mais rien de tout cela n'a fait entrer la joie dans mon cœur, et rien ne me semblait plus aimable que la patrie ! »

Un peu de pitié recueilli en chemin ne supplée pas aux affections d'enfance, aux liens de famille, aux amitiés premières :

« Le banni ne trouve pas de compagnon ou d'ami fidèle, et cet isolement est encore plus douloureux que l'exil. »

L'âme ébranlée par de tels coups du sort a des soubresauts de colère ; mais elle court risque de tomber, pour finir, dans une sorte d'engourdissement moral. Ainsi, bien qu'il épanche volontiers ses ressentiments dans des vers irrités, bien que dans ses *Exhortations* (c'est le titre de son recueil), adressées à Cyrnus, le fils d'un de ses hôtes sans doute, il l'invite à la sagesse, à la piété, à la vertu, Théognis conclut, moraliste relâché, en invitant son jeune ami à profiter des jouissances de la vie : « La jeunesse s'envole si promptement ! et la mort moissonne tout le genre humain. » Seulement, il lui conseille de garder une certaine modération dans les plaisirs :

« Je vais, moi, après avoir assez bu d'un vin doux comme le miel, retourner au logis pour y trouver le sommeil qui détend la douleur, et je ferai voir que pour l'homme le vin est très-agréable à boire ; car je ne suis ni à jeun ni ivre. Si un homme boit outre mesure, il n'est plus maître ni de sa langue ni de sa raison ; il dit des choses déraisonnables, qui deviennent des sujets de honte le lendemain à jeun. Il se porte à tout, sans honte, dans son ivresse, au lieu d'être prudent et modéré comme auparavant. D'après ces avis, ne bois donc pas trop de vin. Lève-toi, et pars avant d'être ivre. Que

(1) Ile de la mer Egée, aujourd'hui Negroponte.
(2) Fleuve principal de la Laconie; aujourd'hui le Basilipotamo.

ton ventre ne te tyrannise pas, comme il arrive pour un journalier mercenaire (1). »

Du reste, Théognis, en devançant les commodes leçons d'Épicure, se trouve d'accord avec l'esprit général de son temps. Le poëte lyrique Simonide de Céos (2) disait de même :

« Le temps vole ; mille siècles, par rapport à l'éternité, ne sont qu'un point ou qu'une très-petite partie d'un point imperceptible.

» La force de l'homme est peu de chose, et les soins qu'il prend sont inutiles ; dans sa vie éphémère, la peine s'ajoute à la peine. Inévitable, rigide, la mort est suspendue sur sa tête ; bons et méchants y ont part les uns comme les autres.

» Employons des moments si fugitifs à jouir des biens qui nous sont accordés.

» De ces biens, les principaux sont la santé, la beauté, la richesse acquise sans fraude.

» De leur usage résulte cette aimable volupté sans laquelle la vie, la grandeur et l'immortalité même ne sauraient flatter nos désirs. »

Simonide n'est pas un véritable philosophe : on le voit bien par cette louange de biens périssables. Il n'a pas été non plus, à proprement parler, un gnomique ; mais on a recueilli de lui quelques pensées mémorables échappées au naufrage de ses hymnes, de ses élégies et de ses autres poëmes. Nous en rapporterons quelques-unes :

« Ne sondons point l'immense profondeur de l'Être suprême.

» Bornons-nous à savoir que tout s'exécute par son ordre.

» Il possède la vertu par excellence.

(1) Vers 475-485.

(2) Né la deuxième année de la LVe olympiade (519 av. J.-C.); il était le petit-fils d'un autre Simonide, poëte aussi, mais moins célèbre, et qui était né à Amorgos.



» Les hommes n'en ont qu'une faible émanation et la tiennent de lui.

» Qu'ils ne se glorifient point d'une perfection à laquelle ils ne sauraient atteindre.

» La vertu a fixé son séjour parmi des rochers escarpés; si, à force de travaux, ils s'élèvent jusqu'à elle, bientôt mille circonstances fatales les entraînent au précipice.

» Faisons-nous un plaisir de louer les belles actions; fermons les yeux sur celles qui ne le sont pas, — ou par devoir, lorsque le coupable nous est cher à d'autres titres, — ou par indulgence, lorsqu'il nous est indifférent.

» Loin de censurer les hommes avec trop de rigueur, souvenons-nous qu'ils ne sont que faiblesse; qu'ils sont destinés à rester un moment sur la surface de la terre, et pour toujours dans son sein (1). »

C'est encore Simonide qui humilia l'orgueil de Pausanias. Ce roi de Sparte lui demandait d'un ton moqueur de lui donner quelque précepte de sagesse : « Rappelle-toi que tu es homme, » lui répondit simplement le poëte.

On nous le représente, du reste, comme un railleur caustique. Dans un repas animé par la joie, un des convives ne cédait pas à l'entraînement des autres et gardait un silence obstiné : « Mon ami, » lui dit-il, « si vous êtes un sot, vous faites une action bien sage; mais si vous êtes sage, vous avez une attitude bien sotte. »

Simonide avouait cependant qu'il ne s'était jamais repenti de s'être tu, mais souvent d'avoir parlé.

Simonide d'Amorgos avait écrit contre les femmes avec beaucoup d'âpreté; ce qui tempère ou excuse ses déclamations, c'est d'avoir tracé, par contraste, ce beau portrait de la mère de famille :

« La femme honnête ressemble à l'abeille. Heureux qui la rencontre! Seule, elle échappe à la médisance. Par elle,

(1) Traduction de l'abbé Barthélemy, *Voyage d'Anacharsis,* ch. 76.

l'homme voit fleurir et prospérer sa vie. Aimée, elle vieillit près du mari qu'elle aime, après lui avoir donné de beaux et de glorieux enfants. On l'honore entre toutes les femmes; une grâce divine se répand autour d'elle. Voilà, de toutes les femmes, la meilleure que Jupiter puisse donner à un homme de cœur, voilà la femme sage (1). »

Comme les gnomiques, tous les poëtes de la même période, quels que fussent d'ailleurs le ton et les objets de leurs chants, se complaisaient aux sentences, aux maximes, aux préceptes de la vie pratique. Sur ces thèmes usuels, il est difficile de mettre une grande variété d'idées; aussi personne n'y visait beaucoup, et l'on échappait à l'uniformité par la seule différence du tour et de l'expression.

Un des plus célèbres entre les lyriques de cette époque est Alcée. Nous ne relèverons dans les fragments de ses poëmes que les pensées suivantes :

« La Pauvreté, fâcheux et insupportable mal, et sa sœur l'Impuissance domptent le peuple. »

« Aristodème prononçait un jour à Sparte, dit-on, ce mot qui n'est pas sans raison : « Richesse, c'est l'homme; » car aucun pauvre ne passe pour vaillant et honorable. »

« Si tu dis ce que tu veux, tu entendras ce que tu ne veux pas. »

Archiloque, dont les vers, suivant tous les témoignages anciens, étaient pleins de verve et de passion, conserve dans les fragments que voici la libre et forte allure qu'on lui attribuait :

« Confiez tout aux dieux. Souvent, du milieu des maux, ils relèvent les hommes abattus sur le sol noir de la terre; souvent ils renversent et courbent, la tête en bas, ceux qui

(1) Cf. SALOMON, *Proverbes*, XXXI, 10-31. Un poëte du XVI[e] siècle, Bonaventure Despériers, a paraphrasé les versets de Salomon dans un joli poëme intitulé *le Cri, touchant de trouver la bonne femme.*

prospéraient ; puis arrivent de nouvelles misères ; et l'homme vague au hasard entre la vie qui lui manque et la raison d'où il s'écarte (1). »

« A des maux sans mesure, ô ami, les dieux indiquent pour remède la fermeté vaillante. Tantôt l'un, tantôt l'autre éprouve ces maux : aujourd'hui qu'ils tombent sur nous, une plaie sanglante nous fait gémir ; mais ils passeront à d'autres. Raffermissez-vous au plus vite, chassant bien loin la plainte qui ne convient qu'aux femmes. »

« Il n'est pas de biens qu'on ne puisse espérer, dont il faille ou ne pas jurer ou se laisser surprendre : car Jupiter, le maître des dieux, fait du grand jour sortir la nuit voilant la lumière du brillant soleil, et la peur glaciale descend parmi les mortels. Après cela, tout est à croire et à espérer pour les hommes de cœur (2). »

Lui-même il s'excite à ne jamais faiblir :

« O mon âme, battue de maux intolérables, souffre avec fermeté ; et la poitrine jetée au-devant des ennemis, repousse-les, en restant inflexible sous leurs coups : victorieuse, ne t'enorgueillis pas ; et vaincue, ne demeure pas

(1) Traduction de M. Villemain.

(2) Théognis, fugitif, mais se raidissant encore contre la victoire du parti politique qui l'avait expulsé, disait un jour : « L'Espérance est la seule bonne déesse qui reste parmi les hommes ; les autres dieux nous ont abandonnés et sont remontés vers l'Olympe. La Bonne Foi est partie, la grande déesse ; la Sagesse s'est éloignée des hommes ; les Grâces, ô mon ami, ont quitté la terre ; il n'y a plus de justice, plus de serments fidèles, et nul ne respecte plus les dieux immortels ; la race des hommes pieux a disparu ; on ne connaît plus la loi et la piété. Mais, tant que nous vivons et que nous voyons la lumière du soleil, honorons les dieux et attendons l'Espérance ; prions les dieux, brûlons les entrailles des victimes, et que l'Espérance reçoive nos derniers et nos premiers sacrifices. » — *Anthologie grecque*, traduction nouvelle (Paris, Hachette, 1863), t. II, p. 281.

dans l'ombre à pleurer; mais, dans le bonheur et dans les revers, triomphe ou afflige-toi modérément; puis reconnais quel courant fatal entraîne les hommes (1). »

Ce poëte si fier fut cependant accusé d'avoir perdu courage, un jour, sur le champ de bataille. Peut-être fait-il allusion, dans les vers suivants, à ce démenti qu'il s'était donné :

« Cher Glaucus, fils de Leptine, les idées des mortels changent avec les jours que leur envoie Jupiter. »

Peut-être encore exprimait-il son propre dédain de la fortune et du pouvoir, quand il prêtait au nautonier de l'enfer, à Charon, ces paroles de sagesse :

« Je n'ai souci de l'opulent Gygès (2); jamais je n'eus ni jalousie ni désir de la vie des dieux; je n'aspire pas aux grandeurs du maître, car elles sont bien loin en arrière de ma vue. »

Un tel langage étonne, venant d'un poëte qui passait à bon *droit* pour fougueux et turbulent. Tout autre fut le génie élégiaque de Mimnerme (3), âme tendre, bienveillante, portée à l'indulgence. Il écrivait :

« C'est une terrible habitude que de porter envie à l'homme illustre vivant et de le louer quand il est mort. »

A ces mots, on reconnaît le poëte de la modération; mais le spectacle de la vie, de la fuite rapide des ans, de la jeunesse bientôt envolée, lui arrache une plainte involontaire :

« Telles sont les feuilles que pousse la florissante saison du printemps, lorsque va croissant l'éclat du soleil; tels nous jouissons quelque temps des fleurs de la jeunesse, insouciants du bien ou du mal que les dieux nous préparent.

» Mais deux noires Parques sont là, l'une portant la vieillesse douloureuse, l'autre la mort, et le fruit des jeunes années dure le peu de temps que met le soleil à s'épandre

(1) Traduction de M. Villemain.
(2) Usurpateur du trône de Lydie.
(3) De Colophon, vers la XLVI[e] olympiade (596-593 av. J.-C.).



sur la terre; et quand tu as une fois franchi la borne des beaux jours, dès lors il te vaut mieux mourir que vivre, car bien des maux vont naître en ton cœur.

» Pour l'un, c'est sa maison qui s'écroule et la pauvreté qui lui apporte ses dures tâches; un autre pleure ses enfants, et le regret qu'il en a le fait descendre aux demeures d'Hadès. Cet autre a le cœur rongé par une maladie. Enfin il n'est pas un homme à qui Jupiter n'envoie mille maux (1). »

Anacréon (2), moins mélancolique, dit avant le Charon d'Archiloque, et plus gaîment :

« Je ne me soucie point de Gygès, roi de Sardes. L'ambition ne me tourmente pas, et les tyrans ne me font pas envie. Tout mon soin est de parfumer ma barbe, de placer une couronne de roses sur mon front; tout mon soin est de jouir du présent. Eh! qui connaît le lendemain? Pendant que l'heure t'est propice, bois, joue aux dés, offre des libations à Bacchus, de peur qu'une maladie ne vienne te dire : « Il ne faut plus boire. »

La nature entière l'invite à ne pas combattre cette soif qui le rend heureux :

« La terre noire boit l'eau, l'arbre boit la terre, la mer boit l'air, le soleil boit la mer, la lune boit le soleil : ainsi pourquoi contiendrais-je mon désir, quand je veux boire à mon tour? »

La poésie de Pindare (3) nous emmène bien loin des sentiers faciles où s'égare, indifférente et rieuse, la muse d'Anacréon. Pindare entend d'autre manière le rôle du poëte : comme autrefois Orphée, il célèbre « le Dieu de qui dérive la sagesse, ce dieu le modèle des rois, créateur et modèle

(1) Traduction de M. E. Egger (*Mémoire de littérature ancienne*, p. 235).

(2) De Téos; vers 530 avant J.-C.

(3) Il était né à Thèbes la quatrième année de la LXIV[e] olympiade (521 ans avant J.-C.), selon Bœck; il mourut dans la troisième année de la LXXXV[e] (438).

de tout ce qu'il y a de beau dans le monde ; » il s'honore de composer des hymnes pieux ; il se mêle aux grandes fêtes nationales pour y chanter les louanges de l'élite des Grecs.

« Comme les vents favorisent la course du pilote, comme la pluie, fille de la nue, seconde les efforts du laboureur, ainsi nos chants sublimes relèvent les nobles travaux des mortels : ils préludent à leur gloire future ; que dis-je ? ils marquent d'un sceau ineffaçable leurs magnanimes vertus. Non, rien ne peut flétrir les éloges que nous donnons aux victoires olympiques ; ils braveront l'envie et les injures du temps : tel est le privilége que les dieux accordent à la pensée des sages (1)... »

Le plus grand des lyriques grecs en est donc aussi le plus religieux et le plus noble. Enfant de la race dorienne, il a, comme elle, le respect des dieux et des lois ; initié aux mystères d'Éleusis, il y avait appris à se faire une haute idée des choses divines et des principes recteurs de la vie.

Dans ses fréquentes allusions aux mythes anciens, Pindare se garde ordinairement de rappeler ces combats, ces disputes, ces passions des Immortels si complaisamment décrits par Homère. On retrouve bien chez les dieux qu'il met en scène quelque chose d'humain, mais c'est l'humanité dans toute sa perfection. Par un progrès remarquable, il les affranchit de la loi du Destin ; il les représente comme les maîtres libres de l'univers, et leur intervention dans les choses humaines n'a pour objet que de favoriser la justice et la vertu. Loin d'eux cette jalousie qui les rendait, dans les poëtes précédents, si redoutables aux mortels ! Nos malheurs ne tiennent plus qu'à nous-mêmes et à la faiblesse constitutive de notre nature.

La morale de Pindare nous frappe surtout par deux qualités : l'égalité et la douceur. Jamais Pindare ne dément les honnêtes conseils qu'il a une fois donnés. Il n'abandonne

(1) XIe *Olympique*.

point sa philosophie, comme plusieurs des gnomiques, au caprice du moment. La règle de conduite qu'il trace à lui-même et aux autres est invariable. On ne trouve dans ses préceptes ni cette aigreur ni cet emportement qui font l'un des principaux caractères de Théognis. Sa douce et pure morale nous plaît surtout par ce calme qui lui donne quelque chose de majestueux et la place en quelque sorte au-dessus de l'humanité.

La première de toutes les vertus, aux yeux de Pindare, est celle qui peut le plus rapprocher l'homme de la divinité, c'est-à-dire la justice.

Les conseils de justice se trouvent à chaque page dans ses écrits : « La justice est l'inébranlable fondement des cités; au bonheur injuste est réservée une fin cruelle; les travaux de la jeunesse, quand la justice les approuve, assurent le repos de la vieillesse; c'est un devoir de louer un ennemi même, lorsqu'il accomplit des choses belles et justes. — Dirige ton peuple, dit-il, avec le gouvernail de la justice; forge ta langue sur l'enclume de la vérité (1). »

Partout Pindare proclame la justice et la droiture du cœur bien supérieures aux dons de l'esprit et à la richesse. Cet amour de la justice s'allie étroitement chez lui à l'amour de la vérité (2). Il ne vante pas moins la reconnaissance. Souvent il s'interrompt pour conseiller la modération dans les désirs. Ce n'est pas que Pindare blâme la noble ambition du succès; il se plaît lui-même à l'exciter; mais il ne veut pas qu'enivré par quelques victoires, on aspire à des destinées qui ne sont point celles de l'homme. Le sage doit être modéré dans la bonne fortune et digne dans l'adversité; il ne doit montrer que le beau côté des choses du monde.

(1) *Olympiques*, XIII; *Isthmiques*, VI; *Néméennes*, IX; *Pythiques*, IX, V. I.

(2) *Olympiques*, XI; *Pythiques*, III; *Olympiques*, XIV; *Pythiques*, II; *Néméennes*, VII.

» L'enthousiasme pour la liberté ne le cède point, chez le poëte, à l'amour de la gloire. Il la préfère, cette douce liberté, avec d'humbles vertus et un nom respecté, à la puissance même des rois (1).

» La plupart de ses odes respirent un sentiment de sincère amitié ; les expressions de tendresse abondent ; il s'intéresse au bonheur de ceux qu'il chante autant qu'à son propre bonheur (2). »

Aussi est-il heureux d'aider par ses vers à leur bonne renommée, heureux de ce qu'elle vivra, parce qu'un poëte l'aura prise en affection. En effet, comme il le dit avec vérité pour son époque : « Les hommes oublient tout ce qui n'a pas atteint à la fleur délicieuse des Muses, porté sur les flots glorieux de la poésie (3). »

(1) *Pythiques*, XI.

(2) M. Sommer, préface de sa traduction de Pindare. — Avant Pindare, Phocylide, que nous avons déjà cité, parlait de l'amitié en ces termes : « Je suis un ami sincère, et je traite mon ami comme un ami ; mais les méchants, je les déteste tous, sans exception. Je ne flatte personne hypocritement ; mais ceux que j'estime, ceux-là, depuis le commencement jusqu'à la fin, je les aime. » *Anthologie grecque,* traduction nouvelle, t. I, p. 389.

(3) *Isthmiques*, VI.

VI.

LES LÉGISLATEURS DES CITÉS. — SOLON.

Poésie patriotique.

Dans la diversité de l'esprit grec il se manifeste deux tendances politiques qui sont l'inverse l'une de l'autre et que représentent Athènes et Sparte. Celle-ci est à la tête des cités doriennes, graves, sévères, amies de la règle, aristocratiques; celle-là résume l'esprit ionien, léger, subtil, indépendant. Athènes séduit par la vivacité, l'éclat de son génie; Sparte impose par sa constance et sa rude discipline.

Vers le IXe siècle, il s'accomplit dans cette dernière cité une révolution qui se termina par l'établissement d'institutions très-fortes, toutes attribuées ensuite à Lycurgue. Ce législateur n'avait pas écrit ses lois, et, parmi celles dont on lui faisait honneur, beaucoup n'étaient que les coutumes des primitifs Doriens, conquérants de la Laconie. Les bizarreries que l'on y trouve s'expliquent, sans se justifier, par le besoin qu'avait éprouvé un peuple brave, mais peu nombreux, d'établir solidement sa domination au milieu de ses sujets et de ses esclaves. A part cet égoïsme de race et les conséquences qu'il engendrait, il y avait entre les Spartiates une noble solidarité de courage et de sentiments. « Tous pour un, un pour tous, » c'était leur devise.

L'antagonisme, la concurrence, la diversité, telles sont, au contraire, les habitudes d'esprit communes à la plupart des autres cités grecques. Tandis que la constitution de Sparte

reste immobile pendant près de quatre cents ans, Athènes et toutes les villes qui l'imitent sont livrées à une agitation continuelle. Elles avaient commencé par obéir à des rois; les rois furent renversés par les nobles; à leur tour ceux-ci eurent à lutter contre le peuple.

Dans cette troisième phase, les deux partis se trouvèrent souvent égaux en forces; las de se combattre, ils s'accordaient quelquefois alors pour désigner un citoyen connu par son intelligence, sa modération, et qui s'était fait estimer de tous. On le choisissait comme arbitre, comme « ésymnète; » c'est-à-dire, selon l'étymologie, qu'il recevait la mission « de fixer les conditions » respectives. Parfois aussi l'ésymnète, ayant accompli son œuvre, était investi par la reconnaissance publique d'un pouvoir discrétionnaire, qui lui était conféré pour la vie : ainsi Pittacus à Mitylène, Tynnondas en Eubée. Ce pouvoir s'appelait la « tyrannie. »

Mais le nom de tyran devint odieux, parce que, dans beaucoup de villes, l'autorité fut usurpée ou par un citoyen brutal et sanguinaire, ou par un rusé politique.

Ailleurs un homme se rencontrait qui, sans aucun titre spécial, mais par le seul ascendant de la sagesse et de la vertu, obtenait un crédit considérable et servait au peuple de conseiller ordinaire. S'il paraissait à une époque où sa ville voulût refondre et coordonner les lois, il avait la gloire d'y contribuer plus que personne; par une juste conséquence, il était dit le « législateur » de la ville. Ainsi Charondas de Catane fut celui de Thurii, ville grecque d'Italie, fondée au ve siècle près de l'ancienne Sybaris; ainsi encore Zaleucus, à Locres, autre colonie hellénique dans l'Italie inférieure.

Nous avons conservé les préambules des deux constitutions rédigées sous l'inspiration de ces grands hommes.

La loi des Locriens commençait par ces préceptes généraux :

« Tous les citoyens doivent être persuadés de l'existence des dieux. L'ordre et la beauté de l'univers les convaincront

aisément qu'il n'est pas l'effet du hasard, ni l'ouvrage de la main des hommes.

» Il faut préparer et purifier son âme; car la divinité n'est point honorée par l'hommage du méchant; on ne peut lui plaire que par les bonnes œuvres, par une vertu constante dans ses principes et dans ses effets, par une ferme résolution de préférer la justice et la pauvreté à l'injustice et à l'ignominie.

» Que les hommes aient toujours devant leurs yeux le moment qui doit terminer leur vie, ce moment où l'on se rappelle, avec tant de regrets et de remords, le mal qu'on a fait et le bien qu'on a négligé de faire.

» Respectez vos parents, vos lois, vos magistrats; chérissez votre patrie, n'en désirez pas d'autre : ce désir serait un commencement de trahison.

» Ne dites du mal de personne : c'est aux gardiens des lois de veiller contre les coupables; mais, avant de les punir, ils doivent essayer de les ramener par leurs conseils.

» Que les magistrats, dans leurs jugements, ne se souviennent ni de leurs liaisons, ni de leurs haines particulières. Des esclaves peuvent être soumis par la crainte, mais les hommes libres ne doivent obéir qu'à la justice. »

Le code des Thuriens n'avait pas un moins sage début. Il disait :

« Dans vos projets et dans vos actions, commencez par implorer le secours des dieux, qui sont les auteurs de toutes choses : pour l'obtenir, abstenez-vous du mal, car il n'y a point de société entre Dieu et l'homme injuste.

» Qu'il règne entre les simples citoyens et ceux qui sont à la tête du gouvernement la même tendresse qu'entre les enfants et les pères.

» Sacrifiez vos jours pour la patrie, et songez qu'il vaut mieux mourir avec honneur que de vivre dans l'opprobre.

» Volez au secours du citoyen opprimé; soulagez la misère

du pauvre, pourvu qu'elle ne soit pas le fruit de l'oisiveté.

» Mettez de la décence dans vos expressions, réprimez votre colère et ne faites pas d'imprécations contre ceux qui vous ont causé du dommage (1). »

Charondas, frappé du danger des innovations et des révolutions, avait ordonné que tout homme qui voudrait proposer une loi nouvelle se présentât devant l'assemblée du peuple, avec une corde au cou, et qu'on le pendît, si la loi n'était pas jugée bonne et nécessaire.

Revenant un jour de poursuivre des voleurs, il entra par mégarde, tout armé, dans l'assemblée du peuple, ce qui était défendu. Plusieurs citoyens lui reprochèrent d'enfreindre lui-même ses lois. « Loin de les violer, » répondit-il, « je les scellerai de mon sang; » et il se tua.

Solon fut l'ésymnète d'Athènes. Avant lui, Epiménide avait été appelé de Crète pour rétablir l'ordre et l'harmonie dans la ville ensanglantée par les factions. Le sage étranger s'était à peine éloigné que la confusion reparut. On eut recours alors aux lumières d'un citoyen vertueux nommé Dracon; mais, sévère pour lui-même, Dracon le fut aussi dans ses lois: il crut que la terreur faisait la force d'un gouvernement, et prodigua, dans sa législation, les menaces de mort. Ces lois *draconiennes* (le mot est passé dans notre langue) tombèrent par leur exagération même, et ce fut alors que riches

(1) Stobée, ch. xlii. Traduction de M. Altmeyer, p. 207 de son excellent *Précis d'histoire ancienne* (Bruxelles, 1837). On a suspecté l'authenticité de ces textes; mais il y a lieu de distinguer ici entre la rédaction et le fond. Le style, tel que le donne Stobée, a été rajeuni; les idées sont bien celles qui figuraient au début des deux anciens codes. — Jean Stobée ou de Stobi, en Macédoine, recueillit, vers l'an 500 après J.-C., dans les anciens écrivains, prosateurs et poëtes, des sentences philosophiques qu'il disposa par ordre de matières. Cette anthologie, qu'il avait composée pour l'éducation de son fils, est extrêmement riche, ch. xlii.

et pauvres chargèrent Solon d'apaiser les troubles : les premiers, parce qu'il était un des leurs ; les seconds, parce qu'il avait dit : « L'égalité, c'est la paix (1). »

Il était déjà illustre par un service éminent qu'il avait rendu aux Athéniens ; grâce à lui, l'île de Salamine était tombée en leur pouvoir. Jeune encore, il avait réparé, au moyen du négoce à l'étranger, une fortune compromise par l'excessive générosité de son père. Cependant, d'après quelques-uns, il avait couru le monde, moins pour trafiquer et devenir riche qu'avec le dessein de s'instruire. Il n'était pas ébloui par l'éclat des richesses, car, à son compte, « beaucoup de méchants sont riches et d'honnêtes gens sont pauvres ; mais nous n'échangerions pas avec eux » disait-il, « la fortune contre la vertu. Celle-ci est stable à toujours ; les richesses passent d'un homme à un autre. »

Il s'était appliqué d'abord à la poésie pour charmer ses loisirs, et n'avait pas, en commençant, traité de sujets sérieux ; mais depuis il avait employé l'art des vers à des thèmes politiques et moraux, ce qu'il ne cessa de pratiquer jusqu'en sa vieillesse.

Solon usa de ses pouvoirs avec modération et refusa de suivre le conseil de ses amis qui le poussaient à se saisir de l'autorité souveraine. Il répondait à leurs sollicitations :

« La tyrannie est un beau pays ; mais il n'y a pas d'endroit pour en sortir. »

Et plus tard il s'enorgueillissait justement d'avoir été sourd à leurs imprudentes exhortations :

« ..... Si j'ai épargné ma patrie (car la violence sans pitié qui eût accompagné la tyrannie n'a pas souillé mes mains), si je n'ai point terni ma gloire, je ne m'en repens pas. C'est par là que j'ai surpassé, ce me semble, tous les hommes. »

Les intrigants d'Athènes en faisaient des railleries, comme il le rapporte lui-même :

(1) PLUTARQUE, *Vie de Solon.*

« Solon, » disaient-ils, « n'a été ni un sage, ni un homme avisé. Il n'a pas saisi ce que les dieux lui mettaient sous la main. Le poisson était déjà pris, mais il l'a regardé, comme un stupide, et n'a pas tiré le grand filet. »

Il dédaigna leurs propos et fit bien. Du reste, il avait la passion du patriotisme et la voulait chez les autres.

« Parmi ces antiques lois de Solon qui furent gravées à Athènes sur des tables de bois, et que les Athéniens, jaloux d'en assurer à jamais la durée, consacrèrent par des serments religieux et des prescriptions pénales, il y en avait une où Aristote nous dit qu'on trouvait la décision suivante : Si quelque sujet de discorde amène une sédition et fait naître dans la cité deux partis opposés; si, les esprits s'échauffant, le peuple court aux armes et en vient aux mains, celui qui, au milieu de ce trouble public, ne se rangera dans aucun des deux partis, qui, retiré à l'écart, cherchera à se dérober aux maux communs de l'Etat, celui-là sera puni par la perte de sa maison, de sa patrie, de tous ses biens : il sera condamné à l'exil (1). »

C'était chez lui la conséquence de ce principe que l'indifférence des uns fait l'audace des autres et la ruine de tous :

« Quel est le meilleur moyen de supprimer l'injustice? Faire que ceux qui n'en éprouvent pas de dommage s'en indignent autant que les victimes. »

Il ne voulait pas d'oisifs dans l'État. Une de ses lois portait cette disposition :

« Qu'il soit permis de déférer au tribunal l'homme qui ne travaille pas. »

Il voulait qu'on se préparât aux fonctions publiques en commençant par obéir, et les interdisait aux prodigues, aux dissipateurs :

« Celui qui a mal administré sa maison ne peut gouverner bien l'État. »

(1) AULU-GELLE, *Nuits attiques*, II, 12.

Il s'efforça d'ailleurs d'empêcher également l'oppression des petits par les riches et la turbulence inquiète des pauvres. Le premier venu pouvait se porter en justice le défenseur d'un opprimé ; mais les hautes magistratures étaient données aux riches, ce qui est resté la double maxime des aristocraties tempérées.

Dans la première ferveur de son esprit de réforme, Solon rêva pour Athènes des jours de bonheur et l'empire de la justice, pour lui-même la fortune bien acquise et la gloire :

« Nobles filles de Mnémosyne et de Jupiter Olympien, Muses du Piérius, écoutez mes prières : faites qu'avec le bonheur qui vient des dieux j'obtienne l'estime qui vient des hommes ; que doux envers mes amis, dur à mes ennemis, je sois aimé des uns et redouté des autres (1).

» Je souhaite la richesse, mais je ne veux pas jouir d'une richesse injuste : tôt ou tard viendrait le châtiment. La richesse que donnent les dieux repose et grandit sur une base inébranlable ; celle que poursuit l'homme, celle qu'il acquiert par la violence et malgré la loi, suit à regret l'injuste qui l'attire à lui. Bien vite le malheur s'y mêle, petit d'abord comme l'étincelle qui commence un incendie ; mais un jour vient l'amertume. Les œuvres de la violence durent peu ici-bas. Jupiter veille pour que tout ait sa fin.

» Quand le zéphyr du printemps dissipe soudain les nuages, et qu'après avoir soulevé jusqu'au fond les flots de la mer bondissante, il vient ravager les belles œuvres de l'homme sur la terre nourricière du blé, et que, s'élevant au ciel jusqu'à la demeure des dieux, il rend à nos yeux la pure couleur de l'éther, alors éclate et brille le souffle ardent du soleil et l'œil ne découvre plus un nuage. Telle est la justice

(1) Les hommes de l'antiquité, même les sages, avaient presque tous et avouaient ce désir, qu'exprime Solon, d'écraser leurs ennemis. La haine impitoyable contre l'injustice qui persiste leur semblait toute naturelle. Voyez ci-dessus, pages 65 et 113.

de Jupiter, non pas cruelle pour un seul, comme celle de l'homme. Jamais ne lui échappe celui qui cache au fond de son cœur une mauvaise pensée ; tôt ou tard il faut qu'elle voie le jour; seulement, l'un paye aujourd'hui, celui-ci dans un autre temps. Ou bien il échappera lui-même, et la vengeance des Dieux qui le poursuit ne l'atteindra pas; mais elle arrivera pourtant à son heure, et la peine méritée tombera sur ses enfants ou sur leur postérité (1). »

Après avoir consacré son courage et son intelligence à régler la constitution de son pays, Solon s'éloigna pour quelque temps ; à son retour, il vit que son parent Pisistrate asservissait par l'intrigue et par la violence la noble cité de Minerve. Le ferme vieillard, encore ardent comme un jeune homme, lutta de toutes ses forces contre la tyrannie naissante ; il exhala en vers énergiques sa courageuse indignation et stigmatisa les coupables qui envahissaient la liberté.

« Notre ville, disait Solon, ne sera jamais détruite; ainsi l'a réglé l'ordre de Jupiter; et Athènes, la magnanime, la vigilante, la fille d'un père puissant, étend de haut ses mains sur nous. Mais, hélas! des citoyens insensés veulent détruire eux-mêmes cette cité superbe par leur amour insatiable de l'or : ceux qui la gouvernent, entassant injustice sur injustice, hâtent encore sa ruine. Leur immense avidité n'a aucune borne. Ils ignorent que le bonheur de la vie est dans la modération et la tranquillité; ils ne songent qu'à amasser des richesses par des moyens honteux.

» Ils ne respectent ni les propriétés sacrées ni le trésor public ; ils pillent tout ce qui se rencontre, au mépris des saintes lois de la Justice. Mais cette Justice éternelle, silencieuse aujourd'hui, conserve dans sa mémoire leurs coupables rapines ; elle connaît le passé, elle voit le présent, elle arrive à l'heure marquée, elle punit enfin tant d'infamies. C'est par

(1) Traduction de M. E. Egger, *Mémoires de littérature ancienne*, p. 236.

ces raisons criminelles qu'Athènes tout entière se trouve affligée de cruelles souffrances, que nous sommes tombés dans un esclavage insupportable, que nous avons été environnés d'horribles séditions, qu'une guerre cruelle est venue nous dévorer et qu'au bonheur le plus doux ont succédé des maux affreux. Notre ville si puissante et si aimable a été tout à coup opprimée par des hommes féroces : le crime triomphe; l'homme de bien est exposé à l'outrage ou à la mort. Voilà les malheurs qui sont venus fondre sur Athènes. Et déjà plusieurs de nos citoyens, mis à d'indignes enchères, chargés de liens comme des criminels, sont entraînés ignominieusement dans des régions lointaines (1). »

Mais ensuite, apercevant l'inutilité de ses efforts et la mollesse du peuple, il renonça aux agitations de la politique, se renferma dans sa maison, et, découragé, vécut dès lors plutôt en voluptueux qu'en philosophe. Alors même il se faisait une idée juste de la Providence en disant aux Athéniens qui se plaignaient de leur servitude :

« N'accusez pas les dieux de votre malheur; vous souffrez parce que vous avez été lâches. Vos maîtres ne sont grands que parce que vous les avez exhaussés. »

Ces vers et tant d'autres prouvent qu'il avait conservé, même dans sa retraite, la fierté de ton qui convient à la poésie patriotique. Ils entretinrent dans le peuple le désir de cette liberté qui passait chez les Grecs pour le gage de toutes les vertus.

Quelqu'un demandait à un Spartiate pourquoi on ne mentait pas à Lacédémone : « Parce que nous sommes libres, » répondit-il; « les autres, au contraire, ont tout à craindre quand ils disent la vérité. »

Les Athéniens n'étaient pas moins que les Spartiates jaloux de leur liberté. Peu après que Solon l'avait crue étouffée, elle renaissait dans le sang d'Harmodius et d'Aris-

(1) Traduction de M. Falconnet.

togiton, qui se dévouèrent à la mort pour exterminer les deux tyrans, fils de Pisistrate. Ils périrent, mais un chant de reconnaissance immortalisa les héros « qui avaient rétabli dans Athènes l'égalité des lois. » Telles sont les paroles mêmes de cette chanson qui commence ainsi : « Je porterai mon épée dans un rameau de myrte, comme Harmodius et Aristogiton (1)... »

L'amour de l'indépendance tenait lieu de tout. On demandait à un autre Spartiate ce qu'il savait faire : « Être libre, » avait-il répondu. Mais cette liberté s'associait généralement à l'idée de l'ordre, de la concorde, de la justice, du désintéressement (2); elle restait placée sous le patronage des dieux, comme on le voit par cette belle invocation heureusement conservée et qui s'adresse aux divinités protectrices d'Athènes.

« Pallas Tritogénie (3), régnez sur notre ville et sur les citoyens, sans douleur, sans troubles, sans deuils prématurés !...

» Vous aussi, père des dieux ! et vous, céleste mère, ô Cérès, accompagnée des Heures portant des couronnes, et

(1) Après la restauration de la liberté, on introduisit l'usage du serment civique. Chaque citoyen devait jurer ce qui suit : « Je ne déshonorerai pas les armes sacrées; je ne quitterai pas mon compagnon de rang. Je combattrai pour tout ce qui est saint et sacré, et seul et avec de nombreux compagnons. Je rendrai à mes descendants la patrie non pas moindre que je ne l'ai reçue, mais plus grande et plus forte. J'obéirai sagement aux juges en fonction; je me soumettrai aux lois établies et à celles que pourra établir la volonté unanime du peuple. Si quelqu'un détruit ces lois ou les enfreint, je les vengerai, et seul et avec mes concitoyens, et j'honorerai la religion de mes pères. »

(2) Démosthènes a cité en ce sens une touchante exhortation qu'il emprunte des *élégies* de Solon. *Voir* la formule d'imprécation qui se lit sur une plaque de marbre découverte parmi les ruines de Téos en Ionie. M. Egger l'a traduite, p. 281 de ses *Mémoires de littérature ancienne*.

(3) « Née le troisième jour, » ou « née de la tête de Jupiter. »

vous, fille de Jupiter, Proserpine, recevez nos vœux; protégez la fortune de ce peuple (1)! »

« Fais honneur à la patrie dont tu es fils, » disait une maxime populaire. La poésie répétait sans cesse le même conseil et stimulait les courages.

« Songez-y, nul n'échappe aux Parques dévorantes,
Nul, fût-il né du sang de nos dieux éternels!
Tel fuyait au seul bruit des flèches résonnantes,
Qui rencontra la mort aux foyers paternels.
Mais celui-là, des siens, dans la nuit de la tombe,
L'amour et les regrets ne l'accompagnent pas;
De l'autre, peuple, grands, tous pleurent le trépas :
La patrie est en deuil quand le brave succombe.
Vivant, il est l'égal des demi-dieux;
Il apparaît à tous les yeux
Comme la tour qui couvre une ville alarmée,
Et seul, par ses hauts faits, il vaut toute une armée (2). »

Les Éphésiens attribuaient ce chant martial à leur concitoyen Callinus.

On connaît la légende de ce pauvre boiteux, maître d'école athénien, Tyrtée, qu'un jeu du sort fit général des troupes de Sparte : il les conduisit à la victoire, en improvisant pour elles des chants de guerre, dont l'écho s'est conservé dans des vers plus modernes, mais encore émouvants. Quelque chose de l'inspiration héroïque a survécu là où le vieux poëte est censé dire :

« Je ne garderais pas dans ma mémoire, je ne prononcerais pas le nom d'un homme par admiration de la vitesse de ses pieds ou de sa force d'athlète, ni même s'il avait la taille et

(1) Athénée, liv. xv, ch. 14.
(2) Traduction de M. A. Baron, *La poésie militaire dans l'antiquité.*

les bras d'un Cyclope (1), fût-il plus agile que Borée, de Thrace (2), plus beau que Tithon lui-même (3), plus riche que Midas (4) et Cinyras (5), plus puissant que Pélops, fils de Tantale (6); eût-il une voix aussi mélodieuse que celle d'Adraste (7), eût-il enfin tous les genres de gloire, hormis la force guerrière. Un homme ne devient pas soldat s'il ne supporte la vue d'un combat sanglant, s'il ne désire affronter de près l'ennemi. La valeur est la plus précieuse qualité parmi les hommes; c'est le plus bel ornement du jeune guerrier. C'est un bien pour l'État et pour le peuple de posséder un brave qui combat aux premiers rangs avec fermeté; qui, sans penser jamais à une fuite honteuse, expose son cœur et sa vie aux dangers, encourage celui qui est à ses côtés à tomber bravement. Voilà l'homme qui devient un bon soldat; il met en fuite les terribles bataillons de l'ennemi, et contient avec intelligence le flot du combat. S'il perd la vie, frappé au premier rang, il comble de gloire et sa patrie, et ses concitoyens, et son père : de nombreuses blessures ont percé son bouclier, sa cuirasse et sa poitrine; les vieillards et les jeunes gens le pleurent également; toute la ville, dans un regret sincère, prend soin de ses funérailles; on montre sa tombe, et ses enfants, et les enfants de ses enfants, et toute sa descendance. Sa gloire et

(1) Les Cyclopes étaient des géants de Sicile; le dieu Vulcain en avait amené quelques-uns à Lemnos et les employait comme forgerons.

(2) Borée personnifiait l'aquilon, le vent du nord.

(3) Tithon, fils de Laomédon, roi de Troie : l'Aurore avait obtenu des dieux la permission de le prendre pour époux.

(4) Midas, roi de Phrygie, avait dans ses États le fleuve Pactole, qui charriait de l'or.

(5) Cinyras, roi de Chypre.

(6) Tantale, roi de Phrygie, puis d'Argos. Pélops joignit au royaume d'Argos celui d'Élide.

(7) Adraste, roi d'Argos, postérieur à Pélops.

son nom ne périssent pas : couché au sein de la terre, il est immortel, le guerrier courageux qui est tombé sous les coups de l'impétueux Arès (1), sans crainte, ferme à son poste, combattant pour sa patrie et ses enfants. S'il évite le destin de la mort qui donne un long sommeil, il remporte la victoire et le brillant trophée du combat ; tous l'honorent ensemble, jeunes gens et vieillards, et ce n'est qu'après une foule de jouissances qu'il descend chez Hadès (2). Quand il vieillit, il est illustre chez ses concitoyens ; par respect et par amour de la justice, nul ne voudrait lui nuire. Dans les assemblées, les jeunes gens, les hommes de son âge et même les vieillards lui cèdent leur place par déférence. Que chacun s'efforce donc d'atteindre à ce sommet de vertu, sans se détourner de la guerre. »

On ignore l'époque où furent composés sur le mode élégiaque les vers que nous venons de traduire ; mais, quel qu'il soit, l'auteur de ces brûlants appels avait senti la poésie de la guerre et du dévoûment patriotique.

Simonide comprenait de même en poëte cette gloire des armes qu'il ne partageait pas. Rien de plus beau que son épitaphe de Léonidas :

« Aux morts des Thermopyles une fortune glorieuse, une belle destinée, pour tombeau un autel, monument de leurs ancêtres, une calamité qui est une gloire. Cette épitaphe de vaillants hommes, ni la rouille ni le temps destructeur n'en éteindra l'éclat : cette tombe a réuni la renommée des enfants de la Grèce ; Léonidas l'atteste, le roi de Sparte, qui a transmis au monde un grand exemple de vertu, une gloire impérissable. »

Il disait encore, faisant parler les Spartiates eux-mêmes :

« Nous, les trois cents, pour Sparte, notre patrie, engagés

(1) Arès, le dieu de la guerre, le Mars des Latins.
(2) Hadès, le dieu de l'enfer, Pluton.

contre les nombreux enfants d'Inachus, à l'entrée de la Grèce, sans tourner la tête, là où nous avions une fois empreint la trace de nos pas, nous avons laissé notre vie. Le bataillon resté enseveli sous le belliqueux carnage du fils d'Otrhyas, proclame, ô Jupiter, cet exploit des Lacédémoniens. Si quelqu'un des Argiens a fui cette épreuve, il descendait d'Adraste. Pour Sparte, la mort, ce n'est pas de mourir, c'est d'avoir fui. »

Sur ce thème, Simonide est inépuisable. C'est encore lui qui avait consacré au même souvenir cette inscription, la meilleure de toutes, parce qu'elle est la plus simple :

« O étranger! va dire à Lacédémone que nous sommes morts ici, en obéissant à ses lois. »

Après celle de Sparte, le poëte célèbre la vaillance d'Athènes, de Salamine, de Corinthe.

Une épitaphe, qu'il avait composée pour des guerriers corinthiens ensevelis sur le rivage de l'île de Salamine, disait avec une familière énergie :

« Quand la Grèce entière se tenait sur la lame d'un couteau (1), au prix de nos jours nous l'avons délivrée, nous, inhumés à cette place. Nous avons frappé les Perses au cœur, les accablant de maux, souvenir de leur affreuse défaite sur mer. Salamine garde nos ossements ; et notre patrie, Corinthe, pour prix de notre fidèle service, a élevé ce monument (2). »

Et ce n'est pas seulement un poëte fameux par l'élévation habituelle de son génie, qui se complaît à composer des vers pour la tombe des soldats. Le chantre des plaisirs, Anacréon,

(1) Expression qui se trouve chez plusieurs auteurs grecs et signifie : « être dans une situation périlleuse, ou tout au moins incertaine. »

(2) La traduction de ces fragments de Simonide appartient à M. Villemain.

sait aussi rendre hommage à la cendre d'un héros. On trouve, parmi ses petits poëmes, cette inscription :

« Toute la ville d'Abdère a poussé des cris de deuil autour du bûcher du vaillant Agathon, qui est mort pour la défendre. Elle le pleure, car jamais guerrier plus brave et plus beau ne fut enlevé par l'implacable Arès dans l'ouragan de la mêlée. »

D'autres épitaphes, en grand nombre, offraient partout, avec plus ou moins de bonheur dans l'expression, ce même éloge des braves. Nous empruntons à l'*Anthologie* les deux suivantes :

« Non, un lion sur la montagne n'est pas plus terrible que ne l'était le fils de Micon, Crinagoras, dans le choc des boucliers. Que si sa tombe est petite, n'en murmure pas. Petit aussi est son pays ; mais il produit de vaillants hommes de guerre. »

« A Pitane (1), Thrasybule a été rapporté sans vie sur son bouclier, ayant reçu des Argiens sept blessures, toutes par devant. Son vieux père Tynnichus le plaça tout sanglant sur le bûcher funèbre et dit : « Que les lâches soient pleurés ; pour toi, mon enfant, c'est sans verser de larmes que je t'inhumerai, toi, mon fils, un brave, un Lacédémonien. »

Aussi quelle douleur pour une famille dont un fils avait déshonoré la gloire par une défaillance ! On dit qu'une Lacédémonienne, apprenant que son fils avait fui du champ de bataille, le tua de sa main. C'est au sujet de cette histoire qu'un poëte avait écrit :

« Lorsque, déserteur du champ de bataille, et sans tes armes, Démétrius, tu revins auprès de ta mère, celle-ci te plongea dans le cœur un glaive homicide et dit : « Meurs, et qu'aucune honte ne rejaillisse sur ta patrie ; Sparte, en effet, n'est pas coupable, si le lait de mon sein a nourri un lâche. »

(1) Ville de Laconie.

A la gloire obtenue dans les jeux, Pindare associe souvent la gloire conquise dans les combats. Ainsi, dans la sixième Isthmique, nous trouvons ces paroles sublimes :

« L'honneur paye les jours du brave. Oui, celui qui, dans la tempête de la guerre, couvre la patrie de son corps, et, repoussant loin d'elle ce nuage sanglant, renvoie le fléau dans les rangs ennemis, celui-là assure à ses concitoyens une gloire magnifique, et par sa vie, et par sa mort. »

Nul n'a donc mieux parlé que les Grecs de la gloire militaire, du dévoûment à la patrie; cependant ils n'ont pas méconnu les douceurs du repos mérité par les vaillants efforts. Nous avons, dans une ode de Bacchylide (né vers 520 avant J.-C.), ces riantes images de la paix :

« La Paix, la grande Paix produit pour les mortels la richesse et la fleur des douces chansons ; sur les splendides autels des dieux, elle brûle à la flamme blonde les cuisses des bœufs et des brebis à la riche toison : les jeunes gens ne songent plus qu'aux jeux du gymnase, aux flûtes et aux fêtes. Sur les agrafes garnies de fer des boucliers se trouvent des toiles de noires araignées; la rouille s'empare des lances armées d'une pointe et des épées. Il n'y a plus de bruit des clairons, et le sommeil doux à l'esprit n'est plus écarté des paupières au moment où il charme le cœur. Dans les rues se dressent les tables de festins, et partout éclatent les hymnes joyeux. »

Mais les biens de la paix doivent s'acheter, si le salut public l'exige, par un sublime courage. Le guerrier est, d'ailleurs, un citoyen qui n'arme son bras que pour sa patrie.

Comme le disait un de ces Grecs qui les premiers ont écrit l'histoire de Rome, Agésilas : « La bravoure est peu de chose sans la justice, et si tout le monde était juste, il ne faudrait pas de bravoure. »

Au moment de marcher à l'ennemi, les guerriers entonnaient un hymne en l'honneur d'Arès ; au retour, ils chantaient un péan, un hymne à Apollon : n'était-ce pas pour mon-

trer que s'il faut affronter la mort comme des braves, on ne doit triompher que pour le bonheur de la patrie et la splendeur de la civilisation ? Comme le dieu du jour, vainqueur du monstrueux serpent Python, le Grec doit avoir la fierté, non l'enivrement de la victoire.

VII.

LES SEPT SAGES.

Vers la même époque que les auteurs gnomiques et, comme eux, prodigues de conseils pour la vie pratique, Thalès de Milet, Bias de Priène, Pittacus de Mitylène, Solon d'Athènes, Périandre de Corinthe, Chilon le Lacédémonien, Cléobule de Lindos, tous éminents dans leurs villes, tous magistrats ou législateurs, acquirent une haute réputation de prudence parmi les Grecs. On les appelait les « sept sages » (1). La légende les a réunis dans un groupe amical et vénérable, dont elle a conté la formation par cette fable charmante :

« Des pêcheurs allaient jeter l'épervier dans la mer près de Milet ; quelqu'un offre d'acheter d'avance leur coup de filet ; le marché est conclu. Ils ramènent bientôt un lourd trépied d'or. Là-dessus grand débat, les pêcheurs soutenant que le marché n'avait en vue que des poissons ; l'acheteur prétend qu'il a payé les chances quelconques, bonnes ou mauvaises ; sans doute, celle qui se présente a passé son espoir, mais il n'en doit pas être frustré : ce sont les dieux qui la lui envoient. L'importance et la nouveauté du différend attirent l'attention du peuple de Milet, qui s'assemble pour juger les parties et ne peut rien résoudre, sinon qu'il faut

(1) Il y a quelques divergences sur les noms des trois derniers personnages de cette liste : au lieu de Périandre, de Chilon et de Cléobule, on trouve parfois mentionnés le Scythe Anacharsis, Pythagore et Myson de Khène.

consulter Apollon Delphien pour savoir à qui l'on devait adjuger le trépied. Le dieu l'enlève aux plaideurs et prescrit qu'on le donne au plus sage de tous les hommes. Alors les Milésiens, tous d'une voix, le font offrir à Thalès, qui le refuse et le cède à Bias, Bias à Pittacus, et celui à un autre. Le trépied passe successivement par les mains des sept sages, et arrive en dernier lieu à Solon, qui en fait hommage au dieu lui-même. »

Leur manière de parler était sentencieuse. Platon a vanté le laconisme énergique qu'ils avaient su mettre dans l'expression de leurs pensées. Elles embrassaient librement tous les ordres de devoirs : politique de princes, politique de citoyens, gouvernement domestique du père de famille; ils avaient des conseils pour chaque chose, et aussi des préceptes généraux.

Un jour qu'ils se réunirent tous en commun, ils décidèrent de consacrer dans le temple d'Apollon à Delphes, en quelque sorte comme prémices de la sagesse, une double inscription qui contiendrait ces deux maximes tant répétées : « Connais-toi toi-même, » et « Rien de trop. »

Chacun d'eux avait adopté une maxime qui était sa devise.

Chilon avait choisi, nous disent d'anciens témoignages, celle même qui était la première de l'inscription delphique; Solon prit pour lui la seconde. Les autres étaient :

« Discerne le temps » (Pittacus);

« La mesure est la meilleure chose » (Cléobule);

« A qui prend un engagement le repentir vient vite » (Thalès);

« La plupart des hommes ne valent rien » (Bias);

« Attention à tout (Périandre). »

Les divers recueils que nous possédons, celui de Démétrius de Phalère, celui de Sosiade, etc., des maximes des sept sages, admettent un peu au hasard beaucoup de sentences qui ne sont pas authentiques; on ne peut douter cependant que le fond de ces recueils ne soit réellement ancien, et dans ce fond est

encore la preuve que l'esprit de réflexion, au VII[e] et au VI siècle, « commençait à préparer la Grèce aux grandes idées sociales et politiques qui ont fait sa gloire (1). »

Un seul d'entre les sept sages, Thalès, était, à proprement parler, un philosophe ; plus loin, nous nous occuperons de lui avec détail ; ailleurs nous avons traité de Solon. Les autres, que nous avons à étudier ici, furent comme ce dernier : ils s'inspirèrent moins de profondes recherches sur la nature humaine que de l'expérience journalière.

Bias avait été dans sa ville de Priène un citoyen considéré pour ses richesses et son éloquence ; il n'avait d'ailleurs employé ses talents d'orateur qu'à défendre gratuitement les opprimés, et son argent qu'à faire du bien. Priène fut assiégée par des ennemis, et, comme elle ne pouvait résister, les habitants s'enfuirent, emportant ce qu'ils avaient de plus précieux. Bias dut s'éloigner comme les autres, mais il ne prenait nul bagage. On lui en fit la remarque : « Eh ! dit-il, je suis aussi avisé que vous ; je porte tout mon bien avec moi. » C'est qu'il mettait le seul bien dans l'intelligence.

On rapporte de lui ces paroles, entre autres :

« L'unique principe pour bien délibérer est de savoir ce dont il s'agit. »

On lui demandait quel est le meilleur conseiller : « L'occasion, » répondit-il.

Il avait à prononcer une sentence de mort. Quelqu'un voyant qu'il versait des larmes, lui dit : « D'où vient que tu peux à la fois condamner et pleurer ? » — « C'est, dit-il, que je sens d'après la nature et que je vote suivant la loi. »

Ayant aperçu une épée abandonnée à terre, il s'écria : « Qui t'a perdue ou quel homme as-tu perdu ? »

Il disait :

« Sois lent à entreprendre, mais ce que tu as entrepris, achève-le. »

(1) M. F. Dehèque.

« Les disgrâces ne sont des maux que pour ceux qui ne savent pas les supporter. »

En voyant les immenses trésors amassés par Crésus : « Que de choses dont je peux me passer ! »

L'inscription que l'on grava sur son tombeau était conçue en ces termes :

« Ici repose Bias. L'inflexible Mercure l'a conduit aux enfers, quand déjà la neige de la vieillesse couvrait son front. Il avait plaidé en faveur d'un ami ; puis, s'étant panché sur le bras d'un enfant, il s'endormit du sommeil éternel. »

Pittacus, après avoir combattu pour sa patrie, en devint le législateur avec un pouvoir discrétionnaire. Dans ce temps-là, pensant à la gravité de ses fonctions, il prononça ce mot, depuis répété bien souvent, mais qui n'est juste qu'au sens où il l'entendait : « Il est difficile d'être honnête. » Son œuvre finie, il abdiqua : dans sa retraite, Pittacus s'occupa de composer des vers élégiaques, mais nous ne les avons plus.

Il disait :

« Quand tu vas faire une chose, n'en parle point ; car si tu la manques, on rira. »

« Ne fais pas ce que tu reproches à autrui. »

« N'outrage pas l'infortuné ; car la colère des dieux est sur lui. »

« Aime ton prochain, même si tu es moins que lui. »

« Le lucre est insatiable. »

« Ne commande pas avant d'avoir appris à obéir. »

« Le commandement est l'épreuve de l'homme. »

« En quoi consiste la perfection ? — A bien faire ce qu'on fait présentement. »

« L'ignorance est un fardeau. »

« Cache ton bonheur. »

« Il est de la prudence de prévenir les maux ; il est du courage de les supporter. »

Une des lois qu'il avait portées prononçait double peine contre l'homme qui avait fait une faute en état d'ivresse.

Il avait pris l'habitude de moudre lui-même son blé. On en avait fait une chanson qui devint populaire chez les femmes grecques, et dont on a conservé ce passage : « Mouds, ô meule; Pittacus moud bien aussi, le prince de la grande Mitylène. »

Périandre était fils de Cypsélus, qui avait renversé à Corinthe le pouvoir des Bacchiades et s'était fait roi à son tour. Périandre remplaça son père vers l'an 630 et foula durement l'aristocratie corinthienne. On lui prête de tragiques aventures et de grandes cruautés : d'où vient pourtant que son nom soit inscrit dans le catalogue des sages? Faut-il admettre qu'il y eut, dans le même siècle, deux personnages, l'un bon, l'autre mauvais, que l'histoire aurait plus tard confondus? Le peuple grec, admirant la sombre énergie d'un homme qui sait se défendre contre des nobles dans sa ville, l'a-t-il salué du nom de sage en dépit de fautes ou de crimes patents? On l'ignore. Sans vouloir percer ce mystère, contentons-nous de choisir les maximes les plus connues entre celles que l'on a mises sous son nom. Il disait :

« Punis ceux qui font des fautes, mais préviens ceux qui seraient prêts à en faire. »

« Instruis tes enfants. »

« Réponds à tous. »

« Quelle est la cause de tout?—Le temps. »

« Un gain honteux est un trésor de mauvaise garde. »

On ignore à quelle aventure se rapporte cette épigramme d'un ancien : « Ne t'afflige pas si tu n'obtiens pas ce que tu » désires; mais réjouis-toi de tout ce que Dieu t'accorde; ne » fais pas comme Périandre, qui, tout sage qu'il était, se laissa » abattre et mourir pour avoir manqué le but auquel il » aspirait. »

Chilon fut un des éphores de Lacédémone, vers 560. Sa

vie privée et sa magistrature ne démentirent pas la gravité de ses principes. Il disait :

« Ne te presse pas d'aller au dîner de tes amis ; va vite à leurs malheurs. »

« N'envie à personne des biens périssables. »

« Pense aux maux de tous les autres ; tu seras moins affligé des tiens. »

« Retiens ta langue, à table surtout. »

« La pierre de touche éprouve l'or, et l'or est la pierre de touche de l'homme. »

CLÉOBULE exerça l'autorité dans la ville rhodienne de Lindos ; on rapporte qu'il visita l'Égypte pour s'instruire dans la sagesse. L'antiquité lui attribuait quatre mille vers de chants et d'énigmes ; on n'a conservé qu'un petit nombre de ses préceptes, et dans ce nombre les suivants :

« Avant de sortir, songe à ce que tu dois faire ; en rentrant, à ce que tu as fait. »

« Soigne ton âme et ton corps. »

« Donne à ta patrie, non les conseils qui lui plaisent le mieux, mais les plus honnêtes. »

« Le peuple le plus raisonnable est celui qui craint plus le blâme que la loi. »

« Ne maltraite pas ton prochain dans tes discours, car tu entendras à ton tour des mots qui t'affligeront. »

Anacharsis et Myson, ainsi que nous l'avons dit, furent quelquefois comptés, comme Pythagore, parmi les sept sages à la place de tel ou tel, de Périandre, par exemple.

ANACHARSIS, fils de Gnurus, frère d'un roi des Scythes, était né d'une mère grecque. Dès l'enfance, il apprit la langue des deux pays. Anacharsis vint à Athènes, s'y lia intimement avec Solon, y reçut le titre de citoyen et mérita d'être initié aux mystères d'Eleusis. Après la mort de Solon, Anacharsis

retourna en Scythie, où il fut, dit-on, victime de son admiration pour les Grecs civilisés (1).

Myson passe généralement pour avoir été un modeste citoyen du très-obscur bourg de Khène en Laconie ou en Thessalie. Ses vertus étaient celles d'un père de famille et d'un agriculteur ; mais la Pythie le signala aux Grecs comme un modèle de prudence et de raison. Les mots qu'on cite de lui sont peu mémorables.

Voici quelques apophthegmes d'Anacharsis :

« Si tu veux devenir sobre, représente-toi les sottises des ivrognes. »

« La vigne produit trois grappes, une de plaisir , une d'ivresse, une de repentir. »

« Un homme qui navigue n'est ni mort ni vivant. »

« Il faut savoir s'amuser pour pouvoir faire ensuite des choses sérieuses. »

« Si les hommes se plaignent toujours, c'est qu'ils sont mécontents, non-seulement de leurs maux, mais encore des biens qui arrivent aux autres. »

(1) « Anacharsis, de retour en Scythie après de longues pérégrinations, proposa à ses compatriotes d'adopter les mœurs de la Grèce; mais il n'avait pas encore achevé de leur donner ce conseil qu'une flèche ailée le ravit à l'instant parmi les Immortels. » *Anthologie grecque,* I, p. 141.

VIII.

THALÈS

et l'école des philosophes ioniques.

VIII.

THALÈS

et l'école des philosophes ioniques.

s était regardé, avons-nous dit, comme un des sept
nais on faisait aussi remonter jusqu'à lui l'origine de
sophie proprement dite : il passait pour avoir essayé
:iennement que personne de donner une explication
:lle du monde. S'étant demandé d'où dérivent toutes
Thalès crut pouvoir enseigner qu'il n'y a qu'un seul
: primitif, l'eau, et que tout s'alimente par l'humide.
en général que le monde est animé et rempli de
ou génies.

)ctrines qu'il exposait à cet égard sont moins impor-
)our notre objet présent que les préceptes moraux
tradition lui fait honneur. Voici les plus célèbres :

ie pas de goût pour les richesses mal acquises. »

que tu auras fait pour tes vieux parents, vieillard,
l'attendre de tes enfants. »

isiveté est fatigante. »

ŗnorance est incommode. »

)rends et enseigne ce qu'il y a de meilleur. »

te d'être oisif, même si tu es riche. »

u es maître, commence par te gouverner toi-même. »

t de se livrer exclusivement aux études philosophi-
l avait eu dans le gouvernement de Milet, sa patrie,

un rôle honorable ; mais les travaux de la science l'absorbèrent ensuite. Comme on lui reprochait de négliger ainsi son patrimoine, il voulut montrer qu'un savant pouvait gagner de l'argent tout comme un autre homme, et fit une spéculation commerciale très-lucrative ; après quoi, il revint à ses méditations habituelles. La géométrie et l'astronomie l'occupèrent beaucoup ; un soir, en regardant les astres, il tomba dans un puits, d'où, par l'aide d'une femme qui passait en cet endroit, il se retira sain et sauf, mais non sans qu'elle le plaisantât : « Thalès, lui dit-elle, tu sais lire dans le ciel, mais tu ne vois pas ce qui est à tes pieds. » Il put se consoler de cette petite disgrâce, s'il est vrai que par son art il trouva moyen de prédire et d'expliquer une éclipse. On lui attribue la division de l'année en 365 jours et en quatre saisons.

Thalès est le père de la philosophie ionienne, qui s'occupa surtout de la nature et se partagea en deux directions. Parmi ses successeurs, les uns adoptèrent un système de physique dynamique, les autres un principe de physique mécanique. Les premiers cherchèrent à s'expliquer la formation et le développement du monde à l'aide d'un élément, d'une force (*dynamis*) unique, primordiale ; les seconds crurent pouvoir résoudre le même problème par l'existence concurrente d'une substance matérielle et d'un principe moteur. Thalès est lui-même un dynamiste, puisqu'il indiquait une force matérielle, l'eau, comme élément primitif des choses.

Anaximène, de Milet, qui vint après lui, enseigna que cet élément était l'air ; Diogène le Crétois adopta la même hypothèse qu'Anaximène, son maître. Héraclite d'Éphèse pensa, au contraire, que le vrai créateur était le feu. Tels sont les chefs de l'école dynamique ionienne.

Les physiciens mécanistes de la même école furent : Anaximandre de Milet, ami et disciple de Thalès, Anaxagore de Clazomène et Archélaüs. Suivant le premier, il y eut un chaos

originel d'où toutes choses sont sorties ; le second et le troisième complétèrent cette vue en ajoutant que l'esprit éternel organisa progressivement le chaos. Nous laissons de côté ce fond conjectural de leurs recherches, pour indiquer brièvement ce qui, dans leurs œuvres, appartient à l'histoire des lettres et à celle des mœurs.

Écartons d'abord Anaximène, dont aucun fragment n'a d'intérêt pour notre but (1).

Diogène, d'Apollonie, ville de Crète (vers 460 av. J.-C.), composa un livre *Sur la nature;* nous en avons encore de faibles restes. On y lisait : « En commençant un discours quelconque, il me semble que l'auteur doit offrir un point de départ incontestable, puis se servir d'un mode d'exposition simple et grave... » C'était poser admirablement la double loi du genre philosophique.

Héraclite (vers l'an 500), issu d'une famille aristocratique, était d'humeur triste, même larmoyante, et très-âprement attaché à ses opinions; il affectait de mépriser les autres philosophes, et, mieux encore, l'humanité tout entière. A cause de ces dédains, il écrivit sans aucun soin de plaire, et sa négligence l'avait même fait nommer *l'obscur;* mais de bons juges, parmi ceux qui ont lu autrefois son œuvre, dans le temps où elle était encore intacte, en admiraient certaines parties comme vraiment lumineuses (2). Peut-être,

(1) Il n'en est pas moins un personnage considérable pour l'histoire de la philosophie. On lisait ces mots au bas de sa statue placée dans le Zeuxippe, gymnase public de Constantinople : « Anaximène est là, philosophe de génie ; il médite, et les idées fermentent ; elles se pressent dans sa puissante intelligence. »

(2) On avait écrit sur un exemplaire de ses œuvres : « Ne déroule pas à la hâte le livre d'Héraclite d'Éphèse ! Certes, une telle lecture est d'un abord rude et difficile. La nuit est sombre, les ténèbres sont épaisses. Mais si un initié te guide, tu verras clair dans ce livre plus qu'en plein soleil. » *Anthologie grecque,* t. I, p. 352.

avec l'intime conviction qu'il avait de son génie, se comparait-il à la sibylle, qui, comme il le disait, « par inspiration du dieu, sans jamais sourire, sans se parer ni se farder, trouve les mots propres à traverser les siècles. » Cette œuvre semble avoir eu un objet complexe : Héraclite y parlait à la fois de physique, de théologie, de politique et de morale. Une de ses pensées dominantes était : « Il n'y a qu'une seule sagesse, c'est de comprendre la pensée, qui, seule, gouverne toutes choses, en général et en particulier. » D'après lui, tout est mouvement; point de repos nulle part. C'est ce qu'il exprimait figurément par ces paroles : « On ne peut pas entrer une seconde fois dans le même fleuve, car c'est une autre eau qui vient à nous; elle se dissipe et s'amasse de nouveau; elle recherche et abandonne; elle s'approche et s'éloigne. » Il disait encore que l'opposition des parties est la loi de l'univers, que la lutte des forces contraires est la vraie source de la vie : « Le combat est le père de toutes choses. »

Du reste, la vie humaine lui semblait une vaine apparence, le monde une mauvaise plaisanterie de Jupiter; pour lui, les opinions de l'homme étaient des imaginations d'enfant.

Anaximandre, né vers l'an 610 avant J.-C., publia, dit-on, le premier livre grec de philosophie physique; on n'en a que peu de souvenirs. Au rapport d'un ancien, il y exprimait poétiquement cet axiome : « Que les parties du monde subissent, selon l'ordre du temps, la peine et le supplice dus à leurs méfaits. » Toute destruction d'une chose finie est, pensait-il, le châtiment d'une faute. Seul, l'infini est incorruptible et immortel. — On lit dans Strabon qu'Anaximandre publia la première carte géographique qui ait jamais été faite.

Anaxagore naquit à Clazomène, en l'an 500, de parents riches et nobles; mais, tout occupé du désir d'apprendre, il ne prit point de part aux affaires de l'État et négligea le soin

de ses domaines. On rapporte qu'après de longs voyages entrepris pour son instruction, il revint à Clazomène, et que, trouvant sa maison en ruines, ses métairies dévastées, il s'écria : « Si tout cela n'avait péri, je ne serais pas moi-même vivant et heureux. » Déjà, vers ce temps, Athènes était devenue le rendez-vous des lettrés, des artistes et des savants. Anaxagore s'y transporta et y vécut près de trente ans, au milieu de disciples qui l'écoutaient avec admiration : un politique fameux, Périclès, et le poëte Euripide, furent ses auditeurs; l'un et l'autre durent infiniment à la hauteur et à la noblesse de son enseignement. Mais comme Anaxagore passait pour avoir l'intention de détruire le culte des dieux, il fut poursuivi en justice. Sauvé à grand'peine d'une condamnation capitale, grâce à l'éloquence de Périclès, il dut, pour sa sûreté, quitter la ville et retourner en Ionie, où il mourut, dit-on, dans un extrême dénûment. On a même prétendu qu'il hâta la fin de ses jours. Son livre *Sur la nature* était très-renommé et très-connu dans l'antiquité; nous en avons ce passage, entre autres : « Les Grecs ont tort de croire que quelque chose naisse et que quelque chose périsse; car rien ne naît ni ne périt; mais, des choses existantes, il se fait des mélanges et des séparations. Ainsi, au lieu des mots *naître* et *périr*, il vaudrait mieux dire : *se mêler* et *se disjoindre.* » Le philosophe admettait ainsi que tous les éléments existent éternellement. « Tout est dans tout, » disait-il. Quant aux éléments mêmes, aux *homœoméries*, c'est-à-dire aux parties semblables mélangées dans l'infini, elles ont reçu le mouvement du dehors; l'ayant reçu, elles l'ont prolongé d'elles-mêmes et accéléré. Mais le premier moteur, quel est-il? L'esprit. En effet, ce ne peut être ni le hasard, ni le destin : le hasard, qui n'est qu'une cause inconnue; le destin, mot vide de sens. Seulement, l'esprit n'a pas une puissance illimitée : il est un ordonnateur, il est le « veilleur, » et non un créateur. Au reste, Anaxagore, tout en attachant du prix à l'étude, ne se croyait pas le droit d'imposer ses

opinions aux autres; on lui attribue, en effet, cette sente « Les choses ne sont pour chacun que ce qu'elles lui pa sent. » On assure de plus qu'il laissa échapper un jour parole décourageante : « Rien ne peut être connu, rie peut être compris, rien ne peut être certain; le sen étroit, l'esprit faible, la vie courte. »

ARCHÉLAUS, disciple d'Anaxagore, ferme la liste des phi phes de l'école ionique, de ceux que l'on nommait « les siciens. » Sa doctrine sur l'origine et la formation du m différait un peu de celle de son maître. Il paraît avoir con quelque attention aux problèmes de politique et de mo

S'il faut en croire un historien de la philosophie, Arch aurait adopté cette formule : « Le juste et l'injuste ne r tent point de la nature, mais de la loi et de la conventi La doctrine exprimée par ces mots se retrouve, dans t les époques suivantes, chez beaucoup de philosophes jurisconsultes; mais elle n'en est pas moins contraire, une certaine mesure, à la raison et à la justice même.

IX.

PYTHAGORE ET SON ÉCOLE.

Épicharme.

La tradition mettait au nombre des disciples de Thalès le célèbre Pythagore, qui fleurit vers le milieu du VI[e] siècle dans l'Italie grecque, et fut à son tour le chef d'une école tout opposée aux leçons des Ioniques. C'était un Grec ionien émigré de Samos; il vint se fixer à Crotone, colonie achéenne, établit dans cette ville un système politique bientôt renversé par une révolution populaire, et une secte philosophique, dont les doctrines présagèrent celles du platonisme. Les Pythagoriciens ont même fini par s'unir aux dernières écoles issues de celle de Platon.

S'il faut en croire le témoignage des anciens, Pythagore serait allé en Egypte, en Asie-Mineure, en Perse et jusque chez les Indiens, et dans ces voyages il aurait acquis les connaissances les plus merveilleuses. Quoi qu'il en soit des relations qu'on lui attribuait avec les sages de l'Orient, il résuma toute la science grecque de son temps et la soumit à une direction originale.

Il est le premier, dit-on, qui ait employé le mot de « philosophie. »

Pythagore tournait vigoureusement l'esprit de ses disciples vers l'étude des mathématiques, qui comprenaient particulièrement, d'après lui, l'arithmétique, la géométrie, la mu-

sique et l'astronomie (1). Dans ses explications mystiques sur la nature du monde, les propriétés des nombres occupaient une place éminente ; car, suivant son avis, chaque chose est un nombre, et l'universalité des choses forme un système de rapports, une harmonie, dont le principe est Dieu, l'être vrai, bon, juste, rémunérateur et vengeur.

Pythagore croyait à l'immortalité de l'âme humaine et à sa transmigration d'un corps dans un autre; mais la « métempsycose, » telle qu'il l'enseignait, ne paraît pas s'être rattachée, comme dans des systèmes postérieurs, à une pensée d'épreuves divines.

Ce chef de l'école de Crotone ou école italique mêlait à beaucoup de rêveries et peut-être de charlataneries quelques principes d'une morale pure. Il regardait, par exemple, la vertu comme ayant pour éléments constitutifs l'harmonie, l'unité de l'âme et sa ressemblance avec Dieu.

Un des sujets que cette école essaya le plus d'approfondir, c'est la notion du *droit*, qu'elle définit : « une rétribution » égale et réciproque. » Elle définissait avec moins de clarté la justice : « un nombre premier carré. »

Pythagore, persécuté pour avoir voulu établir dans la grande Grèce une sorte d'aristocratie de l'intelligence, un gouvernement du peuple par les sages, trouva la mort à Métaponte. L'obscurité qui s'attache aux circonstances de sa vie pèse de même sur les destinées de sa secte, qui, d'ailleurs, en vertu des règlements et des exemples du Maître, observait sur beaucoup de points les précautions d'une société secrète, se livrant peu au public et travaillant beaucoup dans l'ombre. Lui-même n'avait-il pas, pour quelques révélations étourdies, chassé de son école un de ses disciples, Hipparque, le remplaçant par une colonne de pierre ? « Lors-

(1) Lucien, dans sa moqueuse revue des philosophes, intitulée les *Sectes à l'encan*, a insisté sur ce caractère des études pythagoriciennes.

que la mort et la dispersion vinrent frapper les Pythagoriciens, » dit Porphyre, « les initiés gardèrent la science dans leurs cœurs sans la communiquer. Il n'existait aucun écrit de Pythagore, et ceux de ses disciples qui échappèrent au carnage, comme Lysis et Archippus, ne conservèrent que de faibles et pâles étincelles de sa philosophie. » Cependant, au v[e] siècle, il y eut comme une renaissance du pythagorisme, qui nous offre alors le nom célèbre d'Archytas, de Tarente. Archytas, législateur, général, citoyen vertueux, philosophe puissant, représente avec honneur cette école austère et laborieuse. Philolaüs, disciple d'Archytas, est l'auteur d'un système astronomique (1).

Dans les époques suivantes, les Pythagoriciens publièrent, comme l'œuvre de leur fondateur, divers écrits où se trouvent incontestablement quelques souvenirs des leçons de l'institut de Crotone, mais avec un mélange d'idées moins anciennes. Les *vers dorés*, qu'ils attribuaient ainsi à leur maître, sont donc une production supposée; pourtant l'esprit de Pythagore n'est pas absent de ce poëme, dont on ne peut connaître le rédacteur, et qui est peut-être l'œuvre collective d'une de ces associations où les Pythagoriciens aimaient à vivre et à philosopher en commun, s'y donnant entre eux le nom de frères.

Beaucoup de femmes grecques d'un esprit supérieur ont fait profession publique de pythagorisme : dans l'histoire d'une école où les bizarreries n'ont pas manqué, c'est une singularité de plus (2). Ajoutons que les novices se prépa-

(1) Par suite des défiances que la société des Pythagoriciens inspirait toujours au peuple, Philolaüs fut mis à mort comme suspect d'aspirer à la liberté.

(2) On cite de la pythagoricienne Périctioné un mot qui montre qu'elle avait, comme ses compagnons d'étude, réfléchi sur la méthode et la logique. C'est elle qui a dit : « La sagesse et la science se perfectionnent, si l'on peut tout ramener à un seul principe sous lequel on coordonne chaque chose. »

raient par la méditation soutenue et par un silence de cinq années à la véritable connaissance de la doctrine. Celle-ci était résumée pour les adeptes sous des symboles dont on leur donnait la clef, après qu'ils avaient fait leur preuve d'intelligence et de vertu.

Les *vers dorés* sont peu connus; on aurait tort cependant de négliger ce monument d'une secte généralement très-recommandable; peut-être trouvera-t-on plaisir à en avoir ici une version (1). Elle est en prose et littérale ; c'est assez dire que, n'ayant plus l'agrément du rhythme, ces préceptes pythagoriciens perdent beaucoup de leur caractère natif. Leur brillante épithète ne paraîtra pas cependant inadmissible, si l'on se reporte par l'imagination à l'époque assez reculée où ils parurent. On nous pardonnera d'ailleurs de n'avoir pas eu souci de l'élégance ; elle n'était pas de mise dans l'interprétation d'un poëme de forme tout archaïque. La rechercher, c'eût été se rendre volontairement infidèle à l'égard du texte qui est simple.

« Avant tout honore les dieux immortels, selon qu'ils ont été reçus par la cité (2), et respecte le serment ; ensuite honore les âmes des grands hommes (3) et les génies souterrains, leur rendant les devoirs légitimes; honore aussi ton père et ta mère et ceux qui leur tiennent de plus près par le

(1) Au XVI[e] siècle, ils étaient fort goûtés; on en a donné, à cette époque, trois traductions en vers; la première de Barthélemi Fournier (1577), la seconde de M[lle] Desroches (1583), la dernière de Baïf.

(2) Ou : « selon leur ordre hiérarchique. » Cet autre sens est indiqué par un commentateur grec, Hiéroclès, qui a expliqué dans un assez long traité les 70 vers du Maître. Hiéroclès est plus verbeux qu'il n'aurait dû convenir à un Pythagoricien, mais ses développements ne sont pas sans valeur pour nous.

(3) Littéralement : « les héros illustres ; » mais nous savons que Pythagore et beaucoup d'autres philosophes grecs ont appelé *héros* les *âmes pures* que la mort a séparées des corps où elles avaient résidé.

sang ; parmi les autres, essaye d'avoir pour ami quiconque est éminent en vertu.

» Prête-toi aux paroles de douceur et aux œuvres utiles ; aie soin de ne pas haïr ton ami pour quelque faute légère, et prends-y garde jusqu'à la dernière limite du possible, qui est bien près de l'impossible (1). Observe donc ces préceptes-là ; mais accoutume-toi à dominer ces choses-ci : ton ventre d'abord, et le sommeil, et la concupiscence, et la colère. Ne commets jamais d'action honteuse, soit avec un autre, soit seul : plus que toute chose aie le respect de toi-même. Ensuite, pratique la justice, soit en agissant, soit en parlant ; habitue-toi à n'être en aucune affaire au dépourvu de raison; mais sache qu'il est dans la destinée commune de mourir. Aime à tantôt acquérir et tantôt dépenser les biens. Quant aux maux que les mortels ont en partage suivant la divine répartition, accepte le lot que tu as et ne t'indigne pas. Mais il convient d'en diminuer la peine autant que possible ; raisonne donc ainsi : le Destin n'en saurait donner une part excessive à l'honnête homme.

» Bien des discours, mauvais ou bons, arrivent à nos oreilles ; ne t'en laisse pas troubler (2), mais ne permets pas qu'on t'empêche de les entendre : si quelqu'un dit une chose fausse, écoute-la patiemment.

» Ce que maintenant je dirai, observe-le en toute rencontre : Que personne, par paroles ou par actions, ne t'induise à dire ou à faire ce qui n'est pas pour toi le meilleur. Délibère avant l'action, afin de ne pas laisser accès à des folies : il est d'un homme faible et vil de faire ou de dire

(1) Souvent ce que l'on croyait l'impossible est encore le possible pour une volonté énergique.

(2) « Le bénéfice que j'ai retiré de la philosophie, disait Pythagore, c'est de n'être surpris de rien. » PLUTARQUE, dans le traité qui a pour titre ces paroles : *Comment on doit écouter*. — Horace nous offre un précepte qui revient à cette même pensée : « Nil admirari. » Épîtres, I, 6, 1.

des choses déraisonnables. Mais, toi, agis de telle sorte que tu n'aies pas à te repentir. Ne fais rien de ce que tu ne sais pas, mais apprends ce qu'il convient, et ainsi tu mèneras l'existence la plus agréable. Il ne faut pas avoir le dédain de la santé ; mais on doit garder la mesure dans le boire, le manger, les exercices du corps : j'appelle la mesure le point au delà duquel tu souffrirais. Prends l'habitude d'une manière de vivre où règne la propreté, non la mollesse, et garde-toi de rien faire qui provoque l'envie. Ne dépense pas hors de propos, à la façon de l'homme qui manque de goût ; ne sois pas non plus sans libéralité : la mesure en tout est excellente.

» Fais ce qui ne te nuira pas ; raisonne avant d'agir, et, le soir, avant de laisser clore tes yeux par le sommeil, raisonne encore sur chacune des actions de ta journée : « En quoi ai-je failli? Qu'ai-je fait? Des choses que je devais, laquelle n'a pas été exécutée? » En commençant par les premières, passe ta revue ; et après, si tu as mal agi, chapitre-toi ; si bien, réjouis-toi. Voilà une peine, voilà un soin qu'il te faut prendre ; voilà où tu dois te plaire ; voilà ce qui te mettra sur le chemin de la vertu divine, au nom de celui qui a donné à notre âme le nombre quaternaire, source de la nature immortelle (1). Mais commence ton travail après

(1) Le nombre quaternaire possède une foule de merveilles abstruses que Plutarque rapporte dans son livre *des Opinions des philosophes*. Il nous suffit de noter que le grand serment des Pythagoriciens était de jurer *par le triangle parfait*, le triangle équilatéral, dont chacun des côtés, d'après le Maître, se compose du nombre quatre, ainsi que le représente la figure ci-dessous :

.
. .
. . .
. . . .

« Or, tous les nombres, disait Pythagore, à ne considérer que leur puissance, sont renfermés dans le nombre quatre, et notre âme est fondée sur l'analogie de ce même nombre. »

avoir demandé aux dieux de l'achever (1). Si tu observes ces deux préceptes, tu connaîtras quels sont les rapports des dieux immortels et des hommes mortels, en quoi les choses diffèrent et se relient de part et d'autre (2) ; tu connaîtras même, autant que cela est permis, la nature égale en tout à elle-même ; de sorte que tu n'espéreras pas l'inespérable, et tu ne te tromperas plus. Tu connaîtras la misère des hommes assaillis de maux qu'ils ont appelés, et ne voyant pas, n'entendant pas les bonnes choses placées près d'eux : bien peu ont l'intelligence de leurs moyens de libération. Tel est le sort qui altère leur raison. Comme des cylindres, ils roulent çà et là, endurant des peines infinies. En effet, la discorde, née avec eux, leur triste compagne, les blesse sans qu'ils y aient pensé, elle qu'il faut, non pas provoquer, mais éviter et fuir.

» O souverain Père, tu nous délivrerais tous de bien des maux, si tu montrais à chacun quel est son esprit particulier. Réjouissons-nous cependant de ce qu'il est une divine race de mortels à qui la nature se révèle et découvre tous ses mystères sacrés. Si tu y as part, tu garderas mes préceptes, et, soignant ton âme, tu la délivreras de ces maux. Mais abstiens-toi avec discernement des aliments que j'ai dits (3), soit dans les expia-

(1) Pythagore pratiquait lui-même un tel précepte ; il mettait ses travaux sous l'invocation de la divinité, remerciait le ciel de les favoriser. On raconte qu'il courut faire un sacrifice le premier jour qu'il parvint à démontrer ce théorème géométrique : que le carré de l'hypoténuse du triangle est égal à celui des deux autres côtés. V. PLUTARQUE, *Contre les Épicuriens.*

(2) Autre sens : « en quoi change toute chose, en quoi elle se conserve. »

(3) Pythagore défendait à ses disciples de manger des viandes, du poisson, des fèves. (Cf. PLUTARQUE, *passim.*) Un poëte en avait fait cette raillerie : « Tu n'es pas le seul, ô Pythagore, à t'abstenir d'êtres animés ; nous aussi, nous nous en abstenons ; et qui pense à toucher aux bêtes vivantes ? Mais lorsqu'elles sont bouillies, rôties ou salées, nous en mangeons sans scrupule : elles n'ont plus alors de vie ni de sentiment. » — La légende disait que le philosophe

tions, soit dans la purification de ton âme, et considère chaque chose, prenant pour guide dans le progrès la raison, qui vaut mieux que tout. Si, après avoir dépouillé l'enveloppe du corps, tu passes dans le champ libre de l'éther, tu n'appartiendras plus à la mort, tu seras un dieu incorruptible et désormais impérissable. »

« Pythagore, plein d'admiration pour les prêtres égyptiens, à qui il avait inspiré le même sentiment, imita leur langage énigmatique et mystérieux, et enveloppa ses dogmes du voile de l'allégorie. »

Cette origine exotique que Plutarque attribue aux symboles de Pythagore (1) est sans doute contestable, car le symbolisme est une forme en quelque sorte naturelle à l'ancienne sagesse de tous les pays; mais nous devons à Plutarque lui-même le souvenir et l'explication de quelques-uns de ces symboles, par exemple des suivants :

I. *Ne marchez pas sur la balance ;* — c'est-à-dire, ne foulez pas la justice sous vos pieds.

II. *Ne vous asseyez pas sur le boisseau ;* — fuyez la paresse et travaillez pour vous procurer les choses nécessaires à la vie.

III. *Ne donnez pas la main à toute sorte de personnes ;* — ne vous familiarisez pas avec tout le monde.

IV. *Ne portez pas d'anneau étroit ;* — ne vous laissez pas imposer d'engagement qui vous contraigne et qui vous empêche de vous développer.

croyait l'âme de sa grand'mère émigrée dans une fève, et que cette bizarre croyance lui avait été funeste. On lit dans des vers rapportés par Diogène de Laërte : « Hélas! pourquoi Pythagore a-t-il eu tant de vénération pour les fèves? Il en est résulté sa mort au milieu de ses propres disciples. Un champ de fèves était devant lui. Plutôt que de fuir en les foulant sous ses pieds, il s'est laissé prendre et tuer dans un carrefour par les Agrigentins. »

(1) *Traité d'Isis et d'Osiris.*

V. *Ne fouillez pas dans le feu avec l'épée ;* — n'augmentez pas l'irritation d'un homme en colère (1).

VI. *Ne vous rongez pas le cœur ;* — ne livrez point votre âme à des chagrins qui la dévorent.

VII. *Ne mettez pas la nourriture dans un vase malpropre;*— ne dépensez pas inutilement les paroles de la sagesse en les adressant à des hommes grossiers ou corrompus.

Outre les symboles mentionnés par Plutarque (2), on en a retenu plusieurs autres, tels que ceux-ci :

VIII. *Il ne faut pas rester sur le seuil ;* –c'est-à-dire peut-être, achevez ce que vous avez commencé.

IX. *Si vous rencontrez un troupeau, détournez-vous ;* — ne faites pas d'opposition à la multitude aveugle et emportée.

X. *Ne tuez pas le serpent qui a cherché asile dans votre maison ;* — épargnez l'ennemi même perfide qui n'a plus de recours qu'en vous (3).

XI. *Il est interdit de prendre sa nourriture de la main gauche ;* — ne vous procurez aucune chose par rapine.

XII. *Ne dormez pas dans un sépulcre.*

Sous ce dernier symbole, combien on pourrait mettre

(1) Peut-être cette recommandation de ménager les caractères bouillants fut-elle inspirée à Pythagore par le souvenir d'une aventure que nous trouvons aussi dans Plutarque : « Un jeune homme, à qui le philosophe avait fait publiquement une réprimande trop sévère, se pendit de désespoir. Depuis ce temps, Pythagore ne reprit jamais personne que seul à seul. » — *Sur la manière de discerner un flatteur*, ch. XXXII.

(2) Plutarque, *De l'éducation des enfants*, ch. XVI.

(3) Quelquefois la clémence est habile ; mais, fût-elle même une maladresse, il est beau d'épargner un ennemi à terre. Nous avons aussi de Pythagore cet autre conseil : « N'élevez pas d'oiseau qui ait des serres. » Être clément et être dupe, ce sont deux choses à distinguer.

d'idées justes, d'exhortations salutaires à ne pas s'engourdir dans de vieilles habitudes, dans des doctrines surannées, dans des préjugés stériles ou de mornes usages !

Un dernier symbole pythagoricien, ou plutôt un emblème dont les anciens auteurs nous ont maintes fois parlé, c'est celui de la lettre Y, la figure, l'image d'un moment de la vie où l'homme, n'étant plus un enfant, voit, comme le jeune Hercule, s'ouvrir et bifurquer devant lui le chemin de la vie. Une des routes est celle de la vertu ; l'autre conduit au plaisir. Nous rapporterons plus loin sur ce sujet l'allégorie ingénieuse et poétique attribuée à Prodicus.

Les anciens nous ont conservé, en même temps que les « symboles, » diverses comparaisons familières à l'école de Pythagore. On en a fait des recueils d'où nous ne tirerons que les suivantes :

« Le sage doit sortir décemment de la vie, comme un convive bien élevé sort d'un repas.

» Le rire est comme le sel ; pas trop n'en faut.

» De même que le poltron se blesse avec ses armes, le sot se sert de ses richesses contre lui-même.

» Un navire a besoin de plus d'une ancre ; la vie, de plus d'une espérance.

» On ne doit ni avoir son glaive émoussé, ni parler sans agir.

» C'est même chose d'ôter à l'absinthe sa saveur montante, et à l'homme la liberté de la parole. »

Il existe sous le nom d'Ocellus de Lucanie, disciple de Pythagore, un traité *Sur les causes de l'univers*, et sous le nom de Timée de Locres, pythagoricien et contemporain de Socrate, un traité *Sur l'âme du monde;* mais ce sont des œuvres relativement récentes et peut-être postérieures à l'ère chrétienne. On a aussi attribué à Archytas de Tarente un certain nombre de fragments, dont l'authenticité prête à la controverse. Le caractère de ces fragments, comme des pages de

Diotogène, de Sthénidas et de quelques autres Pythagoriciens, est uniformément noble, grave, mais un peu triste. Ainsi fut toute l'école, qui, dans la pratique, compensait par une douceur extrême la rigidité de ses principes dogmatiques. Le Maître avait donné l'exemple de cette bienveillance facilement attendrie. N'est-ce pas lui qui, par pitié pour tout être souffrant, achetait à des oiseleurs les prises qu'ils avaient faites et rendait l'espace libre aux captifs ailés (1)?

L'école de Pythagore avait surtout répandu ses doctrines dans les colonies grecques de l'Italie méridionale et de la Sicile, c'est-à-dire dans une région du monde où l'esprit des habitants paraissait disposé par nature à la grâce, à la finesse, à la gaîté.

De ces tendances combinées avec les leçons d'une doctrine ordinairement pure, devait sortir un genre de comédie aimable et délicat, la comédie d'Épicharme.

Ce poëte, originaire de l'île de Cos, florissait à Syracuse vers l'an 480. N'osant professer publiquement la philosophie, qui déplaisait au tyran de la ville et lui aurait attiré des persécutions, il mit ses soins à perfectionner le théâtre comique, dont Aristoxène de Sélinonte venait de donner les premiers modèles. En peu de temps il porta son art au plus haut point : Platon le met, comme poëte, sur le même rang qu'Homère. Si cet éloge semble un peu outré, nous savons cependant, par le témoignage de toute l'antiquité, que la muse d'Épicharme se distinguait par les qualités les plus heureuses : invention dans la fable, habileté des plans, peinture fidèle des caractères; elle eut par surcroît ce qui manque à la comédie attique du même siècle, la chasteté et l'élévation morale. On eût dit que le génie même de Pythagore animait le poëte, et tempérait en lui la malice par le respect de tout ce qui obtint les hommages de sa nation. Si, dans la moitié de ses œuvres, les sujets furent

(1) PLUTARQUE, *De l'utilité à retirer de ses ennemis*, ch. IX

empruntés aux légendes héroïques et religieuses, il ne les traitait pas, comme plus tard Cratinus et Aristophane sur la scène athénienne, en parodiste graveleux. Les mœurs publiques n'avaient rien à craindre de sa gaîté. Tandis que l'esprit grec, dans ses premiers élans scientifiques, courut volontiers vers l'athéisme, les Pythagoriciens demeurèrent attachés scrupuleusement à la religion des ancêtres. Il ne nous reste, par malheur, aucune des trente ou quarante pièces composées par Épicharme; nous n'en possédons que de courts extraits. Ce sont principalement des pensées philosophiques, des maximes. Elles nous permettent du moins de vérifier ce mot d'un grammairien grec : « Épicharme abonde en sentences. » Parmi celles que nous allons extraire du recueil de ses fragments, plusieurs répondent bien au caractère que l'on assignait à son talent; telle de ces pensées est comme le résumé des meilleures leçons du pythagorisme.

« Il y a des emprunteurs assez, peu de payeurs. »

« Jamais buveur d'eau n'a fait un bon dithyrambe (1). »

« Les dieux ont été de tout temps et ne disparaîtront jamais : ce qui est primordial, comme eux, subsiste toujours le même et toujours dans le même ordre. »

« Des réunions où l'on boit viennent les libertés, des libertés les batailles, des batailles les procès, des procès les condamnations, des condamnations les menottes, les entraves pour les pieds et les amendes. »

« C'est l'esprit qui voit, l'esprit qui entend; le reste est sourd et aveugle (2). »

(1) Le dithyrambe était un genre lyrique où la poésie avait besoin d'ardeur et d'enthousiasme; il y fallait donc une sorte d'excitation, même factice, comme celle du vin.

(2) Sensualiste, le poëte Lucrèce dit au contraire : « C'est folie de prétendre que les yeux ne voient rien, mais que par eux l'esprit voit comme par des fenêtres ouvertes » (*De la Nature*, ch. III, 36). Cicéron approuve le mot d'Épicharme (*Tusculanes*, I, 20).

« Les dieux nous vendent les biens en échange des travaux (1). »

(*Sur la mort.*) « Il y avait union ; la séparation se fait ; chaque chose retourne à son point de départ : la terre à la terre, l'esprit là-haut. Qu'y a-t-il de pénible à cela ? Rien. »

« Ce n'est pas après, mais avant l'action que le sage réfléchit. »

« C'est la nuit que l'on trouve le mieux les idées sérieuses. »

« Le caractère d'un homme est son bon ou son mauvais génie. »

« On ne saurait montrer aucun pays qui donne le jour à des méchants ou à des gens honnêtes, exclusivement (2). »

« Si tu vis honnêtement, il ne t'arrivera rien de mauvais après la mort ; ton esprit résidera au ciel. »

« L'homme est une outre gonflée de vent. »

« Je ne désire pas de mourir, mais il importe peu que je sois mort. »

« Règle ton esprit comme si tu devais vivre ou beaucoup ou peu de temps. »

« La meilleure défense d'un homme, c'est une vie pure et sainte. »

« Loin du danger le poltron a bon courage ; il fuit quand le danger approche. »

(1) M. Artaud, p. 29 et s. de ses *Fragments pour servir à l'histoire de la comédie antique* (Paris, Durand, 1863), a intercalé dans une étude sur Épicharme la citation des auteurs qui ont repris l'un après l'autre cette maxime du poëte sicilien.

(2) Le valet Cliton, dans la première scène du *Menteur* de Corneille, dit avec une semblable prudence de jugement :

« Paris est un grand lieu plein de marchands mêlés. »

« Rien n'échappe à la divinité : c'est une chose à connaître. Dieu nous voit et il peut tout. »

« L'étude nous donne plus que ne donne une heureuse nature. »

X.

LES ÉLÉATES.

Xénophane, Parménide, Zénon, Mélissus.

Élée ou Véli était une colonie formée dans la Lucanie par les Phocéens, hommes vaillants et amis de la liberté, qui avaient quitté la terre ionienne pour ne pas devenir esclaves des Perses. Elée, comme Marseille, était célèbre par son commerce maritime, son industrie, ses lumières et la sagesse de ses lois. « En général, les colonies importantes étaient très-propres à devenir des foyers de développement intellectuel, parce que des hommes de toute espèce, de différentes races, et par conséquent de civilisations diverses, y affluaient ordinairement, en sorte qu'elles étaient en petit ce que, plus tard, Athènes fut en grand (1). »

Vers l'an 540, un émigré, Xénophane, de Colophon en Asie-Mineure, vint s'établir à Élée. Il était poëte et philosophe, c'est-à-dire pauvre; mais il fonda une école d'un grand caractère, et qui se distingue des Ioniens comme des Pythagoriciens : des premiers, par le mépris des choses sensibles; des seconds, par l'ardeur à ne chercher la vérité que dans la sphère de la raison. Convaincu de l'existence d'un Dieu suprême, seul véritablement Dieu, Xénophane attaquait avec violence ce qu'il appelait les impiétés d'Homère

(1) Ritter, *Histoire de la philosophie ancienne*, t. I, p. 375.

et d'Hésiode au sujet de la divinité ; il s'en prit de même aux doctrines de Thalès. Pourtant, ce n'est pas un novateur d'une originalité absolue. Arrivant de l'Ionie, c'est-à-dire de la terre où dominait l'étude souvent conjecturale des phénomènes, placé en Italie au milieu des Pythagoriciens presque mystiques, il dut subir cette double influence, tout en cherchant à être lui-même.

« Dieu, » disait-il, « est éternel ; il est un, simple ; il a sous sa dépendance d'autres dieux qu'il domine immensément. Dieu ne ressemble aux mortels ni par le corps ni par l'esprit ; le Tout-Puissant est absolument raison et connaissance. Étranger à toute défaillance, il dirige les choses avec une profonde sagesse : il est toute vision, toute intelligence, toute ouïe. Tel que la sphère, il ne se limite que par lui-même. En dehors de Dieu tout est passager, variable, incertain ; nos connaissances sont absolument douteuses. En tout, il n'y a qu'opinion. » Ainsi, pour l'homme, nulle vérité dogmatique et que nous puissions imposer à autrui.

Xénophane, entre autres poëmes, composa le premier, dit-on, des satires dans le genre qu'on appelait *silles,* et des parodies.

On lit dans un des fragments qui restent de ses œuvres versifiées l'anecdote suivante :

« Un jour Pythagore passait près d'un chien que l'on battait ; il en eut pitié et dit : « Finissez, ne le fustigez plus, car en lui est l'âme d'un homme qui me fut cher et que j'ai reconnu par ces cris plaintifs que je viens d'entendre. »

Un autre écrivain de silles, Timon (vers 330), avait fait une revue moqueuse des philosophes. Xénophane, loin d'y être oublié, y figurait comme le personnage principal. En souvenir de la doctrine du philosophe éléate sur Dieu, d'une part, et, d'autre part, sur l'impossibilité où nous sommes de rien savoir positivement, Timon lui prêtait ces paroles douloureuses :

« Oh ! que n'ai-je aussi reçu un esprit pénétrant, moi l'homme

circonspect! Mais je me perds dans une route tortueuse; me voilà vieux et incapable de trancher aucun doute. Car, n'importe où s'est porté mon esprit, tout se dissolvait dans *l'un* et *le même*, et l'universel se ramenait toujours à sa ressemblance avec lui-même uniquement. »

En effet, presque à l'enfance de la philosophie, le doute obsédait déjà la pensée des sondeurs du problème éternel.

A vrai dire, ce n'est aucunement sous cet aspect d'un sceptique désolé que Xénophane se présente lui-même à nous dans quelques fragments de ses élégies.

Le caractère du rhapsode philosophe est celui de l'Ionie d'alors: il révèle un génie naïf, mêlé de rudesse antique et de grâce naissante, le goût du plaisir joint à celui de la liberté, le mépris des exercices du corps, l'indifférence pour les légendes vieillies, un respect en quelque sorte pythagoricien de la majesté divine, mais aussi une sorte de confiance dans l'activité humaine. Rejetant l'hypothèse d'un âge d'or placé au commencement des choses, Xénophane considérait la civilisation, l'ordre, l'intelligence, le bonheur, comme des conquêtes progressives.

« Non, les dieux n'ont pas tout donné aux mortels dès l'origine : c'est l'homme qui, avec le temps et le travail, a amélioré sa destinée. »

Telle est la pensée que contiennent deux de ses vers, bien des fois imités depuis.

M. Cousin, dans une étude déjà ancienne sur Xénophane, a rencontré d'autres vers charmants, et les a traduits avec un rare bonheur d'expression (1). Nous lui empruntons la copie française de deux morceaux conservés par Athénée.

Le premier est la description d'un banquet.

« La salle est préparée, les convives ont lavé leurs mains : — on a apporté les verres; un esclave arrange des couronnes

(1) *Nouveaux Fragments philosophiques*; Paris, 1828.

sur les têtes, — et présente dans une fiole une liqueur odorante.

» Au milieu est la coupe remplie de joie. — Il y a aussi d'autre vin qui promet de ne jamais finir ; — il est encore dans les cruches et exhale le parfum de la fleur. — Autour de nous le thym répand une chaste odeur ; — il y a de l'eau fraîche, douce et pure, — des pains exquis et la table respectable, — chargée de fromage et de miel onctueux ; — au milieu un autel couvert de fleurs : — le chant et la joie remplissent la maison.

» Avant tout, il faut que des hommes sages célèbrent Dieu — par de bonnes paroles et de saints discours, — lui faisant des libations et lui demandant la force — de faire ce qui est juste, car c'est toujours le plus sûr.

» Et il n'y a pas de mal à boire, pourvu qu'on puisse revenir — à la maison sans un serviteur, à moins qu'on ne soit vieux.

» Il faut louer celui qui, après avoir bu, tient d'utiles propos, — selon sa mémoire, et celui qui discourt de la vertu, — qui ne raconte pas les combats des Titans et des Géants, — ni des Centaures, fictions des temps passés, — bagatelles aimables sans aucune utilité. — Mais il faut toujours avoir la pensée des dieux. »

Ainsi, tout en demeurant un être religieux, l'homme ne doit pas s'attacher aux contes de la mythologie. Xénophane dit ailleurs : « Ce qu'on appelle Iris est un simple nuage qui présente à l'œil une apparence rouge et verte. » C'est donc proscrire les personnifications divines, l'anthropomorphisme. Il niait, de même que l'existence d'Iris, messagère ailée de l'Olympe et déesse de l'arc-en-ciel, celle des Dioscures, — les jumeaux célestes Castor et Pollux, — réduisant ces fils de Jupiter, protecteurs honorés des matelots et du pilote, à n'être en réalité que de simples nuages : ces nuages, le mouvement, suivant lui, les fait étinceler au-dessus des vaisseaux comme des

astres, et là est l'origine d'une croyance superstitieuse trop facilement reçue.

Dans le premier des deux grands fragments que nous avions à transcrire, Xénophane développe la supériorité d'une raison noble sur une imagination crédule; dans le second, il va établir que l'intelligence vaut mieux que la force :

« Qu'un athlète soit vainqueur à la course à pied, — ou au pentathtle (1), là où est le temple de Jupiter, — auprès de la fontaine de Pise, à Olympie (2), soit à la lutte,— ou au douloureux pugilat,— ou au combat terrible qu'on appelle le *pancration* (3); — qu'il se soit distingué aux yeux de ses concitoyens, — qu'il ait obtenu au spectacle une place d'honneur, — qu'il soit nourri aux frais de l'État, — ou qu'il en ait reçu un présent précieux; — eût-il obtenu tout cela à la course des chevaux, — il ne peut entrer en comparaison avec moi, car au-dessus de la force — des hommes ou des chevaux est notre sagesse.—Mais on juge très-légèrement; il n'est pas juste — de préférer la force à la sagesse utile.

» Car, parce qu'un homme excelle au pugilat—ou au pentathtle, ou à la lutte ou même à la course à pied,— ce qui est le comble de l'honneur pour ceux qui veulent se distinguer dans les combats du corps,—l'État n'en aura pas de meilleures lois, — et c'est un petit sujet de joie pour une ville— qu'un des citoyens ait été vainqueur sur les bords de Pise,— car cela ne remplit pas ses greniers. »

Mais ces fragments ne donnent qu'un échantillon littéraire, pour ainsi dire, de l'esprit de Xénophane : l'ouvrage qui contenait son système philosophique, et qui a immortalisé son nom, était le poëme intitulé *De la nature*. Cette composition,

(1) Ensemble des « cinq exercices » gymnastiques : le disque, la course, le saut, la lutte et le jet du javelot.

(2) Pise était une ville du Péloponèse. Auprès de Pise se trouvait Olympie, lieu consacré à Jupiter et célèbre par ses bois sacrés, ses autels.

(3) Le pancration réunissait la lutte et le pugilat.

qu'il récitait et n'écrivit peut-être pas, condamnée à exister un moment dans la mémoire des hommes et à périr, a péri en effet, sauf un petit nombre de fragments dérobés à l'incertitude et à la fragilité de la tradition orale.

On rapporte que Xénophane avait plus de quatre-vingts ans lorsqu'il vint s'établir à Élée; mais il était plein de séve et de vigueur. « Sa force morale, dit un de ses biographes, ne se démentit pas dans les dernières années de sa vie; il vit mourir alors ses enfants, qu'il ensevelit de ses propres mains. Presque centenaire, il se trouva réduit à gagner son pain dans le métier de rhapsode, en chantant ses propres poëmes. »

PARMÉNIDE d'Élée fut, très-jeune, l'auditeur de Xénophane, très-vieux. Il était né vers 550. Platon, dans un de ses dialogues, nous le montre arrivant à Athènes en compagnie de son disciple Zénon, et, par des discours publics, essayant de gagner les esprits à ses doctrines. Socrate, âgé de quinze ou seize ans, figure parmi les auditeurs, ce qui nous mène à l'an 455 ou à peu près (1).

Mais, avant ce voyage entrepris dans sa vieillesse, Parménide était déjà célèbre ; il s'était fait un grand nom par les développements hardis qu'il avait donnés aux leçons de Xénophane, tout en s'inspirant du pythagorisme de ses maîtres chéris, Arminias et Diochétas. Ses compatriotes admiraient la haute moralité de sa vie, dont on associait l'éloge à celui des habitudes sereines de Pythagore. Élée avait d'ailleurs une vive reconnaissance pour Parménide, à cause des lois qu'elle devait au génie de cet homme supérieur.

Le système de Parménide était exposé dans un poëme de même titre que celui de Xénophane. Parménide avait com-

(1) Ce dialogue, intitulé *Parménide ou des idées*, contient une brillante exposition de la théorie de l'*être*, d'après les principes de l'école éléatique. C'est le modèle le plus complet des ressources comme des subtilités de la dialectique platonicienne.

posé son ouvrage en vers, non parce qu'il se croyait poëte, mais parce que l'usage des compositions en prose était encore peu répandu : Hésiode, Xénophane, d'autres encore, avaient adopté le moule du poëme didactique, où l'on s'efforçait de faire entrer les idées même les plus rebelles à ce genre. Seulement, il était de convention que les vers didactiques pouvaient être simples et sans ornements.

Parménide avait donc résolu d'écrire plutôt avec méthode qu'avec enthousiasme ; mais, comme il avait un génie naturellement élevé, le début de son œuvre se trouva plein d'une grandeur originale que nous pouvons encore apprécier. Un auteur ancien nous a conservé la belle allégorie que nous essayerons de reproduire, et qui servait, pense-t-on, de préambule à l'œuvre entière.

« Mes coursiers, répondant à mon ardeur, m'emportaient... Ils couraient sur la route glorieuse de la divinité, qui elle-même conduit à tout le mortel intelligent. C'est par là que j'allais, — car mes chevaux, avec leur instinct merveilleux, y entraînaient mon char.

» Notre course était dirigée par des vierges, filles du Soleil, qui avaient abandonné les demeures de la Nuit pour celles de la lumière ; de leurs mains, elles avaient rejeté les voiles de leur front.

» L'essieu, brûlant dans les moyeux, faisait entendre un sifflement, car il était pressé par le mouvement circulaire des roues, quand les coursiers redoublaient de vitesse.

» Là s'élèvent les portes des chemins de la nuit et du jour, ayant au-dessus un linteau, en bas un seuil de pierre avec d'énormes battants interposés dans l'éther ; la Justice infatigable en garde les clefs pour ouvrir et fermer.

» Les vierges, l'ayant priée avec de douces paroles, l'ont habilement persuadée d'enlever, pour elles, sans retard, les verrous des portes ; aussitôt que l'huis s'est entr'ouvert, elles l'ont poussé tout à fait en roulant sur les écrous les gonds

d'airain, fixés au bois de la porte par des barres et des chevilles : à l'instant, par cette large ouverture, les vierges ont dirigé sans peine le char et les coursiers.

» La déesse m'accueille favorablement et, me prenant la main droite, me fait entendre ces paroles :

» Jeune homme, accompagné de conductrices immortelles, toi que tes coursiers amènent dans ma demeure, réjouis-toi, car ce n'est pas un mauvais sort qui t'inspira d'entrer sur ce chemin si éloigné de la route ordinaire des hommes, mais bien l'amour de la justice et de la vérité. Il faut que tu connaisses tout, et l'esprit pur de la vérité persuasive, et les opinions des mortels qui ne méritent pas de créance ; tu apprendras, en examinant tout à fond, comment il faut distinguer ce qui n'est qu'apparence.

» Je vais donc parler; écoute. Je te dirai quels sont les deux seuls procédés de recherches qu'il faut reconnaître. L'un consiste à montrer que l'être est et que le non-être n'est pas : celui-ci est le chemin de la foi, car la vérité l'accompagne. L'autre consiste à prétendre que l'être n'est pas et qu'il ne peut y avoir que le non-être ; et je dis que ce second procédé est la voie impossible. En effet, on ne peut ni connaître le non-être, puisqu'il est impossible, ni l'exprimer en paroles (1). »

Parménide annonçait par ces dernières lignes la division de son poëme, qui comprenait deux parties, l'une consacrée à la vérité pure, l'autre à l'opinion. La première est seule certaine ; la seconde n'est que fiction et mensonge, et prend follement des apparences pour des réalités. Là est en effet le côté étrange, audacieux, de l'enseignement des Éléates. Entraînés par le besoin de réagir avec force contre les tendances matérialistes de l'école de Thalès, ils en vinrent à

(1) Cf. M. SCHWARTZ, *Manuel de la philosophie ancienne*, Liége, 1846, in-8°; Cf. M. EGGER, *Mémoires de littérature ancienne*. p. 9.

dire à peu près ceci : « La raison n'accepte d'autre autorité que la sienne propre, et la raison n'existe pour elle-même, ne s'exerce et ne se développe, ne comprend et ne conçoit que sous la condition de l'unité. Elle n'a en dernière analyse que l'unité pour forme et pour objet ; l'unité est la région, le monde de la raison, le seul monde que des penseurs puissent admettre. » L'enthousiasme pour la raison, l'idéalisme passionné arrivait ainsi, d'un mouvement spontané, à l'enivrement de l'esprit et au panthéisme.

ZÉNON, l'ami et le disciple de Parménide, fut aussi son adhérent fidèle. Si l'on en doit juger, comme il le semble, par l'analyse que Platon nous a donnée d'un des livres de Zénon (1), il s'attacha surtout à réfuter les adversaires de la doctrine nouvelle.

» Un cri s'était élevé contre cette thèse : « Tout est un, l'unité seule existe. » Si tout est un, disaient les Ioniens, il n'y a plus de différence : le semblable est le dissemblable, le dissemblable est le semblable ; le grand est le petit, le petit est le grand ; le mouvement est le repos, et le repos le mouvement, etc. » Que fit Zénon ? Au lieu de défendre son maître, il attaqua ses adversaires, leur renvoya leurs propres arguments et le ridicule de leurs conséquences. Il s'appliqua à démontrer que toutes les difficultés que les partisans de la pluralité élevaient contre l'unité retombaient sur eux-mêmes, et que, dans leur hypothèse aussi, le dissemblable est le semblable, etc. Ainsi le maître dans son poëme, dit Platon, établissait l'unité, et le disciple, dans ses traités en prose, s'efforçait de prouver que la pluralité n'existe pas (2). »

Ce double paradoxe, si étonnant pour les profanes, n'en a pas moins été jusqu'à nos jours le cheval de bataille de nombreux philosophes, l'hippogriffe qui les emporte vers les hauteurs de la métaphysique.

(1) Dans le dialogue déjà cité, le *Parménide.*
(2) M. COUSIN, *Nouveaux fragments philosophiques.*

Dans sa vie politique, Zénon se montra un homme actif, franc et résolu : ses concitoyens lui avaient demandé des lois qu'il rédigea et que tous acceptèrent; mais la ville d'Élée passa ensuite sous la domination d'un tyran. Le philosophe ourdit plusieurs complots, et tomba enfin au pouvoir de l'usurpateur qui essaya de lui arracher par les supplices le nom des citoyens engagés dans la conjuration. Plutôt que de les trahir, Zénon se coupa, dit-on, la langue avec les dents et la cracha au visage du tyran. On assure qu'il fut alors placé et pilé dans un mortier. Il justifia, en souffrant si courageusement, le mot qu'il avait dit un jour à un questionneur. On lui demandait ce qu'enseigne la philosophie : « A mépriser la mort, » avait-il répondu.

Comme philosophe, il se présente de même, tout à fait porté aux combats; il descend des hauteurs de l'unité absolue pour guerroyer contre la pluralité, le relatif et le phénomène. Zénon épuise, à la vérité, toutes les forces de son génie dans cette lutte où, sans pouvoir sauver le système de Parménide, il avait pour mission de détruire celui des Ioniens.

C'était éminemment un raisonneur; aussi le regarde-t-on comme le premier qui ait donné des leçons de dialectique. Il pratiqua du moins avec beaucoup d'éclat un des procédés de cet art, la réfutation de l'erreur comme moyen indirect de ramener au vrai un adversaire égaré, mais de bonne foi.

Mélissus, de Samos, vers le milieu du ve siècle, est le dernier représentant de la doctrine des Éléates; du moins, après lui, cette école n'eut plus de maître avoué. Encore n'est-il pas certain qu'il ait enseigné autrement que par écrit, et s'il a donné des leçons publiques, elles n'eurent pas lieu à Élée, mais en Asie-Mineure. Toutefois, les idées que les Éléates avaient produites ne s'éteignirent pas avec eux; elles s'infusèrent successivement dans l'esprit de tous les philosophes qui, jusqu'à la fin de l'hellénisme, aspirèrent à comprendre l'être absolu, l'éternel, l'infini. De Mélissus lui-même nous ne dirons ici qu'une chose; s'il s'occupa de philosophie spé-

culative, les visions de la science la plus abstraite ne l'empêchèrent pas de se mêler activement à la vie réelle. Il fut homme d'Etat et marin : une flotte de Samos, sous sa conduite, battit les vaisseaux d'Athènes. Chez les modernes on aurait peine à trouver un amiral qui fût métaphysicien, encore moins un métaphysicien capable de devenir amiral.

XI.

EMPÉDOCLE. — DÉMOCRITE. — HIPPOCRATE.

Les Éléates, de la hauteur d'où leurs yeux aperçoivent notre monde périssable, à peine digne de passer pour vivant, n'avaient guère souci de considérer les intérêts moraux.

EMPÉDOCLE, d'Agrigente en Sicile (500 ans avant J.-C.), bien qu'il eût emprunté quelque chose aux principes de l'école d'Élée, se fit cependant un système qui lui permettait de pourvoir au règlement des choses humaines. C'était d'ailleurs un esprit exalté, un poursuivant des chimères : il s'attribuait lui-même une puissance surhumaine et n'était pas éloigné de se croire un dieu. On a même raconté qu'il se déroba du commerce des hommes et enfin se précipita volontairement dans le cratère de l'Etna, pour faire croire, par une mystérieuse disparition, qu'il était remonté au ciel; mais une de ses sandales ayant été rejetée hors de l'abîme, la ruse fut découverte.

Les anciens lui ont accordé des éloges splendides. Lucrèce, entre autres, a dit de lui :

« O Sicile, tu ne possédas rien de plus admirable, de plus prodigieux que l'illustre Empédocle ! Les vers enfantés par son divin génie font encore retentir le monde de ses triomphes glorieux, et laissent douter la postérité de son origine mortelle (1). »

(1) *De la Nature*, Ch. I, v. 730 et s., traduction de M. de Pongerville.

Devançant le poëte latin, il avait écrit en vers *sur la Nature*, comme Xénophane et Parménide, et, épisodiquement, *sur les Expiations*.

Le monde, suivant lui, est dieu. Ce dieu est rond ; il s'appelle Sphérus, il s'aime, il aime le repos, et son amour est le lien de toutes choses. Mais la haine s'est introduite dans le monde et y a jeté le trouble avec le mouvement.

Le monde se compose de quatre éléments : la terre, l'eau, l'air et le feu, qui sont peut-être autant de divinités. Le feu joue le principal rôle, comme agent de la production et principe de la vie.

L'homme doit s'élever, autant que le permet sa faiblesse, à la connaissance de Sphérus, s'abstenir du mal envers les êtres vivants, même les plantes et les animaux, — leur nature est parente de la nôtre et alterne avec elle (1), — purifier son âme de toute haine.

Ces leçons n'auraient rien perdu à ce que le philosophe poëte n'y joignît pas une trop ambitieuse mise en scène de sa personne. C'était là son délire : il se donne, en effet, pour un magicien faiseur de prodiges, un thaumaturge, dans des vers, où, s'adressant à qui voudra devenir son disciple, il ose promettre d'étranges merveilles :

« Tu apprendras de moi, dit-il, les philtres contre les maladies et la vieillesse, car pour toi je les préparerai tous. Tu arrêteras la fureur indomptable des vents, qui, s'élançant sur la terre, dessèchent les moissons de leur haleine ; puis d'un mot tu lanceras de nouveau l'orage bienfaisant. . Tu évoqueras des enfers les ombres des morts. »

Ailleurs, il s'enorgueillit avec une complaisance charlatanesque de l'engoûment de ses concitoyens pour sa personne :

« Salut à vous, mes amis, vous qui habitez la ville im-

(1) Empédocle disait dans son poëme : « J'ai été autrefois jeune homme, jeune fille, plante, oiseau, poisson, j'ai habité les mers. »

mense, sur le sommet doré de l'Acragas (1), livrés aux nobles et utiles travaux. Je suis pour vous un dieu immortel; non! je ne suis plus mortel lorsque je m'avance au milieu d'universelles acclamations, environné de bandelettes comme il convient, couvert de couronnes et de fleurs. Aussitôt que j'approche de vos cités florissantes, hommes et femmes viennent me saluer à l'envi; ceux-ci me demandent la route qui conduit à la fortune, ceux-là la révélation de l'avenir; les autres m'interrogent sur les maladies de tout genre; tous viennent recueillir mes oracles infaillibles (2). »

Ce langage est d'un présomptueux. Disons cependant qu'Empédocle justifiait jusqu'à un certain point sa popularité par des cures habiles, dues probablement à l'emploi de quelques remèdes héroïques, dont il posséda le secret. Une fois, par un aménagement des eaux, il délivra la ville de Sélinonte des fièvres pestilentielles dont elle souffrait. Enfin, cet orgueilleux sut donner de bonnes lois à sa patrie et refuser sagement la royauté.

DÉMOCRITE, d'Abdère (3) (né vers l'an 470), était moins fanfaron, sans être encore des plus modestes, puisqu'il se donnait nettement, dit-on, pour le premier géomètre du monde. Il adopta le système qu'avait enseigné le philosophe Leucippe, et qui s'appelle l'atomisme (4).

Les atomes seraient des corpuscules inertes, indivisibles, primitifs et éternels, infinis en nombre, divers de forme, que le mouvement pousse de toute éternité à se joindre entre analogues, à se fuir entre dissemblables, qu'il fait ou osciller

(1) L'Acragas est la montagne sur laquelle était bâtie la ville de même nom, que, d'après les Romains, nous appelons Agrigente.

(2) DIOGÈNE DE LAERTE, *Histoire des philosophes*, livre VIII, ch. II; trad. de M. Ch. Zevort.

(3) Ville du littoral de la Thrace.

(4) Leucippe est peu connu; on l'a même traité quelquefois de personnage imaginaire.

ou tourner ; le hasard les a constitués en groupes qui actuellement représentent pour nous le monde. L'âme elle-même serait un composé d'atomes, et se trouverait en correspondance avec le monde extérieur au moyen de corpuscules subtils, idées-images des choses, qui se détacheraient perpétuellement des objets matériels et pénétreraient par nos sens jusqu'à l'âme. Celle-ci n'aurait de connaissances que celles qui lui seraient ainsi données par le canal des organes physiques.

Tout système de ce genre, tout matérialisme, exclut la notion de la liberté, par conséquent le devoir, et admet pour règle de nos actions l'utilité, le plaisir. Plusieurs fragments de Démocrite indiquent qu'il avait compris et accepté ce double résultat nécessaire de sa doctrine ; mais on lui attribue aussi des pensées d'un caractère opposé, soit que, sans le savoir, il n'ait pas toujours été conséquent avec lui-même, soit, comme on l'a supposé, que, les Abdéritains l'ayant prié de leur donner des leçons de morale, il ait volontairement et pour eux fait abstraction de ses théories et parlé selon les idées communes. Dans cette classe de pensées on trouve les suivantes :

« Il convient, non de prendre toute sorte de plaisirs, mais celui seulement qui se joint à l'honnêteté. »

« En tout, l'égalité est bonne ; je n'aime ni ce qui est au delà, ni ce qui est en deçà de la mesure (1). »

« L'espérance d'un mauvais gain est un commencement de perte. »

« Se vaincre est la première et la plus belle des vertus ; la plus grande honte et le pire dommage est d'être sa propre victime. »

« Il vaut mieux reprendre ses propres fautes que celles d'autrui. »

(1) C'est le précepte que développera plus tard Épicure, atténuant aussi les conséquences du système atomistique et mettant le souverain bien dans une égalité d'âme qui exclut la crainte et l'espérance.

« Celui qui n'a pas un ami n'est pas digne de vivre. »

« Celui qui fait l'offense est plus malheureux que celui qui la reçoit. »

« Le monde est un spectacle, la vie un passage : on vient, on voit, on part. »

Le tour presque comique de cette dernière réflexion rappelle que Démocrite passait pour aimer à rire, comme Héraclite pleurait de tout (1). On raconte que le roi de Perse, après la perte d'une épouse affectionnée, était inconsolable, et que le philosophe sut pourtant le consoler. Lui-même s'était ruiné en voyages scientifiques et s'amusait de son indigence : disons qu'un de ses frères venait à son aide dans les grands jours de détresse. Il se plaisait aux actions fantasques. Un jour, débarquant au port d'Athènes sous un nom d'emprunt, il va écouter curieusement les discours des hommes célèbres. entre autres de Socrate, et repart sans s'être fait connaître. Vieux, il recherchait les endroits déserts, lugubres même, ce qui donna lieu à des récits extravagants, comme le constate l'inscription de son tombeau, conçue en ces termes :

« Quel homme fut aussi savant que Démocrite, dont le savoir était universel? Qui a jamais accompli une aussi grande tâche? Pendant trois jours il a reçu sous son toit la Mort et nourri cet hôte de l'odeur de pains chauds. »

Il avait prodigieusement écrit, s'il est vrai, comme l'atteste Diogène de Laërte, qu'il composa soixante-douze traités de logique, de morale, de physique, de mathématiques, de médecine, de stratégie, etc.

Démocrite s'adonnait à de minutieuses observations sur les sciences naturelles ; un tel goût semble n'avoir rien d'extraordinaire ; les anciens ont néanmoins pris soin de le men-

(1) « Gloire d'Abdère, ô Démocrite, salut! car tu as exposé les lois de la nature féconde, tu as subtilement pénétré les secrets des sciences ; mais tu n'as pas cessé de rire des prétentions trompeuses de l'humanité, parce que tu savais bien que le temps au front chauve survit à tout, détruit tout. » *Anthologie grecque*, t I, p. 4.

tionner comme quelque chose qui les avait frappés. En effet, Démocrite, fidèle à l'exemple que Thalès avait laissé et qu'on n'avait pas assez suivi, attachait du prix à l'expérience des phénomènes. Déjà la méthode expérimentale ou empirique tendait à entrer publiquement dans la science et à s'y faire une large place : c'est ce que nous voyons par les œuvres du célèbre médecin Hippocrate.

Ce grand homme, né 460 ans avant J.-C., eut pour patrie l'île de Cos, voisine du continent de l'Asie-Mineure, et dont le territoire était consacré presque tout entier à Asclépios ou Esculape, le dieu de la médecine. Le hasard de la naissance détermina la vocation d'Hippocrate.... Ici nous cédons la parole à un des maîtres qui, dans notre siècle, ont traité de l'histoire de la médecine avec le plus de charme et d'érudition :

« Au milieu des ténèbres qui couvrent le berceau de la médecine, a dit M. Pariset, au milieu des récits ou des fables qui rapportent à des dieux, à des héros, à des rois, l'honneur de l'avoir inventée, ce qu'on aperçoit le plus distinctement, c'est que des observations médicales très-diverses, recueillies avec suite et conservées par la tradition ou par l'écriture dans la même famille, formèrent pour les générations qui en reçurent le dépôt comme un riche patrimoine qui leur permit d'élever des temples et des écoles. Ces temples furent très-multipliés : Argos, Épidaure, Pergame, en un mot les principales villes de la Grèce et de l'Asie-Mineure, de même que plus tard celles d'Italie, eurent chacune le leur. Ils étaient environnés de bâtiments commodes pour le logement des prêtres ; et ces prêtres, dans l'origine, étaient tous descendants d'Esculape et tous héritiers de ses secrets ; par la suite, ils adoptèrent les hommes habiles qu'ils avaient formés. Dans leurs mains, ces temples devinrent de véritables musées. Je ne parle point des cérémonies religieuses auxquelles on assujettissait les malades, ni des épreuves qu'ils subissaient, ni des sacrifices qu'on

leur faisait faire; je dirai seulement qu'on enregistrait dans des recueils l'histoire des maladies et celle du traitement, qu'on y déposait en offrandes des figures qui représentaient les parties affectées, avant et après la guérison. Ces figures étaient de différentes matières; elles ornaient les murailles des temples. Si l'on veut maintenant considérer les singuliers détails d'anatomie, et surtout d'anatomie pathologique, qu'Hippocrate a consignés dans ses ouvrages, on sera nécessairement conduit à supposer que, les malades venant à succomber, leurs restes, cachés aux yeux du vulgaire, étaient examinés avec soin dans l'intérieur des temples, comme ils le sont aujourd'hui dans nos amphithéâtres.

» A l'égard des écoles, les Asclépiades n'en fondèrent que trois: à Rhodes, à Cnide, à Cos; car les écoles de l'Italie, de la Sicile, de la Pentapole, à Crotone, à Agrigente, à Cyrène, leur furent probablement aussi étrangères que celle d'Alexandrie, bien que fondée quelques années seulement après Hippocrate.

» L'école de Rhodes brilla et s'éteignit la première; celle de Cnide eut une grande célébrité; mais elle mérita le reproche que lui fait Hippocrate, de trop subdiviser les maladies, de se perdre dans des subtilités superflues, et de trop limiter le nombre des médicaments. L'école de Cos éclipsa les deux autres. Le génie de ses maîtres l'a rendue immortelle; car, dans quelque temps et chez quelque nation que ce soit, si la médecine montre de l'intelligence et de l'élévation, c'est qu'elle est animée de l'esprit de cette école. Elle s'attacha surtout à distinguer les maladies par leurs caractères essentiels, et à prévoir les événements par les signes. Or, qui sait les prévoir, saura bientôt les prévenir. Il est vraisemblable enfin que l'expérience recueillie dans les temples l'était au profit des écoles, et que tous ces établissements étaient liés entre eux par une suite non interrompue de communications scientifiques.

» Il faut donc se figurer qu'à l'époque où Hippocrate vint

au monde, l'école de Cos possédait depuis longtemps, sur toutes les branches de l'art médical, une prodigieuse quantité de matériaux donnés par l'expérience, et pour ainsi dire épurés les uns par les autres. Cette masse énorme de faits renfermait en elle-même et les lois des maladies, et les lois de la médecine; il ne fallait plus, pour les découvrir, que rapprocher ces faits, les comparer entre eux, en saisir, en exprimer les rapports.

» Ce travail immense, un seul homme, Hippocrate, a eu le courage de l'entreprendre et le bonheur de l'achever, conduit, inspiré par un des plus beaux génies qui aient éclairé le monde. Quiconque lira sans préoccupation les chefs-d'œuvre sortis des mains de ce grand homme sera frappé de toutes les qualités de ce rare esprit : justesse, profondeur, sagacité, étendue, élévation, sublimité. Il n'est pas une parole de ses écrits « légitimes (1) » qui n'ouvre à vos yeux un horizon infini, qui ne vous jette dans le silence et ecueillement de la méditation; car tel est le caractère d'Hippocrate, d'exciter l'entendement et de faire penser plus qu'aucun autre écrivain, quel qu'il soit.

» Pour élever à la médecine ce solide et magnifique monument, Hippocrate ne voulut point se borner aux seules richesses qu'avaient réunies ses aïeux. Après la mort de son père Héraclide, qui avait été son premier maître, et déjà profondément initié dans la doctrine de sa famille, il sentit qu'il devait étendre ses connaissances par des voyages. Une secrète inquiétude l'avertissait qu'un complément lui était nécessaire. On comptait hors des temples des médecins célèbres et dignes de leur célébrité. Hérodicus de Sélymbrie faisait, à l'aide de la gymnastique, des cures merveilleuses. Le voir, le connaître, se faire son élève pour être son imitateur, devenait un devoir pour Hippocrate. Lacédémone, de même que

(1) On appelle légitimes ceux des écrits d'Hippocrate qui sont vraiment de lui.

Cyrus, appelait des médecins étrangers pour le service de ses armées, et les tristes jeux de la guerre apprennent ce que ne saurait apprendre la clinique tranquille d'une école. Voyez la singulière variété de lésions que décrit Homère en peignant ses batailles. Autre théâtre à voir, autres scènes à étudier, autres maux à guérir. Il pensait, d'un autre côté, que les climats, les lieux, les saisons, les qualités des airs et des eaux, marquent de leurs caractères les constitutions et les maladies ; et ces vues de son esprit, il voulut les constater par des observations directes, pour les présenter dans leurs variétés principales. Pour cela, il fit deux choses : afin de se former au talent de l'expression, il prit des leçons de Gorgias, le plus fameux rhéteur de la Grèce, et, après un séjour de quelques années dans l'île de Thasos, il parcourut les principales villes de la Thessalie, de la Macédoine, de la Thrace et du nord de l'Asie-Mineure, interrogeant partout et notant avec soin les secrètes influences qu'exercent sur le physique et sur le moral de l'homme tous les agents naturels. Peut-être même alla-t-il visiter l'Egypte et la Lybie. »

On a vu comment, depuis Thalès, les esprits étaient tournés vers l'étude de la nature. Les Pythagoriciens avaient composé déjà plusieurs ouvrages sur les maladies. Dans l'universalité de ses connaissances acquises et la légitime assurance de son talent, qui se prêtait à toutes les matières avec autant de souplesse que de grandeur, Démocrite avait osé de même écrire sur quelques parties de l'art de guérir.

« Mais, en entrant dans la médecine, la philosophie générale n'y avait porté que des idées ordinairement spéculatives : le soin de vérifier la théorie par les faits ne pouvait être pris que par un médecin. Hippocrate vint donc à son tour entrer dans la philosophie générale, et il eut la gloire de l'associer à sa science favorite. »

Non-seulement il connut l'esprit des philosophes antérieurs et profita ou de leurs pensées métaphysiques ou de leurs méthodes, mais aussi, comme les plus éminents, il fut

moraliste. « Jamais cœur d'homme n'a mieux connu la sainteté de ses devoirs, et ne l'a fait sentir aux autres hommes par des traits plus touchants (1). »

Il est peu de choses plus simples et plus belles que le serment prononcé, selon le vœu d'Hippocrate, par les médecins de son école :

« Je jure par Apollon, médecin, par Asclépios, Hygie et Panacée (2), et je prends à témoin tous les dieux, toutes les déesses, d'accomplir, selon mon pouvoir et ma raison, le serment dont ceci est le texte : d'estimer à l'égal de mes parents celui qui m'a enseigné cet art... J'appliquerai les régimes, pour le bien des malades, selon mon pouvoir et mon jugement, jamais pour faire tort ou mal à personne. Je ne donnerai à personne, pour lui complaire, un remède mortel, ni un conseil qui l'induise à sa perte... Mais je conserverai purs et ma vie et mon art. »

Le roi de Perse l'avait invité à venir dans ses États pour y porter les secours de son art. Hippocrate refusa les riches présents du grand roi. On peut discuter la rigueur exclusive de ce patriotisme, mais il faut louer sans réserve le désintéressement d'un refus qui marque le dédain du lucre.

Ajoutons qu'il avait un juste mépris pour le charlatanisme. « Quand il existe plusieurs procédés, » dit-il dans un de ses livres, « il faut employer celui qui fait le moins d'étalage. »

(1) M. PARISET.

(2) Asclépios avait pour filles, selon la Fable : Hygie (la Santé) et Panacée (la Guérison universelle).

XII.

LES SOPHISTES ET L'ÉCOLE D'ATHÈNES

Par le respect de soi-même et de l'art que l'on professe, ppocrate se distingue profondément d'une dangereuse isse d'hommes ses contemporains, les sophistes, et de ce orgias, un d'entre eux, qu'il avait eu pour maître d'élo-ience. L'illustre Asclépiade commence son recueil médical s *Aphorismes* par ces mots : « La vie est courte, l'art est long, ccasion est fugitive, l'expérience trompeuse, le jugement fficile... » Les sophistes savaient également tout cela ; mais pour lui ces vérités préliminaires étaient une exhortation u travail, à la diligence, à l'observation scrupuleuse des faits, x comparaisons multipliées, à la prudence, leur compte était pas le même. D'après eux, il faut se procurer rapide-ent les plus grands plaisirs et les mieux diversifiés. La vie courte ! passez par-dessus toutes les difficultés, toutes règles, qui exigent du soin, du temps, des méditations truses : l'art est trop long ; abrégez-le ! Si l'occasion est itive, à quoi bon l'empêcher de fuir, quand elle est indiffé-te à notre fortune ? Au contraire, dès qu'elle peut y con-uer, hâtons-nous de la saisir. Enfin, le jugement est dif-e ! Soit, jugeons donc au hasard.

es théories venaient de prendre cours en Grèce depuis ; mais elles avaient fait promptement leur chemin.

Vers les premières années du ve siècle, on avait vu s'établir à Athènes des « professeurs de sagesse » (c'est le sens propre du mot *sophistes*), mais de sagesse pratique. Excluant de leurs leçons la philosophie telle qu'on l'entendait alors, c'est-à-dire les hautes spéculations sur les principes et le système de la nature, ils bornaient leur office à former des administrateurs et des hommes d'État. Cette annonce indiquait l'idée d'une réaction contre l'engoûment des théories trop spéculatives. En présence des hommes instruits, ingénieux, diserts, mais chimériques, semblait-il, qui inclinaient vers une vie d'études sans application immédiate, on admettait la nécessité de leçons plus directement utiles à la jeunesse, plus positives, professionnelles, dirions-nous aujourd'hui. Ces maîtres, si modestes au début, réussirent complétement : les disciples se pressèrent autour d'eux. La sophistique, encouragée, augmenta ses prétentions : comme l'éloquence jouait un rôle dans les usages communs, elle se fit maîtresse d'éloquence. Enfin, en présence du nombre croissant des philosophes et des systèmes, les sophistes crurent qu'ils auraient mauvaise grâce à rester muets sur des problèmes qui obtenaient décidément l'attention du public. Sans vouloir jamais pénétrer au fond des choses, ce qui eût exigé des méditations trop soutenues, ils s'exercèrent et ils exercèrent leurs élèves à parler, même sur la philosophie, de façon à éblouir le vulgaire par l'éclat des mots, et non avec le projet de l'instruire fortement ; la science se résumait pour eux dans l'art de disserter, fût-ce à l'aventure, mais avec esprit. Ils mirent ainsi en vogue une sorte de faconde brillante, hautaine et creuse. A les croire, l'habile homme devait trancher par le vif les questions les plus délicates et les plus complexes : un écolier bien appris pouvait tenir tête aux plus vieux remueurs d'idées métaphysiques.

En moins d'un siècle, ils avaient formé une coterie puissante.

Ce ridicule était peut-être nouveau en Grèce ; il n'a pour-

tant rien qui nous doive surprendre, car il est propre aux époques où de grandes choses accomplies avec bonheur exaltent les espérances; où, à la suite de progrès rapides, étendus, variés, les intelligences s'habituent à estimer que tout est devenu facile : la prudence des vieillards passe pour impuissante timidité, les idées anciennes sont regardées comme décrépites, et la hardiesse paraît le premier de tous les moyens d'avancement.

L'orgueil des Grecs, et particulièrement des Athéniens, avait bien, il faut le reconnaître, quelques raisons d'excuse. En un siècle et demi, l'esprit humain avait acquis plus de lumières que dans toutes les périodes antérieures; la politique, au moins dans les cités ioniennes, avait renouvelé ses maximes, et la vie entière changeait d'aspect. « Surtout au commencement de la guerre du Péloponèse (431 avant J.-C.), les Athéniens durent être extrêmement surpris de se trouver si différents de leurs pères. Tout ce que, pour la conservation des mœurs, les siècles précédents avaient accumulé de lois, d'institutions, de préceptes et d'exemples, quelques années avaient suffi pour en détruire l'autorité. On avait vu tout à coup étendre les domaines de la république, et transporter dans son sein les dépouilles des nations alliées et soumises : de là les progrès successifs d'un luxe ruineux et le désir insatiable des fêtes et des spectacles. Comme le gouvernement s'abandonnait au délire d'un orgueil qui se croyait tout permis parce qu'il pouvait tout oser, les particuliers, à son exemple, secouaient toutes les espèces de contrainte qu'imposent la nature et la société (1). »

Les guerres médiques avaient eu un instant pour résultat de serrer les peuples grecs les uns contre les autres. On aurait pu croire que la Grèce allait se lier par de larges pactes fédéraux, que le patriotisme agrandi deviendrait, de local qu'il avait été jusque-là, national, hellénique. La rivalité

(1) BARTHÉLEMY, *Introduction au Voyage d'Anacharsis.*

entre Athènes et Sparte, le désir effréné de puissance, ne tardèrent pas à faire évanouir cette belle chimère. Les effroyables discordes de la fin du ve siècle nous reportent bien loin des idées contenues dans ce serment que prononcèrent les Grecs après la première invasion des Perses :

« Je ne préférerai pas la vie à la liberté. Je ne quitterai mes chefs ni vivants ni morts ; et les alliés morts dans le combat, je les enterrerai tous. Après avoir vaincu les Barbares (1), je ne détruirai aucune des villes qui auront combattu pour la Grèce ; mais celles qui auront pris parti pour les Barbares, je les décimerai toutes. Je ne reconstruirai pas un seul des temples brûlés et renversés par les Barbares, mais j'en laisserai subsister les ruines, pour témoigner de leur impiété auprès de nos descendants (2). »

Bientôt le mérite n'obtint qu'une froide estime ; la considération fut réservée pour le crédit : toutes les passions se dirigèrent vers l'intérêt personnel, et toutes les sources de corruption se répandirent avec fureur dans l'État. Périclès, témoin du débordement, n'essaya point de le comprimer.

On nous dit bien qu'il s'était fait une haute idée de la dignité du peuple. « Toutes les fois, » écrit Plutarque, « que Périclès, nommé magistrat, prenait sa chlamyde (3), il se disait à lui-même, pour se rappeler ses devoirs : « Prends garde, Périclès ; tu commandes à des hommes libres, à des Grecs, à des Athéniens. »

Mais il commandait, et, pour rester le maître, il autorisait la licence. Après lui, les chefs, qui n'avaient pas son génie, augmentèrent la foule d'abus qui leur servaient à se soutenir.

La guerre amena un tel renversement dans les idées et les principes, que les mots les plus connus changèrent d'accep-

(1) C'est le nom dédaigneux que l'exclusivisme grec donnait à tous les peuples étrangers.

(2) Traduction de M. Egger.

(3) Manteau de luxe, quelquefois orné de pourpre et d'or.

tion, et qu'on donna le nom de duperie à la bonne foi, d'adresse à la duplicité, de faiblesse et de pusillanimité à la prudence et à la modération, tandis que les traits d'audace et de violence passaient pour les saillies d'une âme forte et d'un zèle ardent pour la cause civique (1). Une telle confusion dans le langage est peut-être un des plus tristes symptômes de la dépravation d'un peuple.

Mais, sans parler des sophistes éloquents qui multipliaient et vulgarisaient les idées, tout en semant leurs doutes dans la société, la scène dramatique retentissait des accents les plus pathétiques ou des éclats d'une gaîté prodigieusement spirituelle; les sciences dépouillaient d'antiques préjugés, et devaient à des méthodes nouvelles les plus heureuses inventions; l'éloquence politique et judiciaire unissait la force à la grâce. « De superbes édifices s'élevaient sur les dessins des plus savants architectes; les pinceaux de Polygnote, de Parrhasius et de Zeuxis, le ciseau de Phidias et celui d'Alcamène décoraient à l'envi les temples, les portiques et les places publiques. Tous les grands hommes se reproduisaient dans des élèves dignes de les remplacer, et il était aisé de voir que le siècle le plus corrompu serait bientôt le plus éclairé des siècles (2). »

Ce qui augmentait la fierté commune, c'était l'extension que les idées d'une ville pouvaient maintenant obtenir au dehors; la transmission en était facile, depuis que des aventuriers grecs avaient vu en Égypte et qu'ils avaient importé en Grèce l'usage du *papyrus*, tissu végétal d'un prix médiocre, d'une circulation commode, et qui pouvait recevoir, avec l'écriture, la confidence des plus vastes ou des plus légères compositions, des plus intimes comme des plus intéressantes pour le public. Soutenu par cette industrieuse invention, on s'était appliqué à perfectionner la prose, et, par

(1) THUCYDIDE, *Histoire de la guerre du Péloponèse*, livre III, ch. 82.

(2) BARTHÉLEMY.

les progrès de celle-ci, la science avait acquis des habitudes plus précises, plus dialectiques qu'elles n'avaient pu l'être à l'époque où la poésie seule était la forme ostensible de la pensée. L'histoire s'était assujettie aux lois de la critique : « Elle rejetait le merveilleux, discutait les faits, et devenait une leçon puissante que le passé donnait à l'avenir. A mesure que l'édifice s'élevait, on voyait au loin des champs à défricher, d'autres qui attendaient une meilleure culture. Les règles de la logique et de la rhétorique, les abstractions de la métaphysique, les maximes de la morale, furent développées dans des ouvrages qui réunissaient à la régularité des plans la justesse des idées (1). » D'abord incertaine de sa marche, et presque aussi serrée que le style des inscriptions, la prose assura en peu de temps son allure, la rendit plus souple, et s'efforça d'avoir à elle des rhythmes variés.

Cette révolution n'a pas échappé à la sagacité de Plutarque ; il la constate dans un de ses opuscules :

« Quand, » dit-il, « les mœurs changèrent avec la fortune et le caractère des hommes, l'usage, écartant tout luxe superflu, détacha de leur chevelure les agrafes d'or, de leurs épaules la tunique de fin tissu, accourcit les fières chevelures, délia les cothurnes ; on apprit à lutter de coquetterie par la simplicité contre la magnificence, et à mettre son honneur plutôt dans l'étroite modestie du costume que dans le faste de la recherche. De même, alors, le langage changeant avec les mœurs et dépouillant sa parure, l'histoire quitta la forme métrique, comme on descend d'un char, et c'est en prose qu'elle distingua nettement la vérité de la fable ; la philosophie préféra une clarté persuasive à l'éclat des images, et c'est en prose que désormais elle chercha le vrai (2)... »

Si les premiers qui s'essayèrent à écrire l'histoire en prose, vers 520, les « logographes, » comme ils s'appelaient, avaient

(1) BARTHÉLEMY.
(2) *Traité des oracles de la Pythie*, extrait traduit par M. Egger.

été d'humbles, de secs annalistes, leur art, dès la seconde génération des écrivains qui s'y adonnèrent, s'ennoblit par une liberté intelligente et l'adroite disposition des plans. Ainsi Hérodote, vers 440, ordonne déjà en un tout régulier les documents nombreux qu'il a recueillis soigneusement; il annonce le triple dessein de conserver avec impartialité le souvenir des actions mémorables, d'en indiquer les causes, et de présenter une vue morale des variations du monde. Son premier livre s'ouvre par ces mots :

« Hérodote d'Halicarnasse raconte ici ce qu'il a appris, afin que les actions des hommes ne soient pas effacées par le temps, et que les actions grandes et merveilleuses, tant des Grecs que des Barbares, ne restent pas sans gloire, et aussi pour donner la raison des guerres qu'ils se sont faites entre eux. »

Il dit ailleurs :

« ..... Je continuerai mon discours en parcourant également les petites villes et les grandes; car de celles qui jadis étaient grandes la plupart sont devenues petites; et celles qui, de mon temps, sont grandes, étaient petites autrefois. Sachant donc que le bonheur des hommes n'est jamais stable, j'aurai même souvenir des unes et des autres (1). »

Un exemple des déductions que les faits particuliers lui suggèrent suffit pour montrer comment il s'efforce d'atteindre à la politique par l'histoire :

« ..... Les forces des Athéniens, » dit-il, « allaient toujours en croissant. On pourrait prouver de mille manières que l'égalité entre les citoyens est le gouvernement le plus avantageux; cet exemple seul le démontre. Tant que les Athéniens restèrent sous la puissance de leurs tyrans, ils ne se distinguèrent pas plus à la guerre que leurs voisins; mais, ayant une fois secoué le joug, ils acquirent sur eux une très-grande supériorité. Cela prouve que pendant le temps qu'ils

(1) Livre v, ch. 78.

étaient détenus dans l'esclavage, ils se comportaient lâchement de propos délibéré, parce qu'ils travaillaient pour un maître ; au lieu qu'ayant recouvré la liberté, chacun s'empressa avec ardeur à travailler pour soi. Tel est l'état actuel des Athéniens (1). »

Si Hérodote, bien naïf encore en maint endroit, prétend découvrir et faire ressortir l'esprit des événements, à plus forte raison Thucydide, qui commençait à écrire vers 410, Thucydide plus jeune, plus familier avec la philosophie, auditeur assidu, comme Périclès, des sophistes de renom, Thucydide, laborieux artisan de style, austère et réfléchi dans sa composition, s'établira décidément en critique et en maître ; il écrit pour les penseurs ; c'est leur suffrage qu'il recherche, qu'il demande en ces termes :

« L'absence des fables rendra mon récit moins agréable à entendre ; mais si ceux qui voudront y chercher la vérité pour le passé, et, autant qu'elle est permise à l'homme, une conjecture probable de l'avenir, jugent ce livre utile, je serai content. C'est ici un monument à toujours, et non pas une pièce de concours, une œuvre de circonstance. »

L'histoire devenait donc une conseillère publique ; du moins elle y prétendait, et arrangeait sa gravité en conséquence d'une telle fonction.

La muse tragique avait, et depuis plus de temps, les mêmes visées. Consacrée par la religion de l'État, fille et glorieuse héritière de la poésie dithyrambique, elle avait retenu de celle-ci le ton élevé et le caractère sentencieux. Seulement, d'Eschyle à Sophocle, de Sophocle à Euripide, elle avait changé de morale et s'était rendue, elle aussi, verbeuse et paradoxale comme un sophiste. Le vieil Eschyle (vers 490) avait enseigné à craindre les mystérieuses colères du Destin, à se résigner sans plainte, sans faiblesse, dans la lutte inégale de la volonté libre et du droit contre l'invincible violence

(1) Même chapitre.

des dieux forts. L'homme, chez Sophocle (vers 450), est déjà moins enchaîné ; victime du ciel, il se console et se rassérène par la conscience de ses intentions. Euripide (vers 440) fait un pas de plus ; il demande compte aux puissances célestes de leur jalouse tyrannie et reporte vers elles la responsabilité de nos actes. Du reste, il éprouve on ne sait quelle joie à mettre ses personnages dans des situations lamentables, étranges, où la plainte s'épanche en blasphèmes presque justifiés par l'excès du malheur. On le voit encore rédigeant à plaisir de mauvaises maximes, qu'il a soin de blâmer aussitôt, mais qui sont comme des essais de formules pour ce qu'on pourrait appeler un machiavélisme athénien. Ainsi, dans son *Hippolyte*, on lit ce mot : « La bouche a juré, mais non pas l'âme ; » et dans un passage des *Phéniciennes*, cette autre parole :

« Si l'on peut violer la justice, c'est pour régner ; en tout le reste, il faut être juste. »

Ces témérités soulevaient l'indignation de tous les partisans des idées anciennes ; mais c'était beaucoup qu'elles se fussent produites. Aussi le parti du passé, et à sa tête des hommes tels que le poëte comique Aristophane, déclamaient contre la tragédie nouvelle et la sophistique dont ils la disaient inspirée. Aristophane ne se faisait guère faute de plaisanter avec la plus licencieuse audace, de parler crûment, et ses obscénités bafouaient jusqu'aux dieux ; mais il se le pardonnait et jugeait sa gaîté inoffensive, parce qu'elle était exempte de sous-entendus philosophiques. L'esprit de conservation, ainsi entendu, a beau exciper de ses intentions innocentes ; il est, sans le vouloir, aussi démolisseur que la révolution même.

C'était une injustice, d'ailleurs, de ne pas distinguer entre les philosophes, entre les sophistes mêmes, et parmi les thèses des uns et des autres, ce qui était ou inoffensif ou louable.

Xénophon nous a conservé du sophiste Prodicus de Céos un magnifique développement de cette image, déjà présentée par

Hésiode, des deux voies de la vie; bien qu'il soit difficile d'apprécier jusqu'à quel point Xénophon a embelli l'œuvre de Prodicus, on peut citer l'idée de ce morceau comme le chef-d'œuvre des « maîtres de sagesse » et la plus brillante des leçons qu'ils aient données en leurs jours de bonne inspiration.

Voici cette ingénieuse allégorie :

» A peine sorti de l'enfance, à cet âge où les jeunes gens, devenus maîtres d'eux-mêmes, font déjà voir s'ils suivront, pendant leur vie, le chemin de la vertu ou celui du vice, Hercule s'assit dans un lieu solitaire, ne sachant laquelle choisir des deux routes qui s'offraient à lui. Soudain il voit s'avancer deux femmes d'une taille majestueuse : l'une, joignant la noblesse à la beauté, n'avait d'ornements que ceux de la nature ; dans ses yeux régnait la pudeur ; dans tout son air, la modestie ; elle était vêtue de blanc. L'autre avait cet embonpoint qui accompagne la mollesse, et, sur son visage apprêté, la céruse et le fard altéraient les couleurs naturelles ; la démarche altière et superbe, les regards effrontés, parée de manière à laisser entrevoir tous ses charmes, elle se considérait sans cesse elle-même, et ses yeux cherchaient des admirateurs. Que dis-je ? elle se plaisait à regarder son ombre. Lorsqu'elles furent toutes deux plus près d'Hercule, la première vint à lui sans hâter le pas ; mais l'autre, voulant la prévenir, accourut vers lui.

« Hercule, lui dit-elle, je vois que tu ne sais quel chemin tu dois prendre. Si tu me fais ton amie, je te conduirai par la route la plus douce et la plus facile ; aucun plaisir ne te sera refusé, aucune peine n'affligera ta vie. D'abord tu n'auras à redouter ni la guerre, ni les vains soucis : ta seule occupation sera de trouver les boissons et les mets qui pourront te plaire, ce qui flattera le mieux, à ton avis, les yeux et les oreilles, l'odorat et le toucher ; les amours avec toute leur ivresse ; le sommeil avec toute sa douceur, et tu ne songeras qu'au moyen le plus court d'être heureux. Et si tu crains de manquer jamais des trésors qui achètent les plai-

sirs, rassure-toi, je t'en comblerai, sans prescrire jamais à ton corps ni à ton esprit des travaux pénibles : tu jouiras des travaux des autres ; tout, pour t'enrichir, te sera légitime ; je donne à ceux qui me suivent le droit de tout sacrifier au bonheur. — O vous que je viens d'entendre, répondit Hercule, quel est votre nom ! — Mes amis, dit-elle, me nomment la Félicité ; mes ennemis, mes calomniateurs, m'ont appelée la Volupté. »

» Cependant l'autre femme s'était avancée ; elle parle en ces mots : « Et moi aussi, Hercule, je parais devant toi ; c'est que je n'ignore pas de qui tu tiens le jour, c'est que ton éducation m'a révélé ton caractère. J'espère donc, si tu choisis ma route, que tu vas briller entre les grands hommes par tes exploits et tes vertus, et donner ainsi un nouvel éclat à mon nom, un nouveau prix à mes bienfaits. Je ne t'abuserai pas en te promettant les plaisirs : j'ose t'apprendre avec franchise les décrets des dieux sur les hommes. Ce n'est qu'au prix des soins et des travaux qu'ils répandent le bonheur et l'éclat sur votre vie. Si tu désires que les dieux te soient propices, rends hommage aux dieux ; si tu prétends être chéri de tes amis, que ton amitié soit généreuse ; si tu ambitionnes les honneurs dans un État, sois utile aux citoyens ; s'il te paraît beau de voir tous les Grecs applaudir à ta vertu, cherche à servir la Grèce entière. Veux-tu que la terre te produise des fruits abondants ? tu dois la cultiver ; que tes troupeaux t'enrichissent ? veille sur tes troupeaux ; aspires-tu à dominer par la guerre, à rendre tes amis libres et tes ennemis esclaves ? apprends des guerriers habiles l'art des combats, et que l'expérience t'enseigne à le pratiquer ; veux-tu enfin que ton corps devienne robuste et vigoureux ? souviens-toi de l'accoutumer à l'empire de l'âme et de l'exercer au milieu des fatigues et des sueurs. »

» Ici sa rivale l'interrompit : « Ne vois-tu pas, Hercule, les obstacles et la longueur de cette route qui mène, dit-on, au

bonheur ? Moi, je t'y conduirai par un chemin court et fleuri. »

« Malheureuse ! reprend la Vertu, de quel bonheur viens-tu parler ? Quels plaisirs connais-tu, toi qui ne veux rien faire pour en mériter, toi qui préviens tous les besoins qu'il est doux de satisfaire, et jouis sans avoir désiré ; toi qui manges avant la faim, qui bois avant la soif, qui, pour assaisonner tes mets délicats, emploies les mains les plus savantes ; qui, pour boire avec plus de charme, amasses des vins somptueux et cours çà et là chercher de la neige en été ; qui, pour dormir plus doucement, imagines de fins tissus, de riches tapis étendus sous des lits superbes ! Tu cherches le sommeil, non par besoin du repos, mais par oisiveté. Dans l'amour, tu préviens et tu outrages la nature, et tes amis, instruits par tes leçons, passent la nuit en plaisirs coupables, et la plus utile partie du jour dans une lâche inaction. Tu es immortelle, mais les dieux t'ont chassée, et tout homme de bien te méprise. Jamais tu n'as entendu le plus doux concert, tes propres éloges ; jamais tu n'as vu le plus doux spectacle, celui d'une bonne action qui vînt de toi. Quel homme voudrait te croire quand tu lui parles, te secourir quand tu l'implores ? quel homme sensé oserait se mêler à tes vils adorateurs ? Jeunes, ils traînent un corps languissant ; plus âgés, leur raison s'égare ; aux brillants plaisirs d'une jeunesse oisive succèdent les ennuis d'une douloureuse vieillesse ; honteux de ce qu'ils ont fait, accablés de ce qu'ils font, ils ont couru dans leur premier âge de délices en délices, et réservé tous les maux pour leur déclin. Moi, je suis la compagne des dieux, la compagne des mortels irréprochables. Sans moi, rien de sublime parmi les dieux ni sur la terre. Je reçois les plus grands honneurs, et des puissances divines, et de ceux d'entre les hommes qui ont le droit de m'honorer. L'artisan n'a personne qui le soulage plus que moi dans ses peines ; le chef de famille n'a pas d'économe plus

fidèle; l'esclave, d'asile plus assuré; les travaux pacifiques, d'encouragement plus efficace; les exploits militaires, de meilleur garant de triomphe; l'amitié, de nœud plus sacré. Ceux qui me chérissent trouvent dans le boire et le manger un plaisir qu'ils n'achètent pas : ils attendent seulement que le besoin leur ait commandé. Le sommeil leur est plus agréable qu'aux riches indolents; mais ils se réveillent sans chagrin, et jamais l'heure du repos n'a pris sur celle du devoir. Jeunes, ils ont le plaisir d'entendre les éloges des vieillards; vieux, ils aiment à recueillir les respects de la jeunesse. C'est avec joie qu'ils se rappellent leurs actions passées; ils font avec joie ce qui leur reste à faire, et c'est moi qui leur concilie la faveur des dieux, l'affection de leurs amis, les hommages de leurs concitoyens. Quand le terme fatal arrive, l'oubli du tombeau ne les ensevelit pas tout entiers, mais leur mémoire, toujours florissante, vit dans un long avenir. Imite leur grande âme, ô jeune héros! sois digne du sang généreux qui t'a fait naître. Je te promets le bonheur et la gloire (1). »

(1) *Mémoires sur Socrate*, livre II, ch. 1, extrait traduit par M. J.-V. Leclerc.

XIII.

UNE LEÇON D'ÉCONOMIE SOCIALE

AU THÉATRE COMIQUE.

Le débat de la Richesse et de la Pauvreté.

Prodicus était né à Julis, dans l'île de Céos. Rhéteur et hilosophe, il parcourut la Grèce en faisant payer chèrement s lectures publiques et ses leçons d'éloquence. Socrate i-même semble l'avoir entendu avec plaisir, et Platon, tout ı l'attaquant sur plusieurs points, ne parle pas sans estime e ses talents : il loue même quelques-unes de ses opinions hilosophiques (1). Les principaux discours de Prodicus fuent recueillis et publiés par lui-même sous un titre vague mais brillant, les *Heures*, et dans le nombre on trouvait ce *Choix d'Hercule* que nous venons de rapporter d'après Xénophon, fiction célèbre bien des fois imitée (2).

(1) Voir les notes de l'édition des *Mémoires* de Xénophon *sur ocrate*, donnée par M. Th.-H. Martin. (Paris, Dezobry et E. Magdeine.)

(2) Elle a été reproduite avec plus ou moins d'étendue, après énophon, par Cicéron (*Des devoirs*, I, 32; cf. *Lettres familières*, 12), par Maxime de Tyr (*discours* IV[e]), par Philostrate (*Vie d'Allonius*, v, 10; *Vie des sophistes*, préambule), par Thémistius (*discours* III[e]), par St Basile (*De la lecture des auteurs païens*, ch. IV). Elle été imitée par Lucien (*Sur un songe*, ch. VI-XVI), par Philon le uif (*Des récompenses*), par Silius Italicus (*Les Puniques*, chant XV). eaucoup de peintres anciens en firent un sujet de tableau, omme nous l'apprend Philostrate.

Xénophon l'avait-il lue dans le livre de Prodicus ou entendue répéter par Socrate ? Peut-être, mais on conjecturerait aussi bien sans témérité qu'il l'entendit réciter par le sophiste lui-même. Prisonnier des Thébains vers 395 avant J.-C., Xénophon obtint sa liberté sous caution pour assister aux conférences que Prodicus donnait alors à Thèbes même.

Douze ou quinze années plus tôt, Aristophane avait fait jouer sur le théâtre d'Athènes sa comédie de *Plutus ;* il la refondit et la fit jouer de nouveau en 390. C'est peut-être dans l'intervalle entre ces deux dates qu'il introduisit dans l'action de sa pièce une scène épisodique, qui rappelle par quelques traits le débat de la Vertu et de la Volupté : on y voit une défense des mérites de la Pauvreté allégués par elle-même. Fidèle aux lois de son art, l'auteur comique ne cherche pas les effets d'une éloquence majestueuse, parée, solennelle ; sous les formes d'un paradoxe propre à rendre la vérité plus piquante, il montre que le bien de l'homme est, non pas la richesse, mais le travail. Aristophane n'a pas toujours si heureusement et si bien rencontré ; sa bouffonnerie n'offre, cette fois, rien qui alarme la pudeur. Que l'on veuille bien nous permettre de détacher ici cette jolie scène, pour marquer, par un exemple de quelque étendue. le degré de malice charmante que l'esprit athénien savait atteindre quand il lui convenait d'unir à des pensées justes un honnête badinage.

De courtes explications suffisent pour introduire les personnages que l'on va voir en cause.

Un vieillard honorable, mais à peu près ruiné, l'Athénien Chrémyle consulte l'oracle d'Apollon sur le meilleur moyen de s'enrichir. Le dieu lui prescrit d'appréhender au corps le premier passant qu'il rencontrera en sortant du temple. Ce passant, qui se trouve tout à point, est un aveugle, mais quel aveugle ? Plutus, le dieu même de la richesse. Dès qu'il s'est fait connaître pour ce qu'il est, on s'empresse autour de lui on veut travailler à le guérir de sa cécité : quelle joie, et

effet, quel bonheur, si Plutus, dont le naturel n'a rien de vicieux, cesse, désormais clairvoyant, de laisser surprendre par les coquins et les intrigants les faveurs dont il dispose ! Les hommes de bien ne vont-ils pas nager dans les délices et pouvoir vivre sans affaire, sans contrainte, sans nulle privation ? Chrémyle et son ami Blepsidème décident, en conséquence, qu'ils mèneront le dieu dans l'endroit où l'on a chance d'obtenir la guérison des maux physiques qui affligent l'humanité et qui, paraît-il, peuvent affliger même un immortel ; ils vont entrer au temple d'Esculape. Sur le seuil de ce temple, une femme les arrête : cette femme, c'est la Pauvreté.

LA PAUVRETÉ.

Holà ! quelle action téméraire, impie et défendue osez-vous entreprendre, misérables bonshommes ?... Où allez-vous ?... Pourquoi vous sauver ?... Ne demeurerez-vous pas en place ?

BLEPSIDÈME (*intimidé*).

Hercule me garde !

LA PAUVRETÉ.

Je vous châtierai comme des drôles ; car vous osez un attentat intolérable, et que personne n'osa jamais, ni dieu ni homme ; aussi c'est fait de vous.

CHRÉMYLE.

Mais toi, qui es-tu donc ? tu me parais bien pâle.

BLEPSIDÈME.

C'est peut-être l'Érinnys de la tragédie (1) ; car elle a l'œil hagard et tragique.

(1) Une Érinnys est le même personnage qu'une Furie de la mythologie latine. Dans une tragédie d'Eschyle, les Érinnys ou Euménides jouent un très-grand rôle. Elles paraissaient sur la scène

Xénophon l'avait-il lue dans le liv
tendue répéter par Socrate? Peut
rait aussi bien sans témérité
sophiste lui-même. Prisonni
J.-C., Xénophon obtint sa
aux conférences que Pr lle.

Douze ou quinze
jouer sur le théât
refondit et la ue je sois?
dans l'interv

CHRÉMYLE.

l'action de
quelque ière ou une marchande de purée; aut
une pas si fort contre nous qui ne t'avons fai
m

LA PAUVRETÉ.

...ment? Et ne m'avez-vous pas fait des choses
...ssayant de me chasser de partout?

CHRÉMYLE.

Ne te reste-t-il pas le Barathrum (2)? Mais d'abc
nous donc qui tu es.

LA PAUVRETÉ.

Je suis celle qui vous punira aujourd'hui de vou
bannir d'ici.

BLEPSIDÈME.

Serait-ce cette aubergiste de la rue voisine, qui me
toujours avec ses fausses mesures?

LA PAUVRETÉ.

Eh bien! je suis la Pauvreté, qui habite avec vou
bien des années.

couronnées de serpents et armées de torches, telles qu
nous les montre dans l'Énéide (IV, 471).

(2) Précipice où l'on jetait les criminels.

BLEPSIDÈME.

ı, et vous, dieux ! où fuir?

CHRÉMYLE.

ıl poltron, veux-tu bien rester?

BLEPSIDÈME.

u monde.

CHRÉMYLE.

eras pas? Quoi ! deux hommes, nous fuirons nme?

BLEPSIDÈME.

ıreux ! c'est la Pauvreté, le plus pernicieux de tres.

CHRÉMYLE.

n conjure, reste !

BLEPSIDÈME.

as.

CHRÉMYLE.

nous ferions la chose du monde la plus indigne dieu (1) à lui-même, nous lâchions pied par te femme et sans combat.

BLEPSIDÈME.

rmes, à quelle force nous confier? Quelle cui-ıuclier cette infâme ne met-elle pas en gage?

CHRÉMYLE.

Mais elle n'a pas de torches.

BLEPSIDÈME.

Alors c'est à nous de tomber sur elle.

LA PAUVRETÉ.

Mais qui croyez-vous que je sois ?

CHRÉMYLE.

Une cabaretière ou une marchande de purée ; autrement tu ne crierais pas si fort contre nous qui ne t'avons fait aucun mal.

LA PAUVRETÉ.

Vraiment ? Et ne m'avez-vous pas fait des choses atroces, en essayant de me chasser de partout ?

CHRÉMYLE.

Ne te reste-t-il pas le Barathrum (2) ? Mais d'abord dis-nous donc qui tu es.

LA PAUVRETÉ.

Je suis celle qui vous punira aujourd'hui de vouloir me bannir d'ici.

BLEPSIDÈME.

Serait-ce cette aubergiste de la rue voisine, qui me trompe toujours avec ses fausses mesures ?

LA PAUVRETÉ.

Eh bien ! je suis la Pauvreté, qui habite avec vous depuis bien des années.

couronnées de serpents et armées de torches, telles que Virgile nous les montre dans l'Énéide (IV, 471).

(1) Précipice où l'on jetait les criminels.

BLEPSIDÈME.

O puissant Apollon, et vous, dieux ! où fuir ?

CHRÉMYLE.

Bon ! que fais-tu ? Animal poltron, veux-tu bien rester ?

BLEPSIDÈME.

Pour rien au monde.

CHRÉMYLE.

Tu ne resteras pas ? Quoi ! deux hommes, nous fuirons devant une femme ?

BLEPSIDÈME.

Mais malheureux ! c'est la Pauvreté, le plus pernicieux de tous les monstres.

CHRÉMYLE.

Reste, je t'en conjure, reste !

BLEPSIDÈME.

Moi ! non pas.

CHRÉMYLE.

Je te le dis, nous ferions la chose du monde la plus indigne si, laissant le dieu (1) à lui-même, nous lâchions pied par crainte de cette femme et sans combat.

BLEPSIDÈME.

A quelles armes, à quelle force nous confier ? Quelle cuirasse, quel bouclier cette infâme ne met-elle pas en gage ?

(1) Plutus.

CHRÉMYLE.

Rassure-toi ; le dieu, à lui tout seul, pourrait, comme je le sais bien, remporter la victoire sur ce mauvais être.

LA PAUVRETÉ.

Vous osez murmurer encore, scélérats, quand on vient de vous prendre en flagrant délit?

CHRÉMYLE.

Mais, misérable, pourquoi viens-tu nous injurier, avant d'avoir souffert le moindre tort?

LA PAUVRETÉ.

Par les dieux ! croyez-vous donc ne pas me nuire en travaillant à rendre la vue à Plutus?

CHRÉMYLE.

Quoi donc! nous te causons du dommage en faisant du bien à tous les hommes?

LA PAUVRETÉ.

Et quel bien pouvez-vous faire naître?

CHRÉMYLE.

Lequel? D'abord nous te chassons de la Grèce.

LA PAUVRETÉ.

Vous me chassez? Quel plus grand mal pourriez-vous causer aux hommes?

CHRÉMYLE.

Quel plus grand mal?... Ce serait si, pouvant suivre notre idée, nous y manquions.

LA PAUVRETÉ.

Je veux donc vous dire d'abord mes raisons et démontrer que je suis l'unique auteur de tous les biens dont vous jouissez, et que vous me devez la vie ; si je ne le prouve, faites alors ce qui vous conviendra.

CHRÉMYLE.

C'est là ce que tu oses dire, infâme ?

LA PAUVRETÉ.

Laisse-toi expliquer les choses ; je crois pouvoir aisément te montrer que tu te trompes du tout au tout, si tu prétends enrichir les gens de bien.

CHRÉMYLE.

N'y a-t-il pas ici des fouets et des carcans ? Qu'ils me viennent aider !

LA PAUVRETÉ.

Il ne s'agit pas de beugler avant d'avoir entendu.

BLEPSIDÈME.

Et qui pourrait ne pas hurler en entendant de pareilles choses ?

LA PAUVRETÉ.

Tout homme de bon sens.

CHRÉMYLE.

Quelle amende ferai-je décréter contre toi, si tu perds ton procès ?

LA PAUVRETÉ.

Celle que tu voudras.

CHRÉMYLE.

A la bonne heure.

LA PAUVRETÉ.

Et vous, soumettez-vous à la même condition, si vous perdez.

BLEPSIDÈME.

Penses-tu que vingt morts suffisent?

CHRÉMYLE.

Oui, pour elle ; mais, pour nous, il suffira de deux.

LA PAUVRETÉ.

Vous ne pouvez manquer de perdre : qu'aurait-on, en effet, de juste à me répondre?

LE CHŒUR (1).

Allons, il faut trouver quelque chose de sage pour réfuter et confondre cette femme ; gardez-vous de rien présenter de faible.

CHRÉMYLE.

Il est, je pense, manifeste pour tous que, selon la justice, les gens de bien doivent prospérer ; les méchants et les impies, subir un sort contraire. C'est ce que nous désirions lorsque nous avons cherché et trouvé, non sans peine, un beau, noble, utile moyen d'obtenir ce résultat. Car, si Plutus voit clair désormais et ne marche plus à l'aveuglette, il ira vers les gens de bien et ne les désertera plus ; il fuira les méchants et les impies ; conséquemment il fera tout le monde vertueux, riche et religieux. Quelqu'un peut-il rien trouver de mieux pour les hommes?

(1) Il est composé d'une troupe de paysans qui assistent à ce débat et y interviennent, selon l'usage du théâtre ancien.

BLEPSIDÈME.

Non, personne ; je suis là pour l'attester. Il est inutile d'interroger cette femme.

CHRÉMYLE.

A voir la manière dont les choses vont dans notre société, qui ne croirait que tout est à contre-sens, ou plutôt que c'est le règne de l'extravagance? Une foule d'hommes méchants acquièrent des richesses par l'injustice; beaucoup d'autres, fort honnêtes, vivent dans la misère et dans le besoin, et (*se tournant vers la Pauvreté*) n'ont le plus souvent que toi pour compagne. Je prétends donc que cette voie, si Plutus recouvre l'usage de la vue, sera complétement abandonnée pour une autre par où l'on mènera le monde vers un sort bien plus heureux.

LA PAUVRETÉ.

Vieillards, qui êtes tous les deux les plus faciles hommes à jeter dans la démence, compagnons de folie et de divagation, si ce que vous désirez arrivait, je nie que vous puissiez y trouver votre compte. En effet, que Plutus recouvre la vue et se partage entre tous également, personne ne prendra plus souci d'exercer ni les métiers ni les arts. Ceux-ci une fois disparus, qui voudra forger le fer, construire des vaisseaux, coudre des vêtements, fabriquer des roues, couper le cuir, faire des briques, blanchir, corroyer ou fendre avec la charrue le sein de la terre pour moissonner les dons de Cérès, si chacun de vous peut vivre oisif en négligeant tout cela?

CHRÉMYLE.

Tu radotes. Tous ces travaux que tu viens d'énumérer, nos esclaves en auront la peine.

LA PAUVRETÉ.

Où donc prendras-tu des esclaves?

CHRÉMYLE.

Nous les achèterons avec de l'argent.

LA PAUVRETÉ.

Qui est-ce qui vendra, ayant de l'argent ?

CHRÉMYLE.

Quelque commerçant, avide de gain, qui viendra de la Thessalie, noble patrie de beaucoup de marchands de chair humaine.

LA PAUVRETÉ.

Mais d'abord il n'y aura plus même de ces marchands-là, d'après ton propre système ; car quel homme, une fois riche, voudra risquer sa vie pour faire ce trafic ? Si bien que, forcé de labourer toi-même, de bêcher, de faire les autres travaux, tu mèneras une vie bien plus lamentable qu'aujourd'hui.

CHRÉMYLE.

Que ces maux retombent sur ta tête !

LA PAUVRETÉ.

Tu n'auras pas de lit pour dormir, car on ne fera plus de lits ; pas de tapis, car qui voudra en tisser, s'il a de l'or ? pas d'essences pour parfumer la jeune épousée, quand vous l'aurez conduite à sa demeure ; pas d'étoffes brodées, teintes en pourpre, pour la vêtir. Et pourtant, à quoi servira la richesse, si l'on est privé de tous ces objets ? Moi, au contraire, je vous donne en abondance tout ce qui vous manque ; car semblable à la vigilante maîtresse d'ouvroir, je force l'artisan, par la nécessité et la pénurie, à chercher des moyens d'existence.

CHRÉMYLE.

Ah bien, oui ! que nous fais-tu gagner, sauf d'avoir des gerçures

res et des criailleries d'enfants et de vieilles femmes pleurant la faim. Je ne dirai pas,— ce serait trop long,— les puces, les cousins, les insectes dont les troupes incommodes bourdonnent autour de nos têtes et nous réveillent pour nous dire : « Tu es et seras gueux ; cependant, debout ! » En outre, grâce à toi, nous avons pour habits des haillons; pour lit, une jonchée d'herbe pleine de punaises qui empêchent de dormir ; pour tapis, une natte pourrie ; pour oreiller, une grosse pierre sous la tête ; au lieu de pain, des racines de mauve ; pour toute bouillie, de maigres feuilles de rave ; pour siége, le couvercle d'une cruche brisée ; pour pétrin, une douve de tonneau, encore est-elle fendue. — (*Ironiquement.*) N'ai-je pas démontré que tu causais mille biens à tous les hommes ?

LA PAUVRETÉ.

La vie que tu as dite n'est pas celle que je procure, mais celle des mendiants.

CHRÉMYLE.

Aussi disons-nous que la pauvreté est sœur de la mendicité.

LA PAUVRETÉ.

Oui, vous qui confondriez Denys avec Thasybule (1) ; mais, certes, jamais ce ne fut là et ce ne sera jamais ma vie. La vie du mendiant, celle dont tu parles, consiste à vivre sans rien avoir ; la pauvreté, à vivre dans l'épargne et le travail, sans superflu, mais avec l'indispensable.

CHRÉMYLE.

Par Cérès ! la vie bienheureuse que tu nous vantes, si, par l'épargne et la peine, on ne laisse pas même de quoi se faire ensevelir !

(1) Denys était tyran de Syracuse ; Thrasybule renversa la tyrannie des Trente à Athènes. Il faut être un parfait ignorant ou un insensé pour ne pas distinguer l'un de l'autre deux personnages aussi peu semblables.

LA PAUVRETÉ.

Tu fais le badin et le bouffon, au lieu d'être sérieux et de comprendre que les hommes me doivent beaucoup plus qu'à Plutus, pour le corps et pour l'esprit. Avec lui, en effet, ils sont goutteux, ventrus, massifs des jambes, chargés d'embonpoint; mais avec moi ils sont minces, taillés comme des guêpes, redoutables à leurs ennemis.

CHRÉMYLE.

C'est peut-être aussi que par la famine tu leur donnes cette taille de guêpe.

LA PAUVRETÉ.

Je parlerai maintenant de la sagesse, et je vous montrerai que la retenue habite avec moi, et la violence avec Plutus.

CHRÉMYLE.

Belle retenue, de voler et de percer des murs!

BLEPSIDÈME.

Elle a raison : n'est-on pas retenu quand il faut qu'on se cache?

LA PAUVRETÉ.

Regarde donc les orateurs politiques : tant qu'ils sont pauvres, ils ne veulent que justice envers le peuple et envers l'État ; mais aussitôt qu'ils se sont faits riches aux dépens du commun, ils s'adonnent à l'injustice, dressent des piéges à la multitude et font la guerre au peuple.

CHRÉMYLE.

Tu ne dis pas un mot qui ne soit vrai, mais cela n'empêche pas que tu ne sois une maudite sorcière, et que nous forcerons à se repentir d'avoir voulu nous faire croire que pauvreté vaut mieux que richesse.

LA PAUVRETÉ.

Tu ne peux cependant pas me réfuter sur ce point ; aussi ne fais-tu que m'opposer des sornettes.

CHRÉMYLE.

D'où vient donc que tous les hommes te fuient ?

LA PAUVRETÉ.

C'est que je les force à être meilleurs. La même chose se voit surtout de la part des enfants : ils fuient leurs pères, qui ne veulent que leur bien, tant il est difficile de discerner ce qui est juste !

CHRÉMYLE.

Tu diras donc que Jupiter ne sait pas discerner ce qui est le meilleur, car il garde Plutus avec lui ?

BLEPSIDÈME.

Et il nous envoie cette personne-ci.

LA PAUVRETÉ.

Pauvres gens à vue trouble, dont la chassie date du siècle de Saturne, sachez que Jupiter est pauvre ; je vais vous le prouver clairement. S'il était riche, le verrait-on, dans ces jeux olympiques ouverts par lui, où il assemble tous les cinq ans la Grèce entière, ne donner aux athlètes vainqueurs qu'une couronne d'olivier ? Il leur donnerait plutôt de l'or, s'il était riche.

CHRÉMYLE.

Cela même établit le cas qu'il fait des richesses. C'est pour économiser et ne rien dépenser qu'il donne ces brimborions

aux vainqueurs. De cette sorte, il conserve la richess
lui (1).

LA PAUVRETÉ.

Tu cherches à lui attribuer bien pis que la pauvr
étant à son aise, il a tant de sordide vilenie.

CHRÉMYLE.

Que Jupiter te couronne d'olivier, puis t'écrase !

LA PAUVRETÉ.

Oser me dire que tous les biens ne vous viennent pa
Pauvreté !

CHRÉMYLE.

On n'a qu'à demander à Hécate lequel vaut mieux
riche ou indigent; car elle prescrit que tous les mois
ches lui servent un repas (2), et que les pauvres l'aie
tôt enlevé qu'on ne l'a servi. Ainsi va te promene
souffle plus mot. Tu ne me persuaderas pas, quand m
m'aurais convaincu.

LA PAUVRETÉ.

« O citoyens d'Argos, écoutez ce qu'il dit (3) ! »

CHRÉMYLE.

Appelle Pauson (1), ton commensal.

(1) Les bourgeois d'Athènes sont, comme on voit, guill
hardis en parlant du roi de l'Olympe. Cf. p. 265.

(2) « Hécate (ou Diane) présidait aux carrefours. A chaq
velle lune, les riches offraient un repas à la déesse, en fo
sacrifice. Les mets, qui se composaient ordinairement d'
de fromage, étaient abandonnés à qui les voulait prendre
pauvres s'en saisissaient aussitôt : Hécate passait pour le
mangés. » ARTAUD. — Ces offrandes aux morts sont encore
en Chine.

(3) Vers d'Euripide.

(4) Peintre fort misérable : sa pauvreté était passée en pr

LA PAUVRETÉ.

Que ferai-je, malheureuse ?

CHRÉMYLE.

Va-t'en bien vite loin d'ici !

LA PAUVRETÉ.

Où aller ?

CHRÉMYLE.

Au carcan ; mais point de retard, dépêche.

LA PAUVRETÉ.

Un jour vous me rappellerez.

CHRÉMYLE.

Alors tu reviendras ; mais maintenant pars ; mieux vaut que je sois riche et que tu ailles te briser la tête.

BLEPSIDÈME.

Et moi, par Jupiter, je veux, une fois riche, faire bonne chère avec mes enfants et ma femme, sortir du bain tout parfumé, et faire la nique aux travailleurs et à la Pauvreté.

A travers les incidents de ce dialogue capricieux, qui passe des irrévérences envers Jupiter à la parodie d'Euripide ou à la dérision d'un pauvre peintre, circule une sérieuse pensée, dont l'exagération volontaire est, en quelque sorte, le passe-port. Les grotesques ennemis de la Pauvreté finissent par reconnaître qu'elle a raison, puisqu'ils se fâchent. Quant à la Pauvreté elle-même, le langage que lui prête l'écrivain ne va pas moins qu'à justifier ce qu'en langage

moderne on nomme « les inégalités sociales » et « l'obligation du travail (1). »

(1) Sur cette seconde thèse, voir les développements que présente Virgile, dans ses *Géorgiques*, chant Ier, v. 121-146. — Un des écrivains de l'Église grecque au Ve siècle, Théodoret, évêque de Cyr, reproduit, sous forme sérieuse, dans son traité *De la Providence* (livre VI), toute l'argumentation du poëte athénien; il s'exprime ainsi :

« Vous vous irritez de ce que tous les hommes ne nagent pas dans l'abondance, de ce qu'ils n'habitent pas de superbes palais, de ce qu'ils ne sont pas tous couverts d'or et de pourpre, de ce qu'ils ne marchent pas tous montés sur des chevaux ou des mulets richement harnachés, et accompagnés d'une foule de gardes et de domestiques, de ce qu'ils ne reposent pas tous mollement sur des lits magnifiques, de ce qu'ils n'ont pas tous une table exquise et somptueuse, de ce qu'ils ne jouissent pas tous des délices que la volupté a su inventer, enfin de ce qu'ils ne possèdent pas tous également tout ce qui sert à allumer le feu de la concupiscence... Mais si tous les hommes étaient égaux en richesses et en qualité, comment, je vous prie, pourraient-ils jouir de leur fortune? Si tous vivaient également dans l'abondance, quels secours tireraient-ils les uns des autres dans les besoins et les nécessités de la vie? Si vous les voulez tous également riches, qui voudra se mettre au service d'un autre? qui voudra se donner la peine d'approcher du feu, de l'attiser, de préparer à manger, de cuire le pain, de moudre le blé, de bluter la farine, de pétrir, de chauffer le four, de souffrir l'ardeur du feu, s'il n'y est contraint par la pauvreté? Qui jamais eût attelé les bœufs sous le joug de la charrue, qui eût labouré la terre et l'eût ensemencée, et, les épis étant arrivés à leur maturité, qui aurait fait la moisson, qui l'aurait portée dans l'aire, et aurait séparé le blé de la paille, si la pauvreté ne l'eût forcé à prendre cette peine? Et ceux qui descendent dans les carrières, qui en tirent la pierre pour construire des édifices, pour élever de belles et magnifiques demeures, n'est-ce pas l'indigence qui les oblige de se livrer à ces travaux? Qui s'est exposé aux périls et aux fatigues de la navigation? qui s'est assujetti au pénible métier de tisserand, de cordonnier, de potier et de forgeron? Assurément ce ne sont pas les riches.

» Il faut donc convenir que si tous les hommes étaient également riches, personne ne voudrait s'abaisser à être le serviteur d'un

Aristophane se montre ici tel qu'il est partout dans ses pièces, un conservateur; sa politique, malgré les hyperboles dont il l'égaye, est celle d'un bourgeois « modéré, » qui se tient au vieil ordre de choses, et le justifie par des arguments tirés de la coutume, de la pratique. Les novateurs, les utopistes, les niveleurs, sont le perpétuel objet de ses dérisions et de ses colères.

Sans insister sur ce point, nous remarquerons que le débat entre la Pauvreté et ses contradicteurs se poursuit avec vivacité, mais avec ordre. Les idées s'y enchaînent régulièrement, comme dans des discussions judiciaires ou politiques fortement menées. Ce caractère de rigueur dans la dialectique est encore un des traits de l'esprit grec. On était formé, à Athènes, dès la jeunesse, à trouver vite et bien ce qu'il faut dire en tout sujet qui se présente. De là cette perfection du dialogue, justement admirée chez les poëtes ou tragiques ou comiques, et dans les philosophes qui ont imité, pour l'exposition de leurs systèmes, le style coupé du théâtre.

Les luttes oratoires de la place publique donnaient de la souplesse à l'intelligence des moindres citoyens; en outre, on était habitué à voir partout agiter les idées et controverser les opinions. Les simples entretiens, comme les discours de quelque étendue, offraient donc l'union de deux mérites qui conviennent à l'homme en société, je veux dire l'aisance du langage et l'ouverture d'esprit.

Ces avantages étaient anciens chez les Grecs; ils se retrouvent dans leurs grands historiens, Hérodote et Thucydide. Nous allons les citer à leur tour, non pas avec l'intention de les suivre dans leur œuvre entière, mais pour établir par

autre. Et de là il suit nécessairement, ou que chacun serait obligé d'apprendre et de faire tous les métiers à la fois, ou que tous manqueraient des choses nécessaires à la vie. Or, il n'est pas besoin de prouver qu'il est impossible à un seul homme d'apprendre et de faire tous les métiers : il suffit de consulter l'expérience. »—Traduction de l'abbé Le Merre (1740).

des exemples comment ils savent faire raisonner un personnage connu et retrouver par une sorte d'intuition ou de conjecture les paroles qu'il avait pu faire entendre dans une situation donnée.

D'Hérodote à Thucydide, la différence du genre et du ton est fort sensible, bien qu'ils ne soient séparés que par un espace de temps peu considérable. Cette différence, rendue évidente par nos extraits, attestera quelle rapide évolution avait accomplie la pensée grecque.

XIV.

LES LEÇONS DE L'HISTOIRE

Fragments d'une lecture d'Hérodote pendant les Panathénées.

« On s'accorde à penser qu'Hérodote naquit à Halicarnasse, en Carie, la quatrième année de la soixante et treizième olympiade (484 ans avant notre ère).

» Il était le neveu d'un célèbre poëte épique, Panyasis, que plusieurs critiques de l'antiquité mettent à côté du divin Homère, et qui tomba victime de Lygdamis, tyran de Carie.

» Le jeune Hérodote, appelé par son génie à écrire l'histoire, résolut de connaître les lieux qui avaient été témoins des grandes choses qu'il voulait transmettre à la postérité. Son séjour à Tyr est attesté par lui-même. Il visita l'Égypte, les côtes de la Palestine, Babylone, l'Assyrie, la Colchide, le pays des Scythes, les colonies grecques du Pont-Euxin. De là il passa chez les Gètes et dans la Thrace, puis en Macédoine; enfin il descendit par l'Épire dans la Grèce, qui était à la fois le terme et l'objet de ses longs voyages.

» De retour dans sa patrie, il trouva le pouvoir suprême usurpé par Lygdamis, tyran ombrageux et cruel. La crainte de mourir victime du despotisme, comme Panyasis, engagea Hérodote à chercher dans Samos un asile qui permît à un homme de bien de vivre en paix. C'est là que, suivant toute apparence, il mit en ordre les nombreux matériaux qu'il avait rassemblés; c'est là aussi qu'il résolut de délivrer son pays.

» On prétend qu'il réussit dans ce noble et périlleux

projet, mais qu'un gouvernement oligarchique ayant succédé au despotisme d'un seul, le généreux citoyen fut contraint de s'éloigner pour la seconde fois d'une ville ingrate, qui reprochait ses nouvelles infortunes à son libérateur. Alors il abandonna sa patrie pour n'y plus revenir.

» A la suite de cet exil, à la fois volontaire et forcé, Hérodote parut aux jeux olympiques, où il eut soin de lire les morceaux de son ouvrage les plus capables d'exciter l'enthousiasme des auditeurs (1). »

La Grèce applaudit avec transports le révélateur d'un genre nouveau et, comme Longin l'a nommé, « le plus homérique de ses écrivains. » On raconte que Thucydide, encore tout jeune, assistait à cette lecture et qu'il versa des larmes d'admiration. Hérodote les vit couler, embrassa le noble adolescent et félicita le père d'un enfant dont la sensibilité révélait si bien la précoce intelligence. — Réel ou légendaire, ce récit n'était pas indigne d'être rapporté.

Encouragé par les suffrages qu'il venait d'obtenir, le *père de l'histoire* employa douze autres années à perfectionner son œuvre, et se mit à parcourir de nouveau certaines parties de l'Hellade qu'il ne croyait pas avoir assez profondément étudiées.

Les Panathénées, fête nationale des Athéniens, furent, en l'an 446 avant J.-C., l'occasion d'un nouveau triomphe d'Hérodote : il lut son ouvrage tout entier devant le peuple, qui lui décerna, comme récompense publique, une somme de dix talents (environ 54,000 francs de notre monnaie).

Adopté ainsi par Athènes, il fut reçu au nombre des colons que l'État envoyait, cette même année, en Lucanie, sur les bords du golfe de Tarente, pour fonder la ville de Thurium à la place où avait été Sybaris. Fixé désormais sur cette terre heureuse, il y vécut dans le calme et mourut, dit-on, à un âge avancé.

(1) M. J. Cherbuliez.

L'ouvrage d'Hérodote se divise en neuf livres, à chacun desquels on attacha le nom de l'une des Muses. Aucun écrivain n'a peut-être manié autant de faits avec une aisance plus remarquable. Jamais historien n'eut une marche plus ferme, ne sut mieux lier les événements à leurs causes prochaines, et ne conserva mieux l'unité de son plan.

Né Dorien, Hérodote a pourtant écrit dans le dialecte ionien, comme Homère, et peut-être n'est-ce pas sous le rapport du style seulement que son livre tient le milieu entre la poésie et la prose. On a cru pouvoir démontrer qu'il aurait dirigé sa marche sur le modèle de l'action contenue dans l'*Iliade*. Vraie dans un sens général, cette allégation deviendrait fausse si on voulait la suivre de trop près : l'ordonnance de l'histoire d'Hérodote n'en est pas moins d'un art supérieur. Tout s'y enchaîne étroitement, depuis la formation de l'empire des Perses jusqu'à la lutte de Xercès contre les Grecs et aux victoires fameuses de Platée et de Mycale, qui forment le dénoûment. Mais, nous le répétons, ce n'est pas le moment pour nous de suivre dans les détails la marche des événements racontés par le grand historien ; nous ne voulons que présenter la leçon qu'il tire des faits.

Ce n'est pas qu'il s'érige en moraliste de profession. Rien ne serait plus éloigné de sa manière ; car, « dans le récit même, » a dit Sainte-Croix, « il ne semble prendre part à l'action que pour la placer sous les yeux de ses lecteurs. Il fait parler et agir ses personnages de manière qu'on croit être à la fois juge et témoin des événements auxquels ils ont coopéré. Il ne disserte pas sur la politique ; il ne dogmatise pas sur la morale ; ses enseignements sont dans le récit, et ses maximes dans le résultat. Faut-il discuter des intérêts, établir des principes ? c'est l'objet de discours qui préparent l'action ou qui en dépendent et en indiquent les causes. Prononcés par des acteurs qui ne quittent pas la scène, ils instruisent encore des desseins et des motifs particuliers de ceux qui agissent. »

Évidemment, malgré le zèle curieux avec lequel il s'est renseigné sur les événements qu'il raconte, il n'a pu trouver ces discours dans des mémoires où des sténographes les auraient consignés. Il *invente*, dans une certaine mesure, les paroles de ses personnages; mais la fiction n'est pas pour cela le contraire de la vérité ; au contraire, elle en est plutôt, chez lui, une approximation par la vraisemblance. Pénétré de l'esprit d'une situation, imaginant par divination la pensée des hommes qu'il met en scène, il leur prête le langage qu'ils ont *dû* tenir, leur caractère, leurs habitudes et leur condition présente étant données. Ce travail de conjecture admet des chances d'erreur, on ne peut le nier. Toutefois, Hérodote se fût-il mépris, égaré, — ce que nous ne croyons pas, — on trouverait encore dans ses pages une précieuse révélation, celle de la manière dont un Grec du Ve siècle avant notre ère envisageait le cours des choses du monde, les motifs des actions humaines et les maximes de la vie.

Le petit nombre d'extraits qui vont suivre nous semblent lumineux, à ce point de vue.

Avant de les donner, nous devons une explication au lecteur. Le style de ces extraits n'est pas celui de notre temps; nous les avons copiés dans une traduction du XVIe siècle, celle de P. Salyat, qui fut publiée vers 1580. Dans un autre ouvrage(1), nous avons cru pouvoir emprunter déjà quelques passages à cette version remarquable, et le public a paru nous approuver. En effet, le style du vieux traducteur n'est pas seulement remarquable par la grâce et la finesse, comme celui de son contemporain Amyot; il y a encore, dans la nature même du génie et du dialecte d'Hérodote, une raison qui nous rend précieuse l'interprétation donnée par Salyat.

Aucun texte original appartenant à l'antiquité ne saurait avoir sa reproduction tout à fait exacte dans une copie fran-

(1) *L'Esprit des Grecs*, Paris, Hetzel, éditeur, 1860; un volume in-8° faisant partie de la collection intitulée *la Morale universelle*.

çaise. Il y a trop de différences essentielles entre les deux langues classiques et la nôtre. Mais nous pouvons donner des équivalents, à la condition d'assouplir le tour du style et d'étendre le vocabulaire du traducteur.

Si l'auteur ancien date d'une époque où le langage et l'esprit de sa nation aient été analogues à notre civilisation présente, s'il présente lui-même un tour d'esprit semblable à nos habitudes intellectuelles, le français moderne suffit très-bien à l'œuvre. Démosthène, Cicéron, Tacite, Pline le Jeune, peuvent être interprétés convenablement, fidèlement même, dans notre langage d'aujourd'hui. Mais étant supposé un poëte comme Homère ou un prosateur comme Hérodote, qu'il s'agisse de traduire maintenant, il faut, pour peu qu'on veuille rendre le dessin de leurs pensées, se résigner à ne plus écrire avec les seuls mots et les seules formes de syntaxe qui sont usités de nos jours. Notre vieil idiome est, au contraire, merveilleusement propre à imiter, presque mot pour mot et dans des tours semblables, ces pages d'une antiquité encore à demi embrouillée dans les gênes de la phrase, mais riche, opulente même en mots pittoresques. A cet égard, un auteur du XVI[e] siècle, très-mal servi par le langage de son temps pour traduire Aristote ou Platon, était mieux placé que nous, il disposait de beaucoup plus de libertés heureuses pour décalquer les paroles d'Hérodote.

Cette considération avait frappé un helléniste célèbre par son esprit, Paul-Louis Courier (1). Dans un essai qui fit sen-

(1) « Hérodote fut l'Homère de son temps. Le monde commençait à raisonner, voulait, avec moins d'harmonie, un peu plus de sens et de vrai. La poésie épique, c'est-à-dire historique, se tut, et pour toujours, quand la prose se fit entendre, venue en quelque perfection. Les premiers effets furent informes; il nous en reste des fragments où se voit la difficulté qu'on eut à composer sans mètre et à se passer de cette cadence qui, réglant, soutenant le style, faisait pardonner tant de choses. La Grèce avait de grands poëtes, et, parlant la langue des dieux, bégayait à peine celle des hommes.

sation vers 1820, il donna des spécimens étendus d'une nouvelle traduction, qui était un pastiche du style d'Amyot. Depuis, M. Littré a tenté quelque chose de pareil en traduisant le premier chant de l'*Iliade* dans le langage des trouvères.

L'idée, en soi, est juste; mais Courier oubliait, ou peut-être ne savait pas que cette traduction qu'il voulait composer avec effort, et par une espèce de résurrection archaïque, existait toute faite de la main de P. Salyat. S'il l'ignorait, on ne peut

« Hécatée de Milet ainsi devise : j'écris ceci comme il me semble véritable; car des Grecs les propos sont tous divers, et, comme à moi, paraissent risibles. » Voilà le début d'Hécatée dans son histoire; et il continuait de ce ton, assorti d'ailleurs au sujet: ce n'étaient guère que des légendes fabuleuses de leurs anciens héros; peu de faits, noyés dans des contes à dormir debout. Même façon d'écrire fut celle de Xanthus, Charon, Hellanicus et autres, qui précédèrent Hérodote : ils n'eurent point de style à proprement parler, mais des membres de phrase, tronçons jetés l'un sur l'autre, heurtés sans nulle sorte de liaison ni de correspondance. Hérodote suivit de près ces premiers inventeurs de la prose, et mit plus d'art dans sa diction, moins incohérente, moins hachée; toutefois, en cette partie, son savoir est peu de chose... On voit que dans sa composition il cherche, comme par instinct, le nombre et l'harmonie, et semble quelquefois deviner la période; mais avec tout cela il n'a su ce que c'était que le style soutenu... Ce style n'eût pas convenu pour les récits qu'il devait faire et le temps où il écrivit... Mais il dut avoir, et de fait il a cette naïveté, bien souvent un peu enfantine, que les critiques appelèrent innocence de la diction, unie avec un goût du beau et une finesse de sentiment qui tenaient à la nation grecque. Cela seul le distingue de nos anciens auteurs, avec lesquels il a d'ailleurs tant de rapports, qu'il n'y a pas une phrase d'Hérodote, je dis pas une, sans excepter la plus gracieuse et la plus belle, qui ne se trouve en quelque endroit de nos vieux ramanciers et de nos premiers historiens, si ainsi se doivent nommer. Par tout ceci, on voit assez que, pour traduire Hérodote, il faut employer une diction naïve, franche, populaire et riche, en empruntant les expressions de Marot et de Rabelais. » — P.-L. COURIER, *Prospectus d'une traduction nouvelle d'Hérodote.*

en faire un grief sérieux contre lui, la gloire d'Amyot ayant absolument rejeté son émule dans l'ombre; mais enfin, puisque la version de Salyat est remise en lumière, pourquoi ne nous en servirions-nous pas? Elle est intelligente et assez fidèle. Au besoin, on peut la rectifier.

Nous allons donc l'exploiter ici, en éclaircissant çà et là une expression par trop surannée, et redressant les endroits où notre auteur s'écarte mal à propos du texte original.

ENTRETIEN DE CRÉSUS, ROI DE LYDIE, ET DE SOLON.

Il ne faut pas dire d'un homme qu'il est heureux, avant d'avoir vu la fin de sa vie.

« ... Ayant Solon entrepris de voyager et de voir les pays, il alla en Égypte vers le roi Amasis, et de là revint à Sardes, vers Crésus, où étant arrivé, fut humainement (1) reçu ès palais dudit roi Crésus, et trois ou quatre jours après son arrivée, Crésus commanda à ses gens de le mener voir ses trésors, lesquels ils lui montrèrent grands et pleins de félicité mondaine. Solon les ayant vus et considérés, selon l'opportunité qu'il en avait, Crésus s'adressa à lui, et lui dit : « Venez çà, mon hôte athénien ; j'ai tout plein ouï parler de vous, tant à cause de votre sagesse qu'à cause des voyages que vous entreprenez, comme philosophe qui désire beaucoup voir, et parce qu'il me prend envie de vous demander si, de tous les hommes que vous vîtes onc (*jamais*), en avez connu quelqu'un qui fût plus heureux que moi. »

» Crésus lui faisait cette demande pensant être le plus heureux du monde ; Solon, qui ne sut flatter, mais bien user de vérité, lui dit : « J'ai opinion, Sire, d'avoir vu Tellus, citoyen d'Athènes, plus heureux que vous. » Crésus s'étonna

(1) *Poliment.*

de cette réponse, et avec grande instance répliqua : « Je vous prie, dites-moi quelle occasion vous avez de juger Tellus le plus heureux que vous ayez vu. »

» Solon lui dit : « Entendez, Sire, que vivant ce personnage en ville bien régie et policée, il a eu enfants beaux et honnêtes, lesquels tous ont aussi eu lignée, qui leur est demeurée vivante ; davantage (*de plus*), après avoir bien cheminé parmi cette vie, selon que gît en la puissance de nous hommes, il a eu une très-belle et glorieuse fin. Car, comme les Athéniens donnèrent la bataille à aucuns (1) leurs voisins près la ville Éleusine, il leur porta fort bon secours, et mourut au lit d'honneur, après avoir fait tourner dos aux ennemis. Pour quel respect (2), les Athéniens le firent ensevelir aux dépens du public, au lieu même où il tomba, et l'honorèrent grandement. »

» Solon donnant à entendre à Crésus tant de choses et si heureuses touchant la personne de Tellus, lui fit lever les oreilles, et Crésus l'interrogea derechef, priant lui dire quel homme il avait vu, lequel estimât digne d'emporter le second prix après Tellus en cas de félicité humaine, pensant bien qu'il serait celui-là.

» Solon lui répondit qu'à son avis, Cléobis et Biton pouvaient seconder (3) Tellus en cet endroit ; car, comme ils étaient nés en Argos, et avaient raisonnablement de quoi, ils eurent davantage les corps puissants et robustes, de manière que tous deux ont souventes fois remporté le prix de joûtes et combats où ils se sont trouvés. Au reste, ce propos est maintenu d'eux (4), que célébrant les Argives, la fête de Junon, et fallant nécessairement que leur mère fût tirée jusqu'au temple par une paire de bœufs, ces deux jeunes

(1) *A quelques-uns (des ennemis).*
(2) *En considération de quoi....*
(3) *Occuper la seconde place après...*
(4) *On a conservé cette tradition à leur sujet.*

hommes, voyant que l'heure les pressait, et que les bœufs ne venaient point des champs, eux-mêmes se mirent le joug au col et tirèrent le chariot l'espace de quarante-cinq stades pour l'arriver (1) au temple. Après cet acte, qui fut vu de toute l'assemblée qui là était, la fin de leur vie fut telle que je vous dirai, et certainement le Dieu de là-haut donna par eux à connaître que trop mieux vaut à l'homme mourir que vivre. Car les hommes argiens qui se trouvèrent entour Biton et Cléobis, haut louèrent le bon vouloir de tels enfants, et les femmes, de leur part, dirent que la mère était heureuse, à laquelle était échue telle lignée. Elle donc, fort joyeuse de tel acte et de la réputation, se tint devant l'image de Junon, lui suppliant qu'elle donnât à ses enfants, qui tant l'avaient honorée, ce que l'homme peut obtenir le meilleur. Sa prière achevée, ils sacrifièrent et firent bonne chère, puis les deux jeunes hommes s'endormirent dans le temple, dont ils ne relevèrent jamais, et y trouvèrent la fin de leur vie, qui fut cause que les Argiens leur firent stamper (*ériger*) statues qu'ils offrirent à Delphes, pour témoignage de leur bonté et prud'homie. »

» Ainsi parla Solon de ces deux, et suivant son propos leur assigna le second lieu de félicité. De quoi Crésus fut marri et lui dit : « Comment! mon hôte athénien, selon que je vois, vous estimez si peu notre félicité que vous ne nous faites digne d'être conféré avec personnes pédanées (*subalternes*) et de basse condition ! » Solon lui dit : « Sire, voulez-vous que je vous assure des choses humaines, quand je sais que la divinité leur porte tant d'envie et les trouble si souvent? Croyez qu'en long espace de temps beaucoup de choses adviennent, que l'on voudrait ni voir ni souffrir. De ma part j'assigne à l'homme des ans soixante et dix, pour l'accomplissement de sa vie, lesquels ans font des jours vingt-cinq

(1) *Pour le conduire.* M. Littré, dans son savant *Dictionnaire*, note l'ancienne signification active du verbe *arriver*.

mille deux cent, sans y comprendre le mois intercalaire (1); à cause duquel si voulez que aucuns des ans soient plus longs, afin que des heures soient ajoutées à ce qui manque, outre les soixante-dix ans vous trouverez qu'il y aura trente-cinq mois intercalaires, et que les jours produits par iceux mois seront ensemble mille cinquante. Mais étant ainsi, que soixante-dix ans avec leurs mois intercalaires font le total de la vie humaine, dont proviennent somme toute des jours vingt-six mille deux cent cinquante, c'est chose merveilleuse que l'effet d'un jour n'est jamais semblable à l'autre. Au moyen de quoi, sire, je conclus que l'homme n'est tout que calamité. Vrai est que je vous connais riche et dominant sur beaucoup d'hommes; toutefois je ne saurais répondre à ce que vous demandez, avant que j'aie entendu comment vous aurez bien achevé votre âge. Car le riche n'est plus heureux que celui qui n'a qu'au jour la vie, si au demeurant fortune ne suit telle, que se portant bien ses affaires, il fine sa vie bien et honnêtement. Car plusieurs riches sont malheureux là où ceux qui n'ont que moyennes richesses sont bien fortunés. Et certes, ainsi que l'homme riche et toutefois malheureux surmonte en deux choses (2) celui que j'estime seulement bien fortuné, pareillement le bien fortuné (3) le surpasse en plusieurs sortes. Certes, le riche, même malheureux, peut mieux accomplir son désir, et secondement, mieux porter une desfortune ; mais l'autre le surpasse en ces deux points mêmes, d'autant qu'il n'a occasion d'ainsi mettre ordre à son désir,

(1) Les anciens Grecs mesuraient l'année par douze mois lunaires, les uns de 29, les autres de 30 jours; mais, pour rétablir l'accord entre ce système et le cours de la révolution solaire, on ajoutait de temps en temps aux douze mois un treizième.

(2) Savoir : la subsistance assurée et la domination.

(3) L'expression fait défaut à Salyat comme à nous-même pour traduire l'idée contenue dans le mot du texte désignant : « l'homme à qui le destin donne, non la richesse, mais des sujets de contentement perpétuel. »

ni à sa desfortune : félicité lui épargne l'un et l'autre, mais lui accorde des organes valides, une bonne santé, la joie d'avoir des enfants; il n'essuie beaucoup de fâcheries et porte toujours bon visage d'homme. Au reste, s'il parachève sa vie convenablement, je suis d'avis qu'il mérite d'être appelé ce « très-heureux » que vous cherchez. Et même, avant la mort, on ne doit lui appliquer l'appellation de ce mot « heureux, » ni le nommer tel, mais seulement se peut dire « bien fortuné. » Du reste, pour certain il est impossible à l'homme, en tant que homme, comprendre en soi toutes les conditions que j'ai alléguées ; car nulle région n'est suffisante pour se donner toutes choses, mais produit une et ne produit pas l'autre : tellement que celle-là est la meilleure qui, comparée aux autres, est abondante en plus de choses ; ce que l'on voit aussi au corps de l'homme, ayant une perfection, et défaillant en l'autre. Celui donc qui plus continue la bonne fortune et après finit sa vie doucement et gracieusement, à mon jugement, Sire, celui-là mérite d'emporter le nom d'heureux. Et pour tant en toutes choses il faut regarder comme se porte la fin, car il s'en trouve plusieurs lesquels, après grandes félicités, Dieu a ruinés de fond en comble. »

» Ainsi parla Solon à Crésus, sans lui vouloir en rien gratifier (1), ni faire autre estime de lui. Par quoi Crésus lui donna congé, et l'estima fort mal appris, de vouloir qu'on ne s'arrête au bien présent, mais qu'en toutes choses on regarde la fin (2). »

Peu après cet entretien, le roi n'eut que trop occasion de reconnaître combien Solon avait été sage en lui parlant ainsi. Mais Crésus, après avoir été défait par Cyrus et n'avoir échappé à la mort que par une sorte de miracle, devint tout à coup un des amis et des familiers de son vainqueur. Hérodote nous le montre aidant lui-même les Perses à établir

(1) *Être agréable.*
(2) HISTOIRES, livre I, ch. 30-33.

leur domination sur ses anciens sujets. Soit ressentiment contre les Lydiens, parce qu'ils s'étaient laissé vaincre, soit bassesse d'âme, il indiqua comment on les asservirait sûrement à leurs nouveaux maîtres. C'est ce que nous lisons un peu plus loin que l'entretien précédent, au chapitre 135 du premier livre des *Histoires*.

CONSEIL DU ROI CRÉSUS A CYRUS.

Trop de calme, de luxe et de plaisirs énervent un peuple.

« Je trouverais bon pour garder les Lydiens de ne jamais plus se rebeller contre vous, et pour ne vous donner plus de fâcherie, que vous envoyez leur faire défense de ne tenir dorénavant chez eux aucunes armes, ni bâtons de guerre, ensemble leur faire commandement de porter robes longues dessus leurs casaques et chausser brodequins ; outre, leur enjoindre qu'ils fassent apprendre à leurs enfants à sonner des instruments de musique, à chanter, à tenir cabarets et tavernes. Ce faisant, Sire, je suis certain que dans peu de temps les Lydiens d'hommes deviendront femmes, et ne devrez plus craindre qu'ils se révoltent contre vous. »

Le moyen indiqué est plus sûr qu'il n'est honnête et louable.

XV.

LES LEÇONS DE L'HISTOIRE

Fragments d'une lecture d'Hérodote pendant les Panathénées.

(Suite.)

Solon, tel qu'il se montre dans les pages où nous avons précédemment esquissé son caractère, n'est nulle part préoccupé de cette jalousie des dieux qui, différente de la Justice, s'acharne à renverser parmi les hommes toute grandeur croissante, uniquement parce qu'elle est une grandeur humaine. Si, — comme un savant l'a démontré par la chronologie contre le scepticisme de quelques critiques, — la visite du sage athénien au roi Crésus a pu réellement avoir lieu, il ne s'ensuit pas que Solon ait proféré les paroles mêmes que lui attribue Hérodote.

Tout prouve, au contraire, que, dans ce colloque comme dans son œuvre entière, l'historien a développé librement, d'après ses propres vues, un système philosophique auquel Solon est resté étranger.

Cette conception n'est pas, du reste, personnelle à Hérodote; il l'a trouvée déjà régnante en Grèce. Mais « lui-même, dans ses longs voyages, a cru la lire partout écrite sur la pierre des ruines, dans les annales des temples, dans la mémoire des nations, dans l'esprit des sages de tout pays, dans l'expérience du genre humain, comme elle l'était dans les traditions religieuses de sa patrie et dans l'enseignement théologique de son temps. Il y a vu le secret de tant de ré-

volutions dont il avait été le spectateur ou qu'il s'était fait raconter ; le mobile principal de la divinité dans le gouvernement du monde : en un mot, comme nous dirions aujourd'hui, la loi de l'histoire (1). »

La même idée domine tout le premier récit que nous allons transcrire encore de la traduction de P. Salyat.

L'ANNEAU DE POLYCRATE.

« Du temps que Cambyse passa en Egypte, les Lacédémoniens menèrent aussi armée contre Samos et contre Polycrate, fils d'Ajacès, qui par force occupait l'île, ayant, à son avénement, départi la ville en trois et baillé part et portion d'icelle à ses frères Pantagonte et Syloson. Toutefois, depuis, il s'était emparé de la totalité, faisant mourir l'un et chassant Syloson, qui était puîné.

» Quand l'île fut toute sous sa main, il prit ligue et confédération avec Amasis, roi d'Égypte, pour laquelle nourrir et entretenir il envoya et reçut plusieurs présents. Ses affaires augmentèrent fort en peu de temps, tellement que le bruit en courait par l'Ionie et toute la Grèce ; car en quelque lieu qu'il fît la guerre, tout lui venait à souhait. Son armée était de cent galions et de mille hommes de trait, avec laquelle indifféremment il se jetait sur tous pays, pillant et ravissant tout ce qu'il pouvait. Et disait qu'il faisait plus de plaisir à son ami, en lui rendant ce qu'il avait usurpé sur lui, que si jamais ne lui eût rien ôté ; et, sur ce, il occupa plusieurs îles et villes de terre ferme.

» Amasis ne fut nullement averti (*enthousiasmé*) des bonnes fortunes de Polycrate, mais davantage (*de plus*) en eut souci ; et, voyant que de jour en jour il prospérait de bien en mieux, il lui écrivit la missive qui suit :

(1) M. É. Tournier, *Némésis et la jalousie des dieux* ; Paris, 1863, A. Durand, éditeur.

« *Amasis à Polycrate.*

» J'ai été fort joyeux d'entendre que le personnage, lequel m'est ami et allié par hospitalité, soit prospérant en ses affaires. Bien que les grandes prospérités ne me plaisent pas beaucoup, sachant que la divinité nous est merveilleusement envieuse. Et quant à moi, je serais toujours content que les affaires, tant miennes que de mes amis, se portassent tantôt bien et tantôt mal. Et me plairait de passer cette vie avec telle vicissitude, plutôt qu'être toujours heureux ; car je n'ouïs onc parler d'homme toujours ayant vent à gré, qu'enfin il n'ait fait bris et se soit trouvé ruiné de fonds en racine. Pourtant, ami Polycrate, si m'en croyez, vous userez de vos bonnes fortunes en cette manière. Regardez quelle chose vous avez en votre possession la plus précieuse, et, pour laquelle perdue, vous seriez le plus marri (*fâché*). Celle-là, je vous conseille de jeter, afin que jamais ne vienne aux mains des hommes. Et si, par après, sans mutation, vos prospérités tombent toujours en même convalescence (1), donnez-y remède suivant le moyen que je vous propose.

» Polycrate, ayant fait lecture de cette missive, estima qu'Amasis lui donnait un très-bon enseignement, et par ce se mit à rechercher quelle pièce de son meuble (*mobilier*), bagues (*hardes*) et joyaux plus lui travaillerait l'esprit, s'il l'avait perdue; et, cherchant, trouva que l'émeraude qu'il portait au doigt, mise en œuvre par Théodote, fils de Téléclès, Samien, était celle dont la perte plus le tristerait. Par quoi il avisa de la jeter. Si (2) fit charger un galion plein

(1) Plus littéralement et plus clairement : « Si, après cela, vos prospérités n'alternent pas encore avec des malheurs, portez-y remède de cette même manière que je viens de vous proposer. »

(2) Cette particule, dans notre ancienne langue, est tantôt conjonction et tantôt adverbe. Adverbe, elle a d'ordinaire, comme en cet endroit de notre auteur, le sens de : « *en conséquence.* »

d'hommes et lui-même y entra, puis commanda de cingler en pleine mer. Et, se trouvant éloigné de l'île, il se tira l'anneau du doigt, et à la vue de toute la compagnie le jeta dans la mer, puis retourna au port. Revenu au logis et supportant sa perte le plus doucement qu'il pouvait, la cinquième ou sixième journée d'après arriva un cas qui fut tel :

» Un pêcheur prit un poisson fort beau et grand, pourquoi estima qu'il en devait faire présent à Polycrate, et vint à la porte du château disant au portier qu'il se voulait présenter au roi. L'huis étant ouvert (1), sa harangue fut : Sire, ayant pris ce poisson, je ne l'ai voulu porter au marché, encore que le gain de ma vie soit manuel, et m'a semblé qu'il mériterait être offert à Votre Seigneurie ; et, par ce, Sire, je le vous donne de bien bon cœur.

» Polycrate se délecta d'ouïr ces paroles et lui dit : « Vraiment, mon ami, vous avez bien fait, et m'avez doublement gratifié (*fait plaisir*), en votre harangue premièrement, et secondement en votre présent. Mais savez-vous (ce) qu'il y a? Je vous convie à dîner et veux que vous veniez manger votre part du poisson. »

» Le pêcheur estimant ces paroles à beaucoup, retourna en sa maison.

» Quand il fut temps, les cuisiniers ouvrirent le poisson et lui trouvèrent dans le ventre l'anneau du roi ; lequel soudain, avec grande joie, ils lui allèrent porter, et, lui présentant, contèrent comment il avait été trouvé.

» Il pensa bien que c'était ouvrage divin, et, par ce, coucha toute l'histoire par écrit, comment il avait jeté l'anneau, et, depuis, recouvré. Si dépêcha un messager vers Amasis avec ses lettres (2), lesquelles lues, Amasis connut qu'impossible est à l'homme détourner ce qui doit advenir à l'autre, et fallait finalement, après tant de bonne fortune, que Poly-

(1) « *La porte étant ouverte...* »
(2) « *Litteræ* (sa lettre)... »

crate tombât en adversité : attendu mêmement qu'il avait retrouvé ce qu'il avait jeté. A cette cause il lui renvoya un héraut en Samos, lui signifiant qu'il se départait de son amitié et hospitalité. Et le fit, afin que quand quelque grande desfortune viendrait empoigner Polycrate, il n'eût occasion de s'en trister et fâcher, comme du dommage de son ami (1). »

L'entreprise des Lacédémoniens contre le tyran de Samos échoua ; mais, « comme il était fort convoiteux de pécune, » il se laissa tenter dans la suite par les promesses dorées d'un satrape qui gouvernait l'Ionie au nom de Cyrus, fut attiré dans un piége et mis en croix.

Hérodote est, ainsi qu'Amasis, toujours en défiance contre les excès de la fortune. Il se complaît, d'ailleurs, dans une mélancolique contemplation des grandes catastrophes, et les expose avec une simplicité qui émeut, une vérité de traits qui pénètre. La résignation dans l'infortune le touche profondément ; il l'admire où il la rencontre ; il sait en outre qu'elle a des bornes, une mesure que l'on ne dépasse guère. C'est ce que prouve la relation suivante :

LES MALHEURS DU DERNIER ROI D'ÉGYPTE.

« Dix jours après que Cambyse eut pris la ville de Memphis, il logea Psamménite, qui avait été roi six mois, avec certains princes et grands seigneurs égyptiens, aux faubourgs, pour lui faire honte, le vilipender et déprimer, ensemble (*en même temps*) pour essayer quelle patience il aurait. Et à cette fin envoya sa fille en habit de pauvre esclave, avec les filles de ces autres seigneurs, quérir de l'eau une cruche en la main. Lesquelles passant par devers leurs pères s'écrièrent grandement ; et eux aussi, de leur part, ne purent con-

(1) Livre III, ch. 38-43.

tenir les larmes, voyant le traitement que l'on faisait à leurs filles.

» Psamménite ne fit autre semblant (1) fors qu'il baissa la vue en terre, connaissant à quelle fin Cambyse lui envoyait tel spectacle.

» Quand ces filles furent passées, son fils suivit tantôt après accompagné de deux mille Égyptiens de son âge, ayant tous la corde au cou, bridés et enchevêtrés, comme députés à souffrir la mort. Psamménite, voyant ce second triomphe (2) et entendant bien qu'on menait son fils à la mort, encore que toute sa compagnie pleurât amèrement, toutefois il ne montra autre contenance que quand il avait vu passer sa fille.

» Depuis un sien ami, déjà vieux, qui avait perdu tout son bien jusqu'à demander l'aumône, vint à passer, mais soudain qu'il l'aperçut il jeta un grand cri, et, l'appelant par son nom, commença se battre et frapper la tête. Adonc (*en conséquence*), trois hommes qui avaient été ordonnés pour remarquer ses gestes et tout son maintien, quand il verrait passer son fils et sa fille, allèrent faire leur rapport à Cambyse, lequel fut fort ébahi, et par ce envoya homme par devers Psamménite lui porter cette parole : « Le roi Cambyse m'envoie vers toi et te mande que tu lui rendes raison pourquoi tu n'as jeté un seul soupir, quand tu as vu ta fille en si pauvre état et ton fils aller à la mort, et, néanmoins, tu as fait cas de ce pauvre homme, lequel, comme j'entends, ne t'appartient en rien. » Psamménite répondit : « Enfant de Cyrus, les malheurs de ma maison sont si grands qu'ils ne se doivent lamenter; mais l'affliction d'un mien ami mérite d'être pleurée, lequel, en sa vieillesse, se trouve privé de tous ses biens et réduit à pauvreté extrême. » Ces paroles furent trouvées fort bien dites, et, comme disent les Égyp-

(1) « *Ne laissa rien voir dans son attitude...* »
(2) « *Cette seconde troupe qui défilait...* »

tiens, Crésus, que Cambyse avait amené en sa compagnie, se prit lors à pleurer. Ainsi firent les seigneurs perses qui là furent présents. Pareillement Cambyse en eut pitié telle qu'il commanda dès l'heure que l'on sauvât le fils de Psamménite d'entre ceux qui étaient jugés et députés à la mort; davantage, il voulut que Psamménite fût tiré du faubourg et amené vers lui.

» Les messagers trouvèrent que le fils était mort et qu'il avait été dépêché le premier. Au regard de Psamménite, ils l'amenèrent à Cambyse et vécut depuis avec lui sans violence ni outrage de sa personne (1). »

L'intrépidité qu'un homme acquiert par le sentiment de son devoir, ou l'indifférence dont il essaye de se cuirasser l'âme pour résister au malheur, peuvent donc céder devant une affliction imprévue. On était capable de tenir ferme contre tous les maux que l'on avait envisagés par avance dans toute leur étendue; on se roidissait contre l'infortune, puis notre raison tout à coup faiblit devant un spectacle qui, par lui-même, semblerait moins fait pour nous accabler que nos misères antérieures. Le vase était plein, une goutte d'eau le force de déborder.

Instruit comme il l'est par l'expérience des choses du monde, Hérodote présente une foule de semblables sujets d'émotion; il abonde en anecdotes qui attestent ainsi la connaissance de la réalité vivante; mais, en outre, il entreprend de s'élever jusqu'à l'étude des principes sociaux. Là, son génie ne l'abandonne pas plus qu'ailleurs : toutefois c'est un génie livré encore aux tâtonnements des premières découvertes. L'expression semble manquer à la pensée, et la pensée à son tour se dégage malaisément des difficultés qui l'assiégent. En effet, le langage et la perception distincte des problèmes

(1) Plus tard, cependant, le roi dépossédé tenta de préparer une insurrection, ce qui fut découvert. Cambyse le força de se donner la mort.

théoriques sont une conquête toujours lente, toujours pénible pour l'esprit. Il n'y arrive pas du premier coup : hommes et peuples ont besoin de temps pour donner à la réflexion de la puissance, de l'ampleur. C'est déjà un progrès quand on essaye de s'élever jusqu'à l'intelligence des principes. A cet égard, un morceau que le lecteur aura tout à l'heure sous les yeux paraîtra sans nul doute intéressant, comme un début, un prélude de l'art du publiciste, qui recherche les lois intimes de l'ordre politique.

En effet, Hérodote, dans son troisième livre, ose déjà mettre en présence des adversaires qui disputent non pas seulement sur une question de fait, mais sur un objet de spéculation politique, sur le point de savoir quelle est la meilleure forme de gouvernement. Voici le cadre du débat :

Après la mort de Cambyse, roi de Perse, un usurpateur, soutenu par la caste des Mages ou prêtres, à laquelle il appartenait, se donna pour le frère de Cambyse et parvint à se faire accepter comme l'héritier du trône. La fraude fut soupçonnée, puis découverte par quelques seigneurs, qui, associant leur courage, pénétrèrent de vive force dans le palais, tuèrent le Mage, révélèrent aux Perses le motif de ce coup de main sanglant, et se trouvèrent, au nombre de sept, les arbitres de la situation.

DE LA FORME LA PLUS PARFAITE DE GOUVERNEMENT.

« Quand le tumulte qui dura cinq jours fut apaisé, les seigneurs qui s'étaient ligués contre les Mages tinrent conseil sur toutes les affaires du royaume, et là furent faites harangues qu'aucuns (1) Grecs ne peuvent croire, tant y a toutefois et la vérité est qu'elles furent prononcées.

(1) Ainsi qu'on l'a vu précédemment, *aucuns* signifie *quelques*, dans notre ancien français.

» Otanès fut d'avis que les choses fussent gouvernées en commun par tous les Perses, et dit ainsi :

» Je ne suis point d'avis qu'aucun de nous soit désormais fait monarque, pour autant que c'est un gouvernement qui n'est ni beau ni bon. Qu'ainsi soit, regardez à quel bandon (*excès*) et insolence était parvenu Cambyse. En après, concevez en vous-mêmes l'audace du Mage, et, finalement, pensez comment Monarchie peut être bien instituée et établie, quand elle a la liberté de faire tout ce que bon lui semble, sans être tenue à compte ni à raison envers personne. Car, que le plus homme de bien du monde soit constitué en cet état, si (*par suite*) sera-t-il détraqué et perdra le train de toutes les bonnes et louables opinions. Il deviendra arrogant et insolent à cause des grands biens ; et, davantage, envie s'engendre naturellement dès sa naissance : lesquelles deux, insolence et envie, depuis qu'elles ont logé en l'homme, certainement toute iniquité abonde en lui. Et n'est chose tant injuste ni déraisonnable qu'il n'entreprenne, maintenant par insolence et bandon, maintenant par haine. Et toutefois il serait besoin à roi bien conditionné qu'il fût fort éloigné de toute haine et malveillance. Pour tant j'ose affirmer que l'état d'une Communauté se trouvera tout contraire et dissemblable au monarque, lequel hait les gens de bien, vertueux, vaillants, et favorise les méchants. Et ce qui lui est le plus malséant de tout, il prend plaisir à ouïr mal parler d'autrui et aux rapports qu'on lui fait. Davantage, si vous l'émerveillez (1) et louez modestement, il est marri (*fâché*) que ne le faites à toute bride : et si le faites, il le trouvera mauvais, et estime flatterie tout ce que vous lui dites. Au reste, je vais vous dire le comble de toutes ses malesfaçons. Il enfreint et change et abolit les lois et coutumes du pays, il force les femmes de ses sujets et fait mourir ses hommes sans cause connue. Au contraire, la Commu-

(1) *Si vous vantez les choses extraordinaires de sa vie et de son gouvernement....*

nauté, tenant les rênes d'un gouvernement, prend en premier lieu un nom très-beau ; c'est *Égalité :* car elle tient les offices par sort (1) et n'a point d'état qui ne soit sujet à correction. Finalement, elle rapporte tous ses conseils, avis et délibérations en commun. A ces causes, Messieurs, je dis pour résolution que nous devons abandonner la monarchie et introduire Démocratie : la raison si est qu'en plusieurs se trouvent toutes choses (2).

» Otanès donc mit cette opinion en avant. Mais le seigneur Mégabyze suada (*conseilla*) qu'ils se tournassent au gouvernement nommé Oligarchie, et fut tel son langage :

» Messieurs, je suis d'accord avec le seigneur Otanès en ce qu'il a dit comme redoutant la tyrannie du monarque ; mais touchant ce qu'il veut transporter la souveraine puissance aux mains d'une Communauté, certes il se mécompte ; car il est certain que rien ne se trouve plus ignorant ni plus effréné que la multitude d'un peuple lourd et inutile. Par quoi ne faut aucunement souffrir ni permettre que ceux qui veulent fuir l'insolence d'un monarque, tombent en celle d'un peuple farouche et désordonné ; car si le monarque fait quelque chose, il la fait comme connaissant, mais en un peuple il n'y a connaissance, sens ni entendement. Et comment connaîtra-t-il, quand il n'a point appris? Davantage, il ne sait bien, honneur ni courtoisie du monde, et se fourre parmi les affaires sans discrétion, comme la rivière qui se déborde avec grand ravage et impétuosité d'eau. Pour tant je conseille que ceux-là se servent du peuple, lesquels ont envie que les affaires des Perses soient mal régies et gouvernées. Au regard de nous, quand nous aurons élu certain nombre d'hommes sages et vertueux, je suis d'avis que nous leur

(1) « *Le sort y donne les emplois.* » Dans les démocraties anciennes, on tirait au sort la plupart des fonctions publiques.

(2) C'est-à-dire : « La raison en est que dans le peuple réuni on trouve toute vertu et toute sagesse. »

baillions la puissance suprême, m'assurant que nous serons de la partie. Si conclus qu'il est tout vraisemblable que des gens de bien (*des nobles*) sont bons les conseils.

» Quand le seigneur Mégabyze eut baillé cette opinion, le seigneur Daire (*Darius*) opina le troisième, et dit ainsi :

» Il me semble, Messieurs, que comme le seigneur Mégabyze a fort bien parlé quant à ce qui fait (*ce qui est de mise*) contre l'État populaire, pareillement il s'est abusé quant à Oligarchie; car supposé que les trois, démocratie, oligarchie et monarchie soient très-bonnes, je soutiens nonobstant que Monarchie surmonte de beaucoup les deux autres, à raison qu'il ne se peut rien trouver meilleur que le gouvernement d'un seul homme de bien, lequel, usant de bon entendement, gouverne une multitude sans commettre faute digne de répréhension. Cependant il se tait des conseils et délibérations qu'il prend contre les malveillants. Mais en l'état d'oligarchie où plusieurs s'empêchent (*s'occupent*) du bien public, haines et inimitiés sont coutumières; car chacun d'eux, pour être choryphée et coq par-dessus tout, veut vaincre en ses opinions; qui est cause qu'ils tombent en rancunes et envies les uns contre les autres, d'où naissent séditions, et de séditions meurtres, et de meurtres on vient à la monarchie. En quoi est à connaître combien Monarchie est meilleure qu'Oligarchie. Au surplus, quant à l'État populaire, je dis qu'il est impossible qu'en icelui ne se trouve beaucoup de malice, laquelle toutefois n'engendre aucune inimitié entre les méchants, mais plutôt grandes ligues et amitiés; car ceux qui mal gouvernent une république conspirent en secret jusqu'à ce qu'il se trouve homme qui, prenant autorité sur le peuple, les fasse cesser; alors tel est admiré, et avec cette admiration il ose apparoir et se porter pour monarque. Quoi faisant, il montre évidemment que des gouvernements Monarchie est la plus forte, la plus suffisante, ferme et assurée. Et, afin que je comprenne le tout en un mot, je vous prie, dites-moi, comment avons-nous recouvré la liberté?

Est-ce par le peuple, ou par quelques-uns, ou par la direction d'un seul (1) ? Je conclus donc, puisque vous êtes remis en liberté par le moyen d'un seul homme, que vous embrassiez Monarchie. Autrement, vous enfreindriez lois et coutumes du pays fort bien établies, ce qui ne sera, de ce je vous assure, pour le meilleur.

» Ces trois opinions furent mises en avant, dont la troisième fut approuvée par les quatre seigneurs qui restaient à opiner. Et voyant Otanès qu'il avait perdu tout à trac, derechef il parla en cette sorte :

» Messieurs, il est maintenant tout clair et manifeste qu'il est de nécessité que l'un de nous soit roi, soit que le prenez par sort, ou que nous nous en remettions à la commune des Perses qui choisira celui qui lui plaira, ou soit finalement par quelque autre expédient. Au regard de moi, je vous promets bien que je ne prendrai débat avec vous quant à ce point, car je ne veux ni gouverner ni être gouverné et vous quitte (*abandonne*) ma part du royaume, à la charge toutefois que ni moi, ni les miens, ni ma postérité ne seront jamais sujets ni vassaux.

» Cette protestation faite, les six lui accordèrent son dire, au moyen de quoi il se retira à part, ne voulant en rien se formaliser à l'encontre d'eux. Jusqu'à ce jour sa maison demeure seule franche parmi les Perses, sans reconnaître aucun seigneur lige ; et qui plus est, elle a commandement en tout ce que bon lui plaît, pourvu qu'elle n'excède les lois des Perses (2). »

Cette délibération, malgré les lacunes et la maigreur du raisonnement sur certains points, n'est cependant pas sans

(1) Darius rappelle-t-il à mots couverts que sans lui, sans sa décision, on ne serait probablement pas arrivé à renverser Smerdis ? ou veut-il dire que, sans l'initiative de leur roi Cyrus, les Perses seraient restés vassaux des Mèdes ? Les deux sens peuvent être défendus.

(2) Livre IV.

gravité. Il y a plus de noblesse encore avec plus de passion dans deux autres discours qui terminent le huitième livre.

Après la bataille perdue dans les eaux de Salamine, Xercès, regagnant l'Asie, avait retiré celles de ses troupes qui campaient sur les ruines d'Athènes et laissé en Thessalie Mardonius, son lieutenant, avec ordre de reprendre, après la mauvaise saison, les hostilités contre la Grèce.

Le général perse, au moment de commencer les opérations, espéra détacher les Athéniens de leur alliance avec les autres Grecs, en leur envoyant des propositions favorables par un prince qui avait avec eux des liens d'hospitalité, Alexandre de Macédoine (1). Les Lacédémoniens, instruits du dessein de Mardonius, expédièrent de leur côté une ambassade aux Athéniens, pour les prémunir contre les offres du chef des ennemis, promettant, si Athènes restait fidèle à la cause commune, de donner asile aux femmes et aux vieillards qu'elle leur enverrait en garde jusqu'à la fin de la lutte. Alexandre et les députés de Sparte furent entendus dans une même assemblée du peuple d'Athènes, qui fit connaître aussitôt ses intentions.

INDÉPENDANCE ET FERMETÉ D'ATHÈNES.

« Les Athéniens répondirent à Alexandre ces mots : « Seigneur Alexandre, nous ne sommes pas ignorant que les forces du Mède sont plus grandes que les nôtres, et de ce côté ne nous faut rien reprocher, vous assurant que pour retrouver liberté nous nous défendrons tant que possible nous sera. Et pour ce vous pouvez bien vous déporter de nous vouloir persuader de sentir avec le Barbare ; car nous n'en ferons rien. Et hardiment faites rapport à Mardonius, tant que le soleil cheminera son chemin d'aujourd'hui, que nous n'accorderons avec Xercès, mais lui marcherons au-devant,

(1) Un des ancêtres d'Alexandre le Grand.

nous confiant aux dieux et héros qui combattront avec nous, les maisons et statues desquels il a brûlées sans en faire discrétion (*distinction*) aucune. Et quant à votre personne, la Seigneurie athénienne (1) vous défend de vous trouver plus devant elle pour nous tenir tels propos, afin que ne cuidiez (*vous ne pensiez*) nous faire plaisir de nous inciter à faire choses illicites et déraisonnables : combien que (*quoique*) vous étant porté ami et médiateur pour la Seigneurie, nous ne voudrions point que de la part d'elle vous fût fait déplaisir.

» Ainsi dirent-ils à Alexandre; mais à l'ambassade de Sparte ils rendirent cette réponse :

» Monsieur l'ambassadeur, la chose est bien du naturel de l'homme que les Lacédémoniens aient eu crainte que ne prissions ligue avec le Barbare : combien toutefois que vous nous avez fait tort de douter de la volonté des Athéniens, que vous avez souvent connue; car en lieu de la terre, il n'y a tant d'or et n'est région tant excellente en beauté et bonté, pour laquelle nous voulussions, en médisant (2), asservir la Grèce. Et, supposé que nous nous proposions ce faire, toutefois plusieurs et grandes raisons nous retiendraient. En premier lieu, les statues et temples des dieux qui ont été brûlés et encombrés de leurs ruines ; à cause de quoi nous devons beaucoup plus penser à prendre vengeance que faire paix avec celui qui exécute telles insolences. En après nous sommes Grecs comme vous, de même sang et même langue. Davantage, nous avons temples et sacrifices des dieux communs, outre que nos mœurs, lois et coutumes sont semblables. Au moyen de quoi (*pour ces raisons*), la chose serait trop mal gouvernée que les Athéniens trahissent et prostituassent ainsi toutes les dignités et ornements de la patrie. Et pourtant apprenez une chose, si déjà vous ne l'avez apprise : tant qu'il restera Athénien vivant, nous n'accorde-

(1) « La ville libre d'Athènes... »
(2) *En partisant avec les Mèdes.*

rons avec Xercès. Au surplus nous n'acceptons point la pourvoyance dont voulez user envers nous, en nourrissant nos femmes et familles, considéré que (*par ce motif que*) toutes nos maisons sont gâtées et perdues. En quoi vous montrez l'entière bienveillance que vous nous portez, combien que nous aviserons de nous maintenir le mieux que nous pourrons et ne vous serons en charge. Il reste seulement, étant les choses disposées comme elles sont, que vous nous envoyiez gens de guerre le plus tôt que faire se pourra; car nous pensons bien que le Barbare ne mettra longtemps à nous venir assaillir, mais prendra son chemin vers nous incontinent qu'il entendra que ne voulons rien faire de ce qu'il nous a mandé. Par quoi, avant qu'il entre en l'Attique, la saison est et le temps de le prévenir en Béotie et là faire le boulevard de la Grèce (1). »

(1) Livre VIII, ch. 143-144.

XVI.

L'AMOUR DE LA PATRIE A ATHÈNES

Éloge funèbre des soldats morts pour la République.

(*Extraits de Thucydide.*)

Un peu avant la bataille de Salamine, des transfuges avaient été conduits devant Xercès. On voulut savoir par eux à quoi s'occupaient les Grecs. Ces hommes répondirent : « En ce moment, les Grecs célèbrent les jeux olympiques ; ils regardent les exercices gymniques et la course des chevaux. » Un des chefs perses leur demanda encore quel était le prix des combats : « Une couronne d'olivier, » dirent-ils. A ces mots, Tritantœchmès, fils d'Artabane, entendant que le prix consistait en une récompense si simple et si modeste, adressa devant tout le monde ces paroles au principal conseiller du roi : « O dieux ! Mardonius, quels sont donc ces hommes contre lesquels tu vas nous mener ? Insensibles à l'intérêt, ils ne combattent que pour la vertu (1). »

Ce cri d'admiration échappé des lèvres d'un grand seigneur perse a traversé les siècles ; venu jusqu'à nous, il est comme la consécration du peuple qui, malgré ses défauts, a légué de si grands exemples à l'avenir.

Mais, après leurs victoires contre l'agression asiatique, les Grecs ne tardèrent pas à se diviser. L'ambition rivale d'Athènes et de Lacédémone provoqua des guerres fratricides et tous les excès d'un orgueil insatiable.

(1) HÉRODOTE, livre VIII, ch. 27. — Cf. p. 225.

Le patriotisme, dans ces deux villes, ne fut plus qu'une exaltation continuelle de soi-même et dégénéra en tyranniques injustices contre les États plus faibles. Née de cette perversion d'un sentiment honorable et même grandiose, la guerre du Péloponèse (dans le dernier tiers du v[e] siècle avant notre ère) déchaîna toutes les frénésies, toutes les passions destructives, toutes les corruptions.

C'est dans le récit de cette guerre, récit commencé par Thucydide, terminé par Xénophon, que le politique et l'homme d'État trouveront éternellement des occasions de s'instruire sur les mobiles qui poussent les peuples et les particuliers à porter le trouble dans le monde, à passer de l'heureuse fortune au mépris d'autrui, de l'insolence aux revers, et des revers à la violation des plus saintes lois; mais on y découvrira également les ressources infinies d'un caractère national fortement trempé, celles de la constance et du courage. Sur un théâtre bien restreint, la guerre du Péloponèse est un des drames les plus solennels et les plus complets que l'on ait jamais vus.

Il faut ajouter que l'intérêt de la lutte tient, en grande partie, à la manière dont elle a été racontée, surtout par Thucydide.

Ce grand homme fut surpris par la mort au moment où il rédigeait le viii[e] livre de son histoire, qui s'arrête à la vingt et unième année de cette guerre de trente ans. Son histoire, quoique incomplète, révèle à première vue la pénétration, la sagacité d'un témoin qui a suivi les événements avec une attention soutenue. Thucydide a l'esprit élevé, judicieux, impartial. « Il possède à un degré peu commun, » dit M. L. Vaucher, « le talent de raconter, et ce talent s'exerce surtout sur les faits militaires; mais lorsque les vicissitudes de la guerre amènent des luttes politiques ou des intrigues de partis, l'auteur sait aussi en tracer des tableaux animés et fidèles; il y déploie une profonde connaissance du cœur humain et une grande expérience des affaires. Son style e

noble, énergique, concis ; on y trouve souvent des figures hardies, des traits rapides et surtout des ellipses, des suspensions, des interversions qui donnent à la phrase un mouvement et une force difficiles à imiter dans un autre langage, et qui la rendent aussi parfois obscure.

» *L'Histoire de la guerre du Péloponèse* fut mise au jour par Xénophon, qui la termina et prolongea le récit jusqu'à l'année 362 avant J.-C. Le mérite de Thucydide ne tarda pas à être apprécié, et dès lors sa gloire ne cessa d'augmenter ; il devint un modèle que s'efforcèrent d'imiter plusieurs des écrivains subséquents, entre autres Philiste, chez les Grecs, et Salluste, chez les Romains. Démosthène le copia, dit-on, plusieurs fois de sa main, et il fut mis au rang des premiers écrivains par les meilleurs juges. Cicéron (1) estime qu'il surpassa tous les autres historiens par l'art de sa composition : « Il a, dit-il, une telle fécondité, que chez lui le nombre des pensées égale presque le nombre des mots ; son style est si approprié au sujet, qu'on ne saurait dire si l'expression ajoute à la pensée, ou si c'est de la pensée qu'elle tire son éclat. »

Comme Hérodote, Thucydide intercale dans la narration des discours qui préparent ou éclaircissent les événements ; ils forment une partie essentielle de l'œuvre, parce que les personnages y sont censés se peindre eux-mêmes.

Athénien de naissance, mêlé de sa personne aux circonstances de beaucoup de faits parmi ceux qu'il raconte, ayant connu directement les acteurs, ses compatriotes, qui ont figuré dans cette émouvante tragédie, il a rendu avec une verve et une fidélité manifestes, sinon les propres mots, du moins l'esprit des discussions de la tribune athénienne. L'éloquence de son temps revit tout entière dans les pages où il fait parler les chefs habituels des peuples. Que ce soit un roi de Sparte ou un démagogue d'Athènes, les nuances du carac-

(1) *De l'Orateur*, livre II, ch. 56.

tère sont exprimées avec une égale sûreté de touche : les mœurs et les passions se découvrent et s'accusent admirablement.

Nous détacherons de son livre trois morceaux célèbres, qui, indépendamment de leur beauté littéraire, ont pour nous l'avantage d'offrir une manifestation très en relief du génie d'Athènes, tel que l'avaient fait soixante ou quatre-vingts ans de combats glorieux, d'entreprises ambitieuses, de surexcitation politique.

On y verra tantôt des sentiments louables, tantôt des inspirations qui ne peuvent être excusées ; la conscience délicate et sévère de l'homme moderne ne peut se tromper ni sur les uns ni sur les autres. Aussi ne nous appliquerons-nous pas à détailler les motifs d'éloge ou les raisons de blâme. La réalité parlera d'elle-même, soit pour faire admirer la noblesse et la solidité du courage, soit pour indiquer à quels excès de dureté, d'égoïsme, peut conduire un patriotisme qui refuse de se modérer lui-même et de s'arrêter où commence la manie orgueilleuse.

Thucydide écrit d'un style tellement serré, il est si dangereux de le traduire, que nous n'avons pas osé nous y risquer nous-même. Il nous a donc fallu adopter la version française qui avait jusqu'à ce jour passé pour la mieux faite, celle de Lévesque, publiée pour la première fois en 1795 ; mais, comparée de près avec le texte, elle nous a paru renfermer çà et là des erreurs graves, que nous avons essayé de corriger d'après nos réflexions personnelles, ou en nous aidant de deux autres traductions récentes, œuvres, l'une et l'autre, de philologues habiles, qui ont consacré de longues années à l'étude de notre auteur (1).

(1) La première est en latin et figure dans la collection Didot : *Thucydidis Historia belli Peloponnesiaci, cum nova translatione latina F. Haasii, professoris academiæ Vratislaviensis ; Parisiis*, 1855. L'autre, française, a été donnée en 1863 par M. E.-A. Bétant, directeur du

Pour l'historien de la guerre du Péloponèse, comme pour Hérodote, le XVI[e] siècle nous offrait un traducteur que son ancienneté recommandait à notre attention, Claude de Seyssel, d'abord évêque de Marseille, puis archevêque de Turin. Son travail, publié pour la première fois en 1527, mais composé dès le règne de Louis XII, et pour l'usage de ce prince, par conséquent d'un style plus archaïque encore que celui de P. Salyat, n'a pas pu nous rendre le même service que nous avions demandé à cet interprète d'Hérodote. La prose de Cl. de Seyssel n'est pas sans mérite, et rappelle, par intervalles, surtout dans les récits, la manière de Philippe de Comines ; néanmoins, en le lisant, on découvre trop vite qu'il reste à une distance énorme de l'original. Bien qu'un homme distingué, contemporain de Machiavel et façonné aux subtiles habitudes de la politique des cours de cette époque, ait pu, grâce aux leçons de l'expérience, comprendre Thucydide aussi bien que le comprendrait un diplomate de nos jours, — si nos hommes d'État lisent encore Thucydide; — bien que Charles-Quint patronnât, en quelque sorte, la traduction de Seyssel, puisque ce prince l'estimait infiniment et la portait toujours avec lui dans ses voyages, nous avons dû l'écarter (1) : elle aurait exigé, de la part des lecteurs, une contention d'esprit trop pénible, et les aurait, du reste, bien souvent trompés. Nous nous sommes donc contenté d'en extraire en note un court fragment ; mais, à l'endroit même où l'on trouvera ce morceau, il nous a paru curieux de citer, au-dessous de la traduction, malheureuse-

Gymnase de Genève (Paris, L. Hachette et C[ie], éditeurs). Nous avons consulté aussi avec avantage les travaux de MM. Longueville et A. Pillon.

(1) François I[er], de même, avait communément avec lui un exemplaire manuscrit de « Thucidides, Athénien, translaté par Cl. de Seyssel. » V. le *Catalogue de la bibliothèque de François I[er] à Blois, en 1518*, publié, d'après le manuscrit de la bibliothèque impériale de Vienne, par M. H. Michelant. Paris, 1863.

ment un peu pesante, de Lévesque, et des périodes imparfaites de Claude de Seyssel, le passage correspondant traduit par M. Villemain, dans son *Essai sur l'oraison funèbre*. Ces trois citations peuvent, dans leur brièveté, servir à comparer des époques et des allures bien différentes de notre langue.

L'écrit de M. Villemain, qui nous aura fourni ces quelques lignes d'une version si vive et si française, contient, au sujet du premier des passages de Thucydide, qui vont suivre, des réflexions que nous ne pouvons manquer de reproduire, bien que nous ne les adoptions pas pour notre compte.

Ce premier morceau est celui que Claude de Seyssel nomme *la Harangue générale de Périclès*.

On sait que Périclès devint, par la chute du parti conservateur d'Athènes et la retraite forcée du noble Cimon, le maître promptement incontesté de la tribune, l'orateur, le représentant du peuple, le vrai démagogue, dans le sens primitif et respectable de ce mot. Il occupait le premier plan sur la scène, au moment où s'ouvrit la guerre du Péloponèse, dont il fut le principal instigateur.

Nous n'avons pas à examiner les motifs politiques ou personnels qu'on lui attribue dans cette initiative ; rappelons seulement que ses discours, capables d'entraîner le peuple, étaient des improvisations pleines d'heureux hasards ; les idées générales et toutes nouvelles y abondaient, ainsi que les grands mouvements oratoires soutenus par une pressante dialectique. Un de ses adversaires les plus animés disait de lui : « Quand je l'ai terrassé et que je le tiens à terre, il s'écrie bien haut qu'il n'est pas vaincu, et tout le monde le croit. » Sûr de son crédit, comment n'aurait-il décidé les Athéniens à entreprendre une lutte qui flattait leur vieille haine contre Lacédémone ? Il y parvint en effet, sans que la multitude lui fît un crime des premiers sacrifices exigés par la guerre. Si, dans la seconde année, ses ennemis obtinrent un instant l'avantage et le firent condamner à l'amende, l'assemblée du peuple, se déjugeant bientôt elle-même, lui confia les pou-

voirs les plus étendus pour la direction des mouvements militaires et le gouvernement intérieur.

Dans la première campagne, celle de 431, l'armée des Péloponésiens, sous la conduite du roi de Sparte, Archidamus, s'était avancée jusqu'au bourg d'Acharnes, et avait ravagé toute l'Attique, sans que les Athéniens, renfermés dans Athènes par ordre de Périclès, sortissent pour offrir le combat. Bientôt les alliés, ne trouvant plus de vivres dans l'Attique, se retirèrent chargés de butin et rentrèrent chez eux.

« Dans le cours de l'hiver, Athènes, suivant les anciennes institutions, célébra aux frais du public les funérailles des citoyens qui étaient morts durant la guerre. Voici ce qui s'observe dans cette solennité. Trois jours avant les obsèques, on élève un pavillon où sont déposés les os des morts, et chacun peut apporter à son gré des offrandes au mort qui lui appartient (1). Au moment de la translation sont amenés sur des chars des cercueils de cyprès, un par chaque tribu, dans lequel on renferme les ossements de ses morts. On porte en même temps un lit vide et tout dressé pour les *disparus*, c'est-à-dire ceux qui n'ont pu être retrouvés. Les citoyens et les étrangers peuvent, à volonté, faire partie du cortége. Les parentes sont auprès du cercueil, qu'elles accompagnent jusqu'au lieu de sépulture en poussant des gémissements. Les restes sont déposés dans un monument public élevé dans le plus beau faubourg de la ville (2). C'est là que toujours on inhume ceux qui sont morts à la guerre; les guerriers qui périrent à Marathon furent seuls exceptés; car, pour rendre à leur vertu un hommage signalé, ce fut dans les champs où ils avaient perdu la vie qu'on leur donna une tombe. Quand les morts sont recouverts de terre, un orateur choisi par la République, homme distingué par ses talents et ses dignités,

(1) Le culte des morts se trouve déjà au temps d'Homère. Plus anciennement, il existait chez les Indiens.

(2) On l'appelait « le Céramique » (*les Tuileries*).

prononce l'éloge que mérite leur valeur. Ce discours terminé, on se retire. C'est ainsi que se célèbrent ces funérailles, et cet usage fut observé pendant tout le cours de la guerre, autant de fois que l'occasion s'en présenta (1). » Quand le moment fut venu, Périclès monta sur une tribune élevée près du monument et d'où le plus grand nombre des assistants pouvait l'entendre, puis prononça le discours solennel. Il se trouvait naturellement désigné pour ce périlleux honneur. N'était-il pas le citoyen le plus éminent et l'orateur le plus illustre? Déjà dans une autre circonstance il avait rempli le même devoir. Plutarque nous a conservé cette pensée de son panégyrique des guerriers morts pendant la guerre de Samos (441 ans avant J.-C.): « Ces hommes, disait-il, sont devenus immortels comme les dieux eux-mêmes; car nous ne voyons pas les dieux en réalité, mais par les honneurs qu'on leur rend et les biens dont ils jouissent, nous jugeons qu'ils sont immortels. Les mêmes signes existent dans ceux qui meurent pour la défense de la patrie. »

M. Villemain fait remarquer avec raison que, dans ce fragment, la foi aux apothéoses, quelle que soit la beauté du mouvement qui sert à l'exprimer, semble marquée bien faiblement ; le scepticisme est, dirait-on même, au fond de ce passage. Périclès, élève des philosophes, laisse voir les incertitudes de sa pensée relativement aux dieux; la religion est de même absente du discours que nous allons rapporter, et l'on n'y trouve pas davantage une croyance sérieuse à l'immortalité de l'âme. On n'y rencontrera pas ces deux moyens pathétiques qui produisent tant d'effet sur un auditoire chrétien rassemblé autour d'une tombe, et dont l'emploi n'a pas été inconnu dans l'éloquence antique. Nous y chercherions de même inutilement la touchante image qu'Aristote attribue à Périclès, parlant de la jeunesse moissonnée par la guerre : « L'année a perdu son printemps. » Rien ne rap-

(1) THUCYDIDE, livre II, ch. 34.

pelle même ce tour métaphorique de la pensée. Si le discours de Périclès, dans l'histoire de Thucydide, est d'une haute éloquence, nul ornement de style ne s'adresse à l'imagination : pas une idée, pas un mot qui ne soit avant tout sévère et simple. Mais on peut supposer que cette harangue est une fiction de l'historien. En tout cas, et quelque grande qu'on lui fasse sa part dans la composition qu'il nous offre, on peut être sûr qu'il a dû tenir compte des usages oratoires et mettre en œuvre le fonds ordinaire des pensées qui servaient dans les majestueuses et tristes cérémonies de ce genre. L'éloge de la patrie y formait nécessairement le thème principal, puisque l'éloge même ne pouvait être que collectif. L'égalité démocratique, ne permettant à cet égard aucune concession à la gloire individuelle, commandait en quelque sorte les grandes lignes du plan.

ÉLOGE DES GUERRIERS MORTS POUR ATHÈNES.

« La plupart des orateurs qui, de ce même lieu, se sont fait entendre jusqu'à ce jour, ont célébré le législateur qui a cru devoir ajouter à l'ancienne loi sur la sépulture des citoyens, victimes de la guerre, celle de prononcer leur éloge (1), persuadés que c'est une belle institution de louer en public ceux qui sont morts pour la patrie. Pour moi, j'oserais croire qu'à des hommes qui se sont rendus grands par leurs actions, il suffit de ce qu'ils ont fait pour justifier les honneurs qu'ils obtiennent, honneurs rendus par le peuple entier et dont ce monument vous offre le spectacle, plutôt que de livrer les vertus d'un grand nombre de héros au hasard d'être appréciées suivant qu'un seul homme en parlera plus ou moins dignement. Il est difficile à l'orateur de garder la mesure convenable, quand on peut même à peine avoir une opinion

(1) On ignore quel est l'auteur de cette loi complémentaire.

fixe sur la vérité. L'auditeur qui joint à la connaissance des faits un sentiment d'affection pour ceux dont on prononce l'éloge, trouvera peut-être tout ce qu'on pourra dire au-dessous de ce qu'il voudrait entendre et de ce qu'il sait ; et celui qui ne connaît pas les choses par lui-même trouvera, par envie, de l'exagération dans tout ce qui s'élève au-dessus de son caractère. Car on ne supporte l'éloge des autres qu'autant que l'on se croit capable soi-même de faire ce qu'on entend célébrer : ce qui s'élève plus haut, on refuse d'y croire. Cependant, puisque les anciens ont jugé convenable qu'un tel éloge fût prononcé, je dois me conformer à la loi, et tenter de satisfaire, autant qu'il me sera possible, le désir et l'opinion de chacun d'entre vous.

» C'est par nos ancêtres que je vais commencer (1). Dans une telle solennité, il est juste, il est convenable de leur accorder les honneurs d'un souvenir. Des hommes d'une même origine ont toujours occupé cette contrée (2), et c'est par leurs vertus que les plus anciens l'ont transmise à leurs descendants, libre comme elle continue de l'être. Nos premiers aïeux sont

(1) Dès ce moment commence l'ordre d'idées qui remplira le discours presque entièrement. « Périclès, dit M. Villemain, fait un tableau rapide et embelli d'Athènes, de ses institutions, de ses lois, de ses mœurs douces et sociales. Il flatte l'orgueil public dans sa jalousie pour Lacédémone, dont il oppose les rudes travaux et la triste discipline aux vertus brillantes et faciles, à la magnificence et à l'industrie d'Athènes. On dirait que, profitant de cette occasion solennelle, il a voulu, dans l'éloge du patriotisme et de la vertu civique, consacrer l'apologie des nouveautés séduisantes et des vices ingénieux, qu'on l'accusait lui-même d'avoir introduits dans sa patrie. Mais ces détours de l'éloquence, cette intention, ce langage, s'éloignent, il faut en convenir, du pathétique simple et touchant que l'on doit chercher dans l'éloge funèbre. » — Ces dernières lignes contiennent une critique, vraie, sans doute, au point de vue des habitudes modernes, mais contraire à l'esprit de l'institution athénienne.

(2) Athènes se vantait d'être purement ionienne, sans mélange d'aucune autre race.

dignes d'éloges, et nos pères encore plus : ce sont eux qui ont ajouté à l'héritage qu'ils avaient reçu la puissance que nous possédons, et ce n'est pas sans de grands travaux qu'ils l'ont transmise. Mais nous-mêmes, nous surtout qui vivons encore, et qui sommes parvenus à l'âge de la maturité, c'est nous qui avons procuré le plus d'accroissement à cet empire ; c'est à nous que sont dus tous les avantages qui rendent la République si respectable dans la guerre et dans la paix. Les exploits qui nous ont acquis les différentes parties de notre domination, les invasions des Grecs et des Barbares vaillamment repoussées par nous ou par nos pères, c'est ce que je passerai sous silence, sans vous entretenir longuement de ce qui vous est connu. Mais par quelle conduite nous sommes parvenus à tant de puissance, par quelles institutions politiques et par quelles mœurs nous avons imprimé tant de grandeur à l'État, c'est ce que je vais montrer, avant de passer à l'éloge de nos guerriers : persuadé que ces détails ne sont pas ici déplacés, et qu'il n'est pas inutile à cette assemblée de citoyens et d'étrangers de les entendre.

» Notre constitution politique n'est pas une imitation des lois de nos voisins, et nous servons plutôt à quelques-uns de modèles que nous n'imitons les autres. Comme notre gouvernement n'est pas dans les mains d'un petit nombre de citoyens, mais dans celles du grand nombre, il a reçu le nom de démocratie. Dans les différends qui s'élèvent entre particuliers, tous, suivant les lois, jouissent de l'égalité : la considération s'accorde à celui qui se distingue par quelque mérite, et si l'on obtient de la République des honneurs, c'est par des vertus, et non parce qu'on est d'une certaine classe. Peut-on rendre quelque service à l'État ? on ne se voit pas repoussé parce qu'on est obscur et pauvre. Tous, nous disons librement notre avis sur les intérêts publics ; mais, dans le commerce journalier de la vie, nous ne voyons pas de mauvais gré les actions des autres ; nous ne leur faisons pas un crime de leurs jouissances ; nous ne leur lançons pas ces coups d'œil

hargneux, qui affligent du moins, s'ils ne blessent pas (1). Mais, sans avoir rien de pédantesque dans le commerce particulier, une crainte salutaire nous empêche de prévariquer dans ce qui regarde la patrie, toujours écoutant les magistrats et les lois, surtout celles qui ont été portées en faveur des opprimés, et toutes celles même qui, sans être écrites, sont le résultat d'une convention générale et ne peuvent être enfreintes sans honte.

» Par des institutions de jeux et de fêtes annuelles, par les agréments et les douceurs de la vie privée, nous offrons à l'esprit le délassement de ses fatigues; et chaque jour a chez nous ses plaisirs qui dissipent les ennuis. Notre République, par l'étendue de sa domination, reçoit tout ce qui naît sur la terre entière, et nous ne recueillons pas moins pour notre jouissance les productions des contrées étrangères que celles de notre sol.

» Voici, dans ce qui concerne la guerre, en quoi nous différons de nos ennemis. Nous offrons notre ville en commun à tous les hommes; aucune loi n'en écarte les étrangers, ne les prive de nos institutions, de nos spectacles (2) : chez nous rien de caché, rien dont ne puissent profiter nos ennemis. Ce n'est point en des apprêts mystérieux, en des combinaisons de ruses, que nous mettons notre confiance : elle se fonde sur notre courage et notre activité. Nos ennemis, dès leur première enfance, se forment au courage par les plus rudes exercices; et nous, élevés avec douceur, nous n'en avons pas moins

(1) Cette louange de la facilité des mœurs athéniennes n'est pas sans une allusion satirique contre Sparte. Le Lacédémonien, dit Lévesque, était sans liberté dans la vie privée, ou plutôt sa vie était toute publique. Toujours gêné, toujours observé dans toutes ses actions, il était à son tour le censeur de son voisin. Jamais il ne cessait d'être esclave des sévères coutumes de sa patrie, et ce dur esclavage commençait pour lui dès l'enfance.

(2) La loi lacédémonienne défendait à cet égard tout ce que permettaient les coutumes libérales d'Athènes.

d'ardeur à courir aux mêmes dangers. C'est ce qui est bien prouvé; car les Lacédémoniens ne viennent pas seuls, mais avec tous leurs voisins, porter la guerre dans notre pays ; et nous, pénétrant seuls chez nos ennemis, et ayant à combattre des hommes qui défendent leur propriété, nous remportons le plus souvent sur le territoire étranger l'avantage.

» Il n'est jamais arrivé qu'aucun de nos ennemis eût à lutter contre toute la masse de nos forces, obligés que nous sommes de montrer à la fois notre marine et d'envoyer des troupes de terre dans les diverses contrées de notre domination ; mais s'ils se mesurent avec une faible partie de notre puissance, victorieux, ils se vantent de nous avoir tous repoussés ; vaincus, de n'avoir cédé qu'à toutes nos forces réunies.

» S'il est dans notre caractère de courir au danger en nous jouant plutôt que de l'aborder par une résolution méditée, plutôt par l'habitude du courage que par obéissance à des lois, nous n'en sommes pas plus affligés d'avance des maux qui nous attendent ; et, dans l'action, nous ne montrons pas moins de valeur que ceux qui se condamnent à se toujours aguerrir péniblement.

» Voilà ce qui rend notre République digne d'une admiration qu'elle mérite encore à d'autres égards. Nous avons le goût du beau, mais en sachant être simples ; nous nous livrons à la philosophie, mais sans nous amollir. Si nous possédons des richesses, c'est pour les employer dans l'occasion, et non pour nous vanter d'en avoir. Il n'est honteux à personne parmi nous d'avouer qu'il est pauvre ; mais ne pas chasser la pauvreté par le travail, voilà ce qui est honteux (1). Les mêmes hommes se livrent à leurs affaires particulières et à celles du gouvernement, et ceux qui font profession du travail manuel ne sont point étrangers à la politique. Seuls

(1) Le travail et le négoce étaient honorés à Athènes, tandis que les cadets de famille, chez les Spartiates, oisifs et pauvres, devaient être nourris par leurs riches aînés.

nous ne regardons pas comme homme de loisir celui qui ne prend part à rien de tout cela, mais nous le traitons d'inutile. Nous jugeons bien les choses, nous les concevons de même et nous ne croyons pas que les discours nuisent aux actions; mais ce qui nous paraît nuisible, c'est de ne pas s'instruire d'avance par le discours de ce qu'il faut exécuter. Voici ce qui nous est encore particulier : c'est d'avoir en même temps la plus grande audace, et de bien raisonner ce que nous allons entreprendre; tandis que, chez les autres, c'est l'ignorance qui rend audacieux et le raisonnement inactifs. Et ceux-là doivent, sans doute, être considérés comme les plus valeureux, qui connaissent bien ce qui est terrible, ce qui est agréable, sans en chercher davantage à se soustraire aux dangers. Même dans les vertus, nous différons du grand nombre : nous devenons amis plutôt en accordant qu'en recevant des bienfaits. L'amitié du bienfaiteur est la plus solide: il veut conserver l'affection qui lui est due pour le bien qu'il a fait; celui qui ne fait que payer du retour éprouve un sentiment plus faible : il sait que ses bons offices sont une dette qu'il acquitte et qu'ils n'ont rien d'obligeant. Seuls encore, c'est moins par un calcul d'intérêt que par une confiance généreuse que nous accordons des bienfaits sans mesure.

» En un mot, j'ose le dire, notre République est l'école de la Grèce. Il me semble y voir chaque citoyen doué d'une heureuse flexibilité que jamais n'abandonnent les grâces, et qui le rend capable d'un grand nombre de qualités différentes. Que ce soit moins ici une vaine pompe de paroles que la vérité des faits, c'est ce qu'indique assez la puissance où ces qualités nous ont conduits. Seule de toutes les républiques, la nôtre se montre par les effets supérieure à sa renommée. Elle est l'unique dont les ennemis qui l'attaquent ne puissent envisager leur défaite sans s'indigner, dont les sujets ne puissent se plaindre de n'avoir pas des maîtres dignes de les commander. Nous ne montrons pas une puissance acquise dans

l'obscurité, mais brillante des signes éclatants de notre valeur : admirés dans l'âge présent, nous le serons encore par la postérité, sans avoir besoin d'être célébrés par un Homère, ni par un écrivain capable de flatter d'abord l'oreille, mais dont les beautés ambitieuses seraient bientôt effacées par la vérité des faits. Grâces à notre audace, nous avons forcé la mer et la terre entière à nous ouvrir un passage, et partout nous avons laissé des témoignages impérissables des maux que nous avons faits à nos ennemis, des biens qu'ont reçus de nous nos amis. C'est pour une patrie si glorieuse que, indignés qu'elle leur pût être ravie, nos guerriers ont reçu généreusement la mort; et tous ceux qui leur survivent brûlent de souffrir pour elle.

» Je me suis étendu sur les louanges de notre République pour montrer que le combat n'est pas égal entre nous et des ennemis qui sont loin de jouir des mêmes avantages (1), et pour appuyer sur des preuves certaines l'éloge des citoyens dont nous déplorons la perte. Il est déjà bien avancé, cet éloge : célébrer la gloire de notre patrie, c'est parer des louanges qu'elles méritent leurs vertus et celles des hommes qui leur ont ressemblé. Il n'est guère de Grecs qui ne soient pas, comme le sont nos guerriers, au-dessus des éloges qu'on leur accorde. La mort a mis au grand jour leur valeur : elle a commencé par la faire connaître, et a fini par l'immortaliser.

» Si quelques-uns d'eux se sont montrés d'ailleurs moins estimables, ils ont acquis en mourant pour leur patrie le droit de n'être jugés que sur leur courage. Par une si belle fin ils ont effacé les taches de leur vie, et ont fait plus de bien en commun que de mal en particulier. Aucun d'eux, amolli par les richesses, n'en a préféré les jouissances à son devoir; aucun, par cette espérance que conserve le malheureux de se

« Je ne m'étonne pas, » disait un Sybarite, « de voir les Spartiates courir à la mort; qui n'aimerait mieux la mort qu'un régime pareil au leur ? » ATHÉNÉE, livre IV, page 138.

soustraire à l'infortune et de s'enrichir un jour, n'a voulu fuir les dangers. Mettant au-dessus de tous les biens la gloire de se venger de leurs ennemis, persuadés que de tous les périls ils n'en pouvaient braver un plus illustre, ils ont voulu l'affronter pour se procurer cette vengeance, et il est devenu l'objet de leurs désirs (1). L'espérance détruisait à leurs yeux l'incertitude de la victoire ; et, dans l'action, les périls qu'ils ne pouvaient se dissimuler s'effaçaient par la confiance qu'ils avaient en eux-mêmes. Ils ont trouvé plus beau de se défendre et de périr que de céder pour conserver leurs jours; ils ont évité l'opprobre qui suit la réputation de lâcheté, et soutenu l'honneur au prix de leur vie. En un court instant le sort les a surpris non pas frappés de crainte, mais occupés de leur gloire.

» Ils furent tels qu'ils devaient être pour l'État. Que les autres, sans avoir moins de courage, fassent des vœux pour que leur vie soit plus heureusement préservée. Qu'ils ne se bornent pas à discourir sur l'utilité publique, sujet que, sans rien dire qui vous soit inconnu, on pourrait traiter fort au long, en s'étendant sur tout ce qu'il y a de glorieux à surmonter ses ennemis; mais c'est en agissant pour la patrie qu'il faut s'occuper de sa puissance et s'enflammer d'amour pour elle. Contemplez sa grandeur, mais en pensant que c'est par le courage, par la connaissance du devoir, par la crainte de commettre une lâcheté dans les combats, que des héros la lui ont procurée. Malheureux dans quelque entreprise, ils ne se croyaient point en droit de priver l'État de leur vertu, et le sacrifice d'eux-mêmes était un tribut qu'ils croyaient lui devoir. Tous lui ont offert en commun leur personne, et chacun en particulier a reçu, avec des louanges immortelles, la plus honorable sépulture, non pas cette tombe où ils repo-

(1) « L'orateur, continuant, rappelle par des traits rapides toutes les pensées généreuses qui, dans ces guerriers, accompagnèrent le sacrifice de la vie. » — (M. VILLEMAIN.)

sent, mais le souvenir qui conservera leur gloire toujours présente, toujours prête à être rappelée quand il s'agira de parler ou d'agir. La tombe des grands hommes est l'univers entier : elle ne se fait pas remarquer par quelques inscriptions gravées sur des colonnes, dans une sépulture privée, mais jusque dans les contrées étrangères, et sans inscription leur mémoire est bien mieux dans les esprits que sur des monuments fastueux.

» Voilà ceux dont vous devez être jaloux. Croyez que le bonheur est dans la liberté, la liberté dans le courage, et ne marchandez pas pour partager les périls de la guerre. Ce ne sont pas ceux qui vivent dans l'adversité, sans espérance d'un meilleur sort, qui ont le plus de raison de prodiguer leur vie, mais ceux qui, si leur vie est conservée, risquent de changer le plus de fortune, et qui ont à subir la plus grande révolution s'ils tombent dans le malheur : car, pour un homme de cœur, l'humiliation, jointe à l'habitude de la mollesse, semble bien plus à redouter que ne peut l'être, au moment où l'on s'abandonne à son courage, où l'on espère bien de sa patrie, la mort qui survient et qu'on ne sent pas.

» Aussi ne gémirai-je point sur les pères qui sont ici présents, content de les consoler (1). Ils savent qu'ils sont nés pour les vicissitudes de la vie. Ceux-là sont heureux qui, comme les guerriers dont nous célébrons les obsèques et qui vous laissent des regrets, obtiennent la plus brillante fin, et ceux qui, après une vie sans infortune, trouvent une mort glo-

(1) « L'orateur, avec cette stoïque fermeté et ce dévoûment sévère à la patrie qui anime son éloquence, s'adresse alors aux familles des guerriers. Dans ce morceau, l'intérêt sort, pour ainsi dire, de la suppression du pathétique, et de cette violence que l'âme se fait à elle-même pour étouffer la plus juste douleur, et ne regarder que la gloire ou l'avantage du pays. C'est l'insensibilité lacédémonienne, c'est l'héroïque résignation des mères de Sparte, que Périclès semble vouloir inspirer aux mères athéniennes. » (M. VILLEMAIN.)

rieuse. C'est, je ne l'ignore pas, ce qu'il est difficile de vous persuader, à vous qui dans la félicité des autres, dans cette félicité dont vous avez joui, trouverez un sujet de vous rappeler vos peines : car la douleur n'est pas dans l'absence d'un bien qu'on n'a point éprouvé, mais dans la privation de celui dont on avait contracté l'habitude (1).

» Qu'ils se consolent par l'espérance d'avoir d'autres fils, ceux à qui leur âge permet encore de devenir pères. Les enfants qu'ils verront naître leur feront oublier en particulier ceux qu'ils ont perdus ; et cette consolation sera double pour la patrie, qui verra ces enfants remplir le vide de sa popula-

(1) *Traduction de Cl. de Seyssel :* « Considérant lesquelles choses, vous autres qui êtes pères de ceux qui sont morts, vous devez plus (vous) consoler que les pleurer. Car si vous pensez aux divers dangers de mort auxquels sont sujets les enfants tant que on les nourrit, ceux sont les plus heureux auxquels est advenue la plus honorable, comme ont été ceux-ci ; et vous pareillement ne pourrez faire deuil plus glorieux, jaçoit (*bien*) que je sache assez qu'il est difficile de vous persuader que n'en sentiez tristesse et déplaisir toutes les fois qu'il vous souviendra d'eux, par la prospérité que vous verrez des autres, de laquelle autrefois vous êtes réjouis en cas semblable, et quand vous penserez qu'ils ont été privés non pas tant seulement de l'espérance des biens dont ils n'eussent par aventure jamais joui, mais de ceux même qu'ils avaient joui longuement. » A peine est-il besoin de faire remarquer, outre les erreurs d'interprétation, la marche incertaine de pensées du vieil écrivain.

Traduction de M. Villemain : « Quant aux parents de nos guerriers qui sont ici présents, j'ai pour eux moins de larmes que de consolations. Ils savent qu'ils sont nés sous la loi des vicissitudes humaines. C'est un bonheur du moins d'obtenir du sort, comme vos enfants, une fin glorieuse, comme vous, une glorieuse tristesse, d'avoir bien vécu et d'être morts de même. Je sais qu'il est difficile de vous faire oublier des pertes, dont vous retrouverez souvent le souvenir dans les félicités des autres et dans l'usage de ces joies qui jadis vous ont vous-mêmes enorgueillis. La douleur n'est pas dans l'absence des biens que l'on n'a pas connus, mais dans la privation du bien dont on a joui. »

tion, tandis que leurs pères lui garantiront la sûreté : car les citoyens qui n'ont pas d'enfants pour lesquels ils s'exposent aux périls ne lui peuvent être également affectionnés.

» Et vous à qui l'âge refuse cette espérance, soyez heureux par le temps de votre vie qui s'est écoulé : il a été le plus long ; regardez-le comme un gain que vous avez fait sur le sort ; espérez que le reste sera court, et allégez-en le poids par la gloire des héros dont vous fûtes les pères. Seul l'amour de la gloire ne vieillit pas ; et, dans l'infirmité du grand âge, le plus grand des plaisirs n'est pas, comme on le prétend, d'amasser des richesses, mais d'obtenir des respects (1).

(1) *Traduction de Cl. de Seyssel :* « Toutefois il le faut endurer patiemment et soi conforter à l'espérance que (vous) avez d'avoir des autres enfants, ceux qui sont en âge d'en avoir, pour tant que à plusieurs les enfants qu'ils auront ci-après feront oublier le deuil de ceux qui sont morts et à la chose publique serviront de deux manières : c'est qu'ils ne la laisseront point désoler, et si la tiendront en sûreté, pourtant que ceux qui exposent leurs enfants aux dangiers de la chose publique, comme ont fait ceux qui ont perdu leurs enfants en cette guerre, peuvent donner meilleur conseil et plus raisonnable que ceux qui ne le font pas.

» Et au regard des autres d'entre vous qui sont si agés qu'ils n'ont plus d'espoir d'avoir enfants, d'autant ils se doivent contenter et conforter d'avoir eu cet avantage sur les autres que d'avoir vécu si longuement en prospérité, et que le remanent (*le reste*) de leur vie qui ne doit pas être long ils passeront encore plus doucement pour la gloire de ceux-ci. Car le desir de l'honneur est la chose seule qui n'envieillit point, et, comme disent aucuns, il n'est chose que les gens desirent tant en leur vieillesse que d'être honorés. »

Traduction de M. Villemain : « Toutefois, l'espérance d'une autre prospérité doit soutenir ceux qui par leur âge peuvent encore avoir des enfants. De nouvelles naissances feront oublier dans les familles les fils qui ne sont plus, et serviront la patrie, en repeuplant et en défendant ses murailles. Il n'est pas possible d'être inspiré par les mêmes sentiments de justice et de patriotisme, quand on n'a pas d'enfants à exposer au péril pour le salut commun.

» Fils et frères de ceux qui ne sont plus, je vois pour vous une grande lutte à soutenir : car tout le monde loue volontiers ceux qui ne sont plus, et, par un excès même de vertu, à peine ferez-vous croire que vous les égalez ; on jugera que vous leur êtes du moins un peu inférieurs. Les vivants ont des émules qui leur portent envie, mais on rend honneur avec bienveillance au mérite qui n'est plus un obstacle pour des rivaux.

» S'il faut qu'en faveur des épouses qui viennent de tomber dans le veuvage, j'ajoute ici quelque chose sur ce qui doit constituer leur vertu, je renfermerai dans bien peu de mots tous les avis qu'on peut leur donner. Vous contenir dans les devoirs prescrits à votre sexe, telle est votre plus grande gloire : elle appartient à celle dont on parle le moins, soit en bien, soit en mal, parmi les hommes.

» J'ai rempli le vœu de la loi, et j'ai dit tout ce que je croyais utile de vous faire entendre. Nos illustres morts viennent de recevoir l'hommage qui leur est dû, et dès ce jour leurs enfants seront élevés aux frais de la République jusqu'à l'âge qui leur permettra de la servir. C'est une couronne que décerne la patrie, couronne utile à ceux qui ne sont plus et à ceux qui nous restent, et que l'on voudra mériter dans de semblables combats. Où les plus belles récompenses sont offertes à la vertu, là se trouvent les meilleurs citoyens.

» Payez un tribut de larmes aux morts qui vous appartiennent, et que chacun se retire. »

Que Thucydide ait entendu ce discours de Périclès et l'ait

» Pour vous dont l'âge est avancé, et qui, par un avantage désormais irrévocable, avez passé dans le bonheur la plus grande part de votre vie, songez que le reste sera court; et allégez votre douleur par la gloire de vos fils. La passion de la gloire est la seule qui ne vieillisse pas; et, dans l'impuissance de l'âge, ce n'est pas l'amour du gain, comme on l'a dit quelquefois, qui flatte davantage, c'est le désir d'être honoré. »

reproduit de souvenir, ou qu'il l'ait lui-même composé entièrement, que l'on blâme ou que l'on admette les procédés de cette éloquence, la grandeur austère et la sincérité du talent y seront toujours incontestables.

Mais, traité par un sophiste, que pouvait devenir un tel sujet? C'est ce qu'il nous est permis de savoir : le hasard a sauvé un fragment du discours qu'un peu après Périclès, durant la même guerre, Gorgias prononça également sur la tombe de guerriers morts pour Athènes. L'admiration fut, dit-on, des plus vives, et pourtant qu'était-ce que cette harangue? Un tissu d'antithèses, de pointes brillantées, de faux ornements.

Nous traduirons littéralement ce verbiage, parce que, si l'on étudie l'histoire des lettres, il faut faire la part des aberrations du goût, même aux époques où les chefs-d'œuvre étaient communs. Il n'est ni peuple ni homme qui n'ait été, à un moment, trompé, charmé, séduit ou par les agréments d'une élégance superficielle, ou par l'éblouissante vanité d'un sublime de parade.

« Certains poëtes, disait La Bruyère, sont sujets, dans le dramatique, à de longues suites de vers pompeux, qui semblent forts, élevés et remplis de grands sentiments. Le peuple écoute avidement, les yeux élevés et la bouche ouverte, croit que cela lui plaît, et, à mesure qu'il y comprend moins, l'admire davantage; il n'a pas le temps de respirer, il a à peine celui de se récrier et d'applaudir. J'ai cru autrefois et dans ma première jeunesse que ces endroits étaient clairs et intelligibles pour les acteurs, pour le parterre et pour l'amphithéâtre; que leurs auteurs s'entendaient eux-mêmes, et qu'avec toute l'attention que je donnais à leur récit, j'avais tort de n'y rien entendre : je suis détrompé. »

L'art oratoire a, de même que le théâtre, ses illusions inexplicables; parmi les plus étranges, il faut compter sans doute que les Athéniens aient pu entendre sans rire Gorgias déclamant ce qui suit :

« Quelles choses ont fait défaut chez ces hommes de celles qui, chez les hommes, ne doivent pas défaillir? Quelles se trouvaient qui ne doivent pas se trouver? Il me serait facile de dire ce que je veux, mais je ne voudrais que ce qu'il faut, afin de ne pas attirer la jalousie des dieux et l'envie des hommes : car ces héros ont possédé la vertu, apanage des dieux; mais ils étaient mortels, ce qui tient à l'humanité, préférant de beaucoup à la justice hautaine la douceur bienséante; de beaucoup à la loi de la précision des discours la rectitude, regardant comme une loi divine et tout à fait sociale de dire et de taire, et de faire et d'omettre ce qui convient dans le temps convenable; s'exerçant surtout dans ces deux choses où il faut s'exercer : le jugement et la vigueur; celui-là pour comprendre, celle-ci pour exécuter; se dévouant pour les êtres qui souffrent contre la justice, châtiant ceux qui contre la justice prospèrent; audacieux pour le bien, mesurés sur les convenances, modérant par la prudence de l'âme l'essor aveugle de la force, violents aux violents, honnêtes aux honnêtes, intrépides aux intrépides, terribles dans les terribles rencontres. Ils ont consacré, comme témoignage de ceci, des trophées de victoire, des statues de Jupiter, leurs propres monuments commémoratifs; ne demeurant étrangers ni aux martiales épreuves, dont le génie est en vous, ni aux amours permises, ni aux luttes armées, ni aux splendeurs de la paix; honorant les dieux par la justice, vénérant leurs parents par les devoirs de respect, justes envers leurs concitoyens par l'égalité, religieux envers leurs amis dans la bonne foi. Aussi eux mourant, le regret qu'ils font naître ne peut mourir; mais il vit pour eux, qui n'ont plus la vie, immortellement lié à leur substance incorporelle. »

XVII.

L'ORGUEIL DE LA PUISSANCE CHEZ LES ATHÉNIENS.

(*Extraits de Thucydide. — Suite.*)

La folle harangue de Gorgias contenait pourtant une nsée juste. Il invitait les Athéniens à tourner bientôt urs armes contre les Barbares, leur disant : « Aux victoires mportées sur les Perses, il faut des hymnes ; celles que l'on otient sur des Grecs ne permettent que des chants de tristesse. »

On sait bien qu'un artisan de paroles, qui avait pour instrie d'aller conquérir des palmes et de l'or dans toutes s villes grecques indifféremment par les représentations e son beau parlage, devait aimer mieux la Grèce pacifiée ue troublée par la guerre. L'art nomade est, d'ailleurs, tout glace pour les querelles des peuples. Mais qu'importe ? le nseil était bon. Heureuse Athènes, si elle en eût fait son ofit ! Au contraire, même après la mort de Périclès, elle conua de poursuivre ambitieusement la soumission des petits uples grecs et l'humiliation de Sparte. Les chefs de la ville mocratique la fourvoyèrent chaque jour davantage dans te entreprise, où elle devait voir s'abîmer sa puissance. des plus écoutés, des plus influents, fut le rude et prénptueux Cléon, qui ne se piquait, lui, d'aucune élégance, ucun sentiment distingué ; il voulait brutalement ces ıles choses, « que sa patrie eût l'empire, et que dans Athènes utorité appartînt à la multitude. » Professer une autre doc-

trine sur l'un ou l'autre de ces deux points, c'était encourir sa haine, et, d'après lui, mériter la mort. Toute la politique athénienne se résuma peu à peu dans celle de Cléon et dériva vers la violence. Quelquefois cependant on résistait aux conseils impitoyables du démagogue; ainsi, en 428, à propos d'un débat relatif aux Mytiléniens, deux tendances opposées se combattirent vivement. Thucydide nous les montre en lutte dans deux discours, qu'il faut citer comme le saisissant résumé des opinions contradictoires qui agitaient l'État. Ils forment la suite et le développement de la harangue de Périclès.

Les habitants de Mytilène s'étaient révoltés contre la suprématie des Athéniens, puis, malheureux dans leur résistance, s'étaient rendus à Pachès, commandant de la flotte assiégeante. Il avait été convenu qu'ils enverraient des députés à Athènes pour obtenir du peuple des conditions amiables, et qu'en attendant Pachès ne prendrait aucune disposition contre leur cité. Le peuple d'Athènes, après la réception des dépêches de son stratége, fut convoqué en assemblée générale. Dans une première délibération, on résolut d'exterminer toute la population mâle et de réduire en esclavage les femmes, les enfants de Mytilène. Un navire à trois rangs de rames fut expédié, emportant des ordres conformes. Mais, le lendemain, les Athéniens se repentaient déjà de leur cruauté; ils se représentaient en outre l'injustice qu'ils avaient commise en enveloppant dans cette ruine les démocrates de Mytilène, qui, pendant la lutte, avaient manifesté leur antipathie contre les oligarques promoteurs de la guerre et partisans de l'alliance lacédémonienne. Les députés mytiléniens, secondés par quelques citoyens honorables, obtinrent que le peuple fût de nouveau appelé à entendre discourir sur cette affaire. Dans cette deuxième assemblée, Cléon, qui, la veille, avait fait porter le décret de mort, prit la parole pour défendre et maintenir le résultat du vote précédent.

D'après l'historien, il s'exprima en ces termes:

« J'ai déjà reconnu bien des fois, en d'autres occasions, que la démocratie ne convient pas à une nation qui veut exercer l'empire sur d'autres peuples; le revirement de vos idées au sujet des Mytiléniens me le fait encore mieux sentir aujourd'hui. Accoutumés entre vous, dans votre conduite journalière, à la franchise et à la confiance, vous gardez la même habitude avec vos alliés, sans penser que les fautes où vous tombez en vous rendant à leurs insinuations et le relâchement de pouvoir où l'indulgence vous entraîne montrent une mollesse qui vous met en péril, sans leur inspirer de reconnaissance. Vous ne considérez pas que votre domination est un pouvoir usurpé sur des hommes libres, qu'ils manœuvrent pour la détruire, et que c'est malgré eux qu'ils y restent soumis. Ils vous obéissent, non parce que vous les caressez, en vous nuisant à vous-mêmes, mais parce que vous l'emportez sur eux par la force, plutôt que vous ne les gagnez par la bienveillance.

» Ce qu'il peut y avoir de plus funeste, c'est si rien de ce que nous avons résolu n'est irrévocable, et si nous ignorons qu'un État se soutient mieux avec des lois vicieuses, mais inébranlables, qu'avec de bonnes lois qui n'ont pas de stabilité. Un jugement droit, même sans talents, vaut mieux que l'habileté sans consistance, et les hommes les plus simples gouvernent généralement mieux un État que les plus spirituels. Ceux-ci veulent se montrer plus sages que les lois, et l'emporter dans toutes les délibérations politiques : ils pensent ne pouvoir jamais trouver une plus belle occasion de faire valoir leur esprit. Par cet orgueil, ils mettent souvent la nation en danger. Mais ceux qui se défient de leur intelligence croient en savoir moins que les lois, et ne se piquent pas de réfuter les discours de ceux qui parlent bien. Comme ils ont plus de justesse que de brillant, ils mènent à bonne fin presque toutes les affaires. Ainsi les orateurs du peuple doivent parler d'après leur seule conviction, sans se soucier d'éloquence ni de finesse.

» Pour moi, je me tiens à mon premier avis, et j'admire qu'on propose de discuter encore au sujet des Mytiléniens et de nous faire perdre du temps, ce qui tourne à l'avantage des coupables, car la colère de l'offensé contre l'offenseur finit par s'émousser; mais quand la vengeance suit l'injure de près, elle en est une représaille et lui inflige une punition plus exacte. J'admire aussi quiconque osera me contredire et entreprendre de montrer que les attentats des Mytiléniens tournent à notre avantage, et nos revers au détriment de nos alliés. Vain de son éloquence, l'orateur luttera, sans doute, pour montrer que ce qui a été résolu ne l'est pas; ou, bien payé de la peine qu'il va prendre pour vous égarer, il montrera son savoir-faire dans un discours spécieux. L'État paye le prix de ces sortes de joutes, et n'en recueille que des dangers. La faute en est à vous qui établissez ces passes d'armes, et qui, spectateurs des discours, auditeurs des actions (1), conjecturez l'avenir d'après ce que disent d'élégants phraseurs, comme si les événements devaient se régler sur leur parlage; vous qui considérez les faits, non d'après le témoignage de la réalité et de vos yeux, mais sur la foi de ce qu'on vous dit, admirateurs bénévoles des harangues pathétiques. Que l'on vienne vous débiter quelque discours original, on se fait croire; si l'on vous tient le langage de l'expérience, vous résistez, soit par envie, — c'est le cas le plus commun, — de faire voir que vous êtes capables d'exprimer votre avis particulier sur toute affaire, soit pour contrarier ceux qui en ont un et pour ne pas suivre l'opinion que vous n'avez pas ouverte; empressés à louer d'avance ceux qui disent des mots saillants; prompts à deviner les paroles avant de les avoir entendues, tardifs à en prévenir les conséquen-

(1) C'est-à-dire que les Athéniens venaient, comme s'il s'agissait d'un spectacle, entendre les orateurs qui traitaient des grands intérêts de l'État, et qu'ils écoutaient les hâbleries d'un discoureur, pourvu que les contes fussent amusants.

ces; cherchant, pour ainsi dire, autre chose que ce qui convient au monde où nous vivons, et ne pensant comme il faut sur rien de ce qui nous environne; menés, en un mot, par le plaisir des oreilles, et ressemblant plutôt à des spectateurs assis pour entendre disputer des sophistes qu'à des citoyens qui délibèrent sur les intérêts politiques.

» Pour vous garantir, s'il est possible, de ces erreurs, je vais vous montrer que, dans toutes les villes, il n'en est aucune qui vous ait aussi grièvement offensés que celle de Mytilène. J'aurais de l'indulgence pour un peuple qui, se voyant imposer un joug intolérable ou forcé par les ennemis, se serait détaché de votre alliance; mais que des hommes occupant une île, avec de bonnes fortifications, ne pouvant y craindre des attaques que par mer et ne manquant pas d'une flotte suffisante pour les repousser, laissés par vous en possession de leurs propres lois, traités par vous avec plus de complaisance que tous les autres, aient pris ce parti, qu'est-ce autre chose sinon avoir, je ne dirai pas délaissé votre alliance,—c'est le mot qui conviendrait pour un peuple opprimé, — mais comploté contre vous une coupable levée de boucliers et la destruction de votre ville, en s'unissant à vos plus cruels ennemis? Leur crime est plus signalé que s'ils avaient eu assez de force réelle dont ils se serviraient pour vous faire la guerre. Ni l'exemple des malheurs subis par ceux qui, ayant tenté de vous abandonner, sont tombés sous votre puissance, ni même la considération de ce bonheur dont ils jouissaient, rien n'a pu les faire hésiter à se précipiter dans les hasards. Devenus audacieux contre l'avenir, se repaissant d'espérances au-dessus de leurs forces, mais au-dessous de leurs désirs, ils ont entrepris la guerre, préféré la violence à la justice, et, dès qu'ils ont cru pouvoir l'emporter, ils ont attaqué notre république sans avoir reçu d'injures. Les États se portent volontiers à la présomption, quand ils jouissent depuis peu d'une force inespérée; et d'ordinaire les hommes se soutiennent mieux avec un bonheur

qui ne dépasse pas les prévisions humaines, que lorsqu'il s'élève au-dessus de toute attente raisonnable. On peut dire qu'il est plus aisé de repousser l'infortune que de se maintenir dans la prospérité. Il aurait fallu que, dès longtemps, les Mytiléniens n'eussent pas obtenu, près de vous, plus de considération que les autres; ils n'en seraient pas venus à ce degré d'insolence; car il est naturel à l'homme de mépriser ceux qui le caressent et de respecter ceux qui ne lui cèdent pas. Qu'ils soient tous punis maintenant comme le mérite leur crime; que la faute ne soit pas imputée aux oligarques pour absoudre le peuple. L'agression contre nous a été unanime chez eux, quoiqu'il fût possible aux démocrates, en recourant à nous, de reprendre en paix la pleine possession de leurs foyers. Ils ont tous été complices de la défection, parce qu'ils ont regardé comme plus sûr de courir une même fortune avec leurs chefs. Il est une chose à bien considérer: si vous infligez la même peine à ceux de vos alliés qui vous abandonnent, forcés par les ennemis, et à ceux qui, d'eux-mêmes, se soulèvent contre vous, qui ne saisira pas le plus faible prétexte de les imiter, lorsque l'émancipation sera la récompense du succès, et qu'on pourra succomber sans rien avoir de très-fâcheux à craindre? Nous aurons à exposer contre chaque ville notre argent et notre sang. Victorieux, nous recouvrerons une ville apauvrie, et nous serons privés pour la suite des revenus qui assurent notre force : malheureux, nous aurons des ennemis nouveaux, outre les anciens; et dans le temps qu'il faudrait employer à nous défendre contre les nations rivales, nous aurons à combattre nos propres alliés.

» Il faut donc ne leur laisser l'espérance ni de se procurer par des discours ni d'acheter à prix d'argent leur pardon, comme s'ils n'avaient commis qu'une de ces fautes légères attachées à l'humanité. Ce n'est pas malgré eux qu'ils nous ont blessés; c'est avec connaissance de cause qu'ils ont ourdi leurs trames. Ce qui est involontaire peut seul être

pardonné. J'ai déjà combattu et je combats encore pour que vous ne reveniez pas sur votre résolution, et que vous ne péchiez pas par trois fautes bien funestes à la domination : la sentimentalité, le plaisir d'entendre de beaux discours et l'indulgence. Il est juste d'avoir de la pitié pour ceux de qui l'on en doit attendre, non pour ceux qui n'auront pas pitié de nous à leur tour et que la nécessité même rendra toujours nos ennemis. Les orateurs qui amusent par leur éloquence trouveront à parader dans des occasions moins importantes ; qu'ils s'abstiennent dans une affaire où, pour le plaisir d'un moment, l'État souffrirait un grand dommage, tandis qu'eux-mêmes recevraient de riches récompenses de leur faconde. L'indulgence doit être réservée pour qui nous restera attaché désormais, et non pour des hommes qui seront toujours les mêmes, et qu'on pourrait épargner sans qu'ils en fussent moins hostiles.

» Je ne dis plus qu'un mot pour me résumer. Si vous m'en croyez, vous tirerez satisfaction des Mytiléniens, et ce sera consulter vos intérêts ; autrement, vous n'obtiendrez pas leur reconnaissance, et ce sera vous-mêmes qui serez punis ; car si leur défection est juste, c'est à tort que vous possédez l'empire ; et si, même contre la justice, vous croyez devoir le conserver, il faut aussi, contre la justice, mais pour votre intérêt, les punir ; sinon, renoncez à la domination, et, loin des hasards, vivez en bonnes gens. Traitez-les plutôt comme ils vous auraient traités vous-mêmes, et que ceux qui ont échappé aux complots ne se montrent pas moins impitoyables que les conspirateurs. Pensez à ce qu'ils eussent fait, sans doute, s'ils eussent été vos vainqueurs, surtout après avoir été les premiers à rompre les traités. Quand on entreprend de nuire sans sujet, on veut perdre celui qu'on attaque, parce qu'on prévoit ce qu'on aurait à craindre de l'ennemi qu'on aurait ménagé ; car celui qui s'est vu attaqué sans nécessité est plus implacable que s'il avait échappé à un ennemi naturel.

» Ne devenez donc pas traîtres à vous-mêmes. Représentez-vous d'aussi près qu'il est possible le mal qu'ils vous auraient fait; et comme vous auriez tout sacrifié pour les soumettre, rendez-leur tout ce qu'ils ont voulu vous préparer; soyez sans complaisance pour leur situation présente, et n'oubliez pas le danger qu'ils ont suspendu sur vos têtes. Punissez-les suivant la raison, et montrez, par cet exemple, aux alliés, que la peine de la défection sera la mort. S'ils le savent une fois, vous aurez moins souvent à vous détourner de vos ennemis pour combattre des amis infidèles. »

Ainsi parla Cléon, suivant Thucydide, qui fait paraître ensuite à la tribune Diodote, fils d'Eucrate. Cet orateur s'était déclaré contre l'exécution des Mytiléniens, dès la première assemblée; il y avait plus fortement que personne tenu tête à Cléon. La seconde fois, il parle à peu près dans les termes suivants :

« Je ne blâme pas ceux qui veulent remettre en délibération la destinée des Mytiléniens, et je n'approuve pas ceux qui trouvent mauvais qu'on revienne plusieurs fois sur des objets de la plus grande importance. Il est deux choses que je crois surtout contraires à une sage délibération : la précipitation et la colère; l'une ordinairement accompagnée de démence, l'autre d'ignorance et de légèreté. Soutenir que ce ne sont pas les discours qui enseignent comment on doit agir, c'est montrer qu'on a peu de raison ou quelque intérêt particulier : peu de raison, si l'on croit qu'il est d'autres moyens de répandre la lumière sur l'avenir et sur des questions obscures; un intérêt personnel, si dans l'intention de faire passer quelque chose de honteux, et dans l'impuissance de parler honorablement pour appuyer une mauvaise cause, on espère effrayer, par d'adroites calomnies, ses adversaires et ses auditeurs. Mais il n'est pas d'hommes plus odieux que ceux qui,

sans vous laisser même énoncer votre opinion, vous imputent de n'être qu'un déclamateur à gages. S'ils se contentaient de vous accuser d'ineptie, vous emporteriez, en perdant votre cause, la réputation d'un sot, et non celle d'un malhonnête homme; mais quand on met en avant contre son adversaire le reproche d'improbité, s'il gagne, il demeure suspect; et s'il perd, il passe à la fois pour malhonnête et malhabile.

» Ces manœuvres ne procurent aucun avantage à l'État. La crainte le prive d'utiles conseillers. Il aurait plus à gagner si les gens qui font usage de ces moyens n'avaient pas la parole; il ne se laisserait pas entraîner à tant de fautes. Le bon citoyen ne doit pas effrayer ceux qui défendent une opinion contraire à la sienne; mais, en leur laissant la faculté de parler, il doit montrer lui-même, par la parole, que la raison est de son côté. Je demande d'une république sage, non pas qu'elle invente de nouveaux honneurs pour le citoyen qui lui donne le plus d'utiles conseils, mais qu'elle ne lui enlève pas sa dignité, et que, loin d'infliger aucune peine à celui dont l'avis est rejeté, elle ne l'offense pas même dans sa réputation. De la sorte, un orateur dont l'avis l'emportera n'aura rien avancé ni contre son sentiment ni par complaisance pour ceux qui l'écoutent, dans l'espoir d'en obtenir de plus grands honneurs; et celui qui sera moins heureux, n'aura pas cherché non plus à flatter et à capter la multitude.

» Nous faisons tout le contraire. On imagine gratuitement qu'un citoyen parle par intérêt; c'est en vain dès lors qu'il dira des choses utiles; animés contre lui, sur le vague soupçon d'un profit qu'on lui prête sans en avoir aucune certitude, nous rejetons l'avantage certain qu'il procurerait à l'État. L'usage s'établit que de bons conseils donnés avec simplicité ne soient pas moins suspects que des avis dangereux; d'où il suit que pour faire adopter au peuple les mesures les plus détestables, on tâche de se le concilier en le trompant, et qu'en ouvrant un bon avis, on commence par mentir

pour se faire croire. Notre république, avec toutes ses défiances, est la seule qu'on ne puisse servir franchement et sans l'abuser. Si l'on veut sans détour lui offrir quelque avantage, elle suppose qu'on attend de l'affaire quelque lucre caché.

» Ainsi, dans les circonstances les plus importantes, toujours exposés à de pareils soupçons, nous sommes obligés, en prenant la parole, de voir plus loin que vous qui ne donnez aux affaires que de courts instants d'attention. Ne sommes-nous pas, d'ailleurs, responsables de nos conseils, quand vous ne l'êtes pas des sentiments dans lesquels vous nous écoutez? Si celui qui donne son avis et celui qui s'y laisse entraîner avaient le même danger à courir, vous jugeriez avec plus de retenue; au lieu que dans l'état des choses, si par emportement il vous arrive de prendre un mauvais parti, vous punissez celui qui vous a persuadés et qui n'avait que sa seule opinion, et vous vous faites grâce à vous-mêmes qui vous êtes trompés par milliers.

» Je n'ai pris la parole ni pour contredire ni pour accuser personne au sujet des Mytiléniens. Ce n'est pas sur leurs offenses que nous avons à délibérer, si nous nous comportons sagement, mais sur le meilleur parti que nous avons à prendre. Quand je démontrerais que les Mytiléniens ont commis le plus grand des crimes, je n'en conclurais pas qu'il faut leur donner la mort, si leur mort nous est inutile; et supposé qu'ils fussent dignes de quelque clémence, je ne dirais pas qu'il faut leur pardonner, si ce parti n'était pas avantageux à l'État. Je crois que c'est pour notre avenir que nous avons à délibérer, bien plus que sur le présent. Tandis que Cléon affirme avec insistance qu'en prononçant la peine de mort, vous vous assurez l'avantage d'éprouver moins de défections, je viens, moi, en m'appuyant aussi sur ce qui doit vous être utile, défendre une pensée toute contraire, et je vous prie de ne pas rejeter les avantages que vous offrira mon discours, séduits par ce que le sien a de vraisemblable. Ce qu'il vous a

dit, mieux d'accord avec votre ressentiment actuel contre les Mytiléniens, vous semble plus juste et vous entraîne ; mais, sans chercher ce qu'ils méritent suivant les règles de la justice, considérons quel est le parti le plus avantageux à prendre sur leur sort.

» En politique, la peine de mort est instituée dans un grand nombre de cas, non-seulement pour des fautes égales à celles des Mytiléniens, mais pour de plus légères ; cependant on court les risques de la subir, emporté par l'espérance, et personne, en formant un complot, ne s'expose au danger avec l'idée de ne pas en sortir sain et sauf. Quel peuple aussi a jamais tenté une défection avec la pensée qu'il n'était, ni par ses propres forces ni par celles des autres, en état de la soutenir? Il est trop bien dans la nature de l'homme de commettre des fautes et dans les affaires privées et dans les affaires publiques ; c'est ce qu'aucune loi n'a la force d'empêcher, puisqu'on a successivement comminé toutes les peines, les aggravant toujours, pour être moins exposé aux attentats. Autrefois, les punitions étaient probablement plus douces, même pour les plus grands crimes ; mais comme on les transgressait, la plupart, avec le temps, furent remplacées par la peine de mort, et cependant on la brave, elle aussi. Il faut donc maintenant trouver quelque épouvantail encore plus terrible, ou reconnaître qu'elle n'empêche rien. La misère donne une audace qu'inspire la nécessité ; la richesse conduit à l'ambition par l'insolence et l'orgueil ; dans toute situation, les passions des hommes les portent toujours à se hasarder, tous entraînés par quelque penchant invincible. A toutes les autres se mêlent l'espérance et le désir : l'un commande, l'autre suit ; celui-ci forme les desseins, celle-là suppose la fortune favorable, et tous deux causent nos plus grands maux. Les avantages incertains l'emportent sur les dangers qu'on a sous les yeux ; la Fortune ne contribue pas moins à rendre les hommes entreprenants. Comme elle arrive souvent lorsqu'elle

était le moins attendue, elle engage à se hasarder avec les plus faibles moyens, et c'est aux peuples surtout qu'elle inspire cette audace, parce qu'il s'agit pour eux des plus importants objets, la liberté ou la domination, et que chaque citoyen, s'appuyant sur tous, conçoit follement la plus haute idée de lui-même. En un mot, il est impossible, et c'est une simplicité de se promettre, ou par la force des lois ou par aucune autre crainte, d'opposer une digue à la nature humaine puissamment ravie vers l'objet qui lui plaît le mieux.

» Il ne faut donc pas, d'après l'opinion que la peine de mort serait un sûr garant et qu'on n'oserait la braver, prendre une résolution désastreuse, ni montrer aux villes révoltées qu'il n'est plus pour elles d'espérance dans le repentir et qu'un prompt retour ne saurait effacer leur crime. Considérez que maintenant une ville rebelle qui prévoit sa ruine, entre en composition, capable encore de payer les frais de la guerre et d'acquitter à l'avenir les tributs; mais avec le parti qu'on vous conseille, croyez-vous trouver une seule ville qui ne fasse pas de meilleures dispositions que celle dont nous nous occupons et qui ne soutienne le siége jusqu'à la dernière extrémité, s'il devient indifférent de traiter de bonne heure ou de faire une résistance opiniâtre? Ne sera-ce donc pas un dommage pour nous de nous épuiser en dépenses devant une place qui ne capitulera pas, et, si nous y entrons de force, de ne la prendre que ruinée, d'être privés pour l'avenir des tributs que nous devions en attendre? Ce sont ces tributs qui nous donnent de la force contre nos ennemis; ne blessons donc pas nous-mêmes nos intérêts, en jugeant les coupables sur les principes d'une justice sévère, et regardons plutôt comment dans la suite, en n'infligeant que des peines modérées, nous tirerons, pour les contributions, parti des villes opulentes. Ne croyons pas que ce soit par des lois de terreur que nous parviendrons à garder nos alliés; ce sera par une active vigilance. Nous faisons précisément tout l'inverse, et si nous soumettons une ville libre qui ne

reste sous notre domination que par la force et qui cherche naturellement à recouvrer ses droits, nous croyons devoir la punir avec rigueur. Il ne s'agit pas de châtier sévèrement des hommes libres qui se soulèvent, mais de les bien surveiller avant qu'ils ne puissent se soulever; d'empêcher que l'idée même de la défection ne se présente à leur esprit, et, quand nous les avons reconquis, de taxer leur faute au plus bas prix.

» Voyez à quel égarement vous entraînerait dès lors l'avis de Cléon. Actuellement, dans toutes les villes grecques, le peuple vous est favorable; il ne partage pas la rébellion des chefs, ou, s'il y est forcé, il devient bientôt leur ennemi. Qu'une ville se révolte, vous marchez contre elle, déjà sûrs de voir qu'il prendra parti pour vous; mais si vous exterminez celui de Mytilène, qui n'a pas même eu de part à la rébellion, et qui n'a pas eu plutôt des armes que, de son propre mouvement, il vous a livré la place, d'abord vous serez injustes en donnant la mort à ceux qui ont bien mérité de vous, ensuite vous établirez un précédent qui fera la joie des aristocrates; car, dès qu'ils exciteront un soulèvement, ils auront le peuple dans leur parti, parce que vous aurez montré d'avance que vous infligiez la même peine aux innocents et aux coupables. Si même il était criminel, il faudrait encore le dissimuler, pour ne pas vous faire une ennemie de la seule classe qui soit encore votre alliée. Je crois que, pour maintenir votre domination, il vous est bien plus avantageux de supporter de bonne grâce une offense, que de punir strictement ceux que vous devez épargner. Cette justice et cette utilité, que Cléon vous propose de chercher dans la vengeance, ne peuvent s'y trouver ensemble.

» Quand vous aurez reconnu que je vous donne le meilleur avis, sans trop accorder à la pitié ni à l'indulgence — car c'est à quoi je ne prétends pas moi-même vous engager, — mais sur la considération des choses mêmes que je vous ai fait entendre, jugez à loisir ceux des Mytiléniens que Pachès vous a

envoyés comme coupables, et laissez les autres dans leurs foyers. Voilà ce qui, pour l'avenir, est avantageux, et ce qui, dès ce moment, est terrible pour vos ennemis; car se conduire en politiques, c'est se présenter contre eux avec plus d'avantage que si on les attaque à la force des armes, mais sans calculer rien. »

Ainsi parla Diodote. Après avoir entendu deux avis absolument opposés, les Athéniens débattirent entre eux la question avec la même chaleur pour les opinions contraires, et les suffrages furent à peu près partagés; cependant le parti de l'indulgence finit par prévaloir. Aussitôt on se hâta d'expédier une seconde trirème; on craignait qu'elle ne fût prévenue par l'autre et qu'elle ne trouvât toute la ville massacrée: la première avait à peu près l'avance d'un jour et d'une nuit. Les députés de Mytilène approvisionnèrent le vaisseau de farine et de vin, et promirent de récompenser largement l'équipage, s'il ne se laissait pas devancer au but. Les matelots mirent une telle diligence qu'ils mangeaient et manœuvraient en même temps, ne faisant que tremper leur farine dans du vin et de l'huile; ils se partageaient, et pendant que les uns travaillaient, les autres prenaient du sommeil. Le bonheur voulut qu'ils n'eussent aucun vent contraire. La première trirème, chargée d'une triste mission, ne hâtait pas sa course, et la seconde marcha si rapidement qu'elle ne fut devancée que de l'espace de temps qu'il fallut à Pachès pour lire le décret; on allait obéir, la seconde trirème arrive et empêche l'exécution. Ce ne fut qu'à cet intervalle d'un moment que tint le sort de Mytilène (1).

Au lieu de l'hécatombe de toute une ville, la vengeance des Athéniens se contenta de prendre un millier de victimes, que Diodote et ses amis n'osèrent dérober à Cléon. Gardien jaloux et fanatique de la puissance d'Athènes, cet homme

(1) Livre III, ch. 37-49.

aurait plutôt fait proscrire tous les modérés de sa nation que de quitter la place publique sans avoir obtenu un certain nombre de têtes mytiléniennes. Lorsque la tribune d'une Assemblée souveraine est occupée par des politiques de ce naturel ardent et sombre, ceux de leurs adversaires qui, plus sensibles à la voix de l'humanité, inclinent vers la douceur, ont besoin de prudence pour ne pas succomber eux-mêmes en voulant défendre trop de clients à la fois : ils sont toujours contraints de faire la part aux réclamations des patriotes impitoyables. Lugubre ressemblance de la politique et de la guerre, sacrifiant l'une et l'autre un certain nombre de victimes à leurs sanglants calculs! Aussi toutes deux sont-elles exécrables, quand la justice n'est pas avec elles pour les absoudre.

Cléon périt en 422, dévoré, à son tour, par cette guerre qui devait causer tant de morts ; d'autres démagogues furent les héritiers de ses maximes, qui finirent par pénétrer profondément dans l'esprit des Athéniens.

C'est Thucydide encore qui nous fait connaître les progrès de l'exaltation inclémente et hautaine. La suite de son ouvrage nous offre une scène, découpée comme pour le théâtre, émouvante comme un de ces dialogues que l'historien avait entendus dans les tragédies de son temps, et que nous rapporterons : écrite avec une pareille vivacité, l'histoire a l'intérêt pathétique d'un grand drame. De plus, elle représente ici, par un exemple significatif, l'excès où atteignit l'opinion publique d'Athènes.

Dans les pages qui vont suivre, ce n'est même pas un orateur notable, un chef de parti, s'encourageant avec plus ou moins de réflexion à fonder la gloire de la cité sur l'égoïsme national ; nous voyons cet égoïsme devenu si parfaitement l'essence des pensées de tous les citoyens, que le premier venu d'entre eux, le moindre, le plus obscur parle comme aurait parlé Cléon. La passion arrivée à ce point au milieu d'un peuple, que tous peuvent la raisonner et l'avouer en termes

exprès, devient un spectacle qui, tout ensemble, étonne, séduit, repousse, et comporte, en fin de compte, ce genre d'intérêt d'où dérive le mérite philosophique et se forme l'attraction de l'histoire.

« Les Athéniens, dit Thucydide, se portèrent contre l'île de Mélos avec trente de leurs vaisseaux, six de Chio et deux de Lesbos. Eux-mêmes fournissaient douze cents hoplites (*fantassins armés de toutes pièces*), trois cents archers, vingt archers à cheval ; leurs alliés et les insulaires donnaient, pour cette expédition, environ quinze cents hoplites.

» Mélos est une colonie de Lacédémone, et les habitants ne voulaient pas, comme ceux des autres villes, obéir aux Athéniens. D'abord ils gardèrent la neutralité, et se tinrent sur la réserve ; mais ils en vinrent ensuite à une guerre ouverte, quand les Athéniens les y eurent forcés en dévastant leurs campagnes. Les généraux Cléomède, fils de Lycomède, et Tisias, fils de Tisimaque, établirent leur camp sur le territoire de Mélos, avec l'appareil dont nous venons de rendre compte ; toutefois, avant de faire aucun mal au pays, ils envoyèrent des députés conférer avec les habitants. On ne les introduisit point dans l'assemblée du peuple ; mais on leur demanda d'expliquer aux magistrats et aux oligarques le sujet de leur mission. Ces députés s'exprimèrent ainsi :

LES ATHÉNIENS.

» Puisqu'on ne nous permet pas de parler au milieu du peuple réuni, dans la crainte que la multitude ne se laisse séduire en entendant quelque discours développé, qui serait capable d'entraîner les esprits et qu'elle pourrait trouver sans réplique, — car nous sentons bien que tel est votre motif en ne nous donnant audience que dans une assemblée restreinte, — prenez encore, vous qui êtes ici pour nous entendre, une précaution plus sûre : ne faites pas usage vous-mêmes d'un

discours suivi, mais jugez à part chacun des points que nous proposerons, et reprenez aussitôt, pour les contredire, les points qui pourront vous déplaire. Pour commencer dans cette forme, déclarez si notre proposition vous est agréable.

LES MÉLIENS.

» Nous sommes loin de blâmer cette manière de s'éclairer paisiblement les uns les autres ; cependant elle paraît s'accorder mal avec cette guerre dont nous sommes, nous ne dirons pas menacés, mais déjà frappés. Car nous voyons bien et que vous vous portez pour juges de ce que nous allons dire, et que probablement la fin de cette conférence,—si nous l'emportons par la justice, si par conséquent nous ne cédons pas,—ce sera la guerre ;—ou si nous nous laissons persuader,—l'esclavage.

LES ATHÉNIENS.

» Si vous vous mettez à disserter sur des prévisions et des éventualités, non sur les circonstances présentes et sur ce que réclame actuellement le salut de votre patrie, nous n'avons plus rien à dire. Aimez-vous mieux vous astreindre à ce dernier objet ? Alors nous parlerons.

LES MÉLIENS.

» Dans la situation critique où nous sommes, il est naturel, il est pardonnable de flotter entre une foule de conjectures affligeantes, et de parler d'après ce qu'elles suggèrent ; mais cette conférence a réellement pour objet notre salut, et, si vous le voulez, nous discuterons dans la forme que vous avez indiquée.

LES ATHÉNIENS.

» Eh bien ! nous n'avons point envie de chercher des raisons équivoques, ni de nous étendre en de longs discours qui ne vous persuaderaient pas, pour vous prouver que, victo-

rieux des Mèdes, il est juste que nous possédions l'empire, ou que, si nous marchons aujourd'hui contre vous, c'est parce que vous nous avez offensés. Mais ne comptez pas non plus nous persuader en disant que si vous n'avez pas uni vos armes aux nôtres, c'est que vous étiez une colonie de Lacédémone, ou que nous n'avons reçu de vous aucune injure. Pour donner le meilleur tour qu'il est possible à notre négociation, partons d'un principe dont nous soyons vraiment convaincus les uns et les autres, d'un principe que nous connaissions sûrement, pour l'employer avec des gens qui le connaissent aussi bien que nous : c'est que les affaires se règlent entre les hommes par les lois de la justice, quand une égale nécessité les oblige à s'y soumettre ; mais que ceux qui possèdent une force supérieure font tout ce qui est en leur pouvoir, et que c'est aux faibles à céder.

LES MÉLIENS.

» Puisque vous établissez comme base l'intérêt, en mettant le juste à l'écart, nous croyons que votre intérêt consiste à respecter un bien qui est commun à tous. Quand on vit, comme vous, dans une situation toujours périlleuse, les vraies convenances sont d'être justes. D'ailleurs celui qui s'efforce de persuader en restant dans le vrai, y gagne. Ces principes vous sont d'autant plus favorables, à vous qui, s'il vous arrivait de succomber, après vous être trompés, seriez peut-être châtiés exemplairement.

LES ATHÉNIENS.

» Nous ne craignons pas la fin de notre domination, quand même elle devrait avoir un terme. Ce ne sont pas des peuples dominateurs, tels que les Lacédémoniens, qui sont redoutables à leurs adversaires une fois vaincus. Nous n'avons pas d'ailleurs, en ce moment, de querelle avec les Lacédémoniens. La seule question est de savoir si, quelque part

que ce soit, des sujets pourront se soulever contre ceux qui leur commandent et imposer leur volonté. Que pour un sujet d'une telle importance, il nous soit permis de braver les dangers; mais nous allons vous faire apprécier que nous sommes ici prêts à parler tout ensemble pour le bien de notre empire et le salut de votre république, avec l'envie de vous retenir sous notre dépendance sans qu'il nous en coûte de peine, et de vous conserver pour votre avantage et pour le nôtre.

LES MÉLIENS.

» Et comment nous serait-il avantageux d'être réduits à la servitude, comme il vous le peut être de nous commander?

LES ATHÉNIENS.

» C'est que vous en seriez quittes pour devenir sujets, avant d'avoir souffert les dernières extrémités, et que nous-mêmes gagnerions à ne vous pas détruire.

LES MÉLIENS.

» Vous n'accepteriez donc pas que, nous tenant en repos, nous fussions vos amis au lieu d'être vos ennemis, sans entrer dans l'alliance de personne?

LES ATHÉNIENS.

» Eh! votre haine nous est moins nuisible que ne le serait votre amitié dans de telles conditions. Celle-ci serait prise par nos sujets pour une révélation de notre faiblesse; celle-là, pour un exemple de notre puissance.

LES MÉLIENS.

» Vos sujets ont-ils donc assez peu l'idée des relations différentes pour ne pas distinguer entre les peuples qui ne vous appartiennent en rien et les nombreuses colonies qui

vous doivent leur fondation, dont quelques-unes se sont soulevées, et que vous êtes parvenus à réduire ?

LES ATHÉNIENS.

» Ils pensent que ni les uns ni les autres ne manqueraient de raisons à faire valoir, mais que ceux qui se conservent libres doivent leur salut à leur force, et que c'est par crainte que nous ne les attaquons pas. Ainsi, en vous soumettant, nous augmentons le nombre de nos sujets et notre sûreté. Surtout il nous importe qu'insulaires comme vous l'êtes, et même plus faibles que d'autres, on ne dise pas que vous avez pu nous résister, à nous les maîtres de la mer.

LES MÉLIENS.

» Ne croyez-vous pas que cela même pourrait être favorable à votre sûreté ? Car, puisque vous écartez ici les idées du juste pour nous persuader d'obéir à vos intérêts, il faut aussi que nous vous fassions connaître les nôtres, pour essayer de vous persuader, si, par hasard, ils se trouvent d'accord avec vos avantages. Comment n'armerez-vous pas contre vous ceux qui gardent maintenant la neutralité, si, d'après la conduite que vous tenez avec nous, ils pensent qu'un jour aussi vous marcherez contre eux ? Et par là que faites-vous autre chose qu'augmenter la force de ceux qui sont maintenant vos ennemis, et pousser dans leur alliance d'autres peuples qui n'eussent jamais demandé à vous devenir contraires ?

LES ATHÉNIENS.

» Non, les peuples que nous regardons comme les plus dangereux pour nous ne sont pas ceux qui occupent quelque partie du continent. Libres, ils seront longtemps avant de penser à se mettre en position de nous attaquer. Ce que nous craignons, ce sont les insulaires, aussi bien ceux qui ne

reconnaissent comme vous aucune suprématie, que ceux qu'irrite déjà l'empire auquel les soumet la nécessité. Ces derniers, en effet, sans écouter la raison, sont capables de se précipiter dans un danger manifeste et de nous y plonger avec eux.

LES MÉLIENS.

» Mais si vous-mêmes, pour n'être pas dépouillés de l'empire, et ceux qui vous obéissent pour s'y soustraire, vous osez braver tant de périls, nous serions bien lâches et bien méprisables, nous libres encore, de ne pas tout hasarder avant de subir la servitude.

LES ATHÉNIENS.

» C'est ce que vous ne ferez pas, si vous êtes sages. Car il ne s'agit pas pour vous d'un combat à forces égales, où vous entreriez par crainte qu'un acte de faiblesse n'amoindrît votre honneur : il s'agit de votre conservation, qui vous invite à ne pas affronter des forces bien supérieures aux vôtres.

LES MÉLIENS.

» Mais nous savons que les chances de la guerre sont quelquefois égales, au lieu de correspondre à la disproportion des forces réciproques. En vous cédant sans effort, nous n'avons plus d'espoir ; en agissant, il nous reste encore l'espérance de nous maintenir.

LES ATHÉNIENS.

» L'espérance, consolatrice dans les dangers, convient à ceux qui ne s'y livrent qu'avec des forces imposantes ; elle peut leur nuire, et non les perdre. Mais ceux qui mettent au hasard toutes leurs ressources, — car l'espérance est prodigue, — sur un seul coup de dé, ne connaissent l'issue du jeu

qu'après qu'il a tourné contre leur attente, et n'ont plus alors une réserve pour se couvrir. Ne vous exposez point à ce malheur, vous faibles, et qui ne pouvez tenter qu'une fois le sort : qu'il ne vous arrive pas ce qu'ont éprouvé beaucoup d'autres, à qui les règles de la sagesse humaine offraient des moyens de se sauver; mais qui, enfin accablés et privés de toutes les espérances solides, en ont embrassé de chimériques : la divination, les oracles, et tout ce qui est capable de perdre ceux qui veulent toujours espérer.

LES MÉLIENS.

» Sachez-le bien, nous aussi nous pensons qu'il est difficile de lutter à la fois, sans égalité de force, et contre votre puissance et contre votre fortune. Mais nous avons cependant la confiance que si nous résistons justement à des hommes injustes, la Divinité ne permettra pas que la fortune nous humilie. Ce qui nous manque du côté de la force sera suppléé par l'alliance des Lacédémoniens ; ils seront obligés de nous secourir, si ce n'est par d'autres raisons, au moins par honneur, et parce que nous avons avec eux une même origine. Notre audace n'est donc pas, à tous égards, si dépourvue de raison.

LES ATHÉNIENS.

» Nous ne craignons pas non plus que la protection divine nous abandonne. Dans nos principes et dans nos actions, nous ne nous écartons ni de l'idée que les hommes ont conçue de la Divinité, ni de la conduite qu'ils tiennent entre eux. Nous croyons, d'après l'opinion reçue, que les dieux, et nous savons pertinemment que les hommes, par la nécessité de la nature, imposent en tout leur volonté à celui dont ils sont maîtres. Ce n'est pas une loi que nous ayons faite; ce n'est pas nous qui, les premiers, l'avons mise en usage ; nous en profitons, et nous la laisserons après nous à tous les temps à venir. Nous sommes bien sûrs que vous-

mêmes, et qui que ce fût, avec la puissance dont nous jouissons, tiendriez la même conduite. Nous n'avons donc pas lieu de craindre que la Divinité nous veuille humilier. Quant à Lacédémone, si vous avez la bonne foi de penser que, par honneur, elle vous donnera des secours, en vous félicitant de votre peu d'expérience, nous n'envions pas votre erreur. Les Lacédémoniens, entre eux et dans leurs institutions intérieures, suivent généralement les lois de la vertu; mais, à l'égard des autres, on aurait bien des choses à dire sur leurs procédés. Nous nous contenterons de vous faire observer, en bref, que, plus ouvertement qu'aucun peuple que nous connaissions, ils regardent l'avantageux comme honnête et l'utile comme juste. Une telle façon de penser répond mal aux frivoles espérances que vous concevez pour votre salut.

LES MÉLIENS.

» Et c'est surtout leur manière de penser qui nous fait croire que, pour leur intérêt, ils ne voudront pas, en trahissant Mélos, une de leurs colonies, se montrer perfides pour ceux des Grecs qui ont vers eux de l'inclination, et serviables à leurs ennemis.

LES ATHÉNIENS.

» Ainsi vous ne croyez pas que cela seul est utile qui est sans risques, mais qu'il est beau de faire des choses justes au prix d'un danger. Cela ne va guère avec la prudence lacédémonienne.

LES MÉLIENS.

» Nous pensons qu'ils s'exposeront plus volontiers aux dangers en notre faveur, et qu'ils regarderont comme plus utile de nous assister préférablement à tous autres, attendu qu'étant voisins du Péloponèse et leur devant notre origine, nous leur serons, en cas de guerre, plus solidement attachés que d'autres.

LES ATHÉNIENS.

» Ce n'est pas le dévoûment de ceux qui implorent du secours que l'on considère pour les aider, mais on se demande où est la supériorité des forces, et voilà ce que personne ne considère plus que les Lacédémoniens. Ils se défient de leur propre puissance, et ce n'est qu'avec un grand nombre d'alliés qu'ils marchent, même contre leurs voisins. Il n'est donc pas vraisemblable qu'ils passent dans une île, lorsque nous avons l'empire de la mer.

LES MÉLIENS.

» Ils y pourront envoyer d'autres troupes que les leurs. La mer de Crète est vaste : il est plus difficile à ceux qui s'en disent les maîtres d'y intercepter leurs ennemis, qu'à ceux-ci de les éviter et de se soustraire à leurs recherches. Si cependant cette mesure ne leur réussissait pas, ils se tourneraient contre votre territoire et contre ceux de vos alliés que n'a pas attaqués Brasidas. Dès lors, ce ne sera plus pour un pays qui ne vous touche en rien, que vous aurez à soutenir les travaux de la guerre, mais pour le vôtre et celui de vos alliés.

LES ATHÉNIENS.

» Ces travaux-là, vous en aurez peut-être assez votre part pour ne plus ignorer, l'ayant connu par expérience, que jamais la crainte d'autrui n'a fait retirer les Athéniens de devant une place assiégée. Mais vous avez annoncé que vous parleriez de vos moyens de salut, et nous nous apercevons que, dans tout le cours de cette longue conférence, vous n'avez rien cité qui soit de nature à étayer votre confiance et à vous assurer de votre conservation. Vos plus fermes appuis sont éloignés ; ils n'existent qu'en espérance, et vos avantages actuels sont bien faibles pour l'emporter sur les



forces déjà déployées contre vous. Ce sera de votre part une grande imprudence, si, quand nous nous séparerons, vous ne prenez pas des résolutions plus sages. N'écoutez pas un faux point d'honneur ; il perd souvent les hommes au milieu de périls manifestes, qu'ils doivent rougir de n'avoir pas évités. On en a vu beaucoup qui, tout en prévoyant à quelles extrémités ils couraient, mais attirés par ce qu'ils appelaient honneur, et subjugués par ce mot, se sont précipités de gaîté de cœur dans des désastres sans remède ; la honte dont ils se sont couverts, ouvrage de leur folie, et non de la fortune, en est plus ignominieuse. C'est ce que vous éviterez, si vous prenez de sages conseils. Vous ne regarderez pas comme une honte de céder à une grande puissance qui vous offre des conditions modérées, qui vous recevra dans son alliance, et vous laissera maîtres de votre pays à la charge d'un tribut. Vous avez le choix de la guerre ou de votre sûreté : ne prenez pas, par un vain esprit de résistance, un parti détestable. Ce qui assure le mieux la fortune d'un peuple, c'est de ne pas céder à ses égaux, de se bien conduire avec qui lui est supérieur, de montrer aux faibles de la modération. Nous allons nous retirer ; pensez et considérez plus d'une fois que votre patrie est le sujet de votre délibération ; que vous n'avez qu'une patrie, et que par une seule décision vous pouvez la sauver ou la précipiter vers sa ruine. »

Les Athéniens quittèrent la conférence. Les Méliens, restés seuls, s'en tinrent à peu près à leur premier avis, et, après quelques discussions, ils firent aux députés cette réponse : « Nous persistons dans les sentiments que nous vous avons fait connaître, et nous ne priverons pas en un instant de la liberté une ville fondée depuis sept cents ans. Pleins de confiance dans la fortune, qui, par le bienfait des dieux, l'a conservée jusqu'à cette heure, et dans le secours des hommes, en particulier des Lacédémoniens, nous essayerons de nous sauver. Nous vous invitons cependant à consentir que nous

soyons vos amis, sans être les ennemis de personne; nous vous prions de vous retirer, en nous accordant un traité de paix, qui ne nous semble pas moins utile pour vous que pour nous-mêmes. »

Telle fut la réponse des Méliens. Les Athéniens rompirent le colloque en disant : « D'après votre résolution, vous nous semblez, seuls entre tous les hommes, regarder l'avenir comme plus assuré que ce qui est sous vos yeux. L'envie de voir s'effectuer des choses incertaines vous fait croire qu'elles existent déjà; mais en vous abandonnant, avec une confiance aveugle, aux Lacédémoniens, à la fortune et à vos espérances, vous courez à votre perte. »

Les députés d'Athènes regagnèrent leur camp. Les généraux, apprenant qu'on n'avait pu rien faire entendre aux Méliens, se décidèrent à employer la force des armes. Ils entourèrent Mélos d'un mur de circonvallation, partagèrent ce travail entre les troupes des différentes villes, y laissèrent, par terre et par mer, une garde composée d'Athéniens et d'alliés, et remmenèrent la plus grande partie de leurs troupes. Celles qui restèrent tinrent la place investie.

Les Méliens attaquèrent de nuit une partie du mur construit par les Athéniens : c'était celle qui regardait le marché. Ils tuèrent des hommes, emportèrent le plus qu'il leur fut possible de vivres et d'effets, et cessèrent d'agir. Les Athéniens firent dans la suite une meilleure garde, et l'été finit.

L'hiver suivant (1), les Méliens enlevèrent une autre partie du mur, qui n'avait que peu de gardes ; mais il vint ensuite d'Athènes une seconde armée, commandée par Philocrate, fils de Déméas. La place fut alors vigoureusement assiégée. Quelque trahison s'y étant produite, les habitants se livrè-

(1) Seizième année de la guerre du Péloponèse, première année de la quatre-vingt-onzième olympiade, quatre cent seize ans avant l'ère vulgaire.

rent à la discrétion des Athéniens. Ceux-ci donnèrent la mort à tous ceux qu'ils prirent en âge de porter les armes, et réduisirent en esclavage les femmes et les enfants. Eux-mêmes se mirent en possession de la ville, et y envoyèrent cinq cents hommes pour y former une colonie (1).

Vers le même temps néanmoins, Sophocle écrivait dans un des chœurs de son *Œdipe-roi*, et le peuple d'Athènes applaudissait cette admirable apologie de la justice.

« Puisse le Destin permettre que je demeure irréprochable et pur dans mes paroles, dans mes actions, comme le prescrivent ces lois sublimes, nées au plus haut des cieux, dont l'Olympe seul est le père, que l'homme n'a pas créées et que jamais l'oubli n'engourdira.

» En elles est une divine puissance, qui ne vieillit jamais.

» La Licence enfante le tyran.

» Une fois qu'elle s'est follement gorgée d'excès et de désordres, la Licence, après être montée jusqu'aux dernières limites et sur le bord de l'abîme, roule dans le gouffre qui l'attend et dont la pente abrupte n'offre pas d'appui pour ses pieds....

» Moi je ne cesserai pas de prendre la Divinité pour guide.

» Mais si un homme s'avance l'outrage à la bouche, la violence dans le cœur, sans crainte de la justice, sans respect des autels sacrés, qu'un funeste destin le saisisse pour punir les honteuses souillures de sa vie.

» S'il cherche d'autres profits que les profits légitimes, s'il fait des actions impies, s'il avance, insensé, une main téméraire, qui donc désormais s'honorera d'écarter de son âme les atteintes de la passion ? Si de tels actes sont honorés, qu'ai-je besoin d'être pieux ?... O souverain roi ! si ce titre t'appartient, Jupiter, dominateur du monde, que de telles

(1) Livre v, ch. 84-106.



abominations n'échappent ni à tes regards ni à ton impérissable tribunal.... »

Quand on lit ces nobles paroles, on a peine à croire qu'elles pussent être applaudies par la même cité dont les prétentions hautaines s'affichaient tout à l'heure dans le discours de Cléon ou le dialogue avec les Méliens.

Mais les peuples oublient le plus souvent de mettre d'accord la conscience du juste et l'intérêt.

Peut-être, d'ailleurs, l'idée qui frappait le plus les Athéniens dans les lyriques inspirations du chœur de Sophocle, était-ce le portrait du tyran toujours prêt à s'élever dans les grandes crises nationales. L'avénement possible de la tyrannie était leur continuel épouvantail, et c'est à la crainte de la voir naître qu'ils sacrifièrent le plus corrompu, mais le plus brillant de leurs concitoyens, Alcibiade.

Mais s'ils l'écartèrent, ils ne furent pas moins victimes de la discorde et surtout des maximes de leur politique extérieure. Vaincus par Lysandre, ils expièrent sous les Trente tyrans la chimérique entreprise d'écraser toute puissance rivale, et quand la liberté reprit ses droits, grâce au courage de Thrasybule (404), les mœurs publiques se trouvèrent trop faibles pour que la patrie de Thémistocle et de Cimon recouvrât son ancienne splendeur.

XVIII.

SOCRATE.

Son opposition contre les sophistes.

Les premiers philosophes avaient cherché de bonne foi la vérité ; mais la différence des solutions qu'ils proposaient conduisit au doute plus d'un témoin de leur antagonisme.

Les révolutions intérieures avaient excité de vives contentions, et, dans l'ardeur des guerres civiles, on avait violé les principes les plus sacrés de la morale ; la méchanceté avait été pour beaucoup un instrument de fortune, et la jeunesse s'était instruite à mettre toute sa confiance dans la force et l'adresse, non dans le bon droit.

Les sophistes furent en général les serviteurs complaisants et mercenaires de la double tendance qui, par le doute et par l'orgueil, conduisait à l'immoralité. Furent-ils tous aussi médiocres, aussi vains, aussi impuissants que l'ont dit leurs adversaires ? Non, évidemment : Protagoras d'Abdère, Hippias d'Élis, Gorgias même, ce Prodicus que nous avons cité, déployèrent les brillantes ressources du talent pour rendre à leurs villes natales des services considérables. Toutefois, en examinant l'ensemble de la doctrine de chacun, on verra qu'ils professaient en réalité un art dangereux.

Protagoras (1) se flattait de communiquer à ses adversaires les moyens de rendre bonne une mauvaise cause ; ses maxi-

(1) Vers 440 avant J.-C.

mes étaient : « Rien hors de nous ne peut être connu avec certitude ;—sur une même chose on peut affirmer les contraires ;—l'âme est tout entière dans la sensation ;— toute pensée est savoir. »

Gorgias vint à Athènes en 426 ; il y obtint un immense succès de parole. Dans sa jeunesse, il avait écrit un livre du *Non-être*, où il cherchait à établir les trois points suivants:

« 1° Il n'existe rien ; 2° s'il existait quelque chose, on ne pourrait le connaître ; 3° si l'on pouvait connaître quelque chose, on ne pourrait le communiquer aux autres hommes. »

Il n'y a donc en tout, d'après lui, qu'apparence et illusion.

Deux frères, Euthydème et Dionysodore, natifs de Chio, enseignaient que « chacun sait tout et toujours, » et que « nulle affirmation ne peut être un mensonge. » La grande recette de leur art, comme maîtres d'éloquence, était l'emploi de l'équivoque et des déductions trompeuses.

On ne trouverait pas des habitudes plus saines en recherchant, d'après les anciens témoignages, quelques souvenirs des propositions familières aux autres sophistes de la même période : Thrasymaque de Chalcédoine, Évenus de Paros, Critias, Polus d'Agrigente, Calliclès, etc.

Si, d'une part, tant d'opinions singulières heurtaient les intelligences communes et les inquiétaient, il dut y avoir contre la sophistique, après l'épuisement qui suivit la guerre du Péloponèse, une réaction générale et même excessive.

D'autre part, la religion avait contre les philosophes et les sophistes que l'on regardait comme leurs proches parents, des griefs déjà anciens. Parce que des philosophes entrevoyaient un Dieu véritable planant au-dessus des fantômes de dieux, on les accusait d'athéisme, et cette imputation recevait une apparence de certitude, lorsqu'on entendait le sophiste Critias, un des trente tyrans d'Athènes, prétendre que les dieux étaient « une invention de la politique. »

De semblables assertions étaient condamnées par les lois de la Grèce ; on se rappelle que, d'après le précepte de Zaleucus,

« tous les citoyens devaient être persuadés de l'existence des dieux. » Cet axiome était impliqué dans les diverses constitutions. Aussi les Athéniens, tout légers qu'ils fussent, s'indignaient de la sacrilége liberté des poëtes novateurs et des savants. Les mêmes protestations s'élevaient partout, et quand l'esprit de dévotion prévalait, il était implacable. Une foule d'hommes furent exilés ou mis à mort sous prétexte d'impiété. Périclès eut besoin de tout son crédit pour sauver de la peine capitale Anaxagore, son maître; Prodicus se vit condamner par les Athéniens, et, suivant l'usage, eut à choisir lui-même son genre de mort : il s'empoisonna en buvant la ciguë.

L'histoire de Diagoras de Mélos (vers 416) ne se termine pas moins tragiquement. Il avait été sollicité par les Mantinéens de leur donner des lois, et ces lois se trouvèrent excellentes. C'était un homme d'une imagination exaltée; il avait composé des dithyrambes où l'ardeur de la poésie se mêlait à celle d'une piété fougueuse. On l'avait vu se livrer aux pratiques les plus zélées du culte, parcourir la Grèce pour se faire initier dans les Mystères, témoigner enfin par toute sa conduite de son amour pour les dieux. Mais plus tard il se métamorphosa complétement à la suite d'une injustice dont il fut victime. « Un de ses amis refusa de lui rendre un dépôt, et appuya son refus d'un serment prononcé à la face des autels. Le silence des dieux sur un tel parjure, ainsi que sur les cruautés exercées par les Athéniens dans l'île de Mélos, étonna le philosophe et le précipita du fanatisme de la superstition dans celui de l'athéisme. Il souleva les prêtres, en divulguant dans ses discours et dans ses écrits les secrets des Mystères; le peuple, en brisant les effigies des dieux; la Grèce entière, en niant ouvertement leur existence. Un cri général s'éleva contre lui : son nom devint une injure. Les magistrats d'Athènes le citèrent à leur tribunal et le poursuivirent de ville en ville : on promit un talent (1) à

(1) Monnaie fictive d'une valeur que l'on suppose avoir été égale à 5,700 francs.

ceux qui apporteraient sa tête, deux talents à ceux qui le livreraient en vie, et pour perpétuer le souvenir de ce décret, on le grava sur une colonne de bronze. Diagoras, ne trouvant plus d'asile dans la Grèce, s'embarqua et périt dans un naufrage (1). »

Le retentissement d'aventures aussi éclatantes prédisposait la foule à détester aveuglément quiconque faisait profession de philosophie. Le jour où des individus, dans une classe d'hommes, se compromettent par leurs fautes, est souvent suivi du discrédit et de la chute de cette classe entière. La haine, qui avait ainsi commencé à s'attacher au nom de « maître » ou de « chercheur de sagesse, » devait atteindre et tuer le plus irréprochable des Grecs, le bon et ingénieux Socrate.

Il était né à Athènes l'an 470 avant l'ère chrétienne. Ses parents étaient pauvres. Jeune, il exerça, comme son père Sophronisque, l'art du sculpteur et y obtint de la réputation; mais le riche Criton, son ami, l'encouragea et paraît l'avoir aidé à vivre libre de toute occupation manuelle pour se consacrer entièrement à l'étude. Il lut ou écouta les philosophes les plus célèbres et se familiarisa promptement avec les principales doctrines du temps comme avec le langage de la science; bientôt il résolut de se tracer un but particulier et une méthode personnelle. Au lieu de s'égarer dans les conjectures sublimes, il s'occupa tout spécialement de l'observation des facultés intellectuelles et morales de l'homme, et prit en quelque sorte pour sa devise ce vieux mot trop oublié: « Connais-toi toi-même. »

Les faux sages promettaient à leurs disciples de leur apprendre tout ce qui est imaginable en éloquence, politique, peinture, sculpture, stratégie, tactique, et même en fait de bonheur. Hippias se vantait de savoir tout, jusqu'à l'art du cordonnier, et de pouvoir rendre un jeune homme

(1) L'ABBÉ BARTHÉLEMY, *Voyage d'Anacharsis*, ch. LXXVI.

universel comme lui-même. Gorgias, splendidement vêtu, montait sur le théâtre et se déclarait en mesure de traiter tout sujet qui lui serait proposé.

Laissant aux sophistes les prétentions de la vanité, Socrate se montra simple, populaire dans son vêtement, dans ses fréquentations, ses habitudes, son langage : « Je ne sais qu'une chose, » disait-il, « c'est que je ne sais rien. » Mais dans les ateliers, les gymnases, sur les places publiques, où, suivant la coutume grecque, les citoyens passaient une partie de leur journée, il se mêlait à des conversations familières, révélait pour tous, sans paraître y prétendre, les meilleurs principes de la politique, de la morale, l'esprit même des différents arts : en effet, il avait profondément réfléchi sur tous les sujets usuels. Jadis auditeur des leçons d'Événus de Paros sur la poétique, de Prodicus sur l'éloquence, de Théodore de Cyrène sur les mathématiques, éclairé, non ébloui, par les ouvrages des plus grands parmi ses prédécesseurs, il mettait sa haute raison au service de chaque homme. Le dialogue était son moyen d'enseignement : tel qu'un simple curieux qui souhaiterait de s'instruire, il posait comme au hasard une question ; la réponse appelait une demande nouvelle, et de propos en propos il amenait chacun à tirer de soi-même la solution des problèmes controversés. Aimable, bienveillant jusqu'à la tendresse, il encourageait les efforts d'intelligence, les instincts moraux de l'homme honnête et droit, des jeunes gens bien nés. Mais si quelque personnage orgueilleux et gonflé d'une vaine science essayait de lui imposer, il s'armait d'une dialectique finement aiguisée, le pressait vivement, lui perçait à jour ses sophismes et finissait par rendre sensibles à tous les auditeurs l'ignorance ou la mauvaise foi de son adversaire. Cette méthode questionneuse fut ce qu'on appelait son « ironie, » et le mot, tout en changeant un peu de signification, a continué de désigner une raillerie propre à piquer l'amour-propre et à lui arracher des aveux.

Dans toute discussion, il procédait par les principes les

plus généralement avoués, persuadé que cette méthode était la moins incertaine de toutes. « C'est, disait-il, parce qu'Ulysse savait déduire ses preuves des idées reçues par ceux qui l'écoutaient, qu'Homère l'appelle un orateur sûr de sa cause. »

Mais cette confiance dans l'effet des moyens de persuasion, que la rhétorique nomme les lieux communs, ne lui faisait pas oublier le soin d'approfondir le vrai. Il s'en occupait sans cesse avec ses amis et s'efforçait d'atteindre à des notions claires. Il pensait qu'avec une demi-science on peut tromper les autres, mais que l'on se trompe aussi soi-même.

D'ailleurs il exposait ses idées simplement et s'efforçait de détourner des études spéculatives ceux que leur condition et leurs aptitudes désignaient plutôt pour les occupations de la vie pratique.

Tout ce qu'il savait, il le communiquait libéralement à ses familiers; pour qu'ils apprissent ce qu'il ignorait lui-même, il les envoyait aux maîtres les plus capables d'enseigner tel art ou telle science.

« Si plus d'une fois, a-t-on remarqué, il eut à essuyer les mépris de la vanité et de la sottise, ces résistances, loin de le décourager, effleurèrent à peine son âme si constante et le fortifièrent, au contraire, dans ses desseins. » Peu à peu son cortége se grossit de tout ce qu'Athènes comptait d'hommes jaloux de s'instruire. Alcibiade, l'éblouissant jeune homme, Xénophon et Platon, destinés à passer auprès de la postérité pour ses plus brillants disciples, Antisthène, subtil, ferme et railleur, le laborieux Eschine, modeste imitateur du maître, Simon le cordonnier, attentif à noter les conversations que Socrate aimait à tenir dans son humble maison d'artisan, une multitude d'amis respectueux, mais libres, l'entouraient en public et recueillaient ses conseils. On citait de lui une foule de mots d'un tour exquis ou d'une douceur admirable. Il disait, par exemple :

« On doit l'encens aux dieux, la louange aux gens de bien. »

« L'argent vaut selon l'humeur de qui le possède, comme la qualité des vins dépend des tonneaux qui les renferment. »

Contre les gourmands qui recherchaient des primeurs : « Acheter des fruits précoces, c'est comme si l'on désespérait de vivre jusqu'au temps où ils auraient mûri. »

Contre ceux-ci encore : « Il faut manger pour vivre, et non vivre pour manger (1). »

« Commencer bien n'est pas peu de chose, et ce n'est pas beaucoup. »

« Il faut plus d'une ancre à un vaisseau, plus d'une espérance à l'âme humaine. »

« On doit céder à un père exigeant comme à une loi rigoureuse. »

Examinant la multitude des objets mis en vente sur le marché : « Que de choses dont je n'ai pas besoin ! » s'était-il écrié d'un air de satisfaction.

Un jour, quelques hommes riches étaient venus chez lui à l'heure du repas et s'étaient invités à dîner. Xanthippe, sa femme, rougissait de ce que la table était mal pourvue : « Ne t'inquiète pas, » lui dit-il ; « s'ils sont sobres, ils auront de l'indulgence ; s'ils ne le sont pas, c'est leur affaire, non la nôtre. »

« L'homme de bien qui s'est fait une idée juste doit s'y tenir comme la statue sur le piédestal (2). »

(1) Harpagon se proposait de faire graver ces mots en lettres d'or sur la cheminée de sa salle à manger. (Molière, *l'Avare*, acte III, scène V.) C'était bien du luxe, mais l'avis de Socrate demeure une excellente parole.

(2) Descartes, dans la troisième partie du *Discours sur la méthode*, après avoir indiqué la première de ses maximes de morale provisoire, ajoute : « Ma seconde maxime était d'être le plus ferme et le plus résolu en mes actions que je pourrais, et de ne suivre pas moins constamment les opinions les plus douteuses, lorsque je m'y serais une fois déterminé, que si elles eussent été très-assurées : imitant en ceci les voyageurs qui, se trouvant égarés en

Quelqu'un était en colère d'avoir salué une personne qui ne lui avait pas rendu son salut : « Quoi ! lui dit-il, la rencontre d'un infirme ne vous choque pas, et vous vous affecteriez d'avoir rencontré un rustre ! »

Un autre se plaignait d'éprouver du dégoût : « Acumène, lui dit-il, enseigne un bon remède à ce mal (1).— Lequel? — C'est de manger moins ; les mets en paraissent plus agréables ; on dépense moins, et on se porte mieux (2). »

quelque forêt, ne doivent pas errer en tournoyant tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, ni encore moins s'arrêter en une place, mais marcher toujours le plus droit qu'ils peuvent vers un même côté, et ne le changer point pour de faibles raisons, encore que ce n'ait peut-être été au commencement que le hasard seul qui les ait déterminés à le choisir; car, par ce moyen, s'ils ne vont justement où ils désirent, ils arriveront au moins, à la fin, quelque part où vraisemblablement ils seront mieux que dans le milieu d'une forêt. » Socrate, évidemment, avait parlé en homme préoccupé de la vertu et de la sagesse. Le principe de Descartes semble plutôt un conseil utile pour s'avancer dans le monde par l'opiniâtreté.

(1) Acumène, dont le nom de bon augure signifiait *le guérisseur*, était, comme son fils Éryximaque, un médecin savant et sage, lié d'amitié étroite avec notre philosophe.

(2) La Bruyère a donné la piquante amplification de cette parole dans un des plus jolis endroits de son chapitre *de l'Homme :* « Irène, dit-il, se transporte à grands frais en Épidaure, voit Esculape dans son temple, et le consulte sur tous ses maux. D'abord elle se plaint qu'elle est lasse et recrue de fatigue ; et le dieu prononce que cela lui arrive par la longueur du chemin qu'elle vient de faire. Elle dit qu'elle est le soir sans appétit; l'oracle lui ordonne de dîner peu. Elle ajoute qu'elle est sujette à des insomnies, et il lui prescrit de n'être au lit que pendant la nuit. Elle lui demande pourquoi elle devient pesante, et quel remède ? L'oracle répond qu'elle doit se lever avant midi et quelquefois se servir de ses jambes pour marcher. Elle lui déclare que le vin lui est nuisible : l'oracle lui dit de boire de l'eau ; qu'elle a des indigestions, et il ajoute qu'elle fasse diète. « Ma vue s'affaiblit, » dit Irène. « — Prenez des lunettes, » dit Esculape. — « Je m'affaiblis moi-même, » continue-t-elle, « et je ne suis ni si forte ni si saine que j'ai été. »—« C'est, »

Un maître avait rudement châtié son esclave suivant (1). Socrate lui en demanda la raison : « Parce qu'il veut manger très-bien et ne pas travailler, gagner beaucoup d'argent et ne rien faire. — Avez-vous examiné quelquefois qui méritait le plus d'être corrigé, de vous ou de votre valet ? (2) »

Un autre était effrayé du voyage d'Olympie : « Eh ! qu'a donc ce chemin qui vous épouvante? Ne passez-vous pas presque tout le jour à vous promener en dedans de nos murs? Eh bien, en partant d'ici, vous vous promènerez de même, et vous arrêterez pour dîner ; vous vous promènerez encore et vous souperez, et puis vous prendrez du repos. Ne savez-vous donc pas qu'en mettant à la suite les promenades

dit le dieu, « que vous vieillissez. » — « Mais quel moyen de guérir de cette langueur? » — « Le plus court, Irène, c'est de mourir comme ont fait votre mère et votre aïeule. » — « Fils d'Apollon, » s'écrie Irène, « quel conseil me donnez-vous? Est-ce là toute cette science que les hommes publient et qui vous fait révérer de toute la terre? Que m'apprenez-vous de rare et de mystérieux? Et ne savais-je pas tous ces remèdes que vous m'enseignez? » — « Que n'en usiez-vous donc, » répond le dieu, « sans venir me chercher de si loin et abréger vos jours par un long voyage? »

(1) Les hommes de distinction se faisaient suivre d'un, de deux ou même de trois laquais.

(2) Beaumarchais a rajeuni ce mot sanglant. On se rappelle l'entretien de Figaro et du comte Almaviva, dans le *Barbier de Séville* (acte I, scène II) :

LE COMTE.

« Je me souviens qu'à mon service tu étais un assez mauvais sujet.

FIGARO.

» Eh ! mon Dieu, monseigneur, c'est qu'on veut que le pauvre soit sans défaut.

LE COMTE.

» Paresseux et dérangé...

FIGARO.

» Aux vertus qu'on exige dans un domestique, Votre Excellence connaît-elle beaucoup de maîtres qui fussent dignes d'être valets ? »

que vous faites en cinq ou six jours, on va aisément d'Athènes à Olympie? Au reste, vous ferez mieux de partir un jour d'avance que de différer. Il est fâcheux d'être contraint à faire de longues traites; mais il est commode de pouvoir perdre un jour en route : il convient donc que vous hâtiez votre départ. »

« Je suis épuisé, disait un autre, d'une longue route que je viens de faire. » Il lui demanda s'il portait quelque fardeau : « Non, en vérité; c'était assez de mon manteau. — Marchiez-vous seul, ou suivi d'un serviteur? — J'avais un serviteur. — Allait-il à vide, ou portait-il quelque chose? — Il portait mes hardes et mon bagage. — Et comment s'est-il tiré du chemin? — Mieux que moi, je crois. — Et s'il eût fallu porter son fardeau, comment vous seriez-vous trouvé? — Mal, assurément, ou plutôt je n'aurais pu le porter. — — Jugez-vous digne d'un homme exercé dans les gymnases d'être moins en état que son esclave de supporter la fatigue? »

En public, en particulier, à l'armée, à la ville, sa conduite était toujours celle d'un citoyen soumis aux lois, aux magistrats, aux supérieurs légitimes. Un jour que le sort l'avait désigné pour présider l'assemblée du peuple, la foule voulait porter un décret injuste : il s'y opposa en s'appuyant sur la loi, et resta impassible devant les fureurs d'une multitude à qui nul autre n'aurait osé résister. Quand sa patrie tomba sous la domination des Trente tyrans, si ces usurpateurs de l'autorité lui commandaient quelque chose d'injuste, il n'obéissait pas. Ainsi sommé par eux de mettre fin à ses colloques avec la jeunesse, il ne tint compte de la défense. Un jour que les Trente lui prescrivaient d'aller, avec quelques autres citoyens, arrêter un homme qu'ils voulaient mettre à mort, le philosophe répondit que leur ordre, n'étant pas légal, ne pouvait l'obliger (1).

Voyant qu'ils avaient fait mourir un grand nombre de ci-

(1) XÉNOPHON, *Mémoires*, IV, 1.

toyens distingués et qu'ils en forçaient d'autres à seconder leurs injustices, il avait osé dire publiquement : « Je serais étonné que le gardien d'un troupeau qui en ferait disparaître une partie et rendrait l'autre plus maigre, ne voulût pas s'avouer mauvais pasteur ; mais il est plus étrange encore qu'un homme, se trouvant à la tête de ses concitoyens, enlève les uns, corrompe les autres, et n'avoue pas, en rougissant de honte, qu'il est un mauvais chef de l'État. »

On demandait à Socrate, dit Cicéron (1), quelle était sa patrie. « Toute la terre, » répondit-il, en donnant à entendre qu'il se croyait citoyen de tous les lieux où il y a des hommes.

Avant lui déjà, l'esprit philosophique avait franchi les bornes de la cité. Anaxagore fut citoyen de la terre plutôt que de Clazomène. Pythagore, dit-on, ne fit aucune différence entre les Grecs et les Barbares dans l'organisation de sa société ; il embrassait la création entière dans son amour. Démocrite s'était proclamé citoyen du monde ; toutefois cette profession de sentiments cosmopolites avait été moins une doctrine que l'indifférence d'un sage pour les intérêts journaliers de la politique. La pensée de Pythagore, plus haute et plus pure, inspira peut-être Socrate, qui, le premier, sut concilier rationnellement les devoirs du citoyen avec ceux de l'homme (2). Le grand Athénien, en s'élevant au-dessus du patriotisme jaloux qui régnait chez les Grecs, ne se séparait pas de la cité où le hasard l'avait fait naître ; il l'aimait avec tendresse, et, tout en estimant les institutions de Lycurgue supérieures à celles de Solon, il manifesta toujours une prédilection particulière pour sa patrie. S'il ne montait pas à la tribune pour entretenir le peuple des intérêts du jour, s'il n'était pas, à proprement parler, un homme politique, sa vocation n'avait pas de moindres avantages pour l'État. « Il

(1) *Tusculanes*, v. 37. Cf. PLUTARQUE, *Sur l'exil*, ch. v ; ÉPICTÈTE, *Discours philosophiques* recueillis par Arrien, I, 9, 1.

(2) M. F. LAURENT, *Histoire du droit des gens*, t. II, p. 392.

s'occupait de persuader à tous, jeunes et vieux, que les soins du corps et l'acquisition des richesses ne devaient point passer avant leur perfectionnement moral, que la vertu ne vient pas des richesses, mais que tous les biens viennent aux hommes de la vertu (1). »

Un pédant prétentieux, que l'on appelait le *Gargotier de la prose*, à cause de son mauvais style, Antiphon le sophiste, qui le jalousait et cherchait à détacher de lui ses disciples, lui disait : « Vous vous flattez de former des hommes d'État, ce qui suppose que vous connaissez la politique; d'où vient alors que vous ne prenez aucune part aux affaires de la cité? — Comment puis-je mieux servir ma patrie? » répliqua Socrate; « est-ce en me consacrant de ma personne à la politique active, ou bien en m'efforçant de lui donner le plus possible d'hommes d'État capables (2)? »

Cet envieux vint un jour le voir, et le trouvant au milieu de son cercle de familiers, lui parla ainsi :

« Je croyais, Socrate, que ceux qui professent la philosophie devaient devenir plus heureux; mais il me semble que vous ne tirez pas trop de la sagesse un pareil avantage. A la manière dont vous vivez, un esclave, nourri comme vous, ne resterait pas chez son maître. Vous mangez les mets les plus grossiers, vous buvez les plus pauvres boissons. Vous avez un méchant manteau, et le même, hiver comme été; vous n'avez ni chaussure ni tunique. Vous refusez de l'argent : néanmoins, quand on en gagne, l'argent réjouit; gagné, il fait vivre avec plus d'agrément et de liberté. Dans toutes les professions, les élèves suivent l'exemple du maître : si ceux qui vous fréquentent vous ressemblent, vous leur aurez enseigné l'art d'être misérable.

» Antiphon, répondit Socrate, vous me paraissez croire que je vis bien tristement, et, j'en suis sûr, vous aimeriez

(1) PLATON, *Apologie de Socrate.*
(2) XÉNOPHON, *Mémoires sur Socrate*, I, 6.

mieux mourir que vivre comme moi. Voyez donc ce que vous trouvez de si dur dans ma façon de vivre. Ceux qui reçoivent de l'argent sont obligés de remplir la condition sous laquelle ils obtiennent un salaire. Pour moi, qui n'en reçois point, je ne suis pas forcé de m'entretenir avec des gens qui me déplaisent. Vous méprisez mes aliments ; sont-ils moins sains que les vôtres, moins nourrissants, plus difficiles à trouver, plus rares et plus chers ? ou bien enfin les mets que l'on vous assaisonne sont-ils plus agréables à votre palais que ceux que je me procure ? Ignorez-vous qu'avec un bon appétit on n'a pas besoin d'assaisonnement, et que celui qui boit avec plaisir ne songe pas même aux boissons qu'il n'a pas ?

» Quant aux vêtements, vous savez qu'on en change pour se garantir du chaud et du froid, que l'on porte des chaussures dans la crainte de se blesser les pieds en marchant. M'avez-vous jamais vu confiné à la maison par le froid, ou, durant la chaleur, disputant avec quelqu'un pour avoir une place à l'ombre ? ou enfin, ne pouvant aller où je voulais parce que j'avais les pieds blessés ? Ceux qui étaient faibles de constitution ne deviennent-ils pas supérieurs, s'ils se sont exercés, à ceux qui, nés plus robustes, se sont négligés ? Et ne croyez-vous pas qu'après avoir habitué mon corps à supporter les privations et les fatigues, je n'y résisterai pas plus aisément que vous, qui ne vous êtes jamais occupé de ce soin ? Pourquoi ne suis-je pas esclave de la bonne chère, du sommeil, de la volupté ? Ah ! c'est que je connais d'autres plaisirs plus doux, qui, loin de se borner au moment, promettent des jouissances continuelles. Vous savez qu'on n'embrasse pas gaîment une entreprise dont on n'espère aucun succès, mais qu'on se livre avec joie à la navigation, à l'agriculture, à quelque travail que ce soit, quand on croit y réussir. Est-il selon vous une volupté comparable à celle d'espérer qu'on se rendra soi-même plus estimable, et qu'on aura des amis plus vertueux ? Doux espoir de tous les instants de ma vie !... »

Une autre fois Antiphon dit encore à Socrate : « Je vous estime un homme juste, mais non pas un homme sage, et vous-même en paraissez convaincu. Vous ne recevez point d'argent de vos leçons; cependant vous ne donneriez pas, vous ne vendriez pas même au-dessous de leur valeur votre manteau, votre maison, ni rien de ce que vous possédez. Si vous attachiez du prix à vos leçons, il est clair que vous exigeriez un salaire. Que vous soyez un homme de bien, je vous l'accorde, puisque vous ne trompez personne par cupidité; mais ne prétendez pas être au rang des doctes, puisque vous ne savez rien qui mérite d'être payé (1). »

Socrate lui répondit : « Que d'autres aiment de bons chiens, de beaux chevaux, de beaux oiseaux; mon plaisir, à moi, c'est de me procurer des amis estimables Si je sais quelque chose d'utile, je leur en fais part; je les présente à tous ceux que je crois en état de les aider dans le chemin de la vertu. Je recherche, je parcours avec eux ces trésors précieux que les anciens nous ont laissés dans leurs écrits; si nous trouvons quelque chose de bon, nous le recueillons, et nous croyons faire un grand gain, si par ces lectures en commun nous nous rendons utiles les uns aux autres. »

Au surplus, il ne se pressait pas de rendre les jeunes gens qui le fréquentaient, habiles à parler, habiles en affaires, et déliés : il pensait qu'il fallait leur donner auparavant la sagesse, persuadé que, s'ils ne la possèdent pas, ceux qui ont des talents commettent plus d'injustices et font plus de mal que personne.

(1) C'est le raisonnement du défenseur du prévenu dans la *Cour d'assises*, d'Henri Monnier : « Celui qui plaide d'office, ordinairement, le fait parce qu'il n'a pas de cause; or, il n'a pas de cause parce qu'il ne sait pas plaider : « donc un avocat d'office ne sait pas plaider. »

CHAPITRE XIX.

SOCRATE.

Sa morale, d'après Xénophon.

Les *Mémoires* de Xénophon sur Socrate et les *Dialogues* de Platon offrent deux grandes sources d'informations relatives au meilleur des sages de la Grèce.

Xénophon et Platon furent tous deux ses disciples ; tous deux l'avaient aimé et vénéré ; tous deux retracèrent sa physionomie dans des œuvres impérissables. Cependant, il faut l'avouer, si chez l'un comme chez l'autre le maître auguste est représenté avec tant de charme qu'il emporte notre admiration, les deux images ne concordent pas entièrement. Laquelle ressemble le mieux au véritable Socrate ? Cette question, controversée chez les anciens (1), a été résolue en sens divers chez les modernes (2).

Peut-être faut-il penser que Xénophon et Platon, différents d'esprit, se sont trouvés en outre dans des conditions inégales. « Il n'est pas impossible que Socrate, dans ses discussions contre les partisans de l'intérêt sordide et de la

(1) Sextus Empiricus, *Contre les dogmatiques*, vii, 8 et 10 ; Cf. Diogène de Laerte, iii, 26, *Vie de Timon.*

(2) Brücker (*Histoire critique de la philosophie*, t. i, p. 556), Bornemann (préface de son édition des *Mémoires* de Xénophon, Leipzig, 1829) et beaucoup d'autres se sont prononcés en faveur de Xénophon ; Dissen (*De philosophia morali in Xenophontis de Socrate commentariis tradita*, Gœttingue, 1812), Stauppe et Brandis, contre lui.

volupté, ait dit tout ce que Xénophon lui fait dire, et que, d'un autre côté, conversant avec ses disciples de prédilection, il leur ait laissé entrevoir quelques idées plus hautes, développées ensuite avec enthousiasme par Platon dans ses dialogues, écrits surtout pour les philosophes (1). »

D'ailleurs le témoignage de Platon diffère peu de celui de son émule pour ce qui concerne les idées de Socrate sur la Divinité, sur la Providence, sur le détail des devoirs de l'homme.

Mais Socrate, dans Xénophon, semble surtout préoccupé de donner à la philosophie une tendance pratique ; il ne lui permet pas de se complaire dans des régions nuageuses ; loin de là, il l'oblige à entrer dans la demeure du simple citoyen, à s'enquérir des biens et des maux de la vie (2).

Avec Platon, le point de vue est plus élevé : Socrate ne se contente pas de faire ressortir les suites utiles de la vertu ; il s'efforce d'approfondir la notion du bien parfait ; il aime à considérer l'idée absolue de l'obligation pure et indépendante de tout calcul intéressé. Mais alors, et parce que les *Dialogues* sont des œuvres plus libres que les *Mémoires*, nous avons peine à discerner où finit l'enseignement du maître, où commence celui du disciple. Platon amplifie les leçons qu'il a entendues, ou même il les transforme en y mêlant tantôt ses théories personnelles, tantôt des doctrines empruntées à d'autres philosophes que Socrate.

Xénophon s'était proposé de justifier aux yeux du public d'Athènes le caractère de Socrate ; avec ce but spécial, défini, sa tâche n'était pas de rapporter plus qu'il n'a donné ; tout en regrettant que son exposition ne soit pas toujours aussi complète que notre curiosité la voudrait, nous devons

(1) M. Th.-H. Martin, Préface des *Mémoires de Xénophon sur Socrate*, texte grec, avec un argument général, des sommaires et des notes. Paris, Dezobry et E. Magdeleine, in-18.

(2) Cf. Cicéron, *Tusculanes*, v, 4, 10 et 11.

l'excuser de ses omissions. Les *Mémoires* ne livrent pas, sans doute, le dernier mot de la philosophie socratique, mais ils en reproduisent la donnée extérieure, le sens familier, et, pour ainsi dire, la signification populaire, qui se résume ainsi :

Il est un art de bien vivre. Comme tous les arts, celui-ci peut s'apprendre.

Bien vivre, c'est poursuivre en tout et toujours le beau et le bon ; l'un et l'autre, cherchés avec zèle, contribuent à l'utilité personnelle, au bonheur de l'individu dans les diverses circonstances de sa vie.

Le bonheur est d'un côté un cadeau de la fortune ; de l'autre, une conquête de l'activité.

La fortune est variable; il ne faut donc pas se fier à elle, mais prendre assurance dans la félicité qui ne dépend que de nous-mêmes.

Si la fortune et l'activité concourent à notre bien, en quoi consistera-t-il ?

Les éléments du bonheur se réduisent aux suivants :

Être sain de corps et d'esprit ;

Avoir l'aisance domestique, l'aisance et non l'opulence;

Posséder une instruction libérale ;

Voir autour de soi des parents affectionnés et des amis ;

Vivre dans une patrie prospère ;

Jouir d'une bonne réputation ;

Avoir acquis la vertu, qui est en même temps intelligence.

L'homme vertueux est tempérant, courageux et juste. Il se connaît, et, d'après cette connaissance, il se rend utile, dans la mesure de ses forces, à ses parents, à ses amis, à sa patrie.

Ces préliminaires posés, nous pouvons, à l'aide d'extraits des *Mémoires*, nous rendre, pour ainsi dire, présents à quelques entretiens authentiquement socratiques.

Dans la suite, prenant à part les *Dialogues* de Platon, nous

y admirerons un art supérieur, plus d'imagination, plus de finesse railleuse et de sagacité ; mais Xénophon aura préparé notre esprit à juger les ressources et les libertés du plus éloquent des deux disciples, de celui qui, d'une intelligence plus vaste, associa un air de grandeur à la simplicité des enseignements de son maître.

Le mérite dominant des quatre livres qui forment les *Mémoires* est celui qu'on retrouve dans les autres écrits de Xénophon. Ils offrent « cette expression douce et légère qui embellit en paraissant se cacher, qui donne tant de valeur aux ouvrages et qu'on définit si peu ; ce charme qui est nécessaire à l'écrivain comme au statuaire et au peintre ; la grâce enfin, ce don si rare, qu'on ne sent qu'avec des organes très-déliés et très-fins (1). »

Les *Mémoires* ont pour objet de réhabiliter Socrate, qu'ils disculpent d'abord du reproche d'irréligion, puis de l'accusation d'avoir corrompu la jeunesse. Ils rapportent ensuite un certain nombre d'entretiens, où sont traitées les questions les plus diverses de la morale privée et de la morale sociale. Dans cette mine abondante, il nous a fallu faire un choix. Ne pouvant tout rapporter, nous avons voulu du moins emprunter des morceaux saillants et qui présentassent comme en résumé les leçons de Socrate sur les principaux intérêts ou les plus grands devoirs de la vie.

La traduction que nous avons adoptée est celle que l'on désigne sous le nom de Gâil, et qui parut de 1797 à 1814 ; elle a le mérite d'un style très-simple. Mais l'ayant revisée d'après les éditions récentes, nous avons dû la remanier assez fréquemment pour la mettre d'accord avec le texte grec aujourd'hui le plus approuvé, celui de la collection Didot.

(1) THOMAS, *Essai sur les éloges*, ch. IX. Cet *Essai*, qu'on affecte de dédaigner, n'est pourtant pas sans mérite. Nous le citons, contrairement à l'usage de ceux qui le copient.

LE VRAI MÉRITE ET LA JACTANCE.

« Être homme de bien, ne pas chercher à le paraître, c'est le plus beau chemin pour arriver à la gloire.

» Supposons un homme qui veuille passer pour bon joueur de flûte sans l'être en effet, que faudra-t-il qu'il fasse ? qu'il imite les bons joueurs de flûte dans tout ce qui fait l'extérieur de leur art ? Ils ont d'excellents instruments, ils traînent avec eux beaucoup d'acolytes ; il les imitera en cela : de nombreux prôneurs célèbrent leurs talents ; il se procurera donc grand nombre de prôneurs ; mais que jamais il n'entreprenne de jouer de la flûte, ou d'abord il est couvert de ridicule ; on le convainc d'ignorance et de présomption. Or, en dépensant ainsi beaucoup d'argent, ne gagnant rien, perdu ensuite de réputation, ne vivra-t-il pas misérablement et exposé sans profit à la risée publique ?

» Que tel autre veuille passer pour bon général ou pour habile pilote, et ne le soit pas : imaginons ce qui lui arrivera. S'il désire la réputation d'homme habile en cette partie et s'il ne persuade pas qu'il le soit, il est malheureux ; s'il le persuade, il est plus malheureux encore. Préposé au commandement d'une armée, à la conduite d'un vaisseau, il perdra les gens qu'il voudrait sauver et devra renoncer honteusement à son emploi.

» De même, il n'est pas moins dangereux à un homme de passer pour plus riche, plus fort, plus courageux qu'il ne l'est en effet. On lui impose des obligations qui surpassent ses forces ; et comme il est hors de faire ce dont on le croyait capable, on n'a pour lui aucune indulgence.

» L'imposteur insigne, ce n'est pas le fripon qui fait des dupes, en tire de l'argent ou quelques effets, mais l'important sans mérite, qui trompe ses concitoyens en se donnant pour un habile politique (1). »

(1) *Mémoires*, livre I, ch. VII.

ÉLOGE DE LA TEMPÉRANCE.

« Mes amis, s'il survenait une guerre, et que nous voulussions choisir un chef capable de nous défendre contre nos ennemis et de les soumettre à notre domination, élirions-nous celui que nous connaîtrions esclave de son ventre, adonné au vin, au libertinage, incapable de supporter la fatigue ou les veilles ? Et comment attendrions-nous d'un tel homme notre salut ou la défaite de nos ennemis ?

» Supposons encore qu'arrivés à notre dernière heure, nous désirions un homme qui élève nos fils, qui veille sur l'honneur de nos filles, qui conserve notre fortune ; est-ce l'homme déréglé que nous croirons digne de notre confiance ? Remettrons-nous à un esclave intempérant l'intendance de nos troupeaux, de nos celliers, de nos travaux ? Accepterions-nous même pour rien un tel valet, fût-ce pour aller au marché ? Quoi ! nous refuserions un esclave intempérant, et nous ne craindrons pas de lui ressembler !

» L'avare, en enlevant aux autres leur fortune, croit qu'il s'enrichit : mais le débauché nuit sans aucun profit pour lui ; il fait du mal aux autres, mais s'en fait bien plus à lui-même, si toutefois le plus grand des maux est de ruiner sa maison, son corps et son esprit.

» Qui se plairait dans la société d'un homme connu pour préférer à ses amis le vin et la bonne chère ? Tout homme qui sait que la tempérance est la base de la vertu, ne doit-il donc pas d'abord l'établir dans son âme ? Comment, sans elle, ou connaître le bien, ou s'en occuper dignement ? Ne voit-on pas que l'homme subjugué par la volupté avilit son corps et son âme ? Oui, j'en jure par Junon ! tout homme libre doit faire des vœux pour n'avoir pas un esclave ainsi corrompu, et celui-ci doit prier le ciel de lui donner des maîtres vertueux : c'est sa seule chance pour n'être pas une victime (1). »

(1) *Mémoires*, livre I, ch. V.

NOBLESSE ET AVANTAGES DU TRAVAIL.

Socrate, *Aristarque* (1).

« Aristarque, vous me paraissez avoir quelque chagrin ; c'est un fardeau qu'il faut partager avec ses amis : peut-être que nous vous soulagerons.

» — Je suis dans un grand embarras, cher Socrate, depuis les derniers troubles qui ont forcé beaucoup de citoyens à se réfugier au Pirée : mes sœurs, mes nièces, mes cousines, abandonnées, sont toutes venues fondre chez moi, en sorte que nous sommes dans ma maison quatorze personnes libres (2). Nous ne retirons rien ni de nos terres qui sont au pouvoir des ennemis, ni de nos maisons, puisque la ville est déserte. Presque personne ne veut acheter des meubles : de l'argent, on n'en prête plus. Il serait, je crois, plus aisé d'en trouver dans les rues que d'emprunter. Il est bien triste, Socrate, de voir sa famille périr de misère ; mais on ne peut nourrir tant de monde dans cette circonstance.

« Comment se fait-il donc que Céramon, qui nourrit tant de personnes, suffise à ses besoins et aux leurs, et qu'il fasse même assez d'économies pour s'enrichir (3), tandis que vous

(1) On ne sait pas d'une manière certaine quel était cet Aristarque.

(2) Des commentateurs ont cru pouvoir rapporter ces troubles d'Athènes et cette retraite dans le Pirée à l'époque où Thrasybule, guidant les proscrits à l'attaque du gouvernement des Trente (403), commença par dominer dans la campagne de l'Attique ; mais il ne nous semble pas que les circonstances de l'entretien concordent avec les événements que l'on indique. Si l'entreprise de Thrasybule ne s'effectua pas sans lenteur, elle ne prit pas assez de temps pour que, dans l'intervalle entre le début et le succès, on pût organiser et faire prospérer un ouvroir.

(3) Ce Céramon avait, comme tant d'autres citoyens, un atelier dont les artisans étaient des esclaves.

craignez de périr de besoin avec tout votre monde parce que vous avez plusieurs personnes à nourrir? — C'est qu'il nourrit, lui, des esclaves, et moi des personnes libres. — Qui estimez-vous le plus haut de ces personnes libres que vous avez chez vous, ou des esclaves de Céramon? — Mais apparemment les personnes libres que j'ai chez moi. — N'est-il donc pas honteux que Céramon se procure de l'aisance avec des êtres infimes, et que vous soyez dans la misère avec des personnes bien plus dignes de considération? — Il alimente, lui, des ouvriers, et moi des parentes élevées noblement.

— Des ouvriers ne sont-ils pas des hommes qui savent faire des choses utiles? — Sans doute. — La farine n'est-elle pas utile? — Oh! extrêmement. — Et le pain? — De même. — Et les manteaux d'hommes et de femmes, les tuniques, les chlamydes, les exomides? — Tout cela est très-utile (1). — Et vos parentes ne savent rien faire de ces choses? — Je crois au contraire qu'elles les pourraient faire toutes. — Avec une seule de ces industries, celle de faire de la farine, Nausicyde, — ne le savez-vous pas? — non-seulement se nourrit lui et ses esclaves, mais encore entretient des troupeaux de porcs et de bœufs, et fait d'assez grandes épargnes pour subvenir souvent aux besoins de l'État? Ciribe, qui fait du pain, entretient toute sa famille, et vit fort à son aise; Déméas de Colytte vit occupé de la fabrication des chlamydes, Ménon de celle des chlanides (2); et les habitants de Mégare,

(1) Les manteaux désignés par le mot du texte (*himatia*) consistaient en un morceau de drap carré, que l'on attachait au bras gauche, et qui, passant de là sur les reins, revenait en devant, par-dessus ou par-dessous le bras droit, s'enrouler autour du bras gauche. La tunique était une sorte de chemise à ceinture, primitivement en laine et sans manches. La chlamyde, ample et épaisse, s'attachait sur l'épaule droite avec une agrafe ou une boucle. L'exomide, modeste vêtement, sans manches ou à manches courtes, servait pour les artisans, les pauvres et les esclaves.

(2) La chlanide était un manteau élégant et léger.

en majorité, gagnent leur pain à travailler aux exomides. — J'en conviens : c'est qu'ils achètent des Barbares et les obligent à ces travaux, qui conviennent pour des individus de cette classe, tandis que j'ai là des personnes libres, qui de plus sont mes parentes. — Et parce qu'elles sont libres et vos parentes, vous pensez qu'elles ne doivent faire autre chose que manger et dormir ?

» Parmi les personnes libres, lesquelles vous paraissent les plus heureuses, de celles qui vivent dans cette oisiveté, ou de celles qui s'occupent des choses utiles qu'elles savent ? Trouvez-vous que la mollesse et l'oisiveté aident beaucoup à apprendre ce qu'il convient de savoir, à retenir ce que l'on a appris, à entretenir la santé, à fortifier le corps, à se procurer ce qui est utile pour vivre, à le conserver ; mais que le travail et l'application ne soient bons à rien ? Vos parentes ont-elles appris tout ce que vous dites qu'elles savent, comme des choses inutiles à la vie et dont elles ne voulaient faire aucun usage, ou comme des choses auxquelles elles devaient s'appliquer et dont elles tireraient parti ? Est-ce que les hommes seraient plus sages en ne faisant rien qu'en s'occupant d'objets utiles ? Rempliraient-ils leur devoir s'ils travaillaient, ou s'ils rêvaient, les bras croisés, aux moyens de subsister ? En ce moment, j'en suis sûr, vous n'aimez pas vos parentes, parce que vous sentez qu'elles vous ruinent ; et elles ne vous aiment pas, parce qu'elles vous voient soucieux par leur fait. Il est à craindre que bientôt la froideur ne se tourne en haine, et que le souvenir des bienfaits passés ne s'évanouisse. Mais qu'elles travaillent sous vos yeux, vous les aimerez en voyant qu'elles vous sont utiles; elles vous chériront, parce qu'elles reconnaîtront qu'elles vous plaisent. Vous vous rappellerez avec plus de plaisir vos services mutuels ; ce souvenir ajoutera à la reconnaissance, et vous en deviendrez meilleurs amis et meilleurs parents.

» S'il s'agissait pour elles d'actions honteuses, il faudrait

préférer la mort; mais ce que vos parentes savent faire est ce qui honore le mieux leur sexe et lui revient spécialement; et ce qu'on sait, on l'exécute avec aisance, promptitude et habileté. Ne tardez pas à leur faire une proposition qui ne leur sera pas moins utile qu'à vous-même, et qu'elles recevront sans doute avez joie. — En vérité, Socrate, répondit Aristarque, vous me donnez un excellent conseil. Tantôt je n'osais emprunter de l'argent, parce que je savais que n'ayant plus rien à recevoir désormais, je serais hors d'état de rendre : je crois pouvoir emprunter à présent pour commencer les travaux. »

[Dès ce moment les fonds se trouvèrent, la laine fut achetée : ces femmes dînaient en travaillant; le travail fini, elles soupaient. La tristesse fit place à la gaîté, le sourire aux regards sombres qu'elles s'adressaient entre elles. Elles aimèrent Aristarque comme leur protecteur : il les aimait aussi, car elles lui étaient utiles.

Enfin, il revint voir Socrate, et lui conta gaîment cette révolution.]

« Il n'y a plus que moi, ajoutait-il, qui sois grondé dans la maison, parce que je mange sans rien faire. — Eh! que ne leur contez-vous la fable du chien? Du temps que les bêtes parlaient, une brebis dit à son maître : Je trouve bien étrange qu'à nous qui rapportons de la laine, des agneaux, des fromages, vous ne donniez jamais que ce que nous arrachons à la terre, et qu'à votre chien, qui ne vous rapporte aucun profit, vous fassiez part du même pain dont vous mangez. Le chien l'écoutait; il dit enfin : — En vérité, a-t-il donc si grand tort, lorsque c'est moi qui vous garde et vous empêche d'être la proie des voleurs ou le repas des loups? Si je ne faisais sentinelle autour de vous, la peur vous empêcherait même d'aller au pré. Les brebis, convaincues, trouvèrent bon elles-mêmes que le chien leur fût préféré. Dites de même à vos parentes que vous êtes pour elles le chien de la fable;

que c'est vous qui les gardez, qui veillez sur elles, et que, par vous mises à l'abri des insultes, elles vivent, elles travaillent en sûreté et avec joie (1). »

DE LA DÉPENDANCE LÉGITIME ET PROFITABLE.

Socrate, Euthère.

« Eh! d'où venez-vous donc, Euthère, mon vieux camarade ?—Sur la fin de la guerre (2), je suis revenu d'un voyage à l'étranger; à présent, j'habite Athènes; car on m'a pris tous les biens que j'avais au delà des frontières (3); mon père ne m'a rien laissé dans l'Attique : je suis contraint, maintenant que je suis ici, de travailler pour vivre. Je crois que cela vaut mieux que de demander assistance à autrui, surtout n'ayant plus rien à offrir en gage. — Eh! combien de temps encore aurez-vous assez de force pour travailler à gagner votre vie? — Pas beaucoup de temps, en vérité. — Cependant, quand vous serez plus vieux, vous aurez des dépenses à faire, mais personne ne voudra vous employer à des travaux de force. — Vous dites vrai. — Vous ferez donc mieux de vous livrer dès à présent à des occupations qui mettent votre vieillesse à l'abri de la misère : présentez-vous chez un riche qui aurait besoin d'un économe pour avoir l'œil sur ses ouvriers, faire les récoltes, conserver ce qui lui appartient, et rendez-lui des services que l'on paye de retour. — Mais c'est une servitude que j'aurais peine à supporter. — Ceux qui sont à la tête de l'État, qui en conduisent les affaires, sont-ils donc regardés comme des esclaves? Ne les regarde-t-on pas au contraire comme plus libres que les autres hommes? — Je ne saurais

(1) *Mémoires,* livre II, ch. VII.

(2) La guerre du Péloponèse.

(3) Les Athéniens avaient dû accepter la loi des Spartiates et renoncer à toutes leurs possessions hors de l'Attique.

absolument me soumettre au contrôle de personne. — Euthère, on imaginerait malaisément quelque chose où l'on ne fût pas contrôlé. Il est difficile de faire si bien qu'on soit exempt de fautes ; et quand on n'en commettrait point, il est difficile de ne pas rencontrer des juges déraisonnables. Aussi je m'étonnerais fort que, dans ce qui vous occupe maintenant, vous fussiez à l'abri de tout démêlé. Il faut donc tâcher de n'avoir point affaire avec les gens qui aiment à condamner, vous attacher à quelqu'un qui vous juge raisonnablement, vous en tenir à ce que vous êtes en état de faire, vous défier de ce qui est au-dessus de vos forces ; mettre tous vos soins, toute votre intelligence à bien remplir ce que vous aurez entrepris. C'est, je crois, le moyen d'essuyer le moins de reproches, de trouver le plus de soulagement à la misère, de vivre aussi commodément, aussi doucement que possible, et de vous ménager des ressources pour la vieillesse (1). »

L'AMITIÉ.

« J'entends toujours répéter qu'un ami fidèle et vertueux est le plus excellent de tous les biens ; et je vois néanmoins que la plupart des hommes pensent à toute autre chose qu'à se faire des amis. Ils sont curieux d'acquérir des maisons, des terres, des esclaves, des troupeaux, des meubles, et, quand ils les possèdent, ils tâchent de ne pas les perdre ; mais un ami, qu'ils disent être un bien précieux, ils ne se mettent en peine ni de l'acquérir, ni de le conserver.

» Que des amis et des esclaves soient malades, vous voyez courir aux médecins et aux remèdes pour les esclaves, tandis que les amis sont délaissés. Un esclave meurt, le maître en gémit ; quelle perte il a faite ! un de ses amis expire, il semble n'avoir rien perdu. Il n'est aucune partie de ses biens qu'il néglige, aucune qu'il ne visite : ses amis réclament-ils

(1) *Mémoires*, livre II, ch. VIII.

ses soins? il les délaisse. Il connaît fort bien toutes ses richesses, quelque nombreuses qu'elles soient : quant à ses amis, quoiqu'il en ait peu, non-seulement il en ignore le nombre, mais encore, si on le prie de les nommer, il s'embrouille dans ce calcul ; tant il s'occupe de ces mêmes amis!

» Cependant, que l'on compare un bon ami à tout autre bien, ne semblera-t-il pas préférable? Quel cheval, quel attelage sont aussi utiles? Existe-t-il un esclave aussi affectionné, aussi attaché à votre personne, qu'un bon ami? Y a-t-il enfin un bien quelconque aussi généralement avantageux? Un bon ami se substitue à tout ce qui vous manque dans la conduite de vos affaires particulières ou dans vos relations avec le public. Vous voulez obliger? cet ami vous seconde; quelque crainte vous agite, il vous secourt ou de ses deniers ou par des démarches : de concert avec vous il emploie la force ou la persuasion. Dans le bonheur, il ajoute à votre joie; il vous relève dans l'abattement. Nul des services que nous rendent nos pieds, nos mains, nos yeux, nos oreilles, un ami bienveillant n'omet de nous les rendre. Souvent le travail que vous n'avez pas exécuté pour votre propre intérêt, la chose que vous n'avez ni vue ni entendue, la course que vous n'avez pas faite, il y a suffi à votre place. Vous cultivez des arbres pour en avoir les fruits, et vous négligez, avec une coupable indolence, ce bien qui porte des fruits de toute espèce et que l'on nomme un ami (1). »

[Ayant vu qu'un de ses auditeurs délaissait un ami dans l'indigence, Socrate, en présence de cet égoïste et de plusieurs autres personnes, adressa comme il suit la parole à Antisthène (2) :]

« Antisthène, peut-on mettre un prix à des amis comme on en met à des esclaves? Parmi les esclaves, l'un ne vaut pas la

(1) *Mémoires*, livre II, chapitre IV.

(2) Antisthène, un des disciples de Socrate, lui survécut et fut le fondateur de l'école cynique, dont nous parlerons ailleurs.

moitié d'une mine, l'autre vaut deux mines, un autre cinq, un autre dix (1). On assure même que Nicias, fils de Nicérate, a donné jusqu'à un talent d'un esclave capable de diriger les travaux de ses mines d'argent (2). Examinons donc s'il y a un tarif sur les amis comme sur les esclaves.—Je le crois, dit Antisthène; car il est tel ami que j'estimerais plus de deux mines, tel autre pour qui je ne dépenserais pas une demi-mine, tel dont je donnerais dix mines, tel enfin que je préférerais à toutes les richesses et à tous les revenus.

» — Cela étant ainsi, reprit Socrate, chacun ferait bien de s'examiner soi-même, de chercher combien il peut valoir aux yeux d'un ami, et de travailler à devenir d'un assez grand prix pour n'être pas négligé. Tous les jours j'entends dire à l'un: mon ami m'a trahi; à l'autre: un homme que je croyais m'être attaché m'a sacrifié pour une mine. En réfléchissant sur toutes ces plaintes, je me demande si, lorsqu'on trouve d'un mauvais ami plus qu'il ne vaut, il est à propos de s'en défaire, comme on vend un mauvais esclave à un prix quelconque. Quant aux bons serviteurs, je ne vois presque pas qu'on les vende, pas plus qu'on ne se défait des vrais amis (3). »

(1) La mine représente 95 fr. de notre monnaie.

(2) Nicias, riche et libéral, aurait pu succéder à Périclès dans l'administration de la république d'Athènes; par ses talents militaires, il rendit d'abord d'importants services; mais, chargé malgré lui d'un commandement en Sicile, il finit par tomber avec les débris de ses troupes au pouvoir des Syracusains (413), qui, dit-on, le lapidèrent. Suivant un autre récit, il aurait échappé à ce honteux supplice en se poignardant. Plutarque a écrit la vie de Nicias. — Un talent valait 5,700 fr. Cf. p. 321, note.

(3) *Mémoires*, livre II, ch. V.

L'UNION DES FRÈRES.

Socrate, *Chérécrate* (1).

« Écoutez, Chérécrate, seriez-vous de ces gens qui aiment mieux les richesses que leurs frères, oubliant que des trésors sont choses inertes, tandis qu'un frère est un être intelligent ; qu'il peut nous défendre, au lieu que des richesses ont besoin d'être défendues ; que d'ailleurs on a *un* frère, tandis que l'industrie multiplie les richesses ? Il serait fort étrange qu'un frère ne se plaignît pas de ne pas réunir sur sa tête toutes les fortunes de tous ses concitoyens, et qu'il se trouvât lésé parce qu'il ne jouit pas de tous les biens de son frère. Quoi ! il pourrait se dire à lui-même qu'il vaut mieux jouir sans danger d'une propriété suffisante, que de posséder seul, et toujours tremblant, toutes les fortunes réunies de ses concitoyens, et il ne jugerait pas de même quand il s'agit du bien de son frère !

» Si l'on en a le moyen, on achète des esclaves pour être aidé dans ses travaux ; on se fait des amis pour avoir un appui, et l'on néglige ses frères comme si l'on pouvait trouver des amis parmi ses concitoyens, mais non parmi des frères ! Cependant quel titre à l'amitié que d'être nés du même sang, d'avoir été élevés ensemble, puisqu'il existe une tendresse naturelle même entre les animaux nourris du même lait !

» De plus, qu'un citoyen ait pour appui l'amitié de ses frères, on lui marque plus d'égards que s'il en était privé ; on craint plus de l'offenser. » — « Socrate, s'il n'y avait pas de graves motifs de désunion, il faudrait supporter son frère, et ne pas s'en éloigner légèrement. En effet, comme vous le

(1) Chérécrate, croyant avoir des griefs fondés contre son frère Chéréphon, venait de témoigner son ressentiment par des paroles amères prononcées devant Socrate.

dites, c'est un grand bien qu'un frère qui se montre tel qu'il doit être ; mais quand il manque à tous ses devoirs, et qu'il est tout le contraire de ce qu'on doit en attendre, ira-t-on essayer l'impossible? — Mais, Chérécrate, votre frère déplaît-il à tout le monde comme à vous? n'y a-t-il pas des personnes qui s'en louent? — Socrate, ce qui me le rend odieux, c'est qu'il s'efforce de plaire aux autres, et que, dès qu'il me rencontre, il ne dit rien, ne fait rien que pour me chagriner.

» — Un cheval, dit Socrate, renverse le cavalier maladroit qui essaye de le monter : si l'on a sujet de se plaindre d'un frère, n'est-ce pas parce qu'on ne sait pas s'accommoder à son humeur? — Et comment mériterais-je ce reproche, si je sais répondre aux honnêtetés qu'on me dit, aux services qu'on me rend? Mais puis-je montrer de la bienveillance à un homme qui, dans ses actions et ses discours, prend à tâche de me désobliger? Je ne le tenterai même pas. — Ce que vous dites là m'étonne, Chérécrate. Si vous aviez un chien, gardien fidèle de vos troupeaux, qui caressât les bergers, et qui grondât dès que vous l'approchez, n'est-il pas vrai qu'au lieu de vous mettre en colère, vous tâcheriez de l'apprivoiser par des caresses? Et vous ne ferez rien pour vous concilier votre frère, vous qui trouvez qu'un frère est un grand bien quand il se comporte comme il doit, vous qui avouez que vous savez dire des choses aimables et rendre des services!

» — Je crains, répondit Chérécrate, de n'être pas assez habile pour le ramener à son devoir. — Mais il me semble que vous n'avez besoin pour cela ni d'artifice ni de moyens extraordinaires. Employez ceux que vous connaissez, et sûrement vous le gagnerez, et il vous estimera. — Instruisez-moi donc sans plus tarder : est-ce que vous auriez découvert qu'à mon insu je possède quelque philtre séducteur? — Dites-moi, si vous vouliez qu'un de vos amis vous priât de son repas, lorsqu'il sacrifierait, que feriez-vous? — Il est clair qu'à mon premier sacrifice je commencerais par l'inviter lui-

même. — Et si vous vouliez l'engager à prendre soin de vos affaires en votre absence, que feriez-vous? — S'il s'absentait, je serais le premier à me charger des siennes. — Et si vous vouliez qu'un étranger vous donnât l'hospitalité quand vous voyageriez dans son pays? — Je ne manquerais pas de lui offrir ma maison quand il viendrait à Athènes; et si je désirais qu'il expédiât mes affaires lorsque j'irais chez lui, il faudrait que je lui en eusse donné l'exemple en m'occupant des siennes.

» — Quoi! vous connaissez tous les philtres qui existent, et vous en faisiez mystère! Hésitez-vous donc, par une mauvaise honte, à prévenir votre frère? Je crois cependant infiniment glorieux d'être le premier à faire du mal à ses ennemis et du bien à ses amis (1). Si j'avais jugé Chéréphon plus capable que vous de donner l'exemple d'un bon caractère, j'eusse tâché de le persuader de vous prévenir; mais je crois le succès assuré, si c'est vous qui commencez.

» — En vérité, Socrate, le conseil que vous me donnez est indigne de vous. Vous voulez que je fasse les premiers pas, moi le plus jeune! c'est à l'aîné que l'honneur de parler ou d'agir le premier appartient chez tous les peuples. — Comment! n'est-ce pas partout au plus jeune à céder le pas à l'aîné, à se lever pour le recevoir, à lui présenter le meilleur siége, à lui laisser la parole? Ne balancez pas, honnête jeune homme, essayez d'adoucir votre frère, et bientôt il se rendra. Voyez comme il a l'âme grande et noble! Si l'on s'attache les petites âmes avec des présents, on soumet les âmes généreuses en les prévenant d'amitié.

» — Et si je fais ce que vous dites, et qu'il n'en devienne pas meilleur? — Que risquez-vous? de montrer que vous êtes un

(1) Il est vrai qu'au point de vue de son utilité, un homme habile tâche d'écraser ses ennemis avant qu'ils aient pu lui nuire; mais cette manière d'opérer, permise à la guerre, est immorale dans la vie commune.

bon, un tendre frère, et qu'il n'est qu'un mauvais cœur, indigne de tendresse. Mais non, il ne s'en montrera pas indigne. A peine se verra-t-il provoqué par vous à ce combat, qu'il s'efforcera de vous vaincre en générosité. A la manière dont vous êtes ensemble à présent, je crois voir les deux mains que les dieux ont faites pour s'entr'aider, oublier leur destination et chercher à se gêner l'une l'autre ; ou les deux pieds que la Providence a formés pour se donner des secours, s'embarrasser réciproquement. N'est-ce pas le comble de la démence et du malheur de tourner à notre détriment ce qui était fait pour notre avantage ? Il me semble que le ciel, quand il a formé deux frères, a bien plus consulté leurs intérêts mutuels que celui des pieds, des mains et des yeux, en les créant doubles : car les mains ne peuvent saisir à la fois deux choses éloignées de plus d'une orgye (1) l'une de l'autre ; les pieds ne peuvent s'écarter d'une orgye ; les yeux, qui semblent découvrir de si loin, ne peuvent pas voir à la fois par devant et par derrière les objets même les plus voisins. Au contraire, placez, si vous voulez, à une grande distance l'un de l'autre deux frères qui s'aiment, ils se rendront encore des services mutuels (2). »

DEVOIRS DES ENFANTS ENVERS LEURS PARENTS.

Socrate, *Lamproclès* (3).

« Mon fils, savez-vous qu'il y a des hommes qu'on appelle ingrats ? — Assurément. — Et savez-vous quelles actions leur ont mérité ce titre ? — Puis-je l'ignorer ? On appelle ingrats

(1) Cette mesure de longueur équivaut à 1 mètre 85 centimètres.

(2) *Mémoires*, livre II, ch. III.

(3) Lamproclès, l'aîné des trois fils que Socrate avait de Xanthippe, venait de manifester de la mauvaise humeur contre sa mère, lorsque son père eut avec lui cet entretien.

ceux qui ont reçu des bienfaits, qui peuvent en marquer leur reconnaissance et ne le font pas. — Mais ne croyez-vous pas qu'on puisse ranger les ingrats parmi les hommes injustes? — Je le crois. — Il est injuste de réduire ses amis en servitude, et juste d'y réduire ses ennemis : avez-vous considéré s'il est de même injuste de manquer de bonne grâce envers ses amis, et juste d'en manquer envers ses ennemis? — Oui, j'y ai pensé; c'est aussi, je crois, une injustice de ne pas s'efforcer de répondre aux bienfaits d'un ami et même à ceux d'un ennemi. — S'il en est ainsi, l'ingratitude est donc une pure injustice? — J'en conviens. — Et l'injustice sera d'autant plus criante, que les services rendus auront été plus grands. — J'en conviens encore.

» — Pourrions-nous jamais trouver des êtres plus comblés de bienfaits que ne le sont les enfants par les auteurs de leurs jours, à qui ils doivent l'existence, le spectacle de tant de merveilles, la jouissance de tant de biens que les dieux ont départis aux mortels, biens qui sont d'un si grand prix à nos yeux que notre plus grande crainte est de les perdre? Aussi les républiques ont-elles établi la peine de mort contre les crimes atroces; elles n'ont pas vu d'autre peine plus capable de contenir les méchants....

» L'époux nourrit son épouse qui doit le rendre père. Il amasse pour ses enfants, même avant leur naissance, les choses qu'il croit devoir être utiles à leur vie, et il en amasse le plus qu'il peut. La femme, de son côté, porte avec peine le fardeau qui expose sa vie; elle nourrit l'enfant de sa propre substance, elle le met au jour avec de cruelles douleurs, elle l'allaite et lui donne ses soins, sans qu'aucun bienfait reçu attache la mère à l'enfant, et sans que l'enfant connaisse encore celle qui lui prodigue sa tendresse; il ne peut même témoigner de ce qu'il lui faut; mais elle cherche à deviner ce qui lui convient, ce qui peut lui plaire; elle le nourrit longtemps, et les jours et les nuits; elle se tourmente

sans pouvoir dire quelle compensation elle recevra de ses peines.

» La nourriture ne suffit pas : dès que l'âge semble permettre à l'enfant de recevoir quelque instruction, les parents lui enseignent ce qu'ils savent et ce qui pourra lui être utile un jour ; puis, quand ils pensent que quelqu'un sera plus capable qu'eux-mêmes de lui enseigner une chose, ils l'envoient aux leçons de ce maître, et ne regrettent ni dépense ni soins pour rendre leur enfant le meilleur possible.

» — Je veux bien, répondit le jeune homme, que ma mère ait fait tout cela, et même beaucoup plus encore ; mais personne ne peut souffrir sa mauvaise humeur. — Ne trouvez-vous pas la colère d'un animal plus insupportable que celle d'une mère? — Non pas d'une mère comme celle-là. — Vous a-t-elle mordu, donné quelque coup de pied, comme cela arrive de la part des bêtes? — Elle dit, en vérité, des choses si dures, qu'on ne voudrait pas les entendre même au prix de ce qu'il y a de plus cher au monde. — Et vous, combien de désagréments insupportables lui avez-vous causés pendant votre enfance, et par vos cris et par vos actions (1); combien de peines et le jour et la nuit; combien d'afflictions dans vos maladies! — Mais, du moins, je n'ai jamais rien dit, jamais rien fait dont elle ait dû rougir. — Eh! devez-vous trouver plus difficile d'entendre ce qu'elle vous dit, qu'il ne l'est aux comédiens de s'écouter réciproquement,

(1) Dans sa vivacité, Lamproclès n'a pas donné à son père le temps de compléter l'idée d'où dérivait la question précédente. Évidemment Socrate voulait arriver à dire quelque chose comme ceci : « Si vous aviez, par exemple, à former un jeune cheval ombrageux et difficile, ne supporteriez-vous pas ses vivacités avec patience? Ne chercheriez-vous pas à le calmer par de bonnes paroles? A plus forte raison, vous pouvez prendre sur vous d'attendre la fin de ces accès de colère que vous rappelez, vous, trop aigrement, et que votre devoir serait de souffrir. » *Voir*, p. 350, ce qui est dit à Chérécrate.

lorsque, dans les rôles tragiques, ils en viennent aux plus sanglantes injures? Comme ils ne pensent pas que celui qui les accuse les charge pour en tirer châtiment, ni que celui qui les menace ait le projet de leur faire du mal, ils montrent de la patience. Et vous qui savez que votre mère, quoi qu'elle dise, loin de vous en vouloir, ne souhaite à personne autant de bien qu'à vous, vous la voyez de mauvais œil! Pensez-vous donc que votre mère soit votre ennemie? — Non, assurément.

» — Quoi donc! une mère qui vous aime, qui, dans vos maladies, fait tout ce qu'elle peut pour vous rendre la santé, qui a soin que rien ne vous manque, qui, pour vous, adresse mille prières aux dieux et leur fait des offrandes, vous prétendez que c'est une méchante mère! Si vous ne pouvez supporter une telle mère, le bonheur vous est donc insupportable? Dites-moi, croyez-vous qu'il faille rendre des soins à quelqu'un dans le monde? ou bien est-ce votre dessein de ne plaire à personne, de ne suivre personne, de n'obéir à personne, ni à un général ni à un supérieur quelconque?— Je crois qu'il faut de la soumission. — Vous voudrez sans doute plaire à votre voisin, pour qu'il vous allume votre feu au besoin, qu'il vous rende quelques services, qu'il vous assiste avec un empressement amical, s'il vous survient quelque mésaventure? — Cela est vrai. — Est-il indifférent d'avoir pour amis ou pour ennemis ses compagnons de voyage, de navigation ou tout autre? Ne croyez-vous pas qu'il faille travailler à mériter leur bienveillance? — Je le crois.

» — Quoi! vous aurez des égards pour ces gens-là, et vous ne croyez pas en devoir à une mère qui vous aime si tendrement! Ignorez-vous que la république néglige toutes les autres sortes d'ingratitude, qu'elle ne donne point d'action contre ce vice, et laisse impuni le mauvais cœur qui reçoit des bienfaits sans marquer sa reconnaissance; mais qu'elle

frappe le citoyen qui n'honore pas ses parents (1), qu'elle l'exclut de l'archontat, persuadée qu'un sacrifice offert par des mains impies déplairait aux dieux, qu'aucune action d'un tel homme ne peut être ni juste ni honnête? Dans les enquêtes relatives aux archontes, elle recherche même si les candidats n'ont pas négligé les tombes de leurs parents (2). Si tu es sage, mon fils, tu prieras les dieux de te pardonner tes offenses envers ta mère. Crains qu'ils ne te refusent leurs faveurs en te voyant ingrat; crains que les hommes ne connaissent ton mépris pour les auteurs de tes jours : ils te rejetteraient tous; tu serais sans amis et dans un complet abandon; car si l'on te soupçonnait d'ingratitude envers tes parents, qui te croirait capable de payer de reconnaissance un bienfait (3)? »

(1) En vertu d'une loi portée par Solon, l'ingratitude envers les parents pouvait donner lieu à des poursuites judiciaires.

(2) Nul ne pouvait exercer les fonctions d'archonte qu'après une enquête sur son état civil et ses antécédents.

(3) *Mémoires*, livre II, ch. II.

CHAPITRE XX.

SOCRATE.

Sa morale, d'après Xénophon.

(*Suite.*)

Nous suspendons ici la lecture des *Mémoires* de Xénophon, pour rappeler, du même auteur, un opuscule admirable, et qui, par son sujet, fait immédiatement suite aux conseils de morale domestique que l'on vient de lire. Quelques savants l'ont même regardé comme le cinquième livre des *Mémoires*. C'est un dialogue dont le titre, littéralement représenté par ce mot l'*Économique*, a en grec une signification assez claire qu'il n'offre pas en français. Régius, ou Louis le Roi, professeur de l'université de Paris, l'a traduit au XVIe siècle et l'a intitulé la *Ménagerie,* voulant faire entendre que ce livre traite du ménage, dans le sens large du mot. En effet, on y trouve un tableau du bonheur domestique d'un sage ; mais, par malheur, le terme employé par Régius est aujourd'hui hors d'usage dans le sens qui conviendrait.

Qu'importe cette difficulté ? Sous quelque titre imparfait qu'on le désigne, l'*Économique* est la ravissante esquisse d'un intérieur de famille athénienne à la campagne. Rien de plus calme, rien de plus doux que cette retraite animée, cet asile où la vertu et le bon sens ont pris résidence. On dirait une de ces maisons délicieuses et si bien ordonnées que les poëtes anglais se plaisent à dépeindre au milieu d'un comté agricole de leur île, une habitation sérieuse sans tristesse, heureuse par l'aisance, heureuse par l'amour du travail et

des plaisirs simples, où préside peut-être un philosophe désabusé, quelque refuge enfin comme celui que Thompson saluait dans ces vers restés célèbres :

« Salut, douce, agréable Solitude, compagne de l'homme sage et vertueux, dont la tourbe des sots et des méchants fuit l'œil pénétrant et pur (1) ! »

L'*Économique* nous semble, parmi toutes les œuvres de Xénophon, la plus imprégnée de cette exquise douceur que les meilleurs juges, dès l'antiquité, attribuaient à son style. « Elle respire, comme on l'a dit, cette élégante pureté de la nature qui enchante sans le savoir, qui fait que la grâce glisse légèrement sur les objets et les éclaire comme d'un demi-jour ; qui fait que peut-être on ne la sent pas, on ne la voit pas d'abord, mais qu'elle gagne peu à peu, s'empare de l'âme par degrés et y laisse à la fin le plus doux des sentiments : à peu près comme ces amitiés qui n'ont d'abord rien de tumultueux ni de vif, mais qui, sans agitation et sans secousses, pénètrent l'âme, offrent plus l'image du bonheur que d'une passion, et dont le charme insensible augmente à mesure qu'on s'y habitue. »

Bien qu'une analyse de cet aimable chef-d'œuvre eût sa place tout indiquée dans nos extraits, nous n'aurions sans doute pas osé l'entreprendre sans un hasard favorable qui nous en a donné le courage. Une des mille publications périodiques où souvent d'excellentes choses vont se perdre dans la foule des écrits médiocres, contenait dernièrement la *réduction*, — comme parlent les artistes, — des jolies pages de l'*Économique*. Ce travail, exécuté avec un art gracieux, est venu à propos nous fournir un guide ; mais, tout en l'imitant, nous n'avons pu reproduire la finesse et la suavité de ces pages

(1) « Hail mildly pleasing solitude !
Companion of the wise and good,
But from whose holy, piercing eye
The herd of fools and villains fly. »

tracées par une main de femme. Il ne nous reste que l'espoir d'avoir suivi fidèlement les principaux contours qu'indiquait notre modèle, et qui sont bien les lignes essentielles de l'œuvre grecque.

On voit, au commencement du livre de Xénophon, Socrate et un jeune Athénien nommé Critobule dissertant sur ce que peut comprendre proprement le terme d'économie. Ils s'accordent pour dire qu'il désigne « l'art d'user de tous les biens que l'on possède, de manière à en tirer le plus de profit possible. » Une parole de Socrate vient nous révéler, à l'occasion de l'épouse de Critobule, quelle était la condition de beaucoup de femmes athéniennes. « Est-il quelqu'un, dit le philosophe, à qui tu remettes plus qu'à ta femme les intérêts sérieux de ta vie?— Personne. — Cependant y a-t-il des gens avec qui tu converses moins qu'avec elle? —Personne. » Socrate, loin d'approuver cette morgue et cette froideur, enseigne à Critobule que la prospérité d'une maison dépend des efforts bien concertés du mari et de la femme, de l'importance de celle-ci dans les affaires domestiques et des bons procédés dont elle est l'objet. Pour le convaincre mieux, par l'exemple d'un ménage prospère, il lui raconte ce qu'il a entendu un jour de la bouche d'un simple propriétaire campagnard.

Cet homme, qui s'appelait Ischomaque, exploitait lui-même son domaine; l'habitation était vaste et parfaitement pourvue de tout. La gestion d'une telle maison est laborieuse; la diversité et le nombre des services demandent une grande surveillance; cependant Ischomaque n'était presque point obligé de demeurer chez lui : sa femme suffisait à diriger toutes les affaires d'intérieur.

Socrate, comme il le rapporte, voulut savoir de cet heureux maître de maison s'il avait lui-même formé une compagne aussi habile, ou s'il l'avait reçue toute instruite de ses père et mère. Ischomaque répondit qu'elle était à peine âgée de quinze ans lorsqu'il l'avait épousée : jusque-là, élevée dans

la retraite, elle n'avait appris qu'à vivre dans une chaste réserve et à filer de la laine.

« Et, sur tous les autres points, Ischomaque, est-ce toi, lui demanda Socrate, dont les leçons ont rendu ta femme capable des soins qui la regardent?—Oui, par Jupiter! mais non pas avant d'avoir offert un sacrifice et prié le ciel de m'accorder, à moi la faveur de bien l'instruire, à elle, celle de bien apprendre ce qui pouvait le mieux assurer notre bonheur commun... Elle sacrifiait avec moi et promettait solennellement, à la face des dieux, de rester toujours ce qu'elle devait être, et je voyais bien qu'elle serait docile à mes leçons. » Ischomaque raconte ensuite qu'après un temps laissé à sa jeune épouse pour qu'elle prît habitude en sa société, il lui dit que la maison et les biens leur appartenant en commun, en commun ils devaient s'efforcer de les gouverner et de les faire prospérer; ne pas rechercher de quel côté l'apport était le plus considérable, mais se mettre en l'esprit que celui dont les soins seraient les plus vigilants aurait le plus donné à la communauté. « Que puis-je donc faire? » avait demandé la jeune femme.

Ischomaque lui expliqua que les aptitudes diverses, attribuées divinement à l'homme et à la femme, marquent bien la part de l'un et de l'autre dans le gouvernement : l'homme, robuste et courageux, s'occupe des travaux du dehors, labourage, semailles, moissons, voyages, et le reste; il acquiert et protége; la femme, d'une complexion plus faible, d'un caractère plus timide, conserve et organise le bien-être intérieur. L'attention, l'esprit de suite, la bonne foi mutuelle conviennent également à tous deux. Prévoyante et soigneuse, comme la reine des abeilles, la maîtresse de maison distribue la besogne à ses serviteurs, les envoie à leur tâche, reçoit les provisions, décide de l'emploi qu'il en faut faire; on lui remet les produits des tontes, elle partage la laine et fait filer les vêtements nécessaires.

Un autre devoir d'un genre différent regarde aussi la femme,

et Ischomaque craignait qu'il ne semblât répugnant à sa jeune épouse, c'est celui de veiller à la guérison du serviteur malade. Mais elle avait répondu aussitôt : « Rien ne m'agréera davantage, puisque, rétablis par mes soins, nos esclaves m'en sauront gré et me montreront encore plus de dévoûment que par le passé. » Non-seulement elle les gouvernait, mais elle s'était faite aussi leur institutrice. Grâce à elle, une maladroite devenait bonne fileuse, l'intendante incapable apprenait à remplir sa tâche avec intelligence. Enfin le droit de récompenser et de punir lui était dévolu dans sa maison, comme à une reine dans ses États.

La conséquence de tant de vertus, c'est qu'Ischomaque lui jura de l'aimer toujours et de la respecter affectueusement, même après l'âge où elle perdrait la beauté.

Cette bonne parole redoubla le courage de la vertueuse femme. Elle portait même dans son œuvre un certain excès de zèle et d'amour-propre ; car un jour que son mari lui demandait quelque chose qu'elle ne put trouver, elle rougit comme mortifiée.

Ischomaque s'empressa de la calmer, de la consoler, prit sur lui la faute, et tous deux résolurent d'établir dans leur demeure un ordre si parfait que toute chose pût être facilement trouvée et remise en place. L'ordre ne fait-il pas la beauté d'un chœur de danse et de musique, l'utilité d'une armée, celle d'un vaisseau de guerre ? Dans ce dernier, l'espace est restreint ; la quantité d'objets à classer, innombrable ; et pourtant tout y tient sans confusion. « De même, chère femme, disait l'ami de Socrate, si tu veux savoir bien administrer notre ménage, trouver sans peine ce qui est nécessaire, m'offrir de bonne grâce ce que je pourrai te demander, choisissons une place convenable pour chaque chose. Par là, nous saurons ce qui est perdu et ce qui ne l'est pas. En effet, la place elle-même aura l'air de regretter ce qui lui manque, et la connaissance de la place réservée à chaque objet nous le mettra si vite sous la main que nous ne serons jamais pris au dépourvu. »

L'ordre n'est pas seulement utile ; il communique même une sorte de poésie aux objets en apparence les plus vulgaires. « La belle chose à voir, osait dire Ischomaque, la belle chose que des chaussures bien rangées de suite et selon leur espèce, des vêtements séparés suivant leur usage, des vases d'airain, des ustensiles de table ; la belle chose enfin, malgré le ridicule qu'y trouverait un écervelé, et non point un homme grave, que de voir des marmites rangées avec intelligence et symétrie !... »

On se figure d'ordinaire le génie grec comme uniquement épris de l'art héroïque, comme voué à une espèce d'aristocratie de sentiments. Ces derniers mots prouvent assez qu'il comprenait et savait exprimer cette sensualité permise de la vie intime, qui a été l'inspiration des meilleurs artistes de l'école hollandaise et le charme de plusieurs poëmes allemands (1).

Après ce compte rendu sommaire de l'*Économique*, nous reviendrons à nos extraits des *Mémoires*. Qu'il nous soit permis cependant de n'y revenir qu'après avoir traduit, dans le dernier chapitre des *Proverbes* de Salomon, les paroles de la mère du roi Lamuel (*celui en qui Dieu réside*) célébrant les louanges de la bonne mère de famille. Il y a là un sujet de comparaison trop naturellement indiqué pour que nous hésitions à rapporter une des pages les plus touchantes de l'antiquité hébraïque :

Aleph. (2) Qui trouvera une femme forte ? Elle a plus de prix que les perles.

Beth. Le cœur de son mari s'assure en elle, et il ne manquera point de biens.

(1) Particulièrement *Hermann et Dorothée*, de Gœthe. La poésie de la famille est aussi décrite en traits ravissants dans le poëme de Schiller intitulé *le Chant de la Cloche*.

(2) Ce mot et tous les autres en italique représentent la suite des lettres de l'alphabet juif, servant ici à numéroter les versets du texte.

Guimel. Elle est pour lui, tous les jours de sa vie, cause de bien et jamais de mal.

Daleth. Elle cherche de la laine et du lin, et elle fait ce qu'elle veut de ses mains.

He. Elle est comme le navire d'un marchand, elle amène son pain de loin.

Vau. Elle se lève lorsqu'il est encore nuit, elle donne les viandes nécessaires pour les personnes de sa famille et les aliments pour ses servantes.

Zaïn. Elle considère un champ et l'achète ; elle plante une vigne du revenu de ses mains.

Heth. Elle ceint ses reins de courage, et fortifie son bras.

Teth. Elle éprouve que son œuvre est bonne; sa lampe ne s'éteindra point pendant la nuit.

Iod. Elle met ses mains à de rudes besognes, et ses doigts tiennent la quenouille.

Caph. Elle tend sa main à l'affligé, elle avance sa main vers les nécessiteux.

Lamed. Elle ne craint point le froid de la neige pour sa famille, car toute sa famille est vêtue de vêtements doubles.

Mem. Elle se fait des tours de lit; le fin lin et l'écarlate lui servent pour ses vêtements.

Nun. Son mari est honoré quand il siége (comme juge) à la porte de la ville, avec les anciens du pays.

Samech. Elle fait du linge et le vend, et elle fait des ceintures qu'elle donne au marchand.

Hajin. La force et la magnificence lui servent de vêtement, et elle se rit du jour à venir.

Pe. Elle met sur ses lèvres des paroles de sagesse, et la loi de douceur est sur sa langue.

Tsade. Elle surveille les voies de sa maison, et ne mange point le pain de la paresse.

Koph. Ses enfants se sont élevés et bénissent leur mère; son mari a prospéré et il la loue en disant :

Resch. « Plusieurs filles ont eu des amas de biens, mais tu les surpasses toutes. »

Scin. La grâce trompe et la beauté s'évanouit, mais la femme qui craint l'Éternel aura toute louange.

Than. Donnez-lui des fruits de ses mains, et que ses œuvres lui attirent les éloges du Conseil de la ville.

CHAPITRE XXI.

SOCRATE.

Sa morale, d'après Xénophon.

(Suite.)

ESPRIT DE CONCORDE ET DE SOUMISSION AUX LOIS.

« Rien n'est plus beau ni plus important que la concorde dans les États : tous les jours les magistrats et les premiers de chaque nation la recommandent aux citoyens. Chez tous les peuples de la Grèce, une loi porte que les citoyens jureront de vivre dans l'union, et partout ils prêtent ce serment. *On exige* d'eux cette union, non pour qu'ils portent tous un même jugement sur les chœurs, qu'ils applaudissent tous aux mêmes joueurs de flûte, que tous donnent la préférence aux mêmes poëtes (1), qu'ils s'accordent tous dans leurs goûts, mais pour qu'ils obéissent tous aux lois. Tant qu'ils leur restent soumis, les États conservent toute leur vigueur et la plus brillante prospérité : sans la concorde, ni les républiques ni les familles ne peuvent être bien gouvernées.

» Pour l'individu, quel moyen plus sûr d'échapper à toute condamnation politique et d'obtenir la considération, que de se montrer obéissant envers les lois ? Comment peut-on

(1) Chaque tribu désignait pour les concours des chœurs dramatiques, dithyrambiques, etc., un poëte qui devait la représenter et s'efforcer d'obtenir pour elle le prix proposé. Peut-être Socrate fait-il allusion à cet usage ; il se peut aussi que le choix dont il parle soit celui du poëte vainqueur par les juges délégués comme arbitres de ces concours. — Quant au serment civique, voyez p. 126.

mieux gagner sa cause devant les tribunaux? A qui confiera-t-on plus volontiers ou sa fortune, ou ses fils, ou ses filles? A qui l'État lui-même accordera-t-il sa confiance, si ce n'est à l'ami des lois? De qui les auteurs de nos jours, les parents, les domestiques, les amis, les citoyens, les étrangers, attendraient-ils plus d'équité? Avec qui les ennemis aimeront-ils mieux faire une trêve, un traité, régler des conditions de paix? A qui les alliés remettront-ils plus volontiers leurs troupes, leurs garnisons, leurs villes? De qui le bienfaiteur espère-t-il le plus de reconnaissance, si ce n'est de l'observateur des lois? Qui aime-t-on mieux obliger que celui dont la reconnaissance est certaine? n'est-ce pas lui dont on désire le plus être l'ami, dont on voudrait le moins devenir l'ennemi? Qui craindra-t-on plus d'attaquer que celui dont chacun désire ardemment être l'ami et point du tout l'ennemi, que celui dont tout le monde recherche l'amitié, et qui n'a pas un ennemi (1)? »

LE SAGE SE DOIT A L'ÉTAT.

« Socrate regardait Charmide, fils de Glaucon, comme un homme de mérite, doué de plus de talents qu'aucun des citoyens qui gouvernaient alors; mais Charmide n'osait ni haranguer le peuple ni se mêler de l'administration; Socrate lui parla en ces termes :

« Dites-moi, Charmide, si quelqu'un pouvait gagner des couronnes dans les jeux publics, acquérir de la gloire pour lui-même et donner ainsi, parmi les Grecs, un nouvel éclat à sa ville natale, si cependant il refusait de combattre, de

(1) Les *Mémoires*, livre IV, ch. IV. — Le respect de la loi est digne des éloges que lui donne Socrate; mais la loi, à son tour, ne peut être fondée que sur la justice, ou sinon elle s'impose sans être respectable. C'est l'erreur trop commune d'une mauvaise école de légistes et de politiques de vouloir pour la loi, dès qu'elle existe, une autorité absolue, indiscutable.

quel nom le qualifieriez-vous ? — Je l'appellerais indolent et timide. — Et si un citoyen possédant des lumières et capable d'augmenter la puissance de l'État en acquérant de la gloire, hésitait à servir son pays, ne dirait-on pas avec raison que c'est un timide? — Peut-être; mais pourquoi me faire cette question? — C'est qu'avec des talents vous redoutez les affaires, quoique vous soyez obligé d'y prendre part comme citoyen. — Eh ! quelles preuves avez-vous de ma capacité pour penser ainsi de moi ? — Vos entretiens avec nos hommes d'État. Vous communiquent-ils une affaire, je vois que vous leur donnez de bons conseils; font-ils des fautes, elles ne vous échappent pas.

» — Socrate, quelle différence entre soutenir des entretiens particuliers et lutter contre une multitude ! — Cependant, qui sait l'arithmétique calcule aussi bien devant la multitude que seul; et les musiciens qui dans la solitude jouent le mieux de la cithare, ne l'emportent-ils pas en public sur leurs rivaux ? — Vous ne voyez donc pas que la retenue et la *crainte*, si naturelles à l'homme, nous oppressent plus dans les assemblées du peuple que dans les sociétés particulières ?

» — Eh bien, j'ai entrepris de vous montrer que ce ne sont ni les plus sages des citoyens, ni les personnages les plus puissants de l'État qui se font craindre de vous; mais que vous redoutez de parler devant la partie la plus faible, la moins éclairée de la nation. Quelles gens vous intimident? Des foulons, des cordonniers, des maçons, des ouvriers sur métaux, des laboureurs, de petits marchands, des colporteurs, des brocanteurs; car voilà le monde qui compose l'assemblée du peuple. Ne ressemblez-vous pas à un savant maître d'escrime qui s'effrayerait de l'assaut d'un ignorant ? Vous parlez avec facilité devant les premiers citoyens, dont quelques-uns vous dédaignent; vous l'emportez de beaucoup sur ceux qui font profession de parler en public; et vous craignez d'être moqué par une multitude qui ne s'est jamais occupée de politique et n'a pas contre vous de préjugé fâcheux !

» — Eh! ne voyez-vous pas, Socrate, que dans les assemblées du peuple on se moque souvent de ceux qui parlent bien? — Et nos illustres citoyens ne raillent donc jamais? En vérité, je m'étonne que vous qui repoussez si bien leurs railleries, vous ne vous croyiez aucun moyen pour aborder la foule sans nom? O mon ami, connaissez-vous mieux et ne tombez pas dans une faute presque générale : le vulgaire scrute d'un œil curieux les affaires d'autrui et ne descend jamais en lui-même. N'ayez pas de négligence sur ce point : employez votre énergie à vous connaître, et si vous pouvez rendre quelque service à votre patrie, ne l'abandonnez pas. Le bien qu'elle recevra de vous se répandra non-seulement sur les autres citoyens, mais encore sur vos amis et sur vous-même (1). »

CONTRE LA PRÉSOMPTION IGNORANTE, EN POLITIQUE.

« Glaucon, fils d'Ariston, n'avait pas encore vingt ans qu'il entreprit de parler dans l'assemblée du peuple ; il ne visait à rien moins qu'au gouvernement de l'État : on l'arrachait à la tribune (2), on se moquait de lui ; mais ni parents ni amis, personne ne pouvait le guérir de sa folie. Socrate, qui l'affectionnait à cause de Charmide et de Platon (3), parvint seul à

(1) *Mémoires*, livre III, ch. VII. — L'abstention, en politique, ne peut jamais être qu'un moyen provisoire, un acte de réserve. Quant à l'indifférence, elle déshonore le citoyen.

(2) Dans les séances du peuple, le magistrat président, le prytane, avait le droit de faire enlever de la tribune par les archers de la garde scythe l'orateur qui ne voulait pas céder aux injonctions de l'assemblée, ou l'homme qui prenait la parole sans en avoir le droit. Glaucon, par exemple, étant âgé de moins de vingt ans, ne pouvait paraître à la tribune; sa présence y était illégale. Pour jouir des droits politiques, un Athénien devait avoir atteint sa vingtième année.

(3) Ce Glaucon était un des frères consanguins de Platon, neveu de Charmide par sa mère.

le rendre plus sage ; le rencontrant un jour, il vint à bout de s'en faire écouter en lui parlant ainsi :

« Vous avez donc envie, Glaucon, de gouverner la république ? — Oui, Socrate. — De tous les projets humains, c'est le plus beau, sans doute ; si vous l'accomplissez, vous n'aurez pas de désirs que vous ne puissiez satisfaire ; vous obligerez vos amis, vous élèverez votre propre maison, vous augmenterez la puissance de votre patrie ; vous serez connu d'abord dans Athènes, ensuite dans toute la Grèce, peut-être même, comme Thémistocle, jusque chez les Barbares; et quelque part que vous soyez, tous les yeux se porteront sur vous. »

» Ces paroles flattaient Glaucon, et l'arrêtaient doucement auprès de Socrate, qui continua en ces termes : « Il est évident que si vous voulez être honoré, Glaucon, il faut vous rendre utile à l'État. — Assurément. — Au nom des dieux, n'ayez pas pour moi de secret : dites-moi quel est le premier service que vous rendrez à la République. »

» Glaucon se taisait, cherchant en lui-même par où il commencerait. « Si vous vouliez, lui dit Socrate, rendre plus florissante la maison d'un de vos amis, vous tâcheriez d'augmenter sa fortune : ne tâcherez-vous pas aussi d'augmenter les richesses de la cité ? — Assurément. — Le moyen de la rendre plus riche, n'est-ce pas d'accroître ses revenus ? — Cela est clair. — Dites-moi d'où se tirent à présent les revenus de l'État ; à combien ils montent : vous en avez sûrement fait une étude, afin de suppléer aux produits qui se trouveraient trop faibles, et de rétablir ceux qui auraient été perdus. — Je vous l'avoue, je n'y avais pas même songé. — Puisque cela vous est échappé, parlez-nous des dépenses de l'État ; car, sans doute, vous avez envie de supprimer celles qui sont inutiles. — Je ne me suis pas plus occupé de cet objet. — Remettons donc à un autre temps le projet d'enrichir la patrie ; car, le moyen de réussir, si l'on ne connaît ni ses revenus ni ses dépenses !

» — Mais, Socrate, on peut encore enrichir la répu-

blique avec les dépouilles de ses ennemis. — Très-certainement, pourvu que l'on soit plus puissant qu'eux ; car, avec des forces inférieures, on perdrait même ce que l'on a. — Vous dites la vérité.—Ainsi celui qui forme le dessein de faire entreprendre une guerre doit bien connaître les forces de sa nation et celles de ses ennemis, afin que, s'il juge sa patrie plus forte, il lui conseille la guerre ; plus faible, il lui persuade le parti de la circonspection. — A merveille. — Dites-nous donc d'abord quelle est notre puissance de terre et de mer, et ce que peuvent nos ennemis. — Par Jupiter! je ne saurais répondre sur-le-champ. — Si vous en avez un état par écrit, communiquez-le-moi ; je serai fort aise de vous entendre. — En vérité, je n'ai rien écrit. — Nous ne nous presserons donc pas de délibérer sur la guerre, car vous n'en avez peut-être pas encore examiné les immenses détails : il y a trop peu de temps que vous êtes un homme d'État. Mais vous avez songé à la défense du pays ; vous savez quelles garnisons sont nécessaires, quelles autres ne le sont point, quel nombre de soldats est suffisant dans l'une, et ne suffit pas dans l'autre : vous conseillerez de renforcer les postes utiles, de supprimer ceux qui ne le sont pas. — Pour moi, je supprimerais toutes les garnisons ; car, à la manière dont elles gardent le pays, elles le ruinent. — Mais s'il n'est plus gardé, ne sentez-vous pas qu'il deviendra la proie du premier venu ? D'ailleurs êtes-vous allé visiter les garnisons ? ou comment savez-vous qu'elles font si mal leur devoir ? — Je m'en doute. — Quand nous aurons plus que des conjectures et que nous aurons vu, nous interviendrons dans les conseils du peuple. — Socrate, c'est peut-être un parti plus sage.

» — Je sais, Glaucon, que vous n'avez pas visité les mines d'argent, et qu'ainsi vous ne pouvez dire pourquoi elles rapportent moins qu'autrefois. — Il est vrai que je n'y suis pas allé.—On dit que l'air en est malsain : ce sera une excuse à donner quand il s'agira de délibérer sur cette partie. — Socrate se moque de moi. — Je suis sûr du moins que vous

avez soigneusement examiné combien de temps le blé qu'on recueille dans le pays peut nourrir la république, combien on en consomme de plus chaque année, afin que la disette ne vous surprenne pas, et que vous puissiez, avec vos connaissances et vos conseils, secourir et sauver vos concitoyens.

» — Socrate, vous me parlez là d'une grande affaire, s'il faut entrer dans de pareils détails. — Cependant on n'est pas même capable de gouverner sa maison, si l'on n'en connaît pas les besoins et si l'on ne se met pas en peine d'y subvenir. Comme notre ville contient plus de dix mille maisons, et qu'il est difficile de les gouverner toutes en même temps, que n'avez-vous essayé d'abord de relever la maison de votre oncle? elle réclame un appui. Après cet essai de vos forces, vous eussiez pris une plus grande charge; mais si vous ne pouvez aider un seul particulier, comment pourrez-vous être utile à tout un peuple? N'est-il pas clair que celui qui ne peut soulever un talent (1) ne doit pas essayer de porter une charge encore plus pesante? — Je rendrais de grands services à la maison de mon oncle, s'il voulait m'écouter.

» — Quoi! vous ne pouvez persuader votre oncle, et vous croyez que vous parviendrez à persuader tous les Athéniens et votre oncle avec eux! Prenez garde, Glaucon, qu'en recherchant la gloire, vous ne vous attiriez tout le contraire. Ne voyez-vous pas combien il est dangereux d'entreprendre ce qu'on ne sait pas, ou d'en parler? Examinez parmi vos connaissances comment paraissent dans le monde ceux qui parlent, qui agissent sans savoir; trouvez-vous qu'on leur dispense plus d'éloges que de reproches; qu'ils excitent plus l'admiration que le mépris? Pensez aux hommes sages qui savent ce qu'ils disent et ce qu'ils font; et si je ne me trompe, vous reconnaîtrez que, dans toutes les circonstances, ceux qu'on estime et qu'on admire sont du nombre des hommes expéri-

(1) Le talent, comme poids, équivalait à 26 de nos kilogrammes.

mentés, et qu'une mauvaise réputation et le mépris sont le partage de l'ignorance. Si vous aspirez à la gloire, si vous voulez être admiré de vos concitoyens, travaillez à vous instruire avant que d'entreprendre ; car si vous entrez dans le gouvernement avec des lumières supérieures à celles du vulgaire, je ne m'étonnerai pas que vous obteniez facilement le succès auquel vous aspirez (1). »

L'homme qui s'approche de la tribune sans avoir mérité par le travail, par la sagesse, par le dévoûment, l'honneur de parler au peuple, Socrate le condamne, comme on voit. Il a blâmé de même le citoyen éclairé, mais timide, qui craint de se faire des ennemis ou de s'attirer des disgrâces, s'il joue un rôle dans le gouvernement. Aimer la patrie et lui être utile, pratiquer les vertus domestiques, s'instruire et s'améliorer sans cesse, agir avec honnêteté, avec prudence; tels sont les préceptes de l'excellent maître.

Veut-on savoir comment la passion et la mauvaise foi ont pu dénaturer, lui vivant, le sens des leçons et la beauté des exemples qu'il donnait à tous les Athéniens? Entrons au théâtre, où le poëte Aristophane fait représenter sa pièce intitulée les *Nuées;* écoutons les personnages, et voici ce que l'action va nous apprendre sur cet enseignement qui nous avait paru si simple, si pur, si naturellement estimable.

(1) *Mémoires,* livre III, ch. VI.

CHAPITRE XXII.

SOCRATE,

D'après la comédie d'Aristophane.

La scène représente une chambre où dort un jeune homme; un vieillard s'y promène d'un air soucieux; celui-ci est Strepsiade, citoyen d'Athènes, riche autrefois, maintenant ruiné par les prodigues dépenses de son fils Phidippide; il a tout à craindre de ses créanciers. Tandis que le jeune homme rêve de courses hippiques, de luttes de char, Strepsiade, que les chagrins empêchent de goûter le repos de la nuit, cherche un moyen de conjurer sa ruine déjà menaçante. Une idée lui vient; il appelle son fils.

STREPSIADE.

Phidippide ! petit Phidippide !

PHIDIPPIDE.

Qu'est-ce, mon père ?

STREPSIADE.

Embrasse-moi et donne-moi ta main droite.

PHIDIPPIDE.

La voici. Qu'y a-t-il ?

STREPSIADE.

Dis-moi, m'aimes-tu ?

PHIDIPPIDE.

Oui, par le grand Neptune cavalier (1).

STREPSIADE.

Ne me parle jamais de ce cavalier-là ; c'est ce dieu qui est cause de tous mes maux. Mais si tu m'aimes vraiment de bon cœur, cher enfant, obéis-moi.

PHIDIPPIDE.

Que faut-il donc faire pour toi ?

STREPSIADE.

Quitte au plus tôt tes habitudes et va t'instruire de ce que je te dirai.

PHIDIPPIDE.

Dis ce que tu désires.

STREPSIADE.

Et tu m'obéiras un peu ?

PHIDIPPIDE.

J'obéirai ; oui, par Bacchus.

STREPSIADE.

Avance de ce côté ; regarde. Tu vois cette petite porte et cette petite maison ?

PHIDIPPIDE.

Je vois ; mais, mon père, que signifie ?...

(1) Neptune avait donné le cheval aux Athéniens, dans le temps où Minerve fit naître pour eux l'olivier.

STREPSIADE.

C'est là le pensoire (1) de sages esprits. Là demeurent des hommes qui, parlant du ciel, enseignent que c'est un étouffoir, qui nous recouvre tous et dont nous sommes les charbons. Ils enseignent encore, moyennant un peu d'argent qu'on leur donne, à persuader les choses injustes comme les justes.

PHIDIPPIDE.

Et qui sont-ils ?

STREPSIADE.

Je ne connais pas exactement leurs noms; mais ce sont des idéologues d'honneur et de mérite.

PHIDIPPIDE.

Eux ! ce sont des misérables. Je les connais. Tu veux parler de ces charlatans à mine blême, de ces va-nu-pieds, parmi lesquels se trouvent Socrate le coquin et Chéréphon.

STREPSIADE.

Silence ! Ne parle pas comme un enfant; mais si tu veux que ton père ait du pain, deviens un des leurs et renonce à toute ta cavalerie.

PHIDIPPIDE.

Non, par Bacchus, quand tu me donnerais tous les faisans que nourrit Léogoras (2).

(1) C'est la traduction littérale du mot grec forgé par Aristophane; les formes existantes *oratoire*, *réfectoire*, conduisent à l'analogue inusité, que nous mettons ici.

(2) Ce Léogoras était sans doute quelque riche qui se plaisait à nourrir des oiseaux exotiques, comme ceux qu'on trouvait en Colchide, sur les bords du Phase (*Phasiani*), les faisans.

STREPSIADE.

Va, je t'en supplie, mon très-cher enfant, va te faire instruire.

PHIDIPPIDE.

Et que faudrait-il apprendre?

STREPSIADE.

On dit qu'il y a, suivant leur doctrine, deux discours: l'un bon, qui est ce qu'il peut; l'autre, mauvais. L'homme qui sait employer le second, c'est-à-dire le mauvais, fait prévaloir l'injustice. Si donc tu veux apprendre pour moi ce discours injuste, je ne donnerai, sur toutes les dettes que j'ai contractées à cause de toi, pas une obole à n'importe qui.

PHIDIPPIDE.

Certes, je refuse; il me serait impossible de revoir les chevaliers, si j'étais allé pâlir au milieu des pédants (1).

STREPSIADE.

Par Cérès (2), vous ne mangerez donc plus de mon bien, ni toi, ni ton cheval de char, ni ton cheval de course; je te chasserai de ma maison en te maudissant.

PHIDIPPIDE.

Mais mon oncle Mégaclès ne souffrira pas que je reste démonté. Je sors; tes paroles ne m'inquiètent guère.

(1) A toute époque, les grandes études ont passé pour être peu favorables à la fleur de la santé; un philosophe surtout, ou, comme on dit, un songe-creux, est souvent un homme de pauvre mine.

(2) Strepsiade est originaire d'une bourgade de l'Attique; il jure par une divinité des champs.

Combien de calomnies rassemblées déjà dans ce début ! calomnies contre les pères qui envoyaient leurs enfants à Socrate et ne pouvaient être, semble-t-il, que des fripons besogneux ; contre l'enseignement de Socrate, représenté d'abord comme impie et chimérique, à la manière de celui des sophistes les plus décriés : Aristophane reprend, pour l'appliquer à leur constant adversaire, une facétie déjà mise par le poëte Cratinus dans une de ses comédies, les *Panoptes* (*ceux qui voient tout*), contre les idées cosmogoniques d'Hippon l'athée, celui qui attribuait au feu, comme principe, la création et la conservation du monde. Calomnies encore contre un maître qui recommandait sans cesse la justice. Quant aux deux sortes de discours dont parle Strepsiade, il est vrai que Socrate en avait imaginé la distinction reproduite par Aristote : le discours avait, suivant lui, pour objet ou d'exprimer les vérités absolues, ou de persuader par les raisonnements simplement vraisemblables ; dans ce second cas, *le discours* peut devenir captieux et faire accepter des ignorants le juste et l'injuste, au choix. Mais, en distinguant ainsi, Socrate avait-il tort (1), et cette distinction même ne lui servait-elle pas à montrer combien il faut se défier des sophistes et des rhéteurs, qui sont au fond indifférents à la réalité des choses, étrangers à l'étude des principes supérieurs ? Qu'est-ce en outre que ces plaisanteries contre la pauvreté et le chétif aspect de Socrate, ces atteintes à sa probité ? Si le philosophe était pauvre, du moins il conservait un extérieur décent. Il méprisait également l'orgueil des sots qui affectent d'aller en haillons par la ville, et celui des niais qui étalent un luxe de poupées.

Avec tout son génie, avec sa verve malicieuse, le poëte calomniateur resterait au moins coupable d'étourderie et de

(1) Pascal, dans le fragment intitulé *de l'Art de persuader*, retrouve cette théorie, comme il avait, plus jeune, deviné les premières propositions d'Euclide.

légèreté, si ses torts ne provenaient d'une cause qui les aggrave. Socrate, après tout, est un novateur; Aristophane, politique médiocre, grossier même, n'est que l'organe d'un parti égoïste qui méditait le retour à des institutions justement abolies. Cette politique superficielle fausse aisément les plus heureuses natures et conduit tout droit aux méchancetés infâmes. Moins on a de principes, moins ceux qu'on a supportent la critique, et plus on affecte de dédains pour le progrès des esprits; puis, à force d'être méprisant, on devient haineux et menteur. Le sarcasme s'exaspère et ressemble ainsi quelquefois à l'éloquence; mais quelles pauvres ressources que l'outrage et l'acrimonieuse fureur! L'adversaire dût-il même en être accablé, ce serait une victoire maudite.

Strepsiade, après avoir vu son fils lui échapper, se décide à demander pour lui-même les leçons de Socrate. Il heurte au logis du maître; un disciple vient. La conversation s'engage; le disciple vante la subtilité de Socrate à résoudre les problèmes les plus ardus. Pour cet habile homme, la science n'a point de difficultés. Faut-il mesurer le saut des puces, expliquer comment les cousins bourdonnent? Socrate peut répondre à tout, suffire à tout. Il sait même au besoin trouver l'argent d'un repas du soir, si par hasard l'argent lui manque, à lui et à ses élèves : son procédé consiste à s'en aller dans une palestre, à l'heure où la jeunesse y fait les exercices, et à ressortir avec un manteau volé, qu'il vend au fripier le plus voisin. La palestre est le lieu où la jeunesse se rassemble pour tous les exercices du corps et de l'esprit. Socrate s'est rendu là; il a fait mine de vouloir expliquer quelques propositions de géométrie; on s'est rangé autour de lui pour l'entendre, et, profitant de ce que tous les regards sont dirigés vers le dessin des figures, il a happé le manteau avec le compas même qu'il tenait en main, déshonorant ainsi, par un indigne usage, jusqu'à l'instrument de la démonstration scientifique.

Après un tel début, le poëte ne peut plus rien imaginer qui nous étonne. On le voit donc sans surprise, quand le disciple-portier montre à Strepsiade l'intérieur de l'école de Socrate, en présenter toutes les études comme ineptes.

Socrate, à son tour, paraît devant les yeux de Strepsiade; il est huché dans un panier, entre ciel et terre. Ce perchoir est son cabinet de travail, le lieu d'où il converse avec les Nuées, qui sont ses divinités, à lui. Il en descend pour écouter la requête du père de Phidippide, et consent à l'initier aux mystères de la science.

Invoquées par le philosophe, les Nuées viennent en chœur pour applaudir à son génie et endoctriner le novice Strepsiade, qui souscrit aux obligations philosophiques : n'admettre pour divinités que le Chaos, les Nuées et la Langue. Dès lors on peut lui révéler les secrets de la secte; on s'efforce de le styler aux grandes études qui doivent lui procurer le talent d'être impunément un voleur. Il se prête à tout, mais sans beaucoup de succès, l'âge lui ayant épaissi le cerveau; on lui conseille donc d'aller chercher Phidippide, plus apte, sans doute, à recevoir les leçons.

Cette fois, Strepsiade décide son fils à écouter la parole du Maître. Le jeune homme n'arrive pourtant pas encore sans répugnance, et, d'instinct, il devine que son père est fou de le pousser dans cet antre de perdition : « Un jour, » dit-il au vieillard, « tu te repentiras de ce que tu fais. » C'est aussi l'opinion exprimée à mi-voix par le chœur, qui n'en a pas moins perfidement applaudi à l'entrée du nouveau catéchumène.

Strepsiade revient bientôt savoir le résultat des premières leçons. Sur l'assurance que tout marche convenablement, il offre à Socrate les arrhes d'une ample rémunération ; c'est un sac de farine. Le philosophe l'accepte en à-compte.

Ici encore, Aristophane fausse la vérité. Socrate, comme nous l'a dit Xénophon, ne voulait rien recevoir pour ses soins. Nous verrons en outre quel était son respect, en pu-

blic et en particulier, pour la justice et la moralité, lui qu'on dénonce comme trafiquant de l'art du mensonge.

Phidippide est devenu instantanément si habile, si ergoteur, que son père, l'ayant interrogé, se voit déjà en perspective victorieux par lui de tous ses créanciers; ils perdront leur peine devant le tribunal lorsqu'ils auront à soutenir leur instance contre un tel avocat.

Strepsiade n'avait fait que se frotter de philosophie; néanmoins, si peu qu'il ait pu apprendre, il en sait déjà tout ce qu'il lui faut pour tenir tête, en effronté, à quiconque vient lui demander paiement. Il subtilise avec ses prêteurs, les plaisante dédaigneusement, et enfin les éconduit d'un ton de menaces. Alors le chœur, qui l'observe, annonce qu'avant peu la satisfaction du vieillard, si charmé par l'espoir de ne plus rembourser personne, va se changer en amère douleur. La prédiction s'accomplit.

Après être sorti un instant, Strepsiade reparaît, poussant des cris de détresse; son fils vient de le battre; et pourquoi? Le père avait osé critiquer Euripide; Phidippide, en fidèle adepte de Socrate, est au contraire partisan exalté du poëte téméraire et immoral. Il a défendu son idole. Des deux parts, chacun a tenu bon; on s'est échauffé; finalement, le jeune homme a failli étrangler ou assommer l'auteur de ses jours.

Ce n'est pas tout. Phidippide prétend prouver qu'il a eu raison de battre son père. N'est-ce pas un droit commun que celui de corriger l'erreur? L'expiation n'est-elle pas un profit manifeste pour l'homme même qui est châtié, et qui se trouve ainsi allégé de sa faute?

Socrate avait réellement conçu de cette manière la théorie des peines : il se les figurait comme devant être une purification du coupable (1). Avec quelle perfidie le poëte comique n'a-t-il pas abusé d'une thèse philosophique si morale et si judicieusement humaine!

(1) *Voir* la dernière partie du dialogue de Platon intitulé *Gorgias*.

Phidippide ne bornera pas les effets de son impitoyable logique à la *correction* de son père. Il est prêt à battre aussi sa mère et à prouver qu'il doit la battre, comme Oreste, dans une tragédie d'Euripide, montre qu'il avait l'obligation de tuer la sienne.

A ce moment, Strepsiade, éclairé, converti, aperçoit enfin les conséquences de son fol entêtement pour les leçons de Socrate. « O Nuées ! » s'écrie-t-il avec douleur, « c'est par votre faute que tout ceci arrive. Ne m'étais-je pas entièrement confié à vous ? »

LES NUÉES.

C'est bien toi-même qui as attiré ces maux sur ta tête, puisque tu t'es tourné volontairement vers le mal.

STREPSIADE.

Pourquoi donc ne me le disiez-vous pas ? Au contraire, vous abusiez un pauvre vieil homme de campagne.

LES NUÉES.

Envers tout homme que nous voyons aimer les mauvaises choses, c'est notre manière d'agir, jusqu'à ce que nous l'ayons précipité dans quelque malheur, pour qu'il apprenne à craindre les dieux.

STREPSIADE.

Hélas ! ô Nuées, cela est dur, mais juste. J'avais tort de vouloir frustrer mes créanciers. Maintenant donc, mon cher fils, pour punir ce scélérat de Chéréphon et Socrate, viens avec moi : ils nous ont déçus l'un et l'autre.

PHIDIPPIDE.

Je n'entends pas faire de mal à mes maîtres.

STREPSIADE.

Bon ! Il faut respecter Jupiter paternel.

PHIDIPPIDE.

Tiens! Jupiter paternel! Quel radotage? Est-ce qu'il y a un Jupiter?

STREPSIADE.

Je n'en doute pas.

PHIDIPPIDE.

C'est un mythe; le roi d'à présent est Tourbillon, qui a dépossédé Jupiter.

Strepsiade, furieux, appelle son esclave Xanthias, lui ordonne de monter avec une hache sur la maison de Socrate et d'effondrer la toiture; il s'arme lui-même d'une torche enflammée, puis escalade une échelle... « Je vais, dit-il, commencer un bout de dialogue avec ces poutres.... » et il met le feu au toit.

Socrate, Chéréphon, les autres disciples sortent éperdus, en criant : « Infortunés que nous sommes, nous allons être brûlés. »

Le vieillard, impitoyable, leur répond: « Qui vous rendait si hardis que d'offenser les dieux et de regarder la demeure de la lune? Allons, Xanthias, pousse, jette, frappe. Il y a de bonnes raisons, surtout quand tu sauras comment ils outragent les dieux. »

La pièce s'achève sur ces paroles des Nuées satisfaites: « Quittons la place; pour aujourd'hui nous avons raisonnablement figuré en chœur. »

Dans cette analyse, nous avons négligé une longue scène épisodique : *le Débat du Juste et de l'Injuste*, qu'on apportait, dit-on, sur la scène, dans des cages d'osier, comme deux coqs prêts à combattre. Ce pourrait être la contre-partie ironique du *Débat* rapporté par Prodicus (1), puisque, dans Aristophane, l'Injuste triomphe, et le Juste même, avouant sa défaite, finit par se rendre aux infâmes. Ils sont trop nom-

(1) Cf., p. 206, à la fin du chapitre XII.

breux maintenant, pense-t-il, pour qu'on leur résiste : les écoles, la tribune, la scène dramatique appartiennent à eux seuls.

Du reste, l'Injuste propose exactement les mêmes plaisirs, les mêmes satisfactions que la Volupté offrait à Hercule, mais en un langage où débordent les saillies grotesques et les propos obscènes. La sensuelle déesse, peinte par Prodicus, respire une mollesse presque décevante; Aristophane n'a voulu crayonner qu'une espèce de fripon trivial, bavard, tout perdu de débauche, et il y a trop bien réussi.

CHAPITRE XXIII.

SOCRATE.

Son apologie devant ses juges, d'après Xénophon.

Les *Nuées* avaient été représentées en l'an 424 avant J.-C., avec un succès médiocre; retouchée peu après par l'auteur, cette pièce paraît n'avoir pu obtenir l'honneur d'une seconde représentation (1). Socrate continua de diriger ses auditeurs dans les voies qu'il jugeait bonnes.

Pendant les vingt-trois années qui suivirent, il s'affermit de plus en plus dans sa méthode de réflexion et d'investigation morale. Jeune, il s'était peut-être occupé des recherches de haute doctrine avec un certain zèle; mais l'étude de la conscience, du devoir pratique, de la justice, devint ensuite sa préoccupation exclusive.

Cependant un orage se formait sur sa tête. Si les attaques du théâtre avaient d'abord manqué leur effet, si même Aristophane avait fini, comme on l'a conjecturé, par vivre avec lui dans une demi-familiarité, un jour arriva où le philosophe eut à compter avec une multitude d'ennemis. Le vieux parti aristocratique était mécontent de voir un homme de la foule acquérir autant d'influence; les démocrates étaient mal édifiés des tendances générales de sa politique, qui semblait vouloir l'établissement d'une oligarchie des sages; les parti-

(1) M. É. Egger, *De la deuxième édition des Nuées d'Aristophane*, 1843.

sans du culte de l'État lui reprochaient d'abandonner les autels de la patrie et d'introduire on ne savait quelle divinité nouvelle : il parlait fréquemment de son « génie » ou « démon, » comme d'un inspirateur secret et merveilleux qui lui traçait sa conduite et lui permettait de diriger celle des autres. Il n'en fallait pas tant pour perdre un citoyen sans charge publique, sans autorité officielle (1). En vain il avait combattu bravement contre l'invasion étrangère, et fait opposition à la tyrannie des Trente ; en vain la Pythie l'avait appelé le plus sage des hommes ; ses ennemis se liguèrent, et, confondant dans une même accusation des griefs disparates, ils l'accusèrent publiquement. Un homme puissant, impétueux, qui se donnait pour ami du peuple, et dont le philosophe avait plusieurs fois percé à jour les intrigues d'ambition, Anytus, lui reprocha d'avoir compté parmi ses auditeurs le versatile et perfide Alcibiade, le sanguinaire Critias, un des Trente qui avaient été renversés à si bon droit. Socrate avait dit : « Je ne suis pas seulement citoyen d'Athènes, mais citoyen du monde (2). » Cette parole ne devait-elle pas s'interpréter comme un dédain de la patrie ? De telles imputations et quelques autres, également relatives à la politique, ne purent cependant servir de base à un procès criminel : une amnistie récente les couvrait de ses dispositions protectrices. Il fut donc réglé qu'une autre des victimes ordinaires de ce railleur, Mélitus, mauvais poëte, le dénoncerait comme impie et novateur en fait de religion, comme corrupteur habituel de la jeunesse. Lycon, orateur virulent, promit de soutenir l'accusation.

Socrate refusa l'assistance d'un autre orateur, l'habile Ly-

(1) Sur les motifs de la condamnation de Socrate on peut consulter, outre le recueil des opinions de Fréret, Sainte-Croix, Heeren, etc., donné par Schœll dans son *Histoire de la littérature grecque profane*, t. II, p. 357 et suiv., la dissertation de M. V. Cousin, *Nouveaux fragments philosophiques* (1838), p. 151 et suiv.

(2) *Voir* ci-dessus, p. 328.

sias, offrant de rédiger un plaidoyer que l'accusé aurait pu, d'après la coutume, lire à ses juges, et dont les mouvements eussent été calculés de manière à rendre un acquittement presque certain. Il comparut donc devant le tribunal des Héliastes (1), fut condamné à une amende, et, sur son refus de se reconnaître coupable en promettant de la payer, on prononça contre lui la peine de mort. Il passa trente jours en prison, et but ensuite la ciguë.

Ce dernier mois de sa vie nous est admirablement raconté par Platon. Nous devons au même auteur un discours justificatif que Socrate est censé adresser à ses juges. On a révoqué en doute l'authenticité de cette *Apologie*, telle qu'elle existe parmi les ouvrages de Platon; mais généralement les critiques l'acceptent comme écrite par ce disciple, tout en préférant à cet opuscule, pour la ponctualité de la relation, celui qui, sur le même sujet, paraît être l'œuvre de Xénophon.

Xénophon, à l'époque où mourut Socrate (l'an 400), était absent d'Athènes; il faisait alors en Asie, au service de Cyrus le jeune, cette immortelle campagne des Dix-Mille, qu'il nous a lui-même racontée dans l'*Anabase;* mais, à son retour, il prit des informations scrupuleuses, et bientôt après essaya de représenter, pour ainsi dire, la physionomie du procès mémorable où avait succombé son maître bien-aimé. C'est le but de l'*Apologie* que l'on pourra lire un peu plus loin.

Des philologues distingués refusent de l'admettre parmi les ouvrages de Xénophon; mais leur sévérité ne se fonde

(1) Ce tribunal, d'origine ancienne (sa création datait au moins de Solon), se composait ordinairement de cinq cents juges, quelquefois de mille, de quinze cents : on pouvait en convoquer jusqu'à six mille. Le sens du nom de *Hélia* paraît être celui d'assemblée. C'étaient, en effet, les grandes assises du peuple. D'après leur serment, les Héliastes étaient gardiens de la constitution et juges des crimes qui y portaient atteinte.

que sur des motifs de goût très-arbitraires. Ils disent uniquement : « Le ton de l'*Apologie* est trop peu relevé pour qu'on y reconnaisse un aussi bon auteur que Xénophon; Socrate exprime là quelques idées peu dignes d'un philosophe éminent. » Ces raisons sont insuffisantes, selon nous, pour ranger cette composition dans le nombre des écrits supposés. En la lisant, on verra que l'auteur se propose ce seul but : nous expliquer la conduite du Maître aux derniers jours. Pour la plus grande partie, il ne fait, semble-t-il, que transcrire une relation empruntée d'un familier de Socrate appelé Hermogène. D'après l'hypothèse assez admissible de l'existence d'un manuscrit de cet Hermogène, Xénophon, revenant à Athènes, y prit connaissance du procès par ce récit succinct et le reproduisit tel quel, se contentant d'y ajouter un court supplément. De là viennent les différences, si elles existent, que l'on a cru remarquer entre le style habituel de Xénophon et celui de l'*Apologie*. N'oublions pas, du reste, que Socrate, dans les écrits de Xénophon, est assurément encore un personnage curieux à suivre, mais qu'il est loin de ressembler au portrait idéalisé que Platon a fait de lui. Si le Socrate de Xénophon manque parfois d'élévation ou de profondeur, cela tient à ce que Xénophon lui-même est un auteur élégant et pur bien plutôt que sublime ou pénétrant. Il semble avoir, dans plus d'un endroit, reproduit les paroles de Socrate avec une exactitude matérielle, mais en laissant s'évaporer l'esprit qu'elles contenaient. Peut-être aussi le sage d'Athènes était-il, sur certaines questions, moins hautement inspiré, moins éclairé qu'on ne l'a cru par la suite, en le voyant à travers le génie de Platon ; mieux encore, en lui prêtant quelques-unes de ces délicatesses et de ces forces nouvelles, dont la conscience du genre humain s'est peu à peu enrichie. Sous ce rapport, l'*Apologie*, par Xénophon, ne serait, dans sa simplicité, que plus conforme au vrai. Si l'on peut se plaire à imaginer chez les grands hommes quelques supériorités de plus qu'ils n'en ont possédé réellement ; si

l'art, libre dans ses œuvres, a le droit d'accroître et de poétiser un caractère historique, c'est aussi un désir légitime que d'avoir des copies plus simples, plus naïves de ces nobles figures. A cet égard, l'*Apologie* que nous allons transcrire nous paraît avoir une grande valeur.

Quant à l'ensemble d'idées qu'elle embrasse, il est peu étendu. L'écrivain nous expose les motifs qui l'engagent à raconter le procès de Socrate, puis avoue qu'il a été précédé dans cette entreprise par d'éloquents narrateurs; mais personne n'a suffisamment expliqué, pense-t-il, les raisons de l'attitude prise par le philosophe durant les débats, personne, excepté Hermogène. Il se contentera donc de suivre la relation fournie par ce dernier, parce qu'elle éclaircit ce que les autres apologistes ont laissé obscur.

Or Hermogène raconte que, dans une conversation, avant l'audience du tribunal des Héliastes, Socrate invité à défendre sa vie contre les accusateurs, s'y refusa d'après cette raison, « qu'ayant toujours pratiqué la justice, il devait s'estimer heureux de mourir sans avoir rien à se reprocher, de mourir avant d'éprouver les maux d'une vieillesse caduque. » — Devant ses juges, il rappela et réfuta les trois griefs invoqués contre lui : méconnaissance des dieux adorés dans l'État, introduction de divinités nouvelles, corruption de la jeunesse. Puis, se rendant le témoignage qu'il devait se féliciter de sa conduite antérieure, l'accusé ne voulut pas demander grâce. Même après sa condamnation, Socrate persista dans son généreux orgueil et ne plia point.

Voilà, du moins, si l'on accepte pour vrai le rapport de Xénophon, ce qu'Hermogène avait consigné dans son écrit, et ce que notre auteur lui emprunte, en ajoutant quelques anecdotes qui achèvent de faire aimer le sage et ferme vieillard.

APOLOGIE DE SOCRATE DEVANT SES JUGES (1).

« Il est, je crois, de mon devoir de transmettre à la postérité la conduite de Socrate cité en justice, de dire quel parti il prit relativement à sa défense et comment il voulut mourir. D'autres ont traité le même sujet avant moi, et tous se sont accordés sur la fierté de son langage : ainsi nul doute sur ce point ; mais, comme ils ne nous indiquent pas les motifs qui lui ont fait préférer la mort, il en résulte que sa fierté dans cette occasion paraît chez lui trop peu dirigée par le discernement.

» Heureusement Hermogène, fils d'Hipponicus, — ami de Socrate, — a rapporté des choses où l'on voit la convenance de la hauteur des réponses qu'il fit avec le sentiment qui l'inspirait. Ce disciple raconte que voyant Socrate s'entretenir de tout plutôt que de son procès, il lui dit : « Socrate, ne devrais-tu pas songer à ta défense? — Quoi donc! tu ne vois pas que je m'en suis occupé toute ma vie! — Comment cela? — En ne commettant jamais d'injustice. Voilà, selon moi, la plus belle préparation d'apologie. — Ignores-tu donc combien d'innocents ont péri victimes de leur fierté devant les tribunaux athéniens, tandis que bien souvent, ou attendris par des supplications, ou séduits par les prestiges de l'éloquence, les juges ont absous des criminels? — Eh bien, je te le jure, deux fois j'ai voulu m'occuper de cette apologie, deux fois mon génie s'y est opposé (2). — Ce que tu dis là

(1) Ce titre, donné un peu au hasard, comme il arrivait souvent dans les œuvres des anciens, n'est pas tout à fait exact; l'*Apologie* est moins un plaidoyer qu'une explication des sentiments et du langage de Socrate avant, pendant et après sa comparution en justice. Schneider pense qu'elle formait anciennement la dernière partie des *Mémoires*.

(2) On a beaucoup discuté sur le génie de Socrate. Quelques-uns ont cru que par ce mot il désignait simplement le conseil de sa

m'étonne. — Quoi ! tu es surpris que Dieu juge qu'il m'est avantageux que je finisse ! Ignores-tu donc que je peux défier qui que ce soit de prouver qu'il ait vécu plus irréprochable que moi, puisque toute ma vie, idée consolante ! a été religieuse et juste ? Fort de ma conscience, j'ai vu en outre mes amis intimes me rendre le même témoignage. Si, à présent, ma carrière se prolonge, ne serai-je pas contraint de payer le tribut à la vieillesse ? Ma vue s'affaiblira, mon oreille deviendra moins sensible ; je serai plus lent à comprendre : ce que j'ai appris je l'oublierai plus facilement. Si je viens à m'apercevoir de ce déclin et à me déplaire à moi-même, quel attrait aura pour moi la vie ?

» Sans doute qu'au bienfait de terminer mon existence à propos, Dieu joint encore celui d'une fin paisible, puisque, si l'on me condamne, j'ai droit de choisir le genre de mort jugé le plus doux par des esprits sages, un genre de mort qui ménage la sensibilité des amis et rend si peu redoutable l'approche des derniers moments. N'offrir à leurs yeux rien d'affligeant, ne faire sur leur âme aucune impression douloureuse, s'éteindre par degrés en conversant avec eux, sain de corps et d'esprit, quel sort plus digne d'envie ?

» Les dieux avaient raison de me combattre, lorsque je délibérais avec vous, et que vous étiez d'avis qu'on cherchât tous les moyens de me rendre à ma liberté ; car, si je l'eusse acceptée, quel sort je m'apprêtais ! Je renonçais au bienfait d'un prochain trépas pour mourir un peu plus tard, consumé ou par des maladies, ou par la vieillesse qui, devenue étrangère à tout plaisir, voit encore fondre sur elle tous les maux ensemble. Hermogène, je jure de ne point courir au-devant d'une condamnation ; mais si, en parlant au tribunal de tous les avantages que je crois tenir de la bienveillance des dieux et des hommes ; si, en manifestant à mes juges mon opinion

conscience et de sa raison ; mais il est plus probable qu'il croyait entendre assez fréquemment les avis d'une voix divine.

sur ma personne, j'ai le malheur de leur déplaire, alors je préfère mourir plutôt que de mendier bassement la permission de vivre et de prolonger une vie qui serait plus affreuse que la mort. »

» C'est d'après ces principes qu'au rapport d'Hermogène, Socrate se défendit. Accusé de ne point reconnaître les dieux de la république, d'introduire de nouvelles divinités, et de corrompre la jeunesse, il s'avança devant le tribunal et parla en ces termes :

« Ce qui m'étonne le plus dans cette affaire, Athéniens, c'est la conduite de Mélitus. Quel est donc le motif qui l'autorise à dire que je méconnais les dieux de la république, lorsque n'importe qui, Mélitus lui-même, s'il l'a voulu, tous m'ont vu prendre part à toutes les fêtes et sacrifier sur les autels publics? Est-ce donc introduire de nouvelles divinités que de dire que la voix d'un dieu retentit à mon oreille et dirige mes actions? N'est-ce pas sur des bruits de voix que se règlent ceux qui consultent et le chant des oiseaux et les paroles fortuites? Qui peut nier que le tonnerre ne parle et ne soit le plus énergique des augures? N'est-ce pas par le secours de la voix que la Pythie, sur son trépied, proclame les oracles de son dieu? Certes, chacun pense et confesse, ainsi que moi, que la Divinité manifeste et dévoile l'avenir à qui elle veut. Mais ce qui annonce l'avenir, les autres le nomment chant des oiseaux, parole fortuite, prodige, divination; moi je l'appelle génie, et en lui donnant ce nom je me crois plus religieux et plus vrai que ne le sont ceux qui transportent dans des volatiles la puissance des dieux. Une preuve que je ne mens pas contre la Divinité, c'est que, toutes les fois que j'ai annoncé à mes amis les desseins de l'Être suprême, jamais ils ne m'ont trouvé en défaut. »

» Les juges, ou révoltés de son discours, ou jaloux des préférences que le Ciel lui accordait, firent entendre un murmure tumultueux. Socrate poursuivit : « Écoutez encore, afin que ceux d'entre vous qui veulent douter des faveurs

dont le Ciel m'honore, se fortifient dans leur incrédulité. Un jour, en présence d'une nombreuse assemblée, Chéréphon interrogeait l'oracle de Delphes à mon sujet : « Il n'est pas, répondit Apollon, d'homme plus libre, plus juste, plus sage que Socrate. »

» Ces paroles ayant, comme cela devait être, excité parmi les juges un plus grand bruit encore, Socrate reprit, toujours d'après Hermogène : « Quoi donc ! le dieu n'a-t-il pas donné de plus grands éloges au législateur des Lacédémoniens ? — « T'appellerai-je homme ou dieu, » lui dit-il, en lui adressant la parole lorsqu'il entrait dans le temple (1) ? — Pour moi, sans me comparer à un dieu, l'oracle a prononcé que je l'emportais de beaucoup sur les autres hommes.

» Ne croyez pourtant pas légèrement à ce témoignage d'Apollon lui-même ; examinez en détail chacun des éloges qu'il me donnait. Connaissez-vous quelqu'un moins esclave de ses passions que moi, plus libre que moi, qui ne reçois ni récompense ni présent ? A qui, je vous prie, attribueriez-vous le nom de juste, si ce n'est à l'homme modéré qui s'accommode de ce qu'il a, sans jamais désirer ce qu'il n'a pas ? Refuserez-vous le nom de sage à celui qui, depuis l'âge de la raison, s'est livré constamment à la recherche, à l'étude de tout ce qui est bien ?

» La preuve que mes travaux n'ont pas été infructueux n'est-elle pas dans la préférence que donnent à ma société quantité de citoyens et d'étrangers amis de la vertu ? Par quel motif plusieurs d'entre eux désirent-ils me faire des présents, quoiqu'ils sachent tous que je ne suis nullement en état de rendre la pareille ? Comment se fait-il que personne ne prétende à aucune reconnaissance de ma part, et que

(1) Hérodote nous a conservé les vers mêmes prononcés par la Pythie : « Te voilà dans mon temple, ô Lycurgue, ami de Jupiter et des habitants de l'Olympe ; mon oracle incertain balance s'il te déclarera un dieu ou un homme ; je te crois plutôt un Dieu. » *Histoires*, I, 65.

cependant tant de gens conviennent qu'ils me sont redevables? Pourquoi, pendant le siége d'Athènes (1), tandis que mes compatriotes déploraient leur sort, ne vivais-je pas plus dans la détresse qu'aux plus beaux jours de la république? Pourquoi enfin voit-on les autres acheter à grands frais leurs délices au marché, tandis que, sans nulle dépense, j'en trouve de plus réelles au dedans de moi-même? Si, dans tout ce que je dis de moi, nul ne peut me convaincre de mensonge, ne mérité-je pas les éloges et des dieux et des hommes?

» Telle est ma conduite, et cependant, Mélitus, tu m'accuses de pervertir la jeunesse. Sans doute nous savons ce qui constitue la perversité des jeunes gens. Nommes-en, si tu en connais, qui, pieux d'abord, sages, économes, modérés, tempérants, laborieux, soient devenus, par mes leçons, impies, violents, amis du luxe, adonnés au vin, efféminés; qui enfin se soient livrés à quelque passion honteuse. » — « Oui, repartit Mélitus, j'en connais que tu as décidés à suivre tes avis plutôt que ceux de leur père, de leur mère. » — « Je l'avoue, répliqua Socrate, mais c'était à propos de leur instruction. Ainsi, pour la santé, nous suivons les conseils des médecins plutôt que ceux de nos parents. Et vous, Athéniens, dans les élections des généraux, ne préférez-vous pas à vos pères, à vos frères, à vous-mêmes, les citoyens jugés les plus habiles dans la profession des armes? » — « Tel est l'usage, repartit Mélitus, et le bien général le demande. » — « Mais, ajouta Socrate, toi, Mélitus, qui vois que dans tout le reste les plus habiles obtiennent préférence et considéra-

(1) Le siége que la ville eut à soutenir contre le général des Spartiates, Lysandre, et qui se termina par la soumission des Athéniens (404). Ils durent accepter le gouvernement de trente magistrats choisis entre les partisans de Lacédémone. En 403, ils parvinrent à secouer cette tyrannie et à rentrer sous le régime des lois.

tion, explique comment tu peux solliciter ma mort, précisément parce que plusieurs me jugent plus habile que d'autres dans une partie essentielle, l'éducation. »

» Socrate et ceux de ses amis qui s'intéressaient à lui dirent beaucoup plus de choses ; mais je n'ai pas cherché à recueillir tout ce qui tient à ce grand procès. Mon but était de montrer que Socrate s'était fait un point capital de respecter les dieux, de paraître juste envers les hommes, et qu'il n'avait pas cru devoir s'abaisser à des supplications pour conserver sa vie : il pensait qu'elle finissait à propos ; et l'on vit, surtout après sa condamnation, que telle était sa pensée (1). On le pressait d'échanger lui-même la peine de mort en une amende pécuniaire (2) ; il n'y consentit pas, et défendit à ses amis d'y penser, en leur faisant observer que ce serait un aveu de culpabilité. Ses amis voulaient encore faciliter son évasion ; il s'y refusa ; il leur demanda même en plaisantant s'ils connaissaient, hors de l'Attique, un lieu inaccessible à la mort (3).

» Lorsqu'on eut terminé son procès, il ajouta ces paroles : « Athéniens, ceux qui ont appris aux témoins à se parjurer

(1) Cette condamnation fut motivée sur le grief d'impiété et de blasphème. On lui reprochait des jurements irréligieux comme ceux-ci : « Par le coq! par le platane! » et autres paroles qui semblaient dérisoires envers les dieux qu'on invoquait d'habitude dans le discours.

(2) Les juges étaient ce jour-là au nombre de 556. Quand ils eurent opiné, on trouva que 281 avaient prononcé contre l'accusé, 275 pour lui. La majorité était donc seulement de 6 voix. Socrate pouvait, aux termes de la loi, se condamner lui-même à l'une de ces trois peines : la prison perpétuelle, l'exil ou l'amende ; mais il demanda ironiquement d'être nourri aux frais de l'État dans le Prytanée, asile glorieux des citoyens qui avaient rendu de grands services au public. Les juges irrités délibérèrent alors de nouveau et le condamnèrent à mort.

(3) Les causes de ce refus sont développées dans le dialogue de Platon intitulé *Criton*.

en déposant contre moi, et ceux qui se sont laissé suborner, ont sans doute à se reprocher un excès d'injustice et d'impiété. Mais dois-je être plus abattu qu'avant ma condamnation, moi qui ne suis convaincu d'aucun des crimes que l'on m'impute? M'a-t-on vu, déserteur du culte de Jupiter, de Junon (1), des autres dieux et déesses, sacrifier à des divinités nouvelles? Ai-je juré par d'autres dieux que les vôtres? En ai-je nommé qui ne fussent pas connus? Comment aurais-je perverti les jeunes gens, en les accoutumant à devenir patients, simples, modestes? Les accusateurs eux-mêmes me reprochent-ils aucun des délits qu'on punit de mort, tels que sacrilége, vol avec effraction, enlèvement d'esclaves, complots contre la patrie? Je suis donc étonné que vous avez trouvé en moi de quoi me condamner à mort.

» Au reste, je n'irai point, parce que je meurs injustement, abaisser mon courage. L'opprobre est à craindre, non pas pour moi, mais pour ceux qui me condamnent. Je trouve un nouveau motif de consolation dans la destinée de Palamède, destinée semblable à la mienne. Encore aujourd'hui, ce héros n'est-il pas le sujet des plus beaux hymnes, plutôt qu'Ulysse qui le fit périr victime d'une injustice (2)? Oui, j'en suis certain, et l'avenir et le passé témoigneront que je n'ai nui à personne, que je n'ai corrompu personne, que je n'ai fait

(1) Le grec dit : « de Zeus, de Héra. »

(2) La Fable racontait qu'au siége de Troie, Ulysse, jaloux de l'esprit et du courage de Palamède, l'avait rendu suspect aux Grecs par des dénonciations calomnieuses, et que ceux-ci lapidèrent l'innocent. Il s'offrit courageusement à la mort, et s'écria : « O vérité, c'est sur toi que je gémis; car on t'a détruite avant de me tuer. » Ce sujet avait été mis récemment au théâtre, avec grand succès, par Euripide et probablement aussi par d'autres poëtes. La cantilène finale du *Palamède* d'Euripide présentait entre autres des vers dont le sens était : « O Grecs, vous avez tué, oui, vous avez tué le sage, l'inoffensif rossignol des Muses, le meilleur des Grecs. »

que du bien à ceux qui conversaient avec moi, en leur donnant gratuitement toutes les salutaires leçons que je pouvais leur offrir. »

» Après avoir ainsi parlé d'une manière absolument conforme à ce qu'il avait dit sans cesse jusque-là, Socrate sortit en montrant dans ses regards, dans son extérieur, dans sa démarche, toute la sérénité de son âme. Ceux qui l'accompagnaient fondaient en larmes. « Quoi! leur dit-il, c'est à présent que vous pleurez? Vous ne saviez donc pas que j'avais à peine les yeux ouverts à la lumière, et que déjà la nature m'avait condamné à mourir? Si une mort prématurée m'enlevait au sein de l'abondance et de la félicité, mes amis pourraient s'affliger avec moi; mais quand je termine ma carrière dans un âge menacé de mille maux, ne devez-vous pas plutôt vous réjouir de mon bonheur? »

» Un homme simple, mais qui l'affectionnait, Apollodore, disait qu'il était révolté de l'iniquité du jugement. « Mon cher Apollodore, répliqua Socrate avec un doux sourire, et lui passant amicalement la main sur la tête, aimerais-tu mieux me voir mourir coupable? »

» Il aperçut Anytus qui passait, et il dit : « Ce glorieux croit s'être illustré par un grand exploit, en me faisant périr parce que j'ai dit qu'il ne convenait pas que le fils d'Anytus restât tout occupé des travaux de tanneur lorsque son père était sur le chemin des plus beaux emplois de l'État. L'insensé! il ignore donc que celui de nous deux qui appartiendra à la postérité par un plus grand nombre d'actions honnêtes et utiles, sera le vainqueur! Homère attribue à quelques-uns de ses personnages près de perdre la vie le don de connaître l'avenir (1). Moi aussi, je veux prophétiser.

(1) Ainsi Patrocle prédit à Hector sa mort prochaine (*Iliade*, ch. XVI, 851); Hector, à son tour, avant d'expirer, annonce que son vainqueur, Achille, périra devant une des portes de Troie, celle de l'ouest (*Iliade*, ch. XXII, 358).

Il y a quelque temps le fils d'Anytus a été un peu avec moi : il m'a paru n'être pas dépourvu d'âme et de bon sens. Je dis donc qu'il quittera le travail servile auquel l'a condamné son père; mais comme il n'a pas de guide vertueux, une passion honteuse l'asservira ; il se livrera aux derniers excès. »

» L'événement justifia la prophétie. Ce jeune homme, esclave du vin, finit, en buvant le jour et la nuit, par devenir un homme inutile à sa patrie, à ses amis, à lui-même. Son père, pour l'avoir si mal instruit et s'être montré lui-même irréfléchi, son père est diffamé même à présent qu'il n'est plus (1).

» Quant à Socrate, sa fierté devant ses juges a blessé leur amour-propre et précipité sa perte. Au reste, son trépas me paraît avoir été pour lui un bienfait des dieux, puisqu'il a évité la saison de la vie la plus triste, et trouvé la mort la plus douce. Qu'il se montra magnanime ! Convaincu que la mort lui était plus avantageuse qu'une longue vie, il ne la craignit pas plus qu'il n'avait recherché la fortune ; il la reçut content de finir sa course. Quand je réfléchis sur sa sagesse et sur sa grandeur d'âme, je ne saurais oublier un tel homme, et, m'en souvenant, ne pas le louer aussitôt ? Si quelque ami de la vertu a rencontré un homme dont le commerce ait été plus utile que celui de Socrate, je le regarde comme le plus fortuné des hommes. »

(1) On peut inférer d'un passage de Plutarque qu'Anytus se pendit de désespoir, n'ayant pas le courage de supporter la haine publique : après la mort de Socrate, une réaction soudaine et violente de l'opinion fit justice des méchants qui avaient égaré les Héliastes.

FIN.

APPENDICE.

LE BONHOMME RICHARD.

(Leçons imitées de celles de Socrate, par Franklin.)

Bénévole lecteur,

J'ai ouï dire que rien ne fait autant de plaisir à un auteur que de voir ses ouvrages respectueusement cités par d'autres écrivains. Jugez donc combien je dus être content d'une aventure que je vais vous rapporter.

Passant dernièrement à cheval dans un endroit où il y avait beaucoup de monde rassemblé pour une vente publique, je m'arrêtai. Il n'était pas encore l'heure de faire la vente, et en attendant qu'elle commençât, la compagnie causait sur la dureté des temps. Quelqu'un s'adressant à un homme à cheveux blancs, simplement et proprement mis, lui dit : — « Et vous, père Michel, que pensez-vous de ce temps-ci ? Ne croyez-vous pas que le fardeau des taxes et des impôts ruinera entièrement le pays ? car comment ferons-nous pour les payer ? Que nous conseillez-vous ? »

Le père Michel se leva et répondit : — « Si vous voulez savoir ma façon de penser, je vais vous la dire brièvement ; car un mot suffit à qui sait entendre, comme dit le bonhomme Richard. » — Tout le monde se réunit pour engager le père Michel à parler, et l'assemblée ayant formé un cercle autour de lui, il tint le discours suivant : « Mes amis, il est certain que les impôts sont très-lourds. Si nous n'avions à payer que ceux que le gouvernement met sur nous, nous pourrions les trouver moins

considérables, mais nous en avons beaucoup d'autres qui sont plus onéreux pour quelques-uns d'entre nous. L'impôt de notre paresse nous coûte le double de la taxe du gouvernement; notre orgueil le triple, et notre folie le quadruple. Ces impôts sont tels, qu'il n'est pas possible aux commissaires d'y faire la moindre diminution. Cependant, si nous voulons suivre un bon conseil, il y a encore quelque espoir pour nous. Dieu aide ceux qui s'aident eux-mêmes, comme dit le bonhomme Richard.

» S'il existait un gouvernement qui obligeât ses sujets à donner la dixième partie de leur temps pour son service, on le trouverait assurément très-dur : mais la plupart d'entre nous sont taxés par leur paresse d'une manière beaucoup plus forte. La paresse occasionne des incommodités et raccourcit nécessairement la vie. La paresse, semblable à la rouille, use bien plus promptement que le travail : mais la clef dont on se sert est toujours claire et luisante, comme dit le bonhomme Richard. — Si vous aimez la vie, ne prodiguez pas le temps ; car, comme dit encore le bonhomme Richard, c'est l'étoffe dont la vie est faite. Nous donnons au sommeil bien plus de temps qu'il ne faut, oubliant que le renard qui dort n'attrape point de poules, et que nous aurons assez le temps de dormir dans la tombe, comme dit le bonhomme Richard.

» Si le temps est la plus précieuse de toutes les choses, prodiguer le temps doit être, comme dit le bonhomme Richard, la plus grande des prodigalités ; puisque, comme il nous l'apprend ailleurs, le temps perdu ne se retrouve jamais, et que ce que nous appelons *assez de temps* se trouve toujours fort peu de temps. — Agissons donc, pendant que nous le pouvons, et agissons à propos. Avec de l'assiduité, nous ferons beaucoup plus sans autant de peine. La paresse rend tout difficile, et le travail rend tout aisé. Celui qui se lève tard a besoin d'agir toute la journée, et peut à peine avoir fini ses affaires le soir. D'ailleurs, la paresse va si lentement, que la pauvreté l'a bientôt attrapée. Conduisez vos affaires, et ne vous laissez jamais conduire par elles. Un homme qui se couche de bonne heure et se lève matin,

dit le bonhomme Richard, devient bien portant, riche et sage.

» Que signifient donc les désirs, les espérances d'un temps plus heureux? Nous pouvons le rendre meilleur si nous savons agir. — L'activité n'a pas besoin de former des vœux; celui qui vit d'espérance mourra de faim. Il n'y a point de profit sans peine. Je dois me servir de mes mains, puisque je n'ai point de terre; ou, si j'en ai, elle est fortement imposée. Le bonhomme Richard dit que celui qui a un métier a un fonds de terre, et que celui qui a une profession a un emploi utile et honorable. Mais il faut alors qu'on fasse valoir son métier et qu'on suive sa profession; sans quoi, ni le fonds de terre ni l'emploi ne nous aideront à payer les taxes.

» Si nous sommes laborieux, nous ne mourrons jamais de faim. La faim regarde la porte de l'homme qui travaille, mais elle n'ose pas y entrer. Les commissaires et les huissiers la respectent également; car l'activité paye les dettes, et le désespoir les augmente. Vous n'avez besoin ni de trouver un trésor, ni d'hériter d'un riche parent: le travail est le père du bonheur, et Dieu donne à tous ceux qui s'occupent.

» Tandis que les fainéants dorment, labourez profondément votre champ; vous recueillerez du blé, et pour votre consommation, et pour en vendre au marché. Labourez aujourd'hui, car vous ne savez pas combien vous pourrez en être empêché demain. C'est ce qui a fait dire au bonhomme Richard: Un *aujourd'hui* vaut mieux que deux *demains;* et ensuite: Ne remettez jamais à demain ce que vous pouvez faire aujourd'hui.

» Si vous étiez domestique, ne seriez-vous pas honteux qu'un bon maître vous trouvât les bras croisés? Eh bien! puisque vous êtes votre propre maître, rougissez lorsque vous vous surprenez vous-même dans l'oisiveté, tandis que vous avez tout à faire pour vous-même, pour votre famille, pour votre patrie. — Ne mettez point de gants pour prendre vos outils. Souvenez-vous que le bonhomme Richard dit qu'un chat ganté n'attrape point de souris. — Il est vrai qu'il y a beaucoup à faire, et peut-être

manquez-vous de force, mais ayez de la persévérance, et vous en verrez les bons effets. L'eau qui tombe constamment goutte à goutte finit par user la pierre. Avec de la patience, une souris coupe un câble, et de petits coups répétés abattent de grands chênes.

» Il me semble entendre quelqu'un d'entre vous me dire : — Ne faut-il donc pas se permettre quelques instants de loisir? — Mon ami, je veux vous apprendre ce que dit le bonhomme Richard. Si vous voulez avoir du repos, employez bien votre temps; et puisque vous n'êtes pas sûr d'une minute, gardez-vous de perdre une heure. — Le loisir est un temps qu'on peut employer à quelque chose d'utile. L'homme laborieux se procure ce loisir, mais le paresseux ne l'obtient jamais ; car une vie tranquille et une vie oisive sont deux choses fort différentes. — Bien des gens voudraient vivre sans travailler, et par leur esprit seulement; mais ils n'ont pas assez de fonds pour cela. Le travail, au contraire, mène toujours à sa suite la satisfaction, l'abondance et le respect. — Les plaisirs courent après ceux qui les fuient. La fileuse vigilante ne manque jamais de chemise. Depuis que j'ai des brebis et une vache, chacun m'ôte son chapeau et me souhaite le bonjour.

» Mais, indépendamment de notre industrie, il faut que nous ayons de la constance, de la résolution, des soins; que nous voyions nos affaires avec nos propres yeux, et que nous ne nous en rapportions pas trop aux autres. Ne soyons pas non plus trop inconstants. Le bonhomme Richard dit : Pierre qui roule n'amasse pas de mousse. Je n'ai jamais vu un arbre qu'on transplante souvent, ni une famille qui déménage plusieurs fois dans l'année, prospérer autant que ceux qui ne changent point de place. — Trois déménagements, dit-il encore, font le même tort qu'un incendie. — Conservez votre boutique, et votre boutique vous conservera. — Si vous voulez que vos affaires se fassent, allez-y vous-même ; si vous ne voulez pas qu'elles soient faites, envoyez-y. — Celui qui veut prospérer par la charrue doit la con-

duire lui-même. — L'œil du maître fait plus que ses deux mains. — Le défaut de soin entraîne plus de malheurs que le défaut de savoir. — Ne pas surveiller vos ouvriers, c'est laisser votre bourse à leur discrétion. — Le trop de confiance dans les autres est la ruine de bien des gens ; car, dans les affaires de ce monde, ce n'est pas par la foi qu'on se sauve, mais c'est en n'en ayant pas trop, de peur d'être dupe des fripons.

» Les soins qu'on prend pour soi-même sont toujours utiles. — Si vous voulez avoir un serviteur fidèle et que vous aimiez, servez-vous vous-même. — Une petite négligence peut occasionner un grand mal, dit le bonhomme Richard. Faute d'un clou, le fer d'un cheval se perd ; faute d'un fer, on perd le cheval ; et, faute d'un cheval, le cavalier est lui-même perdu, parce que son ennemi l'atteint et le tue. Tout cela ne vient que d'avoir négligé un clou de fer à cheval.

» Mes amis, en voilà assez sur le travail et sur l'attention que chacun doit donner à ses affaires : mais à cela il faut ajouter la tempérance, si nous voulons être plus sûrs du succès de nos efforts.

» Un homme qui ne sait pas épargner à mesure qu'il gagne, mourra sans laisser un sou, après avoir eu toute sa vie le nez collé sur son ouvrage. Une cuisine grasse rend un testament maigre, dit le bonhomme Richard. Depuis que les femmes ont négligé de filer et de tricoter, pour aller au bal se divertir, et que, pour boire de l'eau-de-vie, les hommes ont quitté la hache et le marteau, bien des fortunes se dissipent en même temps qu'on les gagne. — Si vous voulez être riche, songez à ménager ce que vous acquérez.

» Renoncez donc à vos folies dispendieuses, et vous aurez bien moins à vous plaindre de la dureté des temps, du poids des impôts et de la difficulté d'entretenir vos maisons ; car la paresse, le vin, le jeu et la mauvaise foi font qu'on trouve sa fortune petite et ses besoins très-grands. Il en coûte aussi cher pour entretenir un vice que pour élever deux enfants. Vous vous

imaginez, peut-être, qu'un peu de café après dîner, un peu d'eau-de-vie, de temps en temps une table un peu mieux servie, des habits plus beaux et quelque petite partie de plaisir, ne peuvent être de grande conséquence. Mais souvenez-vous que beaucoup de petites choses font une masse considérable. Prenez garde aux menues dépenses. Une fente ou un petit trou dans la cale d'un vaisseau fait une voie d'eau, et une petite voie d'eau fait sombrer un grand navire, dit le bonhomme Richard. Le goût des friandises conduit à la mendicité. Les fous donnent des repas, et les sages les mangent.

» Vous êtes ici tous rassemblés pour une vente de meubles élégants et de bagatelles fort chères. Vous appelez cela des biens; mais, si vous n'y prenez garde, il en résultera du mal pour quelqu'un de vous. Vous comptez que tout cela sera vendu bon marché. Peut-être le sera-t-il, en effet, pour beaucoup moins qu'il ne coûte. Mais si vous n'en avez pas besoin, cela sera toujours trop cher pour vous. Rappelez-vous les maximes du bonhomme Richard : Si vous achetez ce qui vous est inutile, vous ne tarderez pas à vendre ce qui vous est nécessaire. Avant de profiter d'un bon marché, réfléchissez un moment. Richard pense, sans doute, que le bon marché n'est qu'illusoire, et qu'en vous gênant dans vos affaires, il vous fait plus de mal que de bien.

» Voici encore deux dictons du bonhomme. — Beaucoup de gens ont été ruinés pour avoir fait de bons marchés. C'est une folie d'employer son argent à acheter un repentir. — Cependant cette folie se fait tous les jours dans les ventes, faute de se souvenir des conseils du bonhomme Richard. — Pour le plaisir de porter de beaux habits, dit-il, beaucoup de gens vont l'estomac vide, et laissent leur famille manquer de pain. — Les étoffes de soie, le satin, le velours, l'écarlate éteignent le feu de la cuisine. Loin d'être nécessaires, ces étoffes peuvent être à peine regardées comme des choses commodes; mais parce qu'elles paraissent jolies, combien de gens sont tentés de les avoir!

» Par ces extravagances, et d'autres semblables, les gens du bon ton sont gênés, se ruinent et sont forcés d'emprunter de ceux qu'ils avaient méprisés, mais qui, par leur travail et leur sobriété, ont su se maintenir dans leur état. — C'est ce qui prouve, comme l'observe le bonhomme Richard, qu'un laboureur sur ses pieds est plus grand qu'un riche dissipateur à genoux.

» Peut-être que ceux qui sont ruinés avaient hérité d'une fortune honnête, mais sans savoir par quels moyens elle avait été acquise, et ils pensaient que, puisqu'il était jour, il ne ferait jamais nuit. Mais, dit le bonhomme Richard, à force de prendre à la huche sans y rien mettre, on en trouve bientôt le fond, et quand le puits est sec, on connaît tout le prix de l'eau : c'est ce que l'on aurait su d'abord, si l'on avait consulté le bonhomme. — Voulez-vous apprendre ce que vaut l'argent ? Essayez d'en emprunter. Celui qui va faire un emprunt, va souvent chercher une mortification, dit le bonhomme Richard ; et certes, autant en fait celui qui, après avoir prêté à certaines gens, redemande son dû.

» Les avis du bonhomme Richard vont plus loin. L'orgueil de se parer, dit-il, est une malédiction. Quand vous en êtes atteint, consultez votre bourse avant de consulter vos goûts et votre fantaisie : l'orgueil est un mendiant qui crie aussi haut que le besoin, et qui est bien plus insatiable. Quand vous avez acheté une jolie chose, il faut que vous en achetiez encore dix autres afin d'être assorti. — Mais, dit le bonhomme Richard, il est plus aisé de réprimer la première fantaisie que de satisfaire toutes celles qui la suivent. Il est aussi fou au pauvre de vouloir singer le riche, qu'il l'est à la grenouille de s'enfler pour devenir l'égale d'un bœuf. Les grands vaisseaux peuvent se hasarder en pleine mer, mais les petits bateaux doivent se tenir près du rivage.

» Les folies de l'orgueil sont bientôt punies ; car, comme le dit le bonhomme Richard, l'orgueil, qui dîne de vanité, soupe de mépris. Il dit encore : l'orgueil déjeune avec l'abondance, dîne

avec la pauvreté, et soupe avec la honte. — Mais, après tout, à quoi sert cette vanité de paraître, pour laquelle on se donne tant de peine et l'on s'expose à de si grands dangers? Elle ne peut ni nous conserver la santé, ni adoucir nos souffrances; et, sans augmenter notre mérite, elle nous rend l'objet de l'envie et accélère notre ruine.

» Quelle folie n'y a-t-il pas à s'endetter pour des superfluités? Dans la vente qu'on va faire ici, l'on nous offre six mois de crédit; et peut-être cette condition a-t-elle engagé quelques-uns d'entre nous à s'y trouver, parce que, n'ayant point d'argent comptant, ils espèrent de satisfaire leur fantaisie sans rien débourser. Mais, hélas! songez bien à ce que vous faites quand vous vous endettez. Vous donnez à un autre des droits sur votre liberté. Si vous ne pouvez pas payer au terme fixé, vous rougirez de voir votre créancier; vous ne lui parlerez qu'avec crainte; vous vous abaisserez à vous excuser auprès de lui d'une manière rampante; peu à peu vous perdrez votre franchise, et vous vous déshonorerez par de méprisables mensonges. Le bonhomme Richard observe que la première faute est de s'endetter, et la seconde, de mentir. — Les dettes portent le mensonge sur leur dos, dit-il ailleurs.

» Un honnête homme ne devrait jamais rougir, ni craindre de parler à qui que ce puisse être. Mais les dettes et la misère affaiblissent le courage et la vertu. Il est difficile qu'un sac vide puisse se tenir debout.

» Que penseriez-vous d'un prince ou d'un gouvernement qui vous défendrait, par un édit, de vous habiller comme les personnes de distinction, sous peine d'emprisonnement ou de servitude? — Ne diriez-vous pas que vous êtes nés libres; que vous avez le droit de vous vêtir comme bon vous semble; que l'édit est contraire à vos priviléges et le gouvernement tyrannique? Cependant vous vous soumettez volontairement à cette tyrannie, quand vous vous endettez pour vous parer!

» Votre créancier a le droit de vous priver de votre liberté,

en vous confinant dans une prison pour toute votre vie, si vous n'êtes pas en état de le payer.

» Quand vous avez fait un marché, vous ne songez peut-être guère au payement. Mais, comme dit le bonhomme Richard, les créanciers ont meilleure mémoire que les débiteurs. Les créanciers sont, en général, grands observateurs du nombre de jours et du temps précis auquel vous avez promis de payer. L'échéance de votre dette arrive sans que vous y preniez garde, et l'on vous en fait la demande avant que vous soyez préparé pour y satisfaire. Si, au contraire, vous pensez à ce que vous devez, le terme, qui semblait d'abord si long, vous paraîtra, en s'approchant, extrêmement court. Vous vous imaginerez que le temps s'est envolé plus rapidement encore que de coutume. Le carême n'est jamais long pour ceux qui doivent payer à Pâques.

» Peut-être vous croyez-vous, en ce moment, dans un état prospère, qui vous permet de satisfaire impunément quelque petite fantaisie. Mais épargnez pour le temps de la vieillesse et du besoin, pendant que vous le pouvez. Le soleil du matin ne dure pas tout le jour. Le gain est incertain et passager, mais la dépense est continuelle. Le bonhomme Richard dit qu'il est plus aisé de bâtir deux cheminées que d'entretenir du feu dans une. Ainsi, couchez-vous sans souper plutôt que de vous lever avec des dettes. Gagnez tout ce qu'il vous est possible de gagner honnêtement, et sachez le conserver : c'est là la pierre philosophale qui changera votre plomb en or; et quand vous posséderez cette pierre, vous ne vous plaindrez plus de la rigueur des temps et de la difficulté de payer les impôts.

» Cette doctrine, mes amis, est celle de la raison et de la prudence. Mais ne vous confiez pourtant pas trop à votre travail, à votre sobriété, à votre économie. Ce sont d'excellentes choses, mais elles vous seront inutiles sans les bénédictions du ciel. Demandez donc humblement ces bénédictions. Ne soyez point insensibles aux besoins de ceux à qui elles sont refusées; au contaire, accordez-leur des consolations et des secours. Ne vous

découragez pas non plus lorsque le malheur vous poursuit; souvenez-vous que Job fut pauvre et malheureux, et qu'ensuite il recouvra son opulence et le repos.

» Pour conclure ce discours, je vous dirai que l'école de l'expérience est chère ; mais, comme le dit le bonhomme Richard, c'est la seule où les imprudents s'instruisent; et encore est-ce fort rare, car il est certain qu'on peut donner un bon avis, mais non pas une bonne conduite. Cependant, rappelez-vous que celui qui ne sait pas recevoir un bon conseil, ne peut pas être utilement secouru : et si vous ne voulez pas écouter la raison, dit encore le bonhomme Richard, elle vous frappera sur toutes les jointures de vos membres. »

Le père Michel finit ainsi sa harangue. Une partie des gens qui l'avaient écouté et approuvé en profitèrent, et partirent pour n'être pas tentés de faire quelque imprudent achat, à la vue des brillantes bagatelles qu'on allait étaler sous leurs yeux : un plus grand nombre se laissa séduire, et acheta à l'envi de la manière la plus extravagante.

Pour moi, je vis que le bonhomme avait soigneusement étudié mon almanach, et mis en ordre tout ce que j'avais dit sur le travail et l'économie durant l'espace de vingt-cinq ans. Les fréquentes citations qu'il avait faites de moi auraient été ennuyeuses pour tout autre; mais ma vanité en fut merveilleusement flattée, quoique je fusse certain que la dixième partie de la sagesse qu'il m'attribuait ne m'appartenait pas, et que je n'avais fait que recueillir quelques maximes du bon sens de tous les siècles et de toutes les nations.

Cependant je résolus de faire mon profit de ce que je venais d'entendre répéter; et quoique j'eusse d'abord eu envie d'acheter de l'étoffe pour un habit neuf, je me retirai, dans la résolution de faire durer le vieux un peu plus longtemps.

Lecteur, si vous pouvez en faire de même, vous y gagnerez autant que moi.

FRANKLIN.

TABLE ANALYTIQUE.

(1) C'est le morceau désigné par Claude de Seyssel sous le titre de *Harangue funérale*, et non de *Harangue générale*, comme on l'a imprimé par erreur, p. 270.

FIN DE LA TABLE ANALYTIQUE.

Poitiers. — Typ. de A. Dupré.

